Italia

Théophile Gautier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C

RUE PIKRHE-SAnHAZIN, N° 14

Droit de traduction' fcseiv*

DGr

Genùve, Pleia-Palais, rileicule acrobate.

Nous avons bien peur d'avoir marqué notre premier pas sur la terre étrau^^ère par un acte de pajj^anisine , une li])atiou au soleil levant ! L'Italie cathuli({ue, qui sait si Lien s'arranger avec les dieux grecs et romains, nous le pardonnera ; mais la rigide Genève nous trouvera peut-être un peu libertin. Une bouteille de vin d'Arbois, achetée en passant à Poligny, jolie ville au pied de la muraille jurassique qu'il faut i'rancliir j)Our sortir de France, l'ut bue j)ar nous au j)iemier rayon du jour : Pliaibo nasccnli ! Ce rayon venait de nous révéler suintement , au bas des dernières croujjes de la montagne, le lac Léman, dont quelques pUuiues miroitaient sous la brume argentée du matin.

La route descend par plusieurs pentes, dont cha(jue angle découvre une perspective toujours nouvelle et toujours charmante.

Le l)rouillarJ se déchirant nous laissa deviner, comme à travers une iiaze trouée, les crêtes lointaines des Alpes suisses , et le lac, grand comme une petite mer , sur lequel flottaient , pareilles à des plumes de colomlies tombées du nid, les voiles blanches de quelques barques matiueuses.

On traverse Nyon, et déjà bien des détails significatifs avertissent qu'on n'est plus en France : des plaquettes de bois découpées en écailles rondes , ou en façon de tuile dont elles ont presque la couleur, recouvrent les maisons; les pignons sont terminés par des boules de fer-blanc ; les volets et les portes sont iails de planches posées en travers et non en longueur, comme chez nous ; le rouge y remplace la couleur vcrie si chère aux épiciers enthousiastes de Rousseau; le français suisse commence à se montrer dans les enseignes, dont les noms ont des configurations déjà allemandes ou italiennes;

Le chemin, en s'avançant, côtoie le lac dont l'eau transparente vient mourir sur le galet avec un pli régulier qu'augmente quelquefois le remous d'un bateau à vapeur pavoisé aux couleurs de l'Union suisse et se rendant à Villeneuve ou à Lausanne. De l'autre côté de la route, on aperçoit les montagnes que l'on vient de descendre, et aux flancs desquelles les nuages rampent comme des fumées de feux de pasteurs. Un grand nombre de chars à bancs légers, où l'on s'assied dos à dos ou de enté, sillonnent la poussière , emportés par de petits chevaux ou de grands ânes. Les villas, les cottages se multiplient et montrent sous l'ombre des grands arbres leui's vases de fleurs, leurs terrasses et leurs nuirailles de briques : on sent l'approche d'une ville imi)ortaute.

L'idée de Mme de Staël, avec ses gros sourcils noirs, son turban jaune et sa cotirle taille à la mode de l'Km-

pire, nous a fort tracassé en traversant Coppet. Quoique nous la sachions morte depuis lonirtemps, nous nous attendions tou-

jours à la voir sous le péristyle à colonnes de quelque nlla, ayant à côté d'elle Schlegel et Benjamin Constant ; mais nous ne l'avons pas vue. Les ombres ne se risquent pas volontiers au grand jour; elles sont trop coquettes pour cela.

Les vapeurs s'étaient dissipées tout à fait, et les sommités des montaenes brillaient au delà du lac comme des gazes lamées d'argent ; le mont Blanc dominait le groupe dans sa majesté froide et sereine, sous son diadème de neige que ne peut fondre aucun été.

Le mouvement de voitures, de charrettes et de piétons devenait plus fréquent ; nous n'étions plus qu'à quelques pas de Grenève. Une idée enfantine, que d'assez longs vovages n'ont pu dissiper entièrement , nous fait toujours imaginer les villes d'après le produit qui les rend célèbres : ainsi Bruxelles est im grand carré de choux, Ostende un parc d'huîtres, Strasbourg un pâté de foie gras, Xérac une terrine, Nuremberg une boîte de jouets, et Genève une montre avec quatre trous en rubis. Nous nous imaginions une vaste complication d'horlogerie, roues dentées, cylindres, ressorts, échappements, tout cela faisant tic tac et tournant perpétuellement ; nous pensions que les maisons, s'il y en avait , étaient à cuvette et à double fond en or et eu argent , et que les portes s'en fermaient avec des clefs de montre. Pour les faubourgs, nous admettions qu'ils étaient en cui^Te ou en acier. Au lieu de fenêtres, nous supposions une infinité de cadrans marquant tous des heures différentes. Eh bien ! ce rêve s'est envolé comme les autres; Genève, nous devons l'avouer, n'a pas du tout l'air d'une montre, et c'est fâcheux !

A notre entrée, ce qui nous sembla un peu bien

leste pour une ville austère, républicaine et calviniste, on nous remit, en échange de notre passe-port, un bulletin facétieux commençant comme les albums de ~\I. Crépin et de M. Jabol, de Tuppfer, le spirituel caricaturiste, par cette recommandation drolatique : Voir ci -derrière une foule de formalités à remplir.

Genève a l'aspect sérieux , un peu roide , des villes protestantes. Les maisons y sont hautes, régulières; la ligne droite, l'angle droit régnent partout; tout va par carré et parallélogramme. La courbe et l'ellipse sont proscrites comme trop sensuelles et trop voluptueuses : le gris est bien venu partout, sur les murailles et sur les vêtements. Les coiffures, sans y penser, tournent au chapeau de quaker ; on sent qu'il doit y avoir un grand nombre de Bibles dans la ville, et peu de tableaux.

La seule chose qui jette un peu de fantaisie sur Genève, ce sont les tuyaux des cheminées. On ne saurait rien voir de plus bi/.ari'e et de plus capricieux. Vous connaissez ces saltimbanques que les Anglais appellent acropédestrians, et qui, renversés sur le dos, les jambes en l'air, font voltiger une barre de bois ou deux enfants couverts de paillettes. Figurez-vous que tous les acropédestrians du monde font la répétition de leurs exercices sur les toits de Genève, tant ces tuyaux bifurques et contournés se démènent désespérément : ces contorsions doivent avoir pour cause les vents nombreux qui tombent des montagmes et s'engouffrent dans la vallée. Peut-être bien encore que les fumistes piémonlais, avant de passer en France , perfectionnent leur talent à Genève et y font leur chef-d'œuvre. Ces tuyaux sont en fer-l)lanc, étamés de frais, et brillent vivement au soleil. Nous avons jjarlé tout à l'heure d'acropédesirians faisant leur travail. La comparaison

d'une armée de chevaliers en déroute et. précipités de leurs roussins à

jam])es rcbiiidaincs ne serait jias non jilus manvaise; mais laissons là ces tnyaux.

Il esl étrange comme nn grand nom peuple une ville. Celui de Rousseau nous a poursuivi tout le temps que nous avons passé à Genève. L'on comprend difficilement que le corps d'un esprit immortel ait disparu, et que la forme qui enveloppait de divines pensées s'évanouisse sans retour ; aussi nous avons été affligé de ne pas rencontrer au détour d'une rue l'auteur de la Nouvelle Ilcloise, en Ijonnet fourré et en robe arménienne. la mine triste et douce, l'air inquiet et songeur, regardant si son chien le suit et ne le trahit pas comme un homme.

Nous ne vous dirons rien du tem])le de Saint-Pierre, le principal de la ville : l'architeclure protestante consiste en quatre murailles égayées de gris de souris et de jaune serin; cela est trop simple pour nous, et, en fait d'art, nous sommes catholique, apostoli(|ue et romain.

Cependant Genève, quelque froide, quelque guindée qu'elle soit, possède une curiosité qui transporterait de joie Isabey, Eug. Ciceri, Wyld, Lessore et Ballue, et qui doit faire le désespoir de l'édilité. C'est un pâté de baraques sur le bord du Rhûnc, à l'endroit où il sort du lac pour gagner la France. Nous le recommandons en conscience aux aquarellistes , qui nous remercieront du cadeau : rien n'est d'ajjlomb; les étages avancent et reculent, les chambres ressortent en cabinets et en moucharabys. C'est un mélange incroyable de colombage, de bouts de planches, de pou-

trelles, de lattes clouées , de treillis , de cages à poulets en manière de balcon : tout cela vermoulu, fendillé, noirci, verdi, culotté, chassieux , refrogné, caduc, couvert de lèpres et de callosités h ravir un Bonnington ou un Dccamps ; les fenêtres , trouées au hasard et bouchées à demi par

quelque vitrage effondré, balancent des guirlandes de tripes et de vessies de porc, capucines et cobœas de ces agréables logis; des tons vineux, sanguinolents, délavés par la pluie, complètent l'aspect féroce et truculent de ces tandis hasardeux, dont le Illiune, qui passe dessous, fait écumer la silhouette dans son flot d'un bleu dur.

En face de ces baraques sont des tanneries qui font flotter au courant des peaux de veau , prenant, sous les poutres où elles sont suspendues, des apparences de victimes noyées. Ce sera, si vous voulez prendre la chose au point de vue romantique et nocturne, les voyageurs attirés dans les cahutes sinistres que nous venons de décrire par quelque jolie Maguelonne , égorgés par Saltabadil et jetés au fleuve, du haut d'une de ces croisées d'où le sang dégoutte.

Allons nous laver dans le lac de ces images sanglantes. Le Léman est tout Genève. Il est impossible, quand on est là, d'en détourner les yeux et d'en quitter les rives : aussi toutes les fenêtres font un effort pour se tourner vers lui , et les maisons se dressent sur la jjointe des pieds et tâchent de l'entrevoir par-dessus l'épaule des édifices mieux situés.

Une flottille de barques à la rame et h la voile , avec ou sans tendelet, attend, près du môle où s'arrêtent les pyroscaphcs , le caprice des pi'onieneurs et des voyageurs.

Rien n'est plus charmant que d'errer sur cette nappe bleue, aussi transparente que la Méditerranée, bordée de villas qui viennent baigner leurs pieds dans l'eau, encadrée de montagnes étagées et bleuies par l'i'loignement. Le mont Salève, la Dent de Morcle et le vieux mont lilauc, qui semble saupoudré dépoussière de mailne de Carrare, dentellent riiorizou du

cutô de la Suisse, el, du cùté de la France, ondulent les derniers contre-forts des Alpes jurassiques. Des bateaux de pêcheurs, avec leurs voiles posées en ciseaux, ilànent nonchalanimenl , traînant leurs lignes ou leurs filets. Des canots d'amateurs, des yoles, des enibai-cations de toutes sortes voltigent d'une rive à l'autre, en assez grand nombre pour rendre le tableau aniiu(^, assez rares pour ne pas le l'aire tumultueux.

Le lac, quelque tranquille et clair qu'il soit, n'est cependant])as toujours exempt de dangers. Ses bourrasques parfois singent la tempête, il y arrive des accidents. On nous]^arla d'un bijoutier de Paris, riche et retiré des affaires, qui venait de se noyer avec son camarade, les voiles du canot qu'il conduisait s'étant coiffées et l'embarcation ayant chaviré. L'on avait retrouvé l'un des corps, mais non l'autre, quoiqu'une onde si limpide ne semble pas pouvoir garder le secret. Les plongeurs habiles qui s'aident, pour . descendre, d'une pierre liée à une corde pourrie qu'ils rompent lorsqu'ils veulent remonter, avaient vainement fouillé le lac jusqu'à une profondeur de cinq cents pieds. Notre batelier nous dit que le cadavre du bijoutier avait dû être entraîné par le courant du Rhoue qui traverse le Léman, ou disséqué au fond par les écrevisses, ce qui l'avait empêché de revenir à la surface. Cette histoire nous gâta un peu le lac et nous ht prendre la résolution

de ne manger d'écrevisses sous aucun prétexte, pendant notre séjour à Genève.

Nous avonsj'habitude, en voyage, de lire les enseignes et les affiches, grammaire en plein vent, toujours ouverte pour celui qui passe. Nous avons recueilli clans une pancarte judiciaire, contenant les signalements de divers condamnés, un idiotisme genevois assez caractéristique : c'est le mot grisallant employé pour grison-

liant, comme épitlièle l\ sourcil s, dans la description des traits d'un criminel. Cette étude de la muraille nous apprit qu'il y avait à Plein-Palais, les Champs-Elysées de l'endroit, un champ de foire convenablement fourni de clievaux de bois, de roues de fortune et de saltimbaucjues. L'affiche du sieur Kinne, de Vienne, annonçant de glands exercices acrobatiques, nous séduisit particulièrement. La danse de corde, qui devrait avoir un théâtre à Paris, est un spectacle très-intéressant et très-trracieux, et nous n'avons jamais compris pourquoi rentliousiasme(jui s'attachait auxTaglioni, auxElssler, aux Garlotta Grisi, aux Gerrito, dédaignerait les danseuses de corde, tout aussi légères, et d'un art plus hardi et plus périlleux.

C'est du coté de Plein-Palais que sont situés les quartiers aristocratiques. Les quartiers populaires et d'où partent les séditions, les faubourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine de l'endroit, sont rejetés à l'autre bout de la ville, au delà des ponts du Rhône,

Une foule assez compacte, empressée sans turbulence, se dirigeait vers les portes de la ville. Dans ce concours considérable de monde, nous n'avons rien trouvé de particulier comme costume. Ce sont les' modes de France un peu arriérées, un peu provin-

ciales; notons, comme différence légère, quelques chapeaux de paille d'homme, avec ruban noir et ganse de même couleur, et d'immenses bords pour les femmes, bords qui plient par devant et par derrière, de façon à masquer la moitié de la nuque et de la figure.

Les femmes, elles-mêmes, à l'air français mêlent une tournure américaine ou allemande plus facile à comprendre qu'à d('crire, et qui vient de leur religion. Une protestante ne s'assied ni ne marche comme une callioli(jue, et les étoffes font sur elles d'auli'es))lis. 8a

IT.U.IA

Leaulé, non jtlns, n'osl])as la mt'nie; elle a nn roi^ard particulier, pénétrant, mais contenu comme celui du prêtre, un sourire compassé, une douceur de])h\si()nomie voulue, une modestie sournoise, (iuel(|ue chosu (|iii sent la sous-maitresse ou la fille de ministre.

Le sieur Kinne occupait une enceinte de toile])lal'onnée par le ciel et éclairée par une douzaine de lampes à qui là brise du soir faisait; tirer la langue et lécher parfois trop ardemment leurs supports de bois.

Kinne, disons-le tout de suite, est un grand artiste, et son mérite nous a vivement frappé. La corde roide ou lâche n'en a pas supporté beaucoup de pareils. Peutêtre vous figurez-vous un jeune homme mince, fluet, aérien, volant humain rebondissant sur la raquette acrobatique ! Vous vous tromperiez étrangement.

Attention ! le voici cpii va paraître : l'orchestre sonne une fanfare triomphante; la grosse caisse tonne, la contre-basse ronfle, les cymliales frémissent, le tromljone mugit, la clarinette piaule, le lifre glapit; les musiciens, à grand renfort de bras et de poumons , e.xtirpeut de leurs instruments toute la sonorité qu'ils contiennent ; tout fait pressentir l'entrée d'un artiste su])érieur, de l'étoile de la troupe; un grand silence s'établit parmi le public.

De l'espèce de loge qui sert de coulisse aux saliiuibancjues, jaillit impétueusement un grand gaillard à formes d'Hercule. II s'avance d'un air de résolution vers le chevalet qui soutient le câble tendu; de ses fortes mains il s'accroche à la corde et d'un bond s'établit debout, près du haillon passementé d'oripeaux qui décore les bâtons en forme d'X, d'où paît le danseur et où il vient se reposer.

Jamais, dans les vitraux suisses du seizième siècle ou les gravures sur bois du triomjilic de Maximilien]iar

Albert Durer, on ne vit nn lansquenet ou un reître d'une tournure plus magistrale et plus formidable. De sa toque à créneaux, pareille au bonnet de Gessler, s'échappaient trois plumes échevelées et violentes, plus contournées que les lambrequins d'un écusson de Burgraye; son pourpoint se déchiquetait en crevés à l'espagnole, et sa ceinture bouclait à graud'peine son ventre, qui aurait eu besoin d'être cerclé de Ter comme le cœur du prince Henri, pour ne pas éclater. Son col débordait sur son crâne par trois gros plis à la nuque, comme un col de molosse, et portait une tête carrée, audacieuse, féroce et joviale, une tête de soldat d'Hérode et de bourreau sur le Calvaire, ou, si ces comparaisons vous semblent trop bibliques, de héros des Niebelungen dans les illustrations de Cornélius. Ses jambes énormes crispaient les no-

dosités de leurs muscles sous rui maillot blanc, semblables h. des chênes de la forêt d'Hercynie à qui l'on aurait mis des pantalons, et ses bras faisaient rouler, à chaque mouvement, des biceps pareils à des boulets de quarante-huit.

Ou jeta à ce Polyphème de la corde un balancier, fait sans doute d'un jeune pin arraché au flanc de la montagne, et il commença à bondir sur le câble que nous craignions à chaque instant de voir rompre, avec une aisance, une grâce et une légèreté incroyables. Représentez-vous Lablache sur un fil d'archal.

Ce gaillard, près de qui Hercule, Samsou, Goliath et Milon de Grotone eussent paru poitrinaires, dédaigna bientôt de si faciles exercices; il s'établit sur sa corde avec des chaises, des tables, et y fit un repas partagé par le pitre, et, pour exprimer la gaieté du dessert, dausa une gavotte ayant un enfant de douze ou quinze ans pendu à chaque pied.

Ce détournement de la force alhlélique au profil d'un

exercice qui semble n'exiger que de la souplesse et de la légèreté produit un effet singulier.

A cette voltige cyclopéenne succéda une polka dansée sur deux cordes parallèles, par deux sœurs à peu près de même taille, avec beaucoup de grâce, de justesse et de précision. L'une de ces deux jeunes filles était vraiment charmante. Elle avait un petit air fin et doux, et une 5?)ior//a piquante dans le sourire obligé de la danseuse. Elle parut sous deux costumes : d'abord en corsage noir et jupe blanche constellée d'étoiles, puis en Jupon jaune avec un corsage rouge terminé par des dents qui nous mordaient

le cœur. Après la polka, elle dansa un pas seul sur la corde, un pas classique et composé de temps pencliés et renversés, comme sur les planches de TOpéra. Gomme elle achevait de dessiner une pose, les bras tendus en avant, le corps penché sur le vide, la pointe relevée, une voix partit d'un coin de la salle et cria : « Plus haut, l'on n'entend pas! » La danseuse comprit, rougit légèrement, et, avec un sourire, se pencha un peu, et, sans perdre l'équilibre, fit briller sous la gaze l'éclair blanc de son maillot.

Qui avait poussé cette exclamation? Etait-ce une maison moussue d'Heidelberg, ou un renard d'Iéna en casquette blanche et redingote serrée à la taille par un ceinturon de cuir; un rapin français s'en allant en Italie à la recherche du naïf dans l'art, un plastique de l'école Olympienne, ou un Hégélien transcendantal? C'est ce qu'il est difficile de décider, et nous laissons la question irrésolue.

Après la danse de corde, la petilc exécuta la dause des œufs : on dispose par terre un certain nombre d'œufs en damier, et il faut passer dans les petites allées que les rangées forment, les yeux bandés, sans que le pied heurte aucun des obstacles. La moindre

maladresse ferait du pas une omelette : Mignon, h coup sûr, ne s'est pas tirée plus adroitement de son tour de force devant Wilhem Meister que la jeune fille de la troupe de Kinne devant son public genevois , et Goethe n'a pas eu* pour tracer sa délicieuse figure un plus charmant modèle. Il nous semblait entendre voltiger sur sa lèvre la mélancolique chanson :

Connais-tu la contrée où les citrons mûrissent ?

Le pitre, Auriol trompé dans son ambition, avait un air de nostalgie parmi cette caravane allemande. Il était Français, de Nancy, comme Calldt. N'oublions pas, car il faut être juste pour tout le monde, un valet en habit rouge, le meilleur laquais que puisse rêver un marchand de vulnéraire ou de thé suisse. Oh! quelle inimitable manière de traîner la jambe et de tendre le dos! Reçois, talent inconnu, cette humble aumùne d'admiration d'un critique dont les éloges ont fait plaisir à de plus haut placés que toi !

Le spectacle achevé, tout le monde se dirigea en hâte vers les portes de la ville, qui se ferment à une certaine heure, passé laquelle il faut donner au gardien quelque menue monnaie pour se faire ouvrir.

qt^^^l::)

Le Léman. — Brigg, les montagnes.

Genève nous avait clonm" tous les })laisirs qu'un dinianche protestant peut permettre : une promenade sur le lac, un merveilleux coucher de soleil sur le mont Blanc , devenus tout rose comme la Sierra Nevada de Grenade vue le soir du salon de l'Alameda, et un charmant spectacle forain sons de beaux ai'bres et un ciel étoile; il ne nous restait plus (pTii partir.

Nous avions d'abord voulu faire le voyage avec un voituriu, ne fut-ce que pour voir si le velturino de la CliQsse au chastre était exact; mais on nous demanda heureusement des pdx si extravagants , nous prenant sans doute pour des Anglais ou des princes russes, que l'aflaire ne se lit pas, et que nous eûmes l'avantage de ne j)as être traînés au pas dans ces berlines antédiluviennes par des rosses dignes des anciens fiacres de Paris. La rapidité et la

commodité du trajet nous dédommagèrent amplement de cette infraction à la couleur locale.

Une diligence devait nous conduire h Milan en passant par le Simplon ; non pas la même, car on en change presque à chacpie territoire qu'on ti'avorse, le gouver-

iiement ayant le monopole des transports ; et nous n'avions d'autre souci à prendre que de nous laisser transvaser d'une voiture genevoise dans une voiture savoyarde, qui nous céderait à une voiture suisse, laquelle nous transmettrait à une voiture piémontaise qui nous verserait dans une malle autrichienne.

Ne croyez pas qu'il y ait ici la moindre exagération bouffonne ; cette cascade de diligences est la vérité même : le vrai seul est incroyable.

En sortant de Genève on passe à Coligny, d'où l'on jouit d'un point de vue admirable. Genève se dessine au fond du lac; les Alpes et le mont Blanc s'élèvent à gauche (en se tournant vers la ville) , et à droite l'on découvre le Jura lointain. C'est vers cet endroit que se trouve une maison de campagne placée dans la situation la plus pittoresque , et qui appartenait au docteur Tronchin, si célèbre au dix-huitième siècle. Elle est encore occupée par un Tronchin, de la famille du médecin illustre.

Le premier village de Savoie qu'on rencontre est Dovainnes ou Dovénia. Nous nous imaginions voir une population de jeunes Savoyards, racloir en main avec genouillères , brassards et plaque de cuir au fond de culotte, d'après les vers de M, de Voltaire, les tableaux de M. Hornung et les traditions de Séraphin. Il nous semblait que chaque cheminée devait porter h son faite une figure barbouillée de suie, aux yeux brillants , aux dents éclatantes,

et poussant le cri connu des petits enfants : « Ramoni, ramona, la cheminée du haut en bas! »

Les Savoyards, qui entre eux s'aj)pel]ent Savoisiens, pour ne pas avoir l'air d'Auvergnats, non-seulement [n'étaient pas occupés à ramoner, mais ils célébraient une espèce de fête et tiraient à])alle franche sur un oiseau perché au haut d'un mât de cinquante

JTAI.IA. 15

pieds. Chaque couj) heureux ('lait salut' j)ar'cles fanfares et des roulements de tambour.

A partir de Dovénia, ou perd le lac de vue, et l'on traverse des terres bien cultivées et d'un aspect fertile : le }ûô de Turquie avec ses jolies aigrettes, la vigne, divisée en terrasses soutenues par de petits murs, quelques figuiers aux larges feuilles, font pressentir les approches de l'Italie.

Bientôt on retrouve le lac pour ne plus le quitter. On traverse Thonon , Evian , où l'on s'arrête quelques instants et qui est un des points les plus favorables pour embrasser la vue générale du Léman.

Janiîùs décorateurs, sans en excepter Séchan , D'u'iterle et Despléchins, ou Thierry et Cambon, n'ont disposé une scène avec une plus merveilleuse entente de l'effet, que ne l'est Evian par le simple hasard de la nature.

Du haut d'ime terrasse ombragée de grands arbres , on aperçoit un abîme; lorsqu'on s'appuie au parapet, la cime des arbres inférieurs et les toits désordonnés de tuiles de bois ou de pierres plates des maisons de la ville basse. Ce premier plan, d'un ton

chaud, vigoureux, heurté de touche, forme le plus excellent repoussoir ; il se termine par des barques à la proue effilée , aux mâts couleur de saumon, aux grandes vergues carguées, qui se reposent sur la rive de leurs courses. Le second plan est le lac, et le troisième est formé par les montagnes de la Suisse, qui se déroulent dans ime étendue de douze lieues.

^'oilà à peu près les linéaments grossiers du tableau; mais ce que le pinceau serait peut-être plus impuissant encore à rendre que la plume, c'est la couleur du lac. Le plus beau ciel, d'été est assurément moins pur et moius transparent. Le cristal de roche, le diamant ne

sont pas plus limpides que cette eau vierge descendue des glaciers voisins. L'éloignement, le plus ou moins de profondeur, les jeux de la lumière lui donnent des teintes vaporeuses, idéales, impossibles, et qui semblent appartenir aune autre planète : le cobalt, l'outre-mer, le saphir, la turquoise, Tazur des plus beaux yeux bleus, ont des nuances terreuses en comparaison. Quelques reflets sur l'aile du martin-pêcheur , quelques iris sur la nacre de certaines coquilles peuvent seuls en donner une idée , ou bien encore certains lointains élyséens et bleuâtres des tableaux de Breughel de Paradis.

On se demande si c'est de l'eau, du ciel ou la brume azurée d'un songe que l'on a devant soi : l'air ; l'onde et la terre se reflètent- et se mêlent de la façon la plus étrange. Souvent une barque traînant après elle son ombre d'un bleu foncé vous avertit seule que ce que vous aviez pris pour une trouée du ciel est un morceau du lac. Les montagnes prennent des nuances inimaginables , des gris argentés et perlés , des teintes de rose, d'hortensia et de lilas , des bleus cendrés comme les plafonds de Paul Yé-

ronèse ; çà et là scintillent quelques points blancs : ce sont Lausanne, Yevay, Ailleneuve. L'ombre des montagnes réfléchies dans l'eau est si fine de ton, si transparente, qu'on ne sait plus distinguer le sens des objets; il faut, pour s'y retrouver, le léger frisson d'argent dont le lac ourle ses rives. Au-dessus de la première chaîne, la Dent de Morcle montre ses deux jiivots blanchâtres.

C'est à cet endroit que le Bhône entre dans le lac, le Bhùne que nous longerons jusqu'à Brigg.

A Saint-Grengoupii , il faut faire ses adieux au Léman, qui, du reste, s'arrête là et termine au pied de Villeneuve sa grande débauche d'azur. Toute cette journée a passé comme un rêve, dans un bain de lumière tendre

et bleue, dans un mirage de Fala ÎNIori^ana. Quelle harmonie enchanteresse, quelle grâce athénienne et tempérée, quelle- suavité ineffable, quelle volupt(" chaste, quelle caresse mystérieuse et douce de la nature enveloppant l'âme !

Cette course sur le bord du lac nous rappela une journée d'enivrement céleste passée h Grenade, sur le Mulhacen , à la même date, il y a dix ans , dans un océan de neige, de lumière et d'azur.

En s'éloignaut du lac Léman, la route reste toujours pittoresque, quoicjue rien ne puisse remplacer l'effet de ce miroir immense, de ce ciel fondu en eau.

L'on suit un chemin bordé de beaux arbres , dont l'ombre delà, vallée entretient la fraîcheur. Les rochers s'escarpent de chaque côté à des hauteurs prodigieuses : l'un d'eux semble terminé par un bui'g, avec ses bottes de tours, ses remparts crénelés, son donjon et ses guérites en poivrière. La neige, en argentant les saillies

et les corniches du rocher, rend l'illusion encore plus complète : l'imagination ne se figure pas autrement la demeure du Job de Victor Hugo.

Le Rhône coule au fond de la vallée, tantôt près, tantôt loin, mais toujours orageux et jaune, roulant des pierres et du sable et changeant souvent de place dans son ht, comme un malade inquiet. Le fleuve a besoin de passer par le filtre du Léman pour acquérir ce bleu profond qui le caractérise en sortant de Genève; car, ainsi que l'a remarqué le grand poète que nous citions tout à l'heure, le Rhône est bleu comme la Méditerranée où il se précipite, et le Rhin vert comme l'Océan vers lequel il marche.

Il est fâcheux que ce charmant paysage soit peuplé de crétins et de goitreux. On rencontre à clia((ue pas des fonimes, quehpiefois jolies sous leur [lelit chapeau 199 2

iialional écimé et [bordé de rubans posés en canon de fusil, qui sont affligées -de cette infirmité dégoûtante. Le goitre ressemble à la poche membraneuse que le pélican porte sous le bec. Il y en a d'énormes. Est-ce l'ombre des montagnes , la crudité de l'eau de neige, qui cause cette horrible difformité ? C'est ce qu'on n'a jamais bien su. Les femmes, surtout les vieilles, y sont plus sujettes que les hommes : rien n'est plus affligeant. Un crétin à crâne déprimé, à cou tuberculeux, s'arrêta en grognant et en ricanant près de notre voiture. Hideux tableau ! voir l'homme audessous de l'animal : car l'animal a son instinct.

On dina à Saint-Maurice , gros bourg fortifié sur le bord du Rhône, et d'une apparence assez rébarbative. Aux murailles de l'hôtel étaient suspendues des lithographies représentant les illustrations militaires de la Suisse : le général Guillaume-Henri

Dufour entouré de son état-major, Hussy d'Argovie, Eschmann, Frey- Herosé, Pfœnder de Lindenfrey, Zimmerli et quelques autres. Il y avait aussi les portraits d'Ochsenbein, président de la diète en 1847, et de Jacques-Robert Steiger. Nous notons ceci , car toutes les images des auberges viennent de la rue des Maçons-Sorbonne, à Paris, et représentent les quatre saisons ou les quatre parties du monde.

A Saint-Maurice , on nous inséra dans un lierlingot fantastique où l'on ne pouvait se tenir ni droit, ni courbé, ni couché, ni assis, tant la construction en était ingénieuse. Le berlingot nous cahota jusqu'à Marigny, où l'on nous fit monter en diligence.

La nuit tombait bi'umeuse et glaciale, et l'on commençait à no discerner (juc difficilement les formes confuses et gigantesques des montagnes; nous traversâmes Sion dans un demi-sommeil, et lorsque le jour |)arut.

au bout d'uno vnlli'e (faveisi'e de lorrents et rendue humide par des infilliatious marécageuses, Brigg se dressa avec ses clochers et ses édifices couronnés de grosses boules de fer-bhmc, qui lui donnent un air de Krendin au petit pied. C'est là que commence la roule du Simplon. On n'est plus séparé que par une crête de montagnes de cette IiaUe dont le nom est si puissant, selon Henri Heine, qu'il l'ait chanter Tirilij, même au j)hilistin berlinois.

La route du Simplon que nous allons suivre est une merveille du génie humain. Napoléon, se souvenant de la peine que devait avoir eue Anuil)al à faire fondre autrefois les Alpes avec du vinaigre, comme le racontent sérieusement les historiens, a voulu

épargner ce travail aux conquérants qui désireraient entrer en Italie, et a fait exécuter en trois ans ce chemin miraculeux. Il fallait que le vinaigre antique fût d'une force terrible ; car cent soixante mille quintaux de poudre et dix mille hommes suffirent tout au plus à faire àl'àpre flanc de la montagne cette imperceptible raie qu'on appelle une route.

■ Le terrain s'élève par une pente assez douce , entre deux bordures de montagnes qu'on croirait toucher avec le doigt, bien qu'elles soient passablement éloignées; mais dans les régions alpestres, on est à chaque instant trompé sur la distance, par la perpeudicularité des plans. Les crêtes ([u'on laisse en arrière de soi sont couvertes de neiges; c'est une ramification des Alpes helvétiques. Sur leurs lianes , qui semblent inaccessibles même au pied de la chèvre , se tiennent suspendus , on ne sait comment, des villages traliis par leurs clochers quelquefois seuls visibles. Des chalets perdus dans la montagne, avec leurs auvents de bois et leurs toits chargés de pierres, de peur que le vent ne les enlève, révèlent

tout ù coup la présence inatlendue de riiomme ; c'est là que, blo([ués parles frimas et les lavanges, les pâtres passent Tliiver, loin de toute relation humaine. Où vous pensez ne trouver que des aigles et des chamois , vous rencontrez des faucheurs et des faneuses : la culture monte à de vertigineuses hauteurs; nous avons vu une femme qui bottelait du foin au Lord d'un précipice de quinze cents pieds, sur une i)rairie en pente comme un toit et que tachetaient quelques vaches dont on entendait tinter les clochettes.

Brigg n'est déjà plus au fond de la vallée qu'une de ces boites de jouets d'Allemagne représentant un village sculpté en bois. C'est la même proportion; les boules de fer-blanc brillent encore comme des paillettes aux rayons du malin. Le Khone ne semble plus qu'un fil jaune.

A la droite de la route s'étend à perte de vue un horizon de montagnes élevant leurs têtes les unes audessus des autres, et formant un panorama sublime. Le mont Blanc fait jailhr au fo»d de ce chaos magnifique quelques-unes de ses aiguilles neigeuses.

A la gauche, ce «sont de grandes foiêts de sapins d'une vigueur et d'une beauté surpi'enantes : le snpin est le gazon de la montagne. Il est à elle dans la proportion du brin d'herbe à la prairie. Cet escarpement ain'ui)t qui vous parait velouté çà et là de plaques de mousse est couvert en effet de sapins et de mélèzes de soixante pieds de haut. Les brins d'Jierbes pourraient faire des mâts de navire : ce IVisson, à la])eau de la montagne est une vallée qui cacherait et qui cache souvent un village dans son))li. Ce iilet immobile et blancliàti'e , que vous jirendriez \nnir une veine de neige, c'est un torrent fongueux qui se |)r('ci|»ite av(!C un Tracas horrible qu'on n'entend pas.

ITAf.IA. 21

Rien n'est {)lus beau et plus agréablement grandiose que le commencement de la route du Simplon, en venant de Genève ; l'immensité n'exclut pas le charme ; une certaine grâce voluptueuse revêt ces colossales ondulations; les sapins sont d'un vert si frais, si mystérieux, si tendre dans son intensité; ils ont un port si élégant, si dégagé, si svelte; ils vous tendent si amicalement les bras sous leurs manches de verdure; ils savent si bien prendre

des airs de colonnes avec leur tronc argenté; ils se retiennent si adroitement en crispant leurs doigts au bord des gouffres ou sur les parois à pic ; les sources babillent si gentiment de leurs voix argentines à côté de vous sous les pierres ou les plantes aquatiques ; les lointains déploient de si jolis tons bleus , les précipices se font si engageants qu'on se sent dans un élat d'exaltation extraordinaire et qu'on se lancerait volontiers, la tète la prejnière, dans ces jolis gouffres.

On longe pendant quelque temps un délicieux abime, au fond duquel la Saltine fait des cabrioles écumeuses et s'échevelle de la façon la plus pittoresque. Les forêts de sapins. en voie d'exploitation offrent un aspect singulier. Le tronc des arbres, coupés à quelques pieds de terre, a l'apparence des coloimes])lantées dans les cimetières turcs, et l'on se demande avec étonnement comment tant d'Osmanlis se trouvent ainsi enterrés dans ime montagne suisse. Quand l'exploitation est récente, l'entaille faite par la hache présente des tons saumon clair qui se rapprochent beaucoup de la chair humaine : on dirait des blessures faites au corps de ces nymphes que les anciens supposaient liabiter l'intérieur des arbres. Le sapin prend alors un air intéressant et douhnu'eux ; quel(|uefois la terre lui a manqué sous les j)ieds et il

a glissé à mi-gouffre, retenu en chemin par les bras de quelques amis plus solides.

De distance en distance, des maisons de refuge marquées d'un numéro et qui sont au nombre de j^uit, si notre mémoire ne nous trompe, attendent les voyageurs surpris par quelque orage, quelque fonte de neige ou quelque avalanche. Dans ces lieux si

solitaires, si perdus en apparence, la pensée humaine vous accompagne pai'tout et vous protège. Lorsque vous vous croyez seul entre la nature et Dieu, noyé dans le vaste sein de l'immensité, un cantonnier qui casse humblement des pierres et s'occupe h combler l'ornière qui ferait verser votre voiture, vous rappelle au sentiment de la solidarité générale. Dans ce profond isolement un de vos frères travaille pour vous ; un troupeau de chèvres effrayées grimpe le long des murailles à pic formées par le roc, sautelant d'aspérités en aspérités avec ime agilité incroyable, malgré les cris du chevrier qui les rappelle ; une pièce de terrain cultivée apparaît tout à coup dans un endroit inviaisemblable ; un groupe de maisons indique que là on aime et l'on hait, l'on jouit et l'on souffre, l'on vit et l'on meurt, comme dans la plaine et dans la ville ; des cabanes isolées trahissent des cœurs qui ont la force de supporter sans accablement le spectacle de l'immensité et de rester face à face avec Dieu, en dehoi-s de toute distraction humaine.

Arrivé à un endroit oii la valli'o se tranche en une profonde coupure, où se jettent tous les torrents et toutes les sources qui ruissellent de la montagne et traversent la roule j)ar des condiiils souterrains, on franchit un pont dont les culées sont d'une hauteur prodigieuse, i)uis l'on fait un coude et l'on commence à gravir une aulie crête.

C'est Ih que se trouve le relais, avec ses deux corps de bâtiments reliés outre eux par une galerie couverte en forme de pont.

Le mont Alost, que l'on avait toujours vu au fond de la perspective, cache sa tète neigeuse à l'horizon, et l'on a devant soi le Pllecht-Horn avec sa calotte de glaces d'où filtrent des torrents, et un peu plus loin le Schœn-Horn, encapuchonné de nuages : les

sapins deviennent plus rares, la végétation s'appauvrit sensi- Llement. Cependant des plantes courageuses continuent à tenir compagnie h. l'homme et rappellent l'idée de la vie dans ces lieux où tout paraîtrait mort. Le rhododendron étale -sa verdure vivace et sa belle ileur qu'on appelle ici la rose des Alpes: la gentiane bleue, les saxifrages, le cornillet moussier à fleurs roses, le myosotis aux petites étoiles de turquoise escaladent bravement la montagne avec vous, profitant d'un fdet d'eau, d'un peu de terre au creux d'un roc, d'une fissure de schiste, du moindre accident favorable : l'homme, lui, ne renonce jamais. Il bâtit jusque dans la glace, au risque d'être emporté par les eaux et les neiges ; il semble mettre son amour-propre à habiter les lieux inhabitables.

Nous étions parvenu à peu près au])oint culminant de la route, quelque chose comme cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Il n'y avait plus entre nous et le ciel que le glacier de Pflecht-Horn, d'où se précipitaient quatre torrents presque perpendicuhiires : quatre trombes d'écimie et de fange. L'on voyait distinctement le premier de ces torrents jaillir de l'angle du glacier par une arcade d'im vert cristallin ; c'était étrange et beau, de voir accourir du haut de ce pic cette eau savonneuse et poussiéreuse qui passe pardessus la route, recouverte en cet endroit d'une galerie

voûtée que les infiltrations ont tapissée de stalactites et qui a maintenant l'air d'une grotte naturelle; des ouvertures permettent de voir eu dessous de la cataracte, qui tombe à l'abime en mugissant. Les autres eaux grondaient et fuyaient en fusées d'argent, en écumes neigeuses, avec un Lruit et une turbulence inimaginables. Le spectacle était d'une sauvagerie tout à fait romantique. Le Pflecht-Horn, à cette hauteur, ne présente plus que

des terres décharnées, des rochers, des glaces, des neiges, des eaux torrentueuses ; la peati de la planète apparaît dans toute sa nudité, que quehjue nuage compatissant vient voiler de temps à autre de son manteau d'ouate.

A partir de là le chemin conuncnce à descendre. Ou quitte le versant helvétique pour le versant italien. Chose bizarre ! Dès que nous eûmes franchi la crête qui sépare les deux régions, nous fûmes frappé par l'extrême difi'ércnce de la température. Sur le versant helvétique, il faisait un temps charmant, doux, tiè<le et lumineux ; sur le versant italien soufflait une bise glaciale et de grands nuages pareils à des brouillards passaient sur nous en nous enveloppant : le froid était atroce et surtout sensible par le contraste. Le paletot et le manteau que nous ne manquons jamais d'emporter lorsque nous allons dans le Midi suffisaient à peine pour nous empêcher de claquer des dents.

L'ancien hospice du Simplon s'aperçoit sur un])lateau inférieur , à la droite du chemin , en venant do Suisse; c'est un bâtiment jaunâtre, surmonté d'un clocher assez haut. Le nouvel hospice, beaucouj) plus vaste, est à gauche; on y reçoit les voyageurs en péi'il ou fatigués, et on leur prodigue gratuitement les soins que réclame leur état. Les personnes riches donnent quelque ciiose pour l'église. Au moment où nous pas-

sions dcvanl l'iiospico, il en soi'lail deux prèlres, l'uii jeune et l'autre vieux, mais d'une vieillesse vif^oureusc, (|ui descendaient eusenil)le du côté de l'Italie; ils portaient tous deux le cliajieau à bords retroussés, les culottes courtes, les bas noirs, les souliers à

boucles; l'ancien costume de])rètre, avec l'aisance et la sécurité des ecclésiastiques dans les pays vraiment religieux.

Le caractère des montagnes, que l'on croirait devoir devenir plus doux et plus riant en approchant de l'Italie,])rend au contraire une ûpreté et une sauvagerie extraordinaires. On dirait que la nature s'est fait un jeu ' des prévisions, ou qu'elle a voulu préiiarer un repoussoir, comme disent les peintres, jiour les gracieuses perspectives qui vont se dérouler. Ce renversement est très-curieux : c'est la Suisse qui est italienne et l'Italie qui est suisse, dans cette étonnante route du Simplon.

Du point où la descente se prolonge au village du Simplon , il y a deux lieues encore qui se font rapidement : on traverse plusieurs fois un torrent très-tapageur et très-convulsif, sur lequel passe une source conduite dans des tuyaux en bois en manière d'aqueduc vers les prairies qu'elle doit arroser.

Tout en cheminant , nous comparions ces montagnes aux différentes Sierras espagnoles que nous avons parcourues. Rien n'est plus différent : la Sierra Morena, avec ses grandes assises de marbre rouge, ses chênes verts et ses lièges; la Sierra Nevada, avec ses torrents diamantés où trempent des lauriers-roses, ses plis et ses reflets de satin gorge de pigeon, ses pics qui rougissent le soir comme des jeunes fdles à qui on parle d'amour ; les Alpujaras, avec leurs escarpements baignés par la mer , leurs vieilles villes moresques et leurs tours de vigie perchées sur quehjue plateau inaccessible, leurs j)entesoù le gazon brûlé ressemble à une peau de lion;

la Sierra de Guadarrama , tout hérissée de masses de granit bleuâtre qu'on prendrait pour des dolmen et des peulven cel-

tiques, ne ressemblent en rien aux Alpes, et la nature, au moyen d'éléments en apparence semblables, sait produire des effets variés.

QÇ^-.

Le Simplon, Domo d'Ossola, Luciano Zanc.

Le village du Simplon se compose de quelques maisons agglomérées au bord dé la route, et qui trouvent une source d'aisance dans le passage des voyageurs. L'on s'y arrêta pour diner dans une auberge assez propre. La salle à manger était tendue d'un papier en grisaille représentant la conquête des Indes par les Anglais, et qui efit pu servir d'illustration h la gnierre du Nizam de Méry, à cause du mélange de lords et de hrahmcs, de ladies et de bayadères, de calèches et de palanquins, de chevaux et d'éléphants, de péons h moitié nus et de laquais en livrée, de cipayes et de horse-guards, qui fait de cette tenture ime encyclopédie indienne, bonne à consulter en attendant la soupe : plusieurs artistes facétieux se sont permis de mettre des moustaches à la grande bayadère, une pipe h lady Williams Bentiuck, un bonnet de coton au gouverneur et une queue phalanslérienne au vénérable chef des Pandits; mais ces ornements capricieux ne détruisent pas l'harmonie générale. Ce papier indo-anglais sert aussi de registre et reçoit les noms des voyageurs.

Quelques mauvais plaisants en ont accouplé qui seraient fort étonnt'S de se Irouver ensemble.

Les pentes deviennent de plus en plus rapides; la vallée où la route circule s'étranj^le en gorj^e; les montagnes latérales s'escarpent affreusement; les rochers sont abrupts, perpendiculaires, quolcjudois même ils surj)lumbent ; leurs parois, qui offrent à

chaque instant la trace de la mine, montrent qu'ils n'ont livré passage qu'après une longue résistance, et qu'il a fallu brûler bien c^p la poudre pour en avoir raison. Les couleurs se rembrunissent et la lumière ne descend plus qu'avec peine au fond des étroites coupures ; des taches d'un vert sombre, presque noir, qui sont des forêts de sa-])ins, tigrent les roches fauves et leur donnent un aspect féroce. Les torrents se changent en cascades, et a^u fond de la fissure gigantesque, qui semble le coup de hache d'un Titan, gronde et tourbillonne la Dovt'ria, espèce de rivière enragée qui l'oule, au lieu drau , des blocs de granit, des pierres énormes, de la terre eu fusion et une fumée blanchâlre ; sou lit, beaucoup])lus large, qu'elle, et où elle se vautre et se tord convulsivement, a l'air de la rue d'une cité cyclopéennc après un tremblement de terre ; c'est un ciiaos de rociies, de quartiers de marbre, de fragments de montagne qui affectent des formes d'entablements, d'aichitiaves , do tronçons de colonnes et de pans de murs ; dans d'autres endroits, les pierres blanchies forment d'immenses ossuaires; on dirait des cimetières de mastodontes et d'animaux antédiluviens, mis h découvert par le passage des eaux. Tout est ruine , ravage, désolation, menace et péril : les arbres arrachés se tordent commp des brins de paille , les rocs, cniraini's s'entre-choipicnt avec un bruft terrible, et cei)endant nous sommes dans la saison favorable. Eu hiver, le passage doit être

(Iiu'I(iiio choFo d'impossible ot (le fonniihilik'. Nous cnf:;igeous les décorateurs (jui voudraient jjeiudre une f,'or!.'e fantastique pour la fonte des halles du Freijscliiilz h venir faire (iut>l([ues cruf[uis dans la vailt'e de Gondo.

Cette Dovi'ria, (juclque furieuse et dévorante qu'elle soit, a rendu pourtant de j^rands services; l'homme, sans elle, n'aurait pu séparer ces niasses colossales. Avec son eau, (ini ne connaît j)as d't>l)stacles, elle a frayé le chemin à l'iupénieur. Son cours est un tracé ^Tossier de la route. Torrent et route se côtoient assidîlment. Tantôt c'est le torrent qui empiète sur la route, tautôt la route qui em])ième sur le torrent. Quelquefois le rocher oj)pose un rempart gii^antcsque qu'on ne peut franchir ni tourner; alors une galerie creusée dans le roc avec le ciseau et la mine lève la difficulté. La {.'alerie de Ooudo, percée de deux ouvertuiesqui en font le j)lus admirable souterrain du mélodrame, est une des plus longues après celle d'Algaby, qni a deux cent vingt pieds. Elle porte à l'une de ses extrémités cette courte et noble inscription : .Ere ltal% 1795, \ap. imp.

A peu près vers cet endroit, le Frasinone et deux torrents qui viennent des glaciers du Rosboden se précipitent dans l'abime avec une fureur et un bruit épouvantables. La route suit une corniche en i-aillie sur le goufl're. Les murailles de rochers se rapprochent encore davantage, rugueux, noirs, liérissés, ruisselants, hors d'aplomb, et ne laissant voir entre leurs cimes, hautes de deux mille pieds, «[u'une -étroite bandelette de ciel (pii luit bien loin de vous comme une espéiance. Lu bas est la. nuit, le froid, la mort ; jamais un rayon de soleil n'airive jusqtie-lii. C'est l'endroit le plus farouchement pittorestpie du passage.

A travers cette nature en désordre, elle roule, tourne

presque toujours à angles droits et très-soudainement. Quoique nous ayons descendu trois fois en Espagne cette espèce de montagne russe, qu'on appelle la Descarga, au triple galop, au milieu des vociférations du zagal, du mayoral et du delantero ,

dans un carillon de coups de fouet, de grelots et d'injures, nous ne pouvions nous défendre d'une certaine émotion en dégringolant ainsi sur trois roues, la quatrième retenue par le sabot, qui talonnait terriblement, et la tête du cheval sous la main, renâclant au-dessus du vide, le long de pentes trèsroides et dégarnies de parapet à presque tous les endroits dangereux. Il semble qu'à toute minute on va verser; cependant cela n'arrive jamais, et les pointes de mélèzes ou de rochers qui se dressent du fond de l'abime sont privées du plaisir de vous empaler. Pendant la mauvaise saison, on se sert de traîneaux , et, disent les guides , si le traîneau glisse dans le gouiîre , on a le temps de se jeter de côté : avantage touchant !

Après avoir traversé des ponts hardis, des souterrains prodigieux , car il y en a un où tout le poids de la montagne porte sur une pile de maçonnerie, on parvient à une région un peu .moins resserrée. La vallée s'évase, la Dovéria s'étale plus à son aise, les nuages et les brouillards amoncelés se dissipent en floconslégers. La lumière filtre moins avare du ciel; cette teinte grise, verte, glaciale et dure qui caractérise les horreurs alpestres, se réchauffe un peu ; quelques maisons s'enhardissent et montrent le nez à travers des bouquets d'arbres sur des gradins moins escarpés , et bientôt l'on atteint Isella, petit village où se trouve la première douane piémontaise.

La douane est un bâtiment entouré d'un portique à ai'cades soutenues par des colonnes de granit gris. Sur lamuraille nousremarquâmesun cadran solaireàl'étatde sinécure, car les ivayonsdc l'astrone doivent pas])arvenir

souvenljusqn'àliii. Il porte l'iiiscriplion suivante : Torua, tornamlo il sol, rombra smarrila, ma non rilonui piii l\'tù fiKjjita (L'ombre évanouie revient quand revient le soleil, mais l'âge enfui ne revient plus). Le concetio italien joue déjà dans la pensée philosophique sur torna, tornamlo, ritO)'na. Oh ! comi)ien plus simplement terrible nous avertit jadis le cadran de l'église d'Urrugne, eu approchant de la frontière d'Espagne , avec ce mot effrayant sur la fuite des heures : Vulnerant omnes, i(lti)na necat (Toutes blessent, la dernière tue) ! Gnomons et cadrans, nous entendons votre langage; et nous avons fait graver sur notre cachet : Yivere mémento (Souviens-toi de vivre). En passant devant vous, nous hâtons le pas, fussions-nous fatigué et le lieu nous plût-il pour planter notre tente ; car nous comprenons qu'il faut nous dépêcher de visiter cette terre qui doit bientôt nous absorber dans son vaste sein.

Le paysage s'égaye et devient riant. Des charrettes et des chars à bœufs vont et viennent, des paysans débusquent par des sentiers latéraux ; des paysannes assez jolies, portant une large bande rouge au bas de leur juj)e, nous regardent avec leur grand œil méridional. De l)lanches villas, des clochers se relèvent dans des Ilots de verdure ; la vigne s'étale en guirlandes et en berceaux ; on sent, à une certaine élégance, qu'on n'est])lus en Suisse. La Dovéria continue à rouler dans sou lit pierreiLx, mais à distance respectueuse, comme un compagnon inculte et farouche qui préfère vous quitter il l'entrée de la ville ; pourtant la chaussée çà et là constellée d'énormes galets, une arche du pont emportée, témoignent de son mauvais caractère. Napoléon, qui bâtissait pour l'éternité , n'a pu faire le pont assez solide pour les coups de tête du torrent : celte gracieuse vallée s'ap])elle Dovearo.

Un détail assez singulier et peu italien, du moins dans nos idées septentrionales, c'est le parapluie Lourgeois, le riflard patriarcal , porté -par tons les gens que nous rencontrions, hommes, femmes et enfants; le mendiant lui-même a son parapluie. Nous comprîmes bientôt pourquoi.

Au dernier coude de la route s'élève une chapelle veillant sur un cimetière ; puis l'on arrive au pont de Crevola, qui termine avec une merveille tous les prodiges du Simplon. Ce pont, qui a deux arches supportées par une pile et des culées est d'une hauteur immense, car la croix d'une église située plus Las atteint à peine. la balustrade, ferme la vallée de Domo d'Ossola, qu'on découvre de là tout entière.

A coté du pont, une passerelle en bois jetée sur la Dovéria sert aux relations des maisons du bourg disséminées sur les deux rives.

L'Italie se présentait à nous sous un aspect inattendu. Au lieu du ciel d'azur, des tons orangés et chauds que nous rêvions, sans penser après tout que l'Italie du nord ne peut avoir le climat du Naples, nous trouvions un ciel nuageux, des montagnes vaporeuses , des perspectives baignées de brumes bleuâtres, un sited'Kcosse lavé par un aquarelliste anglais , un paysage humide , verdoyant, velouté, digne d'être chanté par un poète lackiste.

Pour n'être pas le tableau que nous avions imaginé, celui que nous avions devant les yeux n'en était pas moins très-beau; ces montagnes qu'estompaient les nuages qui s'effrangeaient en])luic, ces plaines vertes semées de villas, cette roule bordée de maisons fesloniK'es de vignes élay('es])ar des piliers de granit,

ces jaidins fermés])ar des dalles de])ierj'e mises debout, formaient, malgré l'oiagc qui se résolvait en averse,

un ensemble gracieux et magnifique. Chaque drlail de construction révélait déjà un sentiment cle la beauté et un soin de la forme qui n'existent ni en France ni en Suisse.

Nous approchions de Domo d'Ossola, où nous ne tardâmes pas h entrer sous une pluie -battante, qui, pour les raisons que nous avons dites tout h l'heure, ne prenait personne au dépourvu. La place de Domo d'Ossola, taillée en trapè/e, est assez pittoresque, avec ses arcades aux piliers trapus, ses balcons projetés en saillie , ses toits débordant , ses] galeries à colonnes et ses pavillons surmontés de girouettes.

L'auberge où la diligence s'arrêta était peinturlurée, à la mode italienne , de fresques grossières , ou, pour mieux dire de barbouillages en détrempe, représentant des paysages entremêlés de palmiers et de plantes exotiques. Autour de la cour centrale régnait, comme dans le patio espagnol, une galerie à colonnes grisâtres. Il était sept heures du soir, nous ne devions partir qu'à deux heures du matin, et il pleuvait comme pour un nouveau déluge. Nous avions diné au village du Simplon , et la ressource de passer le temps à table nous était interdite. Nous demandâmes au garçon de l'hôtel si par hasard il n'y avait pas quelque sj)ectacle dans la ville. Le théâtre était fermé, et l'imprésario des marionnettes venait précisément de terminer ses représentations la veille; mais il n'avait pas encore quitté Domo d'Ossola. L'idée nous vint de nous faire organiser une soirée pour nous tout seul , et nous voilà accompagné d'un guide qui nous croyait fou, sau-

tillant à travers les flaques d'eau, sous les hachures pressées de la pluie, à la recherche du rnarionnettista. Tout en marchant, nous cherchions à saisir quelques aspects de la ville. A la clarté' mourante du joui', l'on pouvait (li'mêlcr eu- 199 3

core sur les murailles des peintures pieuses, des statuettes de madones coloriées, éclairées par des lampes.

L'une de ces fresques avait pour sujet la sainte \'ierge tirant les âmes du purgatoire , accompagnée de saint Gervais et de saint Prntais. Ces représentations sont fréquentes dans les rues et le long des routes en Italie ; à chaque pas ce sont de petits monuments avec des calvaires en relief et peints au naturel, des Notre-Dame, des anges gardiens, ou des dévotions particulières au pays. Le marionnettiste n'était pas chez lui ; il était allé souper à VOsteria, et, quoiqu'il y eût de la cruauté à déranger un pauvre homme en train de boire un pot de vin violet en face d'un morceau de polenta frite, nous eûmes jusqu'au bout le courage de notre fantaisie, et Luciano Zane (c'est ainsi que se nommait l'imprésario) consentit pour 20 francs , la moyenne de ses recettes, à nous donner une représentation spéciale, charmé, quoique un peu surpris, du caprice. Il nous demanda une heure pour rassembler son orchestre, prévenir son compère , habiller ses acteurs , mettre en place ses décors et illuminer sa salle.

Au bout d'une heure, sous la pluie qui ne discontinuait pas, nous nous rendîmes au théâtre. Un quinquet placé près d'une pancarte sur laquelle se lisait : si recita, en indiquait la porte. La marmaille de la ville, que nous avions dit de laisser entrer, garnissait déjà les bancs, et c'était plaisir de voir pétiller ces yeux noirs et rire ces jolies bouches roses aux lueurs de lampes d()ul)lées par le miroir placé derrière elles comme réflecleur.

Rien n'était plus simple que cette salle de spectacle; les quatre murs blanchis à la chaux, quelques bancs, une tribune de bois, et le théâtre élevé de trois ou quatre pieds sur un tréteau. La toile, par un vague souvenir d'art qui ne s'éteint jamais en Ilalio, retraçait

l;i lameuse fresque de l'Aurore du Guide, qu'où aduiii'e au jialais Rospifrliosi, et dout la gravure esl pojuilaire , uiais daus uu goût étrusque et caraïbe le plus étrange du monde.

L'orchestre, composé de quatre musiciens typiques, dont l'uu battait fortement la mesure avec son pied, joua une courte ouverture, et la toile se leva h notre grande satisfaction et à celle des petites filles, qui se haussaient pour mieux voir.

L'on représenta d'abord Girolamo, calife pour vingtquatre Jteures, ou les Vivants qui font semblant d'être morts : c'est l'histoire de cet ivrogne des Mille et une Nuits transporté dans le palais par Haroun-al-Raschild et son fidèle Giaffir, mêlée à une intrigue d'opéracomique que ne désavoueraient pas MM. Scribe et Saint- Georges, et qui peut-être vient d'eux. Girolamo, qui parle le dialecte piémontais , tandis que les autres acteurs se servent de l'italieu pur, porte un habit à la française couleur raisin de Gorinthe, une perruque ébouriffée, agrémentée d'une queue grotesquement tirebouchonnée. Son masque est grimaçant, sa bouche se tord , les yeux lui sortent de la tête ; il bredouille, gesticule et se démène comme un possédé. Girolamo est un type qui revient dans plusieurs pièces, comme dans Girolamo, maître de musique, Girolamo , médecin malgré lui: c'est une sorte de Sgauarelle , mais plus rusé , plus méchant , moins ganache. Par cer-

tains coins, il ressemblerait à Mayeux : il est sensuel, séducteur, courtisan, et fourbe au besoin, tout cela avec un certain cacliet de bêtise et de rusticité que le marionnettiste , qui anime ce nei'vis alienis mobile lignum, fait trèsbien sentir; aussi chaque entrée de Girolamo est-elle saluée par de grands éclats de rire.

C'est un spectacle étrange et qui prend bientôt une

inquiétante réalili'^ , qu'une représentation de marionnettes. Jamais caricaturiste ue fit une plus amère parodie de la vie. Hogarth, Gruishanck, Goya, Daumier, Gavarni n'atteignent pas à cette puissance d'ironie involontaire. Que d'acteurs célèbres rougiraient de dépit s'ds voyaient leurs gestes maniérés et faux, leurs poses de jambes étudiées devant le miroir, répétées avec une stupidité mécanique plus cruelle que toutes les critiques du monde ! N'est-ce pas, en outre, tout le secret de la comédie humaine? quelques douzaines d'automates sans esprit et sans cœur, morceaux de bois bariolés d'oripeaux, à qui deux ou trois mains cachées donnent un fantôme 'd'existence, et que font parler comme elles le veulent des voix qui ne sont pas dans leurs poitrines.

Luciano Zane et son compère 'faisaient dialoguer Girolamo, Haroun-al Raschild, Giaffir et les autres personnages; une voix de femme au timbre de contralto prêtait son organe à la princesse et aux odalisques : cette voix était celle de la femme de Luciano Zane, perchée sur un banc, derrière la toile, à coté de son mari.

Les décorations n'étaient pas trop mal faites et ressemblaient, par l'exagération de la perspective, aux vues d'optique pour les enfants. L'intérieur du palais du calife montrait des efforts d'ima-

gination pour atteindre au luxe oriental; des nègres portant des torchères formaient cariatides et soutenaient un plafond qui avait des velléités d'Alhambra.

La grande pièce fut suivie d'un ballet mythologique, la Vengeance de Médée, où le chorégraphe n'avait pas eu égard au précepte d'Horace, que Médée n'égorge pas ses enfants en public ; car la magicienne immolait avec la fui'cur la plus sauvage deux petites poupées à

ressorts, et l'unuait un j^roupe (jui ne lappelail nullemeut le tableau d'Eugène Delacroix. Pour ne pas faire de cluii^'rin à certains danseurs de noli'e connaissance, nous ne décrirons point le pas seul et les pas de deux des premiers sujets, qui égalaient Saint-Léon pour rélévation et touchaient les frises à chaque instant. Mais quelles jolies attitudes de compas forcé et de télégraphe en démence !

Le ballet achevé, nous passâmes derrière le théâtre. Luciano Zane nous fit voir son répertoire composé de])lusieurs manuscrits en italien avec la traduction interlinéaire eu dialecte ; ses acteurs et leur garde-robe rangés dans des tiroirs; il y avait là, couchés cùte à côte dans le meilleur accord , le grand prêtre, le roi, la reine, la princesse, le calife, Girolamo, le génie du bien , le génie du mal , la mort, David et Goliath , le galant et sa dame, tous les personnages de ce petit monde automatique ; les habits brillaient de paillettes, de passequilles, de gazillons et de fanfreluches.

Cette vue nous fit penser au commencement des mémoires de Wilhein Meister, où il raconte sa passion enfantine pour les marionnettes, et au soir où il apporte chez la Marianne, comédienne

dont il est amoureux, et ([ui s'attendait peut-être à un autre])résent, les figurines qui ont tant amusé sa jeunesse et développé en lui le goût du théâtre. Il explique longuement le caractère et l'emploi de chaque poupée à la jeune femme qui regarde le lit de temps en temps et finit par s'endormir sur son épaule : sage avertissement dont nous devrions bien profiter.

Nous revenions très-enchanté de Luciano Zane, (jui écrit lui-même ses pièces, peint ses décorations, modèle et habille ses' marionnettes, lorsqu'on nous a])prit (\ue le plus grand talent du genre, que l'illustre, l'iucompa-

ra])le, le jamais assez loué, était un certain Famiola de \'arallu, un homme admirable dont les marionnettes remuent les yeux et la bouche, qui ne récite pas, qui improvise et fait des allusions politiques d'une finesse et d'une audace inouïes, un homme charmant, plein d'esprit, adressant aux femmes, dont son théâtre est toujours plein, mille bons mois et gaillardises qui les font rire aux larmes ; il représente la prise de Peschiera avec des canons, des mortiers et des soldats en uniforme exact; il a des danseuses parfaites, qui vous font mourir d'amour quand elles dansent la salterelle, en tordant leurs petits reins de bois ; enfin, Famiola est le premier homme du monde : il n'a qu'un défaut, c'est d'être à Palenza, sur le lac Majeur, d'où peut-être il vient de partir. Nous rêvions déjà d'interrompre notre voyage et de nous mettre au pourchas de Famiola, sauf à le suivre au bout du monde a])rès l'avoir trouvé, lorsqu'on vint nous dire de monter en diligence. Au lieu de suivre Famiola, comme c'était notre envie, nous partîmes pour Milan. C'était plus sage; mais, tout en roulant dans l'obscurité, nous rêvions toujours aux belles marionnettes, qui faisaient des gestes extravagants et cabriolaient à travers notre sommeil.

lY

Le lac Majeur — Sesto-Caleude, Milan.

La pluie conliuuait, et les lueurs confuses de raul)C se noyaient dans des nuages si bas qu'ils touchaient presfjue le sol et se confondaient avec les vapeurs qui s'élevaient de terre. On traversa deux fois, sur dos bacs, une petite rivière torrentueuse, déjà gontlée par l'orage, et, quand le jour parut, nous étions sur les bords du lac Majeur, h la hauteur de Baveno; l'eau, agitée par le mauvais temps de la nuit, ondulait assez fortement, et le lac se donnait des airs de houle comme la mer. Cependant le ciel se faisait clair devant nous; mais de grandes nuées noires et grises, qui dégouttaient encore, restaient amoncelées sur les montagnes de l'autre côté du lac. Ces montagnes, d'un ton vigoureux qu'elles doivent à la végétation qui les recouvre, faisaient valoir les cimes vaporeuses du mont Rosa, du Simplon et du Saint-Gothard, ébauchées au fond de la perspective; leurs reflets rembrunissaient les eaux, le paysage était sévère ; le lac Majeur que nous nous étions figuré comme une coupe d'or remplie d'azur, avait une mine tempétueuse et mâle, Nous trouvions la beauté où nous attendions la grâce.

La route ourle le hic, et la vague vient lécher la chaussée ; on longe une interminable suite de jardins et de villas avec de blancs péristyles, des toits en tuiles rondes et des terrasses guirlandées de vignes luxuriantes, soutenues par des étais de granit. Le granit remplit là loffice du bois de sapin chez nous. On en fait des clôtures, des pieu.\, et même des planches, ou])lutôt des dalles, sur lesquelles les lavandières savonnent le linge à genoux au bord du lac, comme pour lui demander pardon de cet outrage. Sur ces terrasses, à])lusieurs gradins souvent et qui remblayent des jardins

soigneusement cultivés, s'épanouissent toutes sortes de lleurs et d'arbustes. Nous y avons remarqué à plusieurs reprises, et non sans étonnement, car c'était la première fois que nous rencontrions cette bizarrerie, des massifs d'hortensias gigantesques, qui, au lieu d'avoir cette nuance rose ou mauve qui leur est habituelle en France, offraient des teintes d'un azur charmant : ces hortensias bleus nous ont beaucoup frappé, car le bleu est la chimère des horticulteurs, qui cherchent sans les trouver la tuhpe bleue, la rose bleue, le dahlia bleu, le nombre des ileurs de cette couleur étant extrêmement restreint. Nous écrivons ceci en tremblant de peur de nous faire tancer par Al])honse Karr, qui n'est pas indulgent])our la butani(]ue des littérateurs. Mais les

hortensias du lac Majeur sont incontestablement bleus.

On nous a dit qu'on les obtenait ainsi en les faisant

pcjusser dans de la terre de bruyère. C'est la recette du jardinier des îles Borromées, qui doit être bonne ; car

tous ces hortensias , couleur du ciel, .sont magnifi({ues.

On peut aussi arriver au même résultat en saupoudrant

la terre de soude.

Les îles Bori-omées, au nombre de trois, l'isola

Madré, l'isola Bella, File des Pêcheurs, sont situées

dans la partie septeulrionalo du lac, qui l'orme uue csj)èce de corne dont la pointe est tournée vers Dojno d'Ossola. Ces iles étaient primitivement des rochers dénudés et stériles. Le prince Vitallien Borromée y fit ap-])orter de la terre végétale et construire des jardins dont la réputation est européenne. Nous

disons construire, à dessein; car la maçonnerie y joue un grand rôle, comme dans presque tous les jardins italiens, qui sont plutôt des morceaux d'architecture que des jardins. Il s'y plante plus de marbres que d'arbustes, et "\'ignole y a plus h faire que Le Nôtre ou la Quintinie. L'isola]\Iadre se compose, ainsi que l'isola Bella, d'une superl)ûsition de terrasses en recul ([ue domine un palais. L'isola Bella, qu'on voit très-distinctement de la route, est ornée de tourelles, d'aiguilles, de statues, de fontaines, de portiques, de colonnades, de vases, et de la l)lus riche décoration archit(;cturale. 11 y a même des arbres tels que cyprès, orangers, myrtes, citronniers, cédrats, pins du Canada; mais évidemment, la végétation n'est que l'accessoire : l'idée si simple de mettre dans un jardin de la verdure, des fleurs et du gazon, n'est venue que fort tard, comme toutes les idées naturelles. Plus loin, l'ile des Pécheurs fait baigner dans reau le pied de ses maisons à arcades, dont la rusticité fait un heureux contraste avec la pompe un peu prétentieuse de l'isola Madré et de l'isola Bella.

Ces iles ont été le sujet de descriptions enthousiastes qu'elles ne justifient pas, vues de la rive. Les sept terrasses de l'isola Bella, terminées par une licorne ou un pégase, ont un aspect théâtral qui ne cadre guère avec le mot humUitas, devise des Borromées, qu'on y trouve écrit dans tous les coins. L'isola Madré et ses cinq remblais, supportant un château carré, ennuient par trop de symétrie, et l'on s'étonne qu'elles aient été

célébrées si chaudement. Nous y trouvons l'idéal et le prototype du jardin français comme on rentendait sous Louis XIV, et comme l'aurait aimé Antoine, jardinier de Boileau. Les imaginations romantiques, n'en déplaise à Rousseau , qui voulait loger là

sa Julie, feront bien de choisir un autre site pour leurs héroïnes ; celui-ci convient davantage aux princesses de Mme de Lal'ayette.

C'est àBelgirata, un peu avant Arona, que réside Manzoni , l'illustre auteur des Promcssi sposi. On le voit souvent assis devant sa porte, en face du lac, qui regarde passer les voyageurs. Il a une figure bienveillante, vénérable et distinguée, dont les plans dessinés par la maigreur rappellent la figure de M. de Lamartine. Tous les jours un de ses amis, philosophe et métaphysicien profond, vient entamer avec lui, quelque temps qu'il fasse , une de ces grandes discussions qui ne peuvent avoir de solution ici-bas, car on y parle des hauts mystères de l'âme, de l'inhni et de Téternité.

Le lac et la route sont très-animés : le lac, par les bateaux pêcheurs, les barques de trajet et les pyroscaphes qui vont^de Sesto-Calendeà Bellinzona; le chemin, par des chars à bœufs, des voitures et des piétons armés de l'inévitable j)arapluie. Les paysannes , quelquefois jolies, sont affligées de goitres comme dans le Valais, soit qu'elles- en viennent, soit que les mêmes causes, le voisinage des montagnes et l'eau de neige, produisent les mêmes effets.

En approchant d'Arona, on découvre sur la colline, h droite, la statue colossale de saint Charles Borromée, qui domine le lac : c'est, depuis le colosse de Bhodes et cehii de Néron à la Maison dorée, la i)lus grande statue (ju'on ait faite. Le saint, posé dans une attitude noble et simple, lient un livre d'une main et de l'autre semble bénir la contrée qu'il protège et qui s'étend à

ses pieds. Ou peut monter jusque daus la trte de ce colosse, qui est en fer forgé et coulé, par un escalier pratiqué dans le nuis-

sif de maçonnerie dont il est iutérienremout renii)li. Cette statue géante, qui émerge peu à peu des bois dont la colline est couverte, et finit par dominer l'horizon comme un veilleur solitaire, produit un effet singulier.

Arona, où l'on s'arrête pour déjeuner, a un air complètement espagnol. Les maisons ont des toits et des balcons en saillie , des grilles aux fenêtres basses , des encadrements peints, des madones sur les murailles. L'église, où se trouvent de beaux tableaux de Gaudenzio \'iuci, et que nous'n'eiimes pas le temps de visiter, rappelle les églises d'Espagne. Dans l'auberge, nous retrouvâmes la cour intérieure ornée de colonnes et de galeries comme en Andalousie, et mille rapports qui nous frappèrent.

Le lac se termine à Sesto-Calende. Le Tessin se jette dans le lac Majeur à cet endroit. Sesto-Calende est sur l'autre rive, et l'on traverse le fleuve sur un bac, car la route de Milan passe par cette petite ville. Pendant qu'on arrangeait la voiture dans la lourde barque, un petit vieillard bizarre et grimaçant, la tête penchée et les doigts faisant des démanchés extravagants, exécutait sur un violon qui n'était pas de Crémone , malgré le voisinage, un air populaire d'une mélodie à la fois joyeuse et inélancolique. P^ncouragé par une petite pièce de monnaie, il ne cessa de jouer tout le temps du passage, et nous fimes notre entrée à Sesto-Calende au son de la musique, ce qui est fort galant.

Sesto-Calende nous plut assez. C'était jour de marché. Circonstance favorable pour un voyageur : car un marché fait venir du fond des campagnes une foule de paysans caractéristiques qu'il serait fort difficile de voir

sans cela. La plupart des femmes avaient ime coiflure originale et d'un charmant effet : les cheveux nattés et roulés avec soin sur la nuque, sont fixés par trente ou quarante épingles d'argent, disposées en auréole et formant audessus de la tête comme une dentelure de peigne; une plus grosse épingle , ornée à ses deux bouts d'énormes olives de métal et passée à travers le chignon, complète cette parure, qui nous rappela les femmes de Valence. Ces épingles, nommées spontoni, coûtent assez cher, et cependant nous avons vu ainsi coiffées de pauvres femmes et des jeunes filles à la jupe effrangée , aux pieds nus et poudreux; elles doivent, sans doute, sacrifier à ce luxe des objets de première nécessité. Mais la première nécessité, pour une femme, n'est-elle pas d'être belle, et des épingles d'argent ne sont-elles pas préféi^ables à des souliers ? Nous étions si charmé de ne pas leur voir sur la tête d'affreux mouchoirs de rouennerie, comme elles en avaient le droit de par la civibsation qui court, que nous les aurions embrassées pour l'amour du costume; les jolies s'entend. Les hommes, quoique très-mal vêtus, n'étaient pas en blouse, délicatesse qui nous fit plaisir et compensa la profonde douleur que nous avait fait éprouver dans la province de Guipuscoa la rencontre inattendue de ce hideux vêtement, lorsque nous allâmes, l'année dernière, aux courses de Bilbao quelques - uns même portaient le cha])eau calanes, comme en Espagne , et leurs teints bronzés s'harmonisaient avec cette coiffure si supérieure aux tuyaux de poêle et aux tremblons à la Pipelet , dont les j)oj)ulations croient devoir se couronner univei'sellement.

Les toits de tuile en auvent, les murs blanchis à la chaux, les seri'ureriescomi)li(juées des fenêtres, mettent Sesto-Calende beaucoup])lus près d'L'un ou de Fontarabie qu'on ne saurait le croire : les éventaires en-

conihri's de pastî'qnes, do tomates, do citroviilles, tle poteries grossières, ont nu aspect déjà tout méridional : sur les parois des maisons le badigeon annuel a respecté des fresques dont quelques-unes sont assez anciennes, et qui représentent des sujets de piété. L'une de ces peintures, qui s'olTre aux yeux en descendant du bac du Tessin, est une Madone portant l'enfant Jésus dans ses bras : une inscription que nous avons copiée en donne la date. Hoc opus fecii fierl Antonius Varallus, XIIl Marlis 1564. Nous remarquâmes aussi sur l'abside de l'église un Christ en jupon , comme le Ohrist do Burgos.

La domination autrichienne commence h Sesto-Calende. L'autre rive du lac est piémontaise. C'est h. Scsto- Calende qu'on trouve, pour la première fois, les pantalons bleus collants et la tunique blanche des Hongrois, uniforme dont vous verrez de nombreux exemplaires dans le royaume lombardo- vénitien que vous allez parcourir. On visita nos malles, mais très-sommairement et sans les tracasseries auxquelles nous nous attendions, d'après les récits des voyageurs. On nous demanda ensuite nos passe-ports , qu'on nous rendit très-poliment après quelques moments d'attente dans une salle décorée de cartes et de vues de Venise , et dont la fenêtre donnait sur une cour peuplée de poulets à moitié épilés, d'une physionomie féroce et piteuse, la plus risible du monde. Ces misérables volailles, préparées pour la broche, se promenaient gravement avec deux plumes au derrière. Cependant, malgré cette ann'. nité de formes, nous devons dire que notre signalement était déjà arrivé de Paris et recopié sur tous les registres; nous avions cependant voyagé avec rapidité, ne nous étant arrêté qu'un seul jour à Genève.

Ne quittons pas Sesto-Calende sans faire le portrait

d'une jeune fille qui se tenait debout' sur le seuil d'une boutique. L'intérieur obscur lui faisait un fond vigoureux et chaud, sur lequel elle se détachait comme une tête de Giorgione. Nous saluâmes en elle la beauté méridionale dans son type le plus pur. Ses yeux noirs brillaient comme des charbons sous son front couleur d^ambre , au milieu de sa pâleur mate. Elle avait ce teint d'un seul ton , cette faccia smorta qui n'a rien de maladif, et qui montre que la passion concentre tout le sang au cœur. Ses cheveux drus, épais, luisants, crêpelés par petites ondes, se soulevaient sur ses tempes, comme si le vent les eût gonflés, et son col s'attachait à ses épaules par une ligne simple et puissante. Elle nous laissa tranquillement la regarder sans sauvagerie ni coquetterie, nous devinant peintre ou poète, peut-être tous les deux, et nous faisant l'aumune d'un de ses aspects.

Le postillon autrichien a un costiuue assez/pittoresque, la veste verte avec l'aiguillette jaune et noire, les bottes foi'tes, le chapeau cerclé de cuivre, et au coté ce cor de chasse dont il est souvent question dans les mélodies de Schubert. Chose digne de remarque, le postillon, qui dans tous les pays mène la civilisation en poste, puisque civilisation et circulation sont pour ainsi dire synonymes, est un des derniers fidèles à la couleur locale II mène des Anglais en makintosh et en water proof, et il garde sa livrée bariolée et caractéristique ; c'est le passé qui conduit l'avenir en faisant claquer son fouet.

DeSesto-Galende ;iMilan,la routées! bordéede vignes et de plantations d'arbres de la végétation la plus vigoureuse et la plus luxuriante. Les rameaux empêchent la vue de s'étendre, et l'on

avance entre doux murailles de verdure, baignées par des ruisseaux d'eau courante.

A Soma, il y a une très-belle façade d'église, et dans

cette église quelques fresques d'un ton tendre et agr('able, quoique d'un goût qui marque la décadence de l'art. Pour nous qui sommes accoulumés aux rancidiu's de la jKnnture Ji l'imile, l'espèce de fleur de la fresque a un charme tout nouveau. On rencontre fréquemment sur ce chemin , soit par petits groupes, soit isolés , ou dans des fourgons d'artillerie, des soldats autrichiens qui vont et viennent; ils ont l'air triste et doux, et semblent attaqués de nostalgie. Malgré leur maintien réservé, ils produisent, môme sur l'étranger, un effet désagréable ; il est douleureux de voir le bec de l'aigle d'Autriche au flanc de cette belle contrée , et pourtant les vainqueurs n'affectent pas l'allure triomphante et superbe ; on dirait même qu'ils cherchent à se dissimuler et k tenir le moins de 'place possible ; mais le flegme allemand est incompatible avec la vivacité italienne : c'est une question d'antipathie autant que de patriotisme.

Gallarate et Rho vous amènent à Milan en deux relais. Une magnifique allée d'arbres annonce qu'on approche de la ville, qui se présente fort majestueuse de ce côté. Un arc de triomphe à qui celui du Carrousel passerait entre les jambes, et qui pourrait lutter de grandeur avec l'arc de l'Étoile, donne h cette entrée un caractère monumental que le reste ne dément pas. Sur le haut (le l'arc, une figure allégorique, la Paix ou la Victoire , conduit un char de bronze attelé de six chevaux. A chaque angle de l'entablement, des écuyers tendant des couronnes font piaffer leurs montures d'airain; deux colossales figures de fleuves accoudés sur leurs urnes s'adossent au cartel gigantesque qui contient l'ins-

cription votive, et quatre groupes de deux colonnes corinthiennes marquent les divisions du monujneut, soutiennent la corniche et séparent les arcades

au nombre de trois ; celle du milieu est d'une prodigieuse hauteur. Cette porte dépassée, on traverse laplace d'Armes , qui nous a paru presque aussi grande que le Champ de Mars. Sur la gauche s'arrondit un amphithéâtre immense, destiné à des manœuvres ou à des représentations en plein air; au fond s'élève le vieux château, et plus loin se découpe sur le bleu du ciel, comme un filigrane d'argent , la blanche silhouette du dôme , qui n'a aucunement le contour d'une coupole ; mais dôme, en Italie, est le terme générique, et n'implique pas ridée de coupole.

Dès qu'on s'engage dans les rues, on sent, à l'élévation des bâtiments, au mouvement de la population, à la propreté et à la confortabilité générales, qu'on est dans une capitale vivante, chose rare en Italie, où il y i a tant de villes mortes : des voitures nombreuses courent rapidement sur les bandes dallées , es])èces de railways de pierre enchâssés dans le pavé fait de cailloux. Les maisons ont l'air d'hôtels , les hôtels ont l'air de palais , et les palais de temples ; tout est grand, régulieT, majestueux, un peu emphatique même : on ne voit que colonnes, architraves et balcons de granit. C'est quelque chose entre Madrid et Versailles, avec une netteté que Madrid n'a pas ; cette ressemblance espagnole dont nous avons déjà parlé nous frappe à chaque pas. et nous ne pouvons nous empêcher d'y revenir, car personne , que nous sachions, ne l'a encore remarquée : aux fenêtres])endent de grands stores rayés blanc et jaune ; les boutiques ont des lideaux de môme couleur qui nous font penser aux tendidos. Les femmes de la classe moyenne, ou qui ne sont pas en grande toilette , portent

le mezzaro, espèce de voile noir qui joue la mantille à s'y tromper; l'illusion sei'iiil presque complète, si les Autrichiens ne venaient la détruire.

ITAI.IA. 49

On nous avait indiqiu' pour y descendre, dans la Corslade Servi, rHùtel de la \iUv, le meilleur de INIilan, et qui mérite sa réputation. Cette auberge est un palais dont s'accommoderait plus d'un prince. Nous avons vu dans nos voyages des tètes à couronne moins Lien logées assurément. Sa façade est un morceau d'architecture fort recommandable, orné de pilastres, de consoles et de bustes do grands hommes de l'Italie, j)eiutres, poètes, historiens, guerriers; l'escalier, digne d'une résidence royale, est revêtu, du haut en bas, de marbres, de stucs et de peintures d'une richesse inouïe et d'une exécution étonnante; le plafond, surtout est remarquable : il représente dilférents sujets mythologiques, avec des grisailles, des bas-reliefs, des balustres et des fleurs d'un éclat et d'une touche à faire envie à Diaz. Toutes les chambres sont décorées avec le mémo soin et le même goiit : tantôt ce sont quelques baguettes, deux ou trois masques et quelques attributs dans le style de Pompeï; tantôt dos ornements rocaille, d'un flamboyant et d'un tarabiscoté exquis , ou bien des camaïeux et des émaux de Limoges , imités à tromper l'œil, ou encore des tapisseries qui frisonnent comme la soie et miroitent comme le velours, des caissons, des rosaces, des arabesques d'un caprice inépuisable et d'un relief étrange.

Les moindres corridors ont leurs magnificences et leur curiosité ; quant à la salle à manger, elle est d'un luxe écrasant ; huit cariatides colossales de sexe alterné vous regardent prendre votre repas et vous intimident de leurs yeiLX hxes au regard blanc.

KUcs supportent un plafond à compartiments d'une richesse folle. Ce ne sont que festons, découpures, pendentifs, imitation de])ierres précieuses et de dorure plus brillantes que no le serait la réalité. Ces peintures, dont on n"a aucune 199 4

idée en France, ont été faites par un certain décorateur nommé Alfonso, mort depuis deux ans à peu près. C'est tout ce que nous avons pu savoir sur lui. Nous avons décrit cet hôtel avec détail. 11 pourra donner une idée du luxe de Milan. Xous y sommes resté deux jours, admirablement logé, nourri et servi pour un prix fort raisonnable.

Il est tellement dans l'usage des voyageurs de médire de leurs hôtes et des hôtelleries où ils s'arrêtent, que nous rendons ici à ce superbe établissement la justice qu'il mérite. Nous aurons assez de descriptions d'un genre tout diUérent pour faire contraste.

cl]SgD

Milan, le Dôme, le théûtre diurne.

Le Dôme est la préoccupo-tion naturefle de tout voyageur qui arrive à ÎMilau. 11 domine la ville, il en est le centre, Tattraction et la merveille. C'est là qu'on court tout de suite, même la nuit quand il ne fait pas de lune, pour en saisir au moins quelques profds.

La piazza ciel Duonio, assez irrégulière dans sa forme, est bordée de maisons dont il est d'usage de dire du mal ; pas de guide du voyageur qui ne demande qu'elles soient rasées pour en faire une grande place symétrique dans le goût Rivoli. Nous ne sommes pas de cet avis. Ces maisons, avec leurs piliers massifs, leurs bannes couleur de safran faisant face à des bâtisses sans

ordre et d'inégales hauteurs, forment un très-bon repoussoir pour la cathédrale. Les édifices perdent souvent plus qu'ils ne gagnent à être désobstrués. On a pu s'en convaincre par plusieurs monuments gothiques auxquels les échoppes et les masures qui s'y étaient agglutinées ne nuisaient pas comme on avait pu le croire ; ce n'est pas , d'ailleurs, le cas du Dôme, qui est parfaitement isolé : mais nous pensons que rien n'est plus favorable à un pahds, à une église

et à tout édifice régulier, que d'être entouré de constructions incohérentes qui en font ressortir la noble ordonnance.

Quand on regarde le Dôme de la place, le premier effet est éblouissant : la blancheur du marbre, tranchant sur le bleu du ciel, vous frappe tout d"al)ord ; on dirait une immense guipure d'argent posée sur un fond de lapis lazuli. C'est la première impression, et c'est aussi le dernier souvenir. Lorsque nous pensons au dôme de Milan, c'est ainsi qu'il nous apparaît. Le Dôme est une des rares églises gothiques de l'Italie, mais ce gothique ne ressemble guère au nôtre. Ce n'est pas cette foi sombre, ce mystère inquiétant, cette profondeur ténébreuse, ces formes émaciées, cet élancement de la terre vers le ciel, ce caractère d'austérité qui répudie la beauté comme trop sensuelle et ne prend de la matière que ce qu'il en faut pour faire un pas au-devant de Dieu; c'est un gothique plein d'élégance, de grâce et d'éclat, qu'on rêverait pour les palais féeriques, et avec lequel on pourrait bâtir des alcazars et des mosquées aussi bien qu'un temple catholique. La délicatesse dans l'énormité et la blancheur lui donnent l'air d'un glacier avec ses mille aiguilles ou d'une gigantesque concrétion de stalactites ; ou a peine à croire que ce soit un ouvrage fait de main d'homme.

Le dessin de la façade est des plus simples : c'est un angle aigu comme le pignon d'une maison ordinaire, et bordé d'uue dentelle de marbre, portant sur un mur, sans avant-corps, sans ordre d'architecture, percé de cinq portes et de Imil fenêtres et rayé de six groupes de colonnes fuseh'es, ou plutôt de nervures se terminant en pointes évidées surmontées de stalues, et remplis, dans leurs interstices, de consoles et de niches supportant et abritant des ligures d'anges, de saints et

(le palrlnrehes. Par (liM'rièi'c jaillissfnl en innnmbrahles fusées comme les tuyaux d'uue grotte basaltique, des forêts de clochetons, de pinacles, de minarets, d'aiguilles en marbre blanc et la flèche centrale, qui semble une congélalion ci'istallisée en l'air, s'élance dans l'azur à une hauteur etTroyable, et met à deux pas du ciel la Vierge qui se tient debout k sa pointe, le pied sur un croissant. Au milieu de cette façade sont inscrits ces mots : M(n'i,v nasccnti, qui forment la dédicace de la cathédrale.

Commencée par Jean Galéas Yisconti, continuée par Ludovic le More, la basilique de Milan a été terminée par Napoléon. C'est la plus grande église connue api'cs Ï^aint-Pierre de Rome : l'intérieur en est d'une simplicité majestueuse et noble. Des rangées de colonnes couplées y forment cinq nefs. Ces groupes de colonnes, malgré leur masse réelle, ont de la légèreté à cause de la sveltesse des fûts. Au-dessus du chapiteau des piliers, ils portent une espèce de tribune fenestrée et découpée où sont logées des statues de saints ; puis les nervures continuent et vont se rejoindre au sommet de la voûte, ornée de trèfles et d'entrelacs gothiques peints avec une si grande perfection , qu'ils tromperaient

tous les yeux si le crépi tombé par place ne laissait pas voir la pierre nue.

Au centre de la croix, une ouverture entourée d'une balustrade permet au regard de plonger dans la chapelle cryptique où repose saint Charles Borromée dans un cercueil de cristal recouvert de lames d'argent. Saint Charles Borromée est le saint le plus n'véré du pays. Ses vertus, sa conduite pendant la peste de Milan, l'ont rendu populaire, et son souvenir est toujours vivant.

A l'entrée du chœur, sur une trav('c ([ui supporte un crucifix accompagné d'anges en adoration, on lil dans

un cadre de bois l'inscription suivante : Attendite ad pciram iinde excisi estis. De chaque côté s'élèvent deux magnifiques chaires de même métal, soutenues par de superbes figures de bronze et plaquées de bas-reliefs d'argent dont la matière fait la moindre valeur. Les orgues, placées non loin des chaires, ont pour volets de grands tableaux de Procacini, si notre mémoire n'est pas en défaut ; autour du chœur règne un Chemin de la Croix, sculpté par André Biffi et quelques autres statuaires milanais comme lui. Les anges éplorés, qui marquent les stations, ont une grande variété d'attitudes, et sont charmants, quoique d'une grâce un peu efféminée.

L'impression générale est simple et religieuse ; une lumière douce invite au recueillement; les grands piliers' montent jusqu'à la voûte avec un jet plein d'élan et de foi; aucun détail ap})arent ne vient détruire la majesté de l'ensemble. Point de surcharge, point d'empâtement de luxe : les lignes se suivent d'un bout à l'autre, et le dessin de l'édifice se comprend d'un seul coup d'œil.

L'élégance superbe du dehors semble se voiler de mystère et se faire plus humble; le bruyant hymne de marbre abaisse un peu la voix et modère ses éclats : l'extérieur, à force de légèreté et de blancheur, est peut-être païen ; l'intérieur est chrétien à coup sûr.

La sacristie renferme un trésor qui ne peut pas nous étonner, nous qui avons vu la garde -rob(3 de Notre- Dame de Tolède, dont une seule robe, entièrement couverte de perles blanches et noires, vaut sept millions, mais qui n'en contient pas moins des l'iciicsses inouïes. Nous citerons d'abord, parce ([ne. l'art passe toujours avant l'or et l'argent, un beau Chris! à la colonne, de Crisloforo Gobi, Milanais, et un tableau de Daniel Grespi représentant un miracle de saint Charles liorro-

mt'e, friivrc d'mic violonco toute map^istralc cl d'une ^'rande férociti' de tournure; puis nous mentionnerons les bustes d'argent des évèques, de saint Sébastien et de sainte Thècle, patronne de la paroisse, tout constellés de rubis et de topazes; une croix d'or étoilée de saphirs, de prrenats, de topazes brûlées et de cristal de roche; un luag-niiique Evangile datant de 1018, donné par l'archevêque Ribertus, tout en or et portant sur sa couverture, ciselé en style byzantin, un Christ à jupon accompagné de quatre figures symboliques, le lion, le bci>uf, l'aigle et l'auge; un seau pour puiser l'eau bénite, en ivoire travaillé de la façon la plus délicate et garni d'anses do vermeil figurant des chimcres; un ciboire de Benvenuto Cellini, prodige d'élégance et de finesse ; la mitre en plume de saint Charles Borromée, et des tableaux de soie de Ludovico Pellegrini.

Dans le coin d'une nef, avant de monter au dôme, nous jetâmes un coup d'oeil sur un tombeau historié de figures allégoriques coulées en bronze par le cavalier Aretin, sur les dessins de Michel-Ange, d'un style violent et superbe. On arrive d'abord sur le toit de l'église eu gravissant im escalier garni à tous ses angles d'inscriptions préventives ou comminatoires, qui ne prouvent pas beaucoup en faveur de la piété et de la propreté italiennes.

Ce toit, tout hérissé de clochetons et côtoyé d'arcsboutants qui forment des corridors en perspective, est fait de grandes dalles de marbre, comme le reste de l'i-difice. Il s'élève déjà bien au-dessus des plus hauts monuments de la ville. Un i)as-relief de la plus fine exécution s'enclave dans chaque arc-boutant ; chaque clocheton est peuplé de vingt-cinq statues. Nous ne croyons pas qu'aucun autre endroit du monde renferme dans le uiême csj)ace un si grand nombre de figures

sculptées. Ou ferait à une ville importante une population de marbre avec les statues du Dôme ; on en compte six mille sept cent seize. Nous avions entendu parler d'une église de Morée, peinte à la manière byzantine, par les moines du mont Athos, et qui ne contenait pas moins de trois mille ligures, grandes ou petites. C'est peu de chose à côté de la cathédrale de Milan. A propos de personnages peints ou sculptés, nous avons eu souvent cette chimère, si jamais nous étions investi d'un pouvoir magique, d'animer toutes les figures créées par l'art dans le granit, dans la pierre, sur le bois et sur la toile, et d'en remplir un pays dont les sites seraient des fonds de tableaux réalisés. Les multitudes sculptées du Dôme nous remirent cete fantaisie en tête. Parmi ces statues, il y en a une de Canova, un Saint Sébastien logé dans une aiguille, et une Eve, de Cristoforo Gobi, d'une grâce

charmante et sensuelle, qui étonne un peu dans un pareil endroit. Du reste, elle est fort belle, et les oiseaux du ciel ne paraissent nullement scandalisés de son vêtement paradisiaque.

De cette plate-forme l'on découvre un panorama immense : on voit en même temps les Alpes et les Apennins, les vastes plaines de la Lombardie, et l'on peut avec une lunette régler sa montre sur le cadran de l'église de Monza, dont ou distingue les assises blanches et noires. C'est à Monza qu'on gaj'de la fameuse couronne de fer que Napoléon posa sur sa tête lorsqu'il se fit sacrer roi d'Italie, en disant : « Dieu me la donne ; gare à (jui la louche ! » Cette couronne est en or et en pierres])récieuses, comme toutes les couronnes, et doit son nom à un petit cercle de fer <[ui la ferme, et qu'on prétend forgé avec un clou de la vraie croix, ce qui en l'ait un joyau et une relique. 11 faut une i)ormission spé-

cialc pour la Vdir, depuis (jirrlle a]iris iino nomello valeur eu loucliaut oe iVuul auguste ; mais ou eu uiontro une copie pari'aitenieut exacte. Le guide uous racontait tout cela au pied d'un clocheton et dans un français qui nous faisait pn'férer son italien. Il nous disait à chacpie instant : a Monsieur le chevalier,» à cause d'un petit bout de ruban rouge noué à notre boutonnière, espérant sans doute nous attendrir à l'endroit du zwantzig par cette qualification flatteuse. C'est la première fois qu'on nous a décerné ce titre honorifique, à quatre cents marches au-dessus du pavé. Quel honneur !

L'ascension dans la flèclie dt'coujiée et trouée h jour n'a rien de périlleux, quoiqu'elle puisse alarmer les gens sujets au vertige. De frêles escaliers tournent dans les tourelles, et vous amènent h

un balcon au delà duquel il n'y a plus que le pyramidion de la flèche et la statue qui couronne l'édifice.

Nous n'essayerons pas de décrire plus en d('tail cette gigantesque basilique. Il faudrait un volume pour sa monographie. Simple artiste, nous devons nous contenter d'un aspect général et d'une impression personnelle. Quand on est redescendu dans la rue et qu'on fait le tour de l'église, on retrouve sur les façades latérales et l'abside la même foule de statues, la même cohue de bas-reliefs : c'est une débauche effrénée de sculptures, un entassement incroyable de merveilles.

Alentour de la cathédrale prospèrent toutes sortes de petites industries, des étalages de bouquinistes, d'opticiens en plein vent, et même un théâtre de marionnettes dont nous nous promimes bien de ne pas manquer les reprt'sentations. La vie humaine avec ses trivialités s'agite et f'ounnille au i)ied du majestueux

édifice, feu d'artifice pétrifié qui éclate en blanches fusées dans le ciel ; toujours le même contraste de la sublimité de l'idée et de la grossièreté du fait. Le temple du Seigneur donne de l'ombre à la liaraque de Polichinelle.

Notre méthode , en voyage, est d'errer au hasard à travers rues, comptant sur le bonheur des rencontres. Dans la rue des Umenoni, notre bonne étoile nous fit tomber sur une façade qui aurait charmé notre ami Auguste Préault : l'entablement écrase de son poids six cariatides énormes dans le style de Michel-Ange et de Puget, rendu plus flamboyant encore par les exagérations de la décadence. Imaginez les musculatures les plus ronflantes, les entrelacements de nerfs les plus herculéens, les torses les plus

noueux, les pectoraux les plus athlétiques, et vous n'atteindrez pas encore à la réalité; quant aux têtes, elles sont incultes, hérissées, sauvages, roulant des yeux sinistres sous des sourcils en broussaille et semblant gronmieler des mot* de révolte dans leurs barbes désordonnées : chacune de ces figures porte le nom d'un peuple barbare vaincu : Suevus, Quadus, ^Eduanus, Parthus, Sarmata, Marcomanus. Nous engageons les statuaires romantiques qui traverseront Milan à faire une visite au n" 1722 de la rue degli Omenoni.

A Milan, presque toutes les boutiques portent .sur leur enseigne cette recommandation : « Ancienne maison de...., ancienne hôtellerie de...., ancien café de....» Chez nous l'on mettrait : « Nouveau magasin, nouveau café. » Les débits de vin, au lieu d'être barbouillés de rouge, comme en France, sont indiqués par des couronnes de pampre et de raisins d'un joli effet; les marchands de pastèques arrangent* aussi fort agréablement leur étalage. Les pastèques entamées laissent

voir leur pulpe rose sur laquelle bruine un petit jet d'eau mince comme un cheveu, ou bien la chair du Iriiit, déj^agée de sa peau, est taillée en colonne surmontée d'un morceau de glace pour chapiteau; rien n'est plus frais ;i l'cril que ce mélan^'e d'écorces vertes et de tranches vermeilles ; la pastî'que ne ressemble en lien à nos melons ; l'intérieur en est rempli par une espèce de moelle neigeuse d'un ton rose, d'où jaillit une eau sucrée et fraîche. Quoique assez agréable lorsqu'il fait chaud, la pastèque se mange autant avec les yeux qu'avec la bouche; elle séduit le goût par la vue. La tranche se vend quelques centimes et fait le régal du petit peuple.

Tout en flânant, nous lisions les affichcsdes libraires, et nous regardions les titres des ouvrages exposés. Nous fûmes très-étonné d'y voir les œuvres politiques de Lamartine, de Louis Blanc, les Mémoires de Caussidièrc, les 52 petits livres de M. Lmile de Girardin, et une foule de traités sur des matières dont nous aurions cru la discussion interdite ici. Nous ferons aussi la remarque que les ouvrages sur le droit, l'économie politique, la statistique et autres sujets analogues l'emportent en nombre sur la littérature et la poésie proprement dites. Pourtant l'on trouve partout les romans d'Alexandre Dumas, et, ce qui est plus étrange, les romans socialistes d'Elugène Sue, les mystères de Paris et le Juif-Errmit. Pour ne laisser aucun doute sur la tolérance de la police à cet égard, une grande pancarte annonçait à tous les angles de carrefour, au théâtre de jour du jardin public, ime représentation extraordinaire : la Punition et la mort de Rodin par le choléra, ipisode du Juif-Errant. Un tableau dans le style des portraits de femmes sauvages et de serpents boas montrait le misérable en proie aux convulsions de l'a-

gonie, et faisant, comme moyen d'attraction, des grimaces effroyables. Nous ne pouvions manquer un pareil spectacle , d'autant que la Scala était fermée, et que les théâtres secondaires ne jouaient pas ce jour-là.

La Cène, Brcscia, Vérone.

Le théâtre diurne, qui doit aussi servir de cirque, car les chevaux et les attributs hippiques entrent pour beaucoup dans son ornementation, n'a pas de plafond : la voûte du ciel en tient lieu. Il se compose d'un parterre, qui mérite son nom littéralement, et de galeries coupées en forme de loges, mais sans cloison et libres])ar derrière.

Il était cinq heures et demie à peu près et la pièce commença sub jovc crudo ; mais bientôt le crépuscule vint, puis la nuit. Une chandelle s'alluma d'abord discrètement pour éclairer l'acteur en scène, tandis que le reste était plongé dans l'obscurité, à peu près comme ces danseuses d'Alger qui, comptant peu sur l'éclairage de la salle où elles déploient leurs grâces, ont près d'elles un nègre tenant une bougie qu'il hausse ou baisse à propos, illuminant les }eu.\, la taille ou les])ieds, suivant les progrès du pas. Ensuite une timide lueur vint se joindre à la première; enfin, un bout de rampe se leva, quelques quinquets s'accrochèrent, et le théâtre diurne se transforma en un théâtre nocturne

mal éclairé. Il est bien entendu que la salle n'avait que les étoiles pour becs de gaz.

Les acteurs ue nous ont pas paru trop mauvais. Malheureusement Mlle de Gardo ville était sèche , maigre et noire, et faisait regretter la blonde et vivace Alphonsine des Délassements - Comiques." Les deux jeunes filles, quoique plus agréables, ne justifiaient pas assez la surveillance de Dagobert ; mais le prince Djalma était accompli de tout point ; nous ne croyons pas qu'il soit possible de réaliser plus exactement un type ; jamais tète d'un caractère plus indien ne roula sous un sourcil bleu et sous un turban blanc un œil si plein de flamme et d'éclairs; le nez arqué et mince, les joues unies, la bouche rouge, le teint couleur d'or : on eût dit Rama partant à la conquête de l'ile de Geylan. Il arpentait la scène dans son vêtement blanc relevé d'agréments rouges qui semblaient ^des filets de sang, avec des mouvements de jeune tigre à la fois languissants et brusques. Le Rodin, qui est le bouc émissaire de la pièce, et que la haine publique appelle peut-être d'un autre nom , a, sauf le chapeau à bords immenses, toute la

physionomie du Basile de Beaumarchais, avec une nuance de Tartufe en plus : l'habit est noir, la culotte courte, les bas et les souliers indiquent le prêtre autant que possible; l'acteur, pour complaire au public, s'était donné toute la laideur qu'on peut obtenir avec du charbon , de l'ocre et du bistre ; il était vraiment hideux, avec son front bas, ses yeux pochés, ses joues livides et sa barbe bleuâtre montant jusqu'aux pommettes, le choléra bleu, à son sortir de la presqu'île empestée du Grange, ne devait pas avoir la mine plus cadavérique et plus effroyable. A chaque contorsion que la souffrance lui arrache, lorsque la terrible maladie le tenaille, c'étaient des applaudissements et des trépignements frénétiques.

IT.Vr.IA. 63

Le foyer, où l'on peiil ruuicr, est en plein air; les acteurs, qui n'ont pas de lot^e, s'hahillent pêle-mêle derrière la scène, dans une espèce de baraciue en jilanclies, à peu près comme h l'Hippodrome de Paris.

Le même soir , nous nous arrêtâmes près de la caiht'drale, devant les liuraltini, qui se distribuaient des coups de hùton et tombaient sur le rebord de leur cadre, comme les acteurs de bois du Guif^nol des Champs-Elysées. Le dialogue en patois milanais était inintelliirible pour nous, et la comédie se n'duisait en])antominie : le personnage qui nous a paru remplir le rôle de Polichinelle de France et du Punch d'Angleterre est une espèce d'Arlequin qui s'aïïaissc souvent sur luimême et trompe ainsi les raclées de ses adversaires.

Rentré à l'hôtel , comme nous regardions une gravure de la Cène , de Léonard de Vinci , que nous pensions tout à fait effacée,

d'après les doléances des voyageurs, on nous dit qu'elle existait encore assez visible dans un couvent transformé eu caserne autrichienne, près de Sainte-Marie des Grâces.

Le lendemain, notre première visite fut pour Sainte- Marie des Grâces, charmante église du Bramante, toute en briques que le crépi, tombé en beaucoup d'eudroits, laisse voir comme une chair vermeille; ce qui donne à l'édifice , quoique délabré , un aspect rose et blanc, un air vivace et jeune; les cliapelles latérales sont ornées de fresques représentant des supplices ; sur la porte d'une de ces chapelles sont encadrés deux médaillons de bronze de la Vierge et du Christ, d'une expression onctueuse et d'un travail très-délicat ; les voûtes basses, les incrustations de marbre, les miroirs et les cristaux à facettes qui les décorent sont tout à fait dans le goût espagnol , et nous en avons vu une toute semblable dans le couvent de San-Domingo, h Grenade.

En sortant de l'église par la sacristie , dont le plafond bleu est semé d'étoiles d"or, ou débouche dans le cloître de l'ancien couvent. La guerre habite l'antique asile de la paix; les soldats, ces moines violents, ont remplacé les moines, ces soldats paisibles ; la caserne s'emboîte toujours aisément dans le monastère ; les régiments et les communautés, ces multitudes solitaires, se ressemblent par un point : l'absence de famille. Le pavé des longues arcades, troublé autrefois par le bruit monotone des sandales, résonne aujourd'hui sous les crosses de fusils ; le tambour bat où tintait la cloche ; le jurement éclate où murmurait la prière; la vie militaire, avec sa brutalité, s'étale à travers les cours : ici c'est une chemise qui sèche; là un pantalon écartelé qui gambade au vent ; partout des caissons ouverts , des râteliers d'armes, des gamelles et des victuailles , le désordre discipliné du

camp. Le long des murailles rayées par le temps, l'incurie ou la grossièreté impie de la soldatesque , on discerne encore des peintures représentant les miracles du fondateur de l'ordre, toujours occupé à déjouer les tentations du diable qui lui apparaît tantôt sous la forme d'un chat, tantôt déguisé en singe, ou, ce qui est plus fin, sous les traits d'une belle femme.

La Cène de Léonard de Vinci occupe le mur du fond du réfectoire. L'autre paroi est couverte par un calvaire de Montorfanos, daté de 1495. H y a du talent dans cette peinture. Mais qui peut se soutenir devant Léonard de Vinci ?

Certes, l'état de dégradation où se trouve ce chefd'œuvre du génie humain est h jamais regrettable; pourtant il ne lui nuit pas autant qu'on pourrait croire. Léonard de Vinci est par excellence le])eintre du mystérieux, de l'inelluble , du crépuscule ; sa j)einture a

l'air (rune musique en mode mineur. Ses omhres sunt des voiles (|u'il entr'oiivre ou qu'il épaissit pour faire deviner une pensée secrète. Ses tons s'amortissent comme les couleurs des objets au clair de lune, ses contours js'enveloppent et se noient comme derrière une gaze noire, et le temps, qui ùte aux autres peintres, ajoute à celui-ci en renforçant les harmonieuses ténèbres où il aime à se plonger.

La première nnpressiun que fait cette i'res([ue merveilleuse tient du rêve : toute trace d'art a disparu ; elle semble flotter à la surface du mur, qui Tabsorbe comme une vapeur légère. C'est l'ombre d'une peinture, le spectre d'un chef-d'(ruvre qui revient. L'effet est peut-être plus solennel et plus religieux que si le ta-

bleau même était vivant : le corps a disparu, mais l'âme survit tout entière.

Le Christ occupe le milieu de la table, ayant à sa droite saint Jean l'apùtre bien-aimé; saint Jean dans l'attitude d'adoration, l'œil attentif et doux, la bouche entr'ouverte, le visage silencieux, se penche respectueusement , mais affectueusement , comme le cœur appuyé sur le maître divm. Léonard a fait aux apôtres des figures rudes, fortement accentuées; caries apôtres étaient tous pécheurs, manouvriers et gens du peuplCi Ils indi([ucnt, par rt'n-cigie de leurs traits, par la])uissance de leurs muscles, qu'ils sont l'Église naissante. Jean, avec sa figure féminine, ses traits purs, sa carnation d'un ton fin et délicat, semble plutôt appartenir à l'ange qu'à l'homme; il est plus aérien que terrestre, plus poétique que dogmatique, plus amoureux encore que croyant; il symbolise le passage de la nature humaine à la nature divine. Le Clirist]3orle emjireinte sur son visage la douceur ineffable de la victime volontaire, l'azur du Paradis luit dans ses yeux, et les paroles 19J . 5

de paix et de consolation tombent cte ses lèvres comme la manne céleste dans le désert. Le bleu tendre de sa prunelle et la teinte mate de sa peau, dont un rellet semble avoir coloré le pâle Charles I" de Van Dyck, révèlent les souiîrances de la croix intérieure portée avec une résignation convaincue. Il accepte résolument son sort, et ne se détourne])oint de l'éponge de fiel dans ce dernier- et libre repas. On sent un héros tout moral et dont l'âme fait la force, dans cette figure d'une incomparable suavité : le port de la tète, la finesse de la peau, les attaches délicatement robustes , le jet pur des doigts, tout dénote une nature aristocratique au milieu' des faces plébéiennes et rustiques de ses compa-

gnons. Jésus-Christ est le fils de Dieu; mais il est aussi de la* race des rois de Juda. A une religion toute spirituelle, ne fallait-il pas un révélateur doux, élégant et beau, dont les petits enfants pussent s'api)rocher sans effroi ? A la place de Jésus, assoyez Socrate à cette cène suprême, le caractère changera aussitôt : l'un demandera qu'on sacrifie un coq à Esculape.; l'autre s'offrira lui-même pour hostie, et la beauté de l'art grec serait ici vaincue par la sérénité de l'art chrétien.

Nous aurions pu rester plus de jours à Milan, visiter les seize colonnes anti({ues de Saint-Laurent, le grand hûpilal, le palais do Belgiojoso, jdusieurs églises riches ou belles ; mais nous avons pour principe de ne plus rien chercher au delà d'une grande émotion, et la Cène de Léonard de Vinci ne 'peut être dépassée par rien; d'ailleurs Venise nous attirait invinciblemenl.

Un tronçon de chemin de 1er nous mcnajus(p;'à Treviglio; la diligence continuant le wagon nous fil ti'averser de nuit Bro.scia, où l'on s'arrêla une lieure. De Brescia, nous ne pouvons rien dire, sinon que les maisons, vaguement ébauchées dans l'ombre, nous ont

paru extrêmement hautes, et (juc l'eau d'une l'outaine, sur une place où l'on monte par quelques marches, nous a lait le plus ^rand plaisir par sa Iraicheur. Nous en Lûmes ù talons plusieurs gorgées, pendant qu'on relayait les chevaux.

Dans le])orche de l'auberge vivement éclairé était collée une afiiche de spectacle. On annonçait deux ballets pour la foire prochaine, Alcine et Giselle, par Mlle Auguste Maywood, danseuse américaine, qui a fait quelques bonds sur le plancher de l'Opéra il

y a plusieurs années. Les Brescians haussèrent dans noire estime à dater de ce mom'eut-là, et la supériorité de la pantomime, intelligible dans toutes les langues, nous fut de plus eu plus démontrée.

De Brescia à Vérone nous n'avons pas grand'chose à mentionner, excepté une échappée sur le lac de Garde, près de Peschiera ; car nous avons marché comme les dieux homériques, dans im nuage, mais dans un nuage de poussière.

\'érone, dont on ne peut prononcer le nom sans penser à Roméo et Juliette, dont le génie de Shakspeare a fait deux êtres réels que l'histoire voudrait accepter, se présente à l'œil du voyageur d'une façon assez pittoresque. On suit quelque temps l'Adige, qu'enjambe un grand pont singulier de briques rouges, avec des arches démesurées, des parapets dentelés en créneaux moresques, comme les murailles de Séville, et des escaliers qui empêchent les voitures d'y passer. Des tours rouges au faite tailladé en scie déchiquètent fort convenablement l'horizon, et une belle porte antique, composée de deux ordres de colonnes et d'arcades superposées, reçoit majestueusement les pèlerins.

Les Gapuletti et les Montecchi pourraient encore se quereller dans les rues de Vérone, et Tybalt y tuer

Mercutio; la décoration n'est pas chanî^ée : la tragédie de Shakspeare est merveilleusement exacte. A Vérone , comme dans une ville espagnole, il n'y a pas une maison sans balcon, et l'échelle de soie n'a qu'à choisii'. Peu de villes ont mieux conservé le cachet moyeu âge : les arcades ogivales , les fenêtres en trèlles, les Lalcons découpés, les maisons à piliers, les coins de rue sculptés, les grands hôtels aux marteaux de bronze , aux grilles ou-

vrages , où l'entablement couronné de statues brille de détails d'architecture que le crayon seul peut rendre, vous reportent aux temps passés, et l'on est tout étonné de voir circuler dans les rues des gens haliillés à la moderne et des uhlans autrichiens.

Cet effet est surtout sensible à la place du Marché, encombré de pastèques, de citrons, de cédrats et de tomates. Les maisons, coloriées de fresques parPaolo Albasini, avec leur mirador saillant, leurs ornements sculptés, leurs piliers robustes, ont la physionomie la plus romantique ; des colonnes à chapiteau compliqué achèvent de faire de cette place un merveilleux motif pour les aquarellistes et les décorateurs. C'est l'endroit le plus animé de la ville. On ne voit que femmes aux fenêtres et sur les portes, et la foule fourmille ^ntre les éventaires dès marchands.

Entre la tombe apocry})he de Juliette, espèce de cuve de marbre rougeâtrc h demi enterrée dans un jardin, les tombeaux en pleine rue des Scaligers, et l'amphithéâtre antique, nous avons choisi, ne pouvant tout visiter, l'arène romaine, mieux conservée encore que le cirque d'Arles.

Il ne manque à cette arène que l'enceinte extérieure, dont cinq ou six arcades restées intactes l'cndent la restauration du reste extrêmement facile : quelques se-

maint'S do réparation ^iciiiiclli'ait'iil d'y rocoinnicncor les jeux sanglants du ciiiiuc. Tout vu montant et on descemlant les i,M'adins, aussi purs d'arêtes que s'ils avaient été taillés d'hier, nous nous disions : « Quelle admirable place de taureaux on ferait ici, et comme Montes, Chiclanero, Cucharès, donneraient de belles estocades aux taureaux de Gaviria et de Yeraguas sur cette

arène qui a bu le sang des lions et des gladiateurs ! » On reconnaît les loges des belluaires et des animaux féroces, les entrées et les sorties des acteurs, les voraitoiresdu peuple; la senline absorbante pour récoulement des eaux après les nauniacliies se distingue parfaitement ; il ne manque que le public couché dans la poussière de Josaphat. Comme si l'on avait voulu donner une échelle de la médiocrité morderne comparée à la grandeur antique, on a bâti un théâtre en planches dans l'intérieur de l'arène, dont il couvre à peine quelques gradins ; vingt-deux mille personnes pouvaient s'asseoir à l'aise dans l'amphithéâtre romain.

En nous rendant à la station du chemin de fer qui rehe yérone à Venise, nous remarquâmes un mouvement de troupes, des roulements de tambours, et])eaucoup de gens se dirigeant du même côté : on nous dit qu'on allait fusiller sept brigands, et que la veille on eu„ avait fusillé cinq. Si le temps ne nous eut manqué, nous aurions été voir cette exécution, (pii dans notre pays nous eût fait fuir; car en voyage la curiosité va quehpicfois jusqu'à la barbarie, et les yeux qui cherchent le nouveau ne se détournent pas d'un supplice, si le bourreau est pittoresque et si le patient est d'une bonne couleur locale.

Heureusement le sifflet du chemin de fer nous fit renoncer à cette pensée cruelle, et nous nous assîmes dans le wagon, divisé d'un bout à l'autre par un cor-

ridor, et où avaient déjà pris place deux vénérables capucins, les premiers moines que nous voyions. Il était six heures. A huit heures et demie nous devions arriver à Venise.

Nous éprouvons quelque honte pour le ciel italien, qu'on se figure h Paris d'un bleu inaltérable, à dire (ju'à notre départ de Vérone de grands nuages noirs encombraient l'horizon ; il est fâcheux de commencer un voyage au pays du soleil par des descriptions d'orage, mais la vérité nous oblige à confesser que la pluie tombait en larges tranches d'abord sur les lointains, ensuite sur les plans les plus rapprochés de la contrée à travers laquelle le chemin de fer nous emportait.

Des montagnes couronnées de nuages, des collines égayées de châteaux et de maisons de plaisance formaient le fond du tableau. Les devants se composaient de cultures très-vertes, très-variées et très-pittoresques. La vigne, en Italie, ne se plante pas comme en France; on la fait monter et grimper en treilles, en guirlandes après des baliveaux écimés qu'elle feslonne de sou feuillage. Rien n'est plus gracieux que ces longues rangées d'arbres qui, reliés par leurs bras de pampres, ont l'air de se donner la main et de danser autour des champs une farandole immense; on dirait un chœur de

bacchantes végétales qui, dans un transport muet, célèbrent l'antique fête de Ly?Dus : ces vignes folles, courant de branche en branche, donnent une élégance inimaginable au paysage. De loin en loin, des métairies ouvertes laissaient voir sous leur portique des travailleurs prenant gaiement leur repas du soir, et donnaient de la vie au tableau.

Notons ici quelques particularités du chemin de fer italien. Sur les écriteaux qui marquent la distance parcourue, sont indiquées aussi la pente ou l'élévation du terrain. Les signaux se font au moyen de paniers d'une forme particuHère, qu'on hisse le long de grands mâts à des hauteurs convenues. La voie de fer est

simple et n'a pas de rail de retour. Aux statiohs, qui sont assez fréquentes, des marchands viennent vous ofliir de menues pàtissei'ies, de la limonade, du café, qu'il faut avaler Ijouillant ; car vous n'avez])as plutôt approché la tasse de vos lèvres, que le sifflet à vapeur fait entendre son cri strident, et que le convoi se remet en marche.

Le chemin de fer frôle Yicence, et bientôt arrive h Padoue, dont nous ne pouvons dire que la phrase qui sert d'indication au décor d'Angelo : « A l'horizon, la silhouette de Padoue au moyen âge. » Une tour et quelques clochers se détachant en noir sur une bande de ciel à ton])àle, voilà tout ce que nous avons pu en démêler; mais nous nous dédommagerons plus tard.

Le temps ne se raccommodait jias; des rafales de vent, des boulTées de pluie et de subites illuminations d'éclairs poursuivaient le wagon dans son vol ; il faisait presque froid, et ce bon vieux caban qui nous a rendu de si joyaux services en Espagne, en Afrique, en Angleterre, en Hollande et sur les bords du Rhin, nous prêta fort à [)roi)Os l'abri de sa vaste lotonde et de ses

grandes manches soutaclu'cs. Qiuiiqiie la locomotive nous menât grand train, il nons semblait, tant notre impatience était vive, voyager sur un de ces chars traînés par des colimaçons, comme on en voit dans les arabesques de Uaphaél. Chaque homme, poète ou non, se choisit une ou deux villes, patries idéales qu'il fait habiter par ses rêves, dont il se figure les palais, les rues, les maisons, les aspects, d'après une architecture intérieure, ù j)eu près comme Piranèse se plait à bâtir avec sa])ointe d'aquafortiste des constructions chimériques, mais douées d'une l'éalité

j)uissante et mystérieuse. Qui jette les fondations de cette ville intuitive? Il serait difiiciie de le dire. Les récits, les gravures, la vue d'une carie de géographie, quelquefois l'euphonie ou la singularité du nom, un conte lu quand on était tout jeune, la moindre particularité : tout y contribue, tout y apporte sa pierre. Pour notre part, trois villes nous ont toujours prt'occupi' : Grenade, Venise et le Caire. Nous avons pu comparer la Grenade l'éelle à notre Grenade, et dresser notre lit de camp dans l'Alhambra : mais la vie est si mal faite, le temps coule si gauchement , . que nous ne connaissions encore \enise que par cette image tracée dans la chambre noire du cerveau, image souvent si arrêtée que l'objet même l'efface à peine. Nous n'étions plus qu'à une demiheure de la Venise véritable, et nous qui n'avons jamais souhaité (ju'un seul grain de poussière accélérât sa chute dans le sablier, tant nous sommes sûr que la mort arrivera , nous aurions volontiers supprimé de notre vie ces trente minutes. Quant au Caire, c'est un autre compte à régler, et d'ailleurs Gérard de Nerval l'a vu pour nous.

Malgré la pluie qui nous fouettait la figure, nous nous penchions hors de la fenêtre du wagon pour tù-

cher de saisir dans l'ombre quelque ébauche lointame de Venise, la vague silhouette d'un clocher, le scintillement d'une lumière ; mais la nuit se faisait profonde, et l'horizon impénétrable; enfin, à une station, l'on avertit les gens qui voulaient descendre à Mestre. C'était à Mestre que naguère on s'embarquait pour Venise ; maintenant, le chemin de fer a rendu la gondole inutile : un pont immense enjambe la lagune et soude Venise à la terre ferme.

Jamais nous n'avons éprouvé d'impression plus étrange. Le wagon venait de s'engager sur la longue chaussée. Le ciel était comme une coupole de basalte rayée de veines fauves. Des deux côtés, la lagune, avec ce noir mouillé plus sombre que l'obscurité même, s'étendait dans l'inconnu. De temps en temps des éclairs blafards secouaient leurs torches sur l'eau, qui se révélait par un soudain embrasement, et le convoi semblait chevaucher à travers le vide comme l'hippogriffe d'un cauchemar, car on ne pouvait distinguer ni le ciel, ni l'eau, ni le pont. Certes, ce n'était pas ainsi que nous avions rêvé notre entrée à Venise ; mais cellelà dépassait en fantastique tout ce que l'imagination de Martinn eût trouvé de mystérieux, de gigantesque et de formidable pour une avenue de Babylone ou de Ninive. L'orage et la nuit avaient préparé à la manière noire la planche que le tonnerre dessinait en traits de feu; et la locomotive ressemblait à ces chariots bibliques dont les roues tourbillonnaient comme des flammes et qui ravissent quelque prophète au septième ciel.

Cette course vertigineuse dura quelques minutes, puis la locomotive ralentit son essor et s'arrêta. Un grand débarcadère, sans aucune décoration architecturale, reçut les voyageurs, à qui l'on demanda [leurs

passe-ports, en leur donnant une carte ponr les envoyer retirer pins lard ; l'on entassa les malles dans une jrondole-omnil)us inslallôe on façon de galiote, et l'on se mit en marche. L'auberge de l'Europe, qu'on nous avait indiquée, se trouve précisément à l'autre bout de la ville, circonstance que nous ignorions alors et qui nous valut la plus étonnante promenade qu'on puisse imaginer : ce n'est pas le voyage dans le bleu de Tieck, mais c'est un

voyage dans le noir, aussi étrange, aussi mystérieux que ceux qu'on fait pendant les nuits de cauchemar, sur les ailes de chauve-souris de Smarra.

Arriver de nuit à la ville que l'on rêve depuis longues années est un accident de voyage très-simple, mais qui parait combiné pour pousser la curiosité au dernier degré d'exaspération. Entrer dans la demeure de sa chimère les yeux bandés est tout ce qu'il y a de plus irritant au monde. Nous l'avions déjà éprouvé pour Grenade, où la diligence nous jeta à deux heures du matin, par des ténèbres d'une opacité désespérante,

La barque suivit d'abord un canal très-large, au bord duquel se dessinaient confusément des édifices obscurs piqm's de quelques fenêtres éclairées et de quelques falots qui versaient des traînées de paillettes sur l'eau noire et vacillante; ensuite elle s'engagea îi travers d'étroites rues d'eau très-compliquées dans leurs détours, ou du moins qui nous paraissaient telles à cause de notre ignorance du chemin.

L'orage, qui tirait à sa lin, illuminait encore le ciel de quelques lueurs livides qui nous trahissaient des perspectives profondes, des dentelures bizarres de palais inconnus. A chaque instant l'on passait sous des ponts dont les deux bouts répondaient à une coupui-e lumineuse dans la masse compacte et sombre des maisons.

A quelque angle une veilleuse tremblait devant une madone. Des cris singuliers et gutturaux retentissaient au détour des canaux; uu cercueil flottant, an liout duquel se penchait une ombre, fdait rapidement à coté de nous; une fenêtre basse rasée de près nous faisait entrevoir un intérieur étoile d'une lampe ou d'un re-

flet, comme une eau-forte de Rembrandt. Des portes, dont le Ilot léchait le seuil, s'ouvraient à des figures emblématiques qui disparaissaient ; des escaliers venaient baigner leurs marches au canal et semblaient monter dans l'ombre vers des babels mystérieuses; les poteaux bariolés où l'on attache les gondoles prenaient devant les sombres façades des attitudes de spectres.

Au haut des arches, des formes vaguement humaines nous regardaient passer comme les mornes figures d'un rêve. Parfois toutes les lueurs s'éteignaient, et Ton avançait sinistrement entre quatre espèces de ténèbres, les ténèbres huileuses, humides et profondes de l'eau, les ténèbres tem])ôtueuses du ciel nocturne et les ténèbres opaques des deux murailles, sur l'une desquelles la lanterne de la barque jetait un reflet rougeâtre qui révélait des piédestaux, des fûts de colonne, des portiques et des grilles aussitôt disparus.

Tous les objets touchés dans cette obscurité par quelque rayon égai'é prenaient des apparences mystérieuses , fantastiques , effrayantes , hors de propor tion. L'eau, toujours si formidable la nuit, ajoutait encore à l'eilet par son cla])otemeut sourd, son foui'millement et sa vie inquiète. Les rares réverbères s'y prolongeaient en traînées sanglantes, et ses ondes épaisses, noires comme celles du Gocyte, paraissaient étendre leur manteau complaisant sur bien des crimes. Nous étions ('tonné de ne pas entendre /omber quelque corps du haut d'un balcon ou d'une poite eulr'ouvertc; jamais

kl i-L'uIilc n'a moins rcsseiublô à clic -même que ce ^oir-là.

Nous (;royioas circuler dans un romande Maturin,de Lewis ou d'Anne RadcliiV, illustré j)ar Goya, Pirauèsc et Rembrandt. Les vieilles Jiistoires des Trois Inquisiteurs, du conseil des Dix, du|) (jnt des Soupirs, des espions masqués, des puitset desplomhs, des exécutions au canal Orfano, tout le mélodrame et lamise en scène romantique de l'ancienne ^'enise nous revenaient malgré nous en mémoire, assombris encore par des réminiscences du Coîifcssio)inal des Pénitents noirs et d'Abelliiw ou le Grand Bandit. Une terreur froide, humide et noire comme tout ce qui nous entourait, s'était emparée de nous, et nous songions involontairement à la tirade de]Malij)iero h la Tisbé, quand il dépeint l'eft'roi que lui inspire Venise. Cette impression, qui semblera peut-être exagérée, est de la vérité la plus exacte, et nous pensons qu'il serait difficile de s'en défendre, même au philistin le plus positif; nous allons même plus loin, c'est le vrai sons de Venise qui se dégage, la nuit, des transformations modernes; ^'enise, cette ville, qu'on dirait plantée par un décorateur de théâtre et dont un auteur de drames semble avoir arrangé les mœurs pour le \)\u.s grand intérêt des intHgues et des dénoiîments.

L'ombre lui rend le mystère dont le jour la dépouille, remet le masr[ue et le domino antiques aux vulgaires habitants, et donne aux plus simjrles mouvements de la vie des allures d'intrigue ou de crime. Chaque porte qui s'entre-bâille a l'air de laisser passer un amant ou un bravo. .Chaque gondole qui glisse silencieusement parait emporter un couple amoureux ou un cadavre avec un stylet brisé dans le cœur. •

Enfin la barque s'airêtaau bas d'un escalier de marbre dont la mer baignait les premières marches, devant

une façade qui flamboyait par toutes ses ouvertures. Nous étions à l'ancien palais Giustiniani transforma aujourd'hui en hôtel, comme plusieurs autres palais de Venise. Une demi-douzaine de gondoles étaient groupées à la porte comme des voitures qui attendent leur maître : un grand escalier, assez monumental, nous conduisit auxétages supérieurs, composés chacun d'une salle longue et profonde, de la largeur des fenêtres, et d'appartements latéraux ayant vue sur le canal et sur la terre.

En attendant qu'on nous servit à souper, nous nous étions accoudé au halcon, orné de colonnes de marbre et d'ogives moresques. La pluie avak cessé. Le ciel pur et lavé resplendissait d'étoiles, la voie lactée tachetait le sombre azur de cent millions de gouttelettes blanches, et de nombreuses bolides rayaient l'horizon de leur l'usée si vite évanouie. Quelques points brillants, étoiles de la terre, scintillaient à l'autre rive, qu'elles faisaient deviner; une silhouette indistincte de dôme s'ébauchait à notre droite, de l'autre côté de l'eau, et, en nous penchant un peu, nous découvrions à notre gauche une scintillante ligne de feux , que nous jugeâmes devoir être les réverbères de la Piazzetta. Quelques petites étincelles, semblables à celles qui courent sur le papier brûlé, serpentaient sur le fond noir. C'étaient les lanternes des gondoles qui allaient et venaient.

Il n'était pas tard encore, et nous aurions pu sortir; mais nous nous étions promis de nous garder intact pour le lendemain le coup d'œil de la jjlace Saint- Marc, et nous avions résolu d'attendre que la décoration fût éclairée. Nous eûmes donc la force de ne pas quitter notre chambre, où nous ne tardâmes pas à nous endormir, malgré les piqûres des mouslicpies, en repassant dans

notre tête la A'enise de Ganaletto, de Bonninglon, de Joyant et de \\' yld.

ITAl.lA. 79

Le malin, notre premier mouvement l'ut de courir au l)alcon : nous étions à l'entrée du grand canal, enlace de la douane de mer, bel édilice à colonnes rustiques ornées de bossages et supj)ortant une tour carrée, terminée par deux bercules agenouillés dos à dos et soutenaut de leurs épaules robustes une boule du monde, sur laquelle tourne une figure nue de la Fortune, chauve par derrière, échevelée par devant, et retenant avec ses mains les deux bouts d'un voile qui fait girouette et cède à la moindre brise ; car cette ligure est creuse comme la Giralda de Séville. Près de la Dogana, s'arrondissait la blanche coupole de Santa Maria délia Sainte, avec ses volutes contournées, son escalier pentagone et sa population de statues. Une Eve dans le dt'-shabillé le plus galant, nous souriait du haut d'une corniche sous un rayon de soleil. Nous reconnûmes surle-champ la Sainte, d'après le beau tableau de Ganaletto, qui est au Musée : au fond, l'on apercevait la pointe de la Giudeccaet l'ile de Saint-Georges-Majeur, où l'église de Palladio montre, au-dessus d'une batterie autrichienne, sa façade grecque, son dôme oriental et son clocher vénitien du rose le plus vif.

Ikie école de natation était installée à l'embouchure du canal, et diverses embarcations de différents tonnages, depuis le bateau de pèche jusqu'au bateau à vapeur et au trois-màts, dessinaient leurs agrès dans la sérénité bleue du matin. Les barques qui approvisionnent la ville arrivaient à la voile ou à la rame, suivant leur direction. G'étcùt un tableau ravissant, aussi clair ({ue celui de la veille était sombre.

Aller à pied dans Venise est chose difficile pour un étranger. Notre premier soin fut donc de louer une gondole. On a beaucoup abusé de la gondole dans les opéras-comiques, les romances et les nouvelles. Ce n'est

pas une raison ponr qu'elle soit mieux connue. Nous en ferons ici une description détaillée. La gondole est une production naturelle de Denise, un être animé ayant sa vie spéciale et locale, une espèce de poisson qui ne peut subsister que dans l'eau d'un canal. La lagune et la gondole sont inséparables et se complètent l'une par l'autre. Sans gondole, Venise n'est pas possible. La ville est un madrépore dont la gondole est le mollusque. Elle seule peut serpenter à travers les réseaux inextricables et l'infinie capillarité des rues aquatiques.

La gondole étroite et longue, relevée à ses deux bouts, tirant très-])eu d'eau, a la forme d'un patin. Sa proue est armée d'une pièce de fer plate et polie qui rappelle vaguement un col de (Tygne courbé, ou plutôt un manche de violon avec ses chevilles. Six dents, dont les interstices sont quelquefois ornées de découpures, contribuent à cette ressemblance. Cette pièce de fer sert de décoration, de dél'ense et de contre-poids, l'embarcation étant plus chargée h l'arrière ; sur le bordage de la gondole, près de la proue et de la poupe, sont j)lantés deux morceaux de bois contournés comme ceux des jougs de bœuf, où le barcarol appuie sa rame debout sur une petite])late-l'orme et le talon calé par im tasseau.

Tout ce qui paraît de la gondole est enduit de goudron ou peint en noir. L^n ta])is plus ou moins riche en garnit le fond ; au milieu est posée la cabine, la felce, (\n'\ s'enlève facilement lors(iu'on veut lui substituer un tendelet, dégénérescence mo-

derne dont tout bon Vénitien gémit. La felce est entièrement tendue en drap noir, et meublée de deux moelleux coussins de maroquin de môme couleur avec dossieis renversés ; de plus, il y a deux strapontins sur les côtés, de sorte qu'on

peut y tenir quatre ; sur chaque l'ace lalrrale sont coupées deux fenêtres qu'où laisse ordinairement ouvertes, mais qui se ferment de trois mani("^res, premièrement par \me glace de "N'euise ù biseau ou h cadre de lleurs entaillées dans le cristal ; secondement, par une jalousie à lames mobiles pour voir sans être vu ; troisièmement, par un panneau d'iUoiVe sur lequel , pour plus de mystère, on peut encore faire tomber le drap de la felce : ces ditl'érents systèmes glissent sur une coulisse transversale. La porte, par laquelle on entre à reculons, car il serait difficile de se retourner dans cet étroit espace, a seulement une glace et un panneau. La partie qui est en bois est sculptée avec plus ou moins d'élégance, selon la richesse du propriétaire ou le goût du barcarol. Au chambranle gauche de cette porte reluit un écusson de cuivre surmonté d'une couronne; c'est là que l'on fait graver son blason ou son chiffre ; au-dessous, un petit cadre garni d'un verre et s'ouvrant à l'intérieur contient l'image pour laquelle le patron ou le gondolier ont une dévotion spéciale : la Sainte-"\'ierge, saint Marc, saint Théodore ou saint Georges.

C'est de ce c5lé-là aussi qu'on accroche la lanterne, usage qui commence à se perdre un peu, car bien des gondoles cheminent sans avoir cette étoile au front. A cause du blason, du saint et de la lanterne, la gauche est la place d'honneur; c'est là que se mettent les femmes, 'les personnes âgées ou considérables. Au fond, un panneau qui se déplace permet de parler au gondolier

posté à la poupe, le seul qui dirige vraiment l'embarcation, son aviron étant à la fois une rame et un gouvernail. Deux cordes de soie avec deux poignées vous aident avons relever lorsque vous voulez sortir, car l'on est assis très-bas ; le drap de la felce est enjolivé à l'extérieur de houppes de soie assez semblables à celles 199 6

des bonnets de prêtres, et, lorsqu'on veut se fermer complètement, se déploie sur l'arrière de la cabine comme un drap mortuaire trop long sur un cercueil. Pour terminer la description, disons que sur lebordage intérieur des espèces d'arabesques sont enlevées en blanc sur le champ noir du bois. Tout cela n'a pas l'air fort gai, et cependant, s'il faut en croire le Beppo de lord Byron, il se passe dans ces noires gondoles des scènes aussi drôles que dans les carrosses d'enterrement. Mme Malibran, qui n'aimait pas à entrer dans ces petits catafalques, essaya, mais sans succès, d'eu changer la couleur. Cette teinte, qui peut nous sembler lugubre, ne parait pas aux Vénitiens, accoutumés au noir par les édits somptuaires de l'ancienne république, et chez qui les corbillards d'eau, les draps mortuaires et les croque-morts sont rouges.

Nous avions choisi une gondole à deux rameurs : celui de la poupe, cuit et recuit par le soleil, avec sa petite calotte vénitienne sur le haut de la tête, son épais colUer de barbe fauve, ses manches retroussées, sa ceinture et son pantalon large, rappelait assez l'ancien caractère; celui de la proue, beaucoup plus petit-maitre et modernisé, portait une casquette d'où sortait une mèche frisée, une veste d'indienne à raies, un pantalon de monsieur, et mélangeait au type du gondolier, le type du domestique de place. Gomme il faisait beau, un teudelet à bandes])leues et

blanches remplaçait, à notre grand regret, la felce sous la({uelle nous eussions volontiers étouffé de chaleur par l'excessif amour de la couleur locale.

Nous demandâmes qu'où nous conduisît tout de suite h la place Saint-Marc, (pii se trouvait liicn oîi la ligne de gaz nous l'avait fait supposer la veille. En prenant le large, nous pûmes examiner la façade de notre au-

berge, qui était vraiment fort maguilique avec ses trois étages de balcons, ses fenêtres mauresques et ses colonnettes de marbre. Sans un malheureux écriteau planté au-dessus du portique et contenant ces mots : a Hôtel de l'Europe, chez Marseille, « le palais Giustiniani serait encore tel qu'on le voit sur le merveilleux plan d'Albert Diirer, à l'exception de deux fenêtres au troisième étage, percées à côté de la baie primitive, qu'on discerne toujours dans la muraille, et les anciens propriétaires, s'ils revenaient de l'autre monde dans la gondole h Caron, barcarol de l'enfer, retrouveraient sans hésiter leur demeure sur le grand canal, intacte, quoique déshonorée. Venise a cela de particulier, que, bien ([ue son drame soit fini, la décoration du passé y est restée en place.

Les gondoliers rament debout en se penchant sur leur aviron. Il est étonnant qu'ils ne tombent pas à cliaque instant dans l'eau, car tout le poids de leur corps porte en avant. Ce n'est que la grande habitude ([ui leur donne l'aplomb nécessaire pour se tenir ainsi toujours en suspens. L'apprentissage doit coûter plus d'un plongeon; rien n'égale leur adresse à éviter les chocs, la précision avec laquelle ils tournent un angle de rue, abordent un traghetto,

un escalier; la gondole est si sensible à la moindre impression, qu'on dirait un être vivant.

Quelques coups de rames nous eurent bientôt amené en face d'un des plus merveilleux spectacles qu'il soit donné h l'œil humain de contempler : la Piazzetta vue de la mer! Nous tenant debout à la])roue de la gondol arrêtée, nous regardâmes quelque tenq^s, dans une jnuette extase, ce tableau sans rival au monde, et le seul peut-être que l'imagination ne jniisse dépasser. A gauche, en prenant le point de vue du large, on

aperçoit d'abord les arbres du jardin royal, traçant une ligne verte au-dessus d'une terrasse blanche, puis la Zecca (hôtel de la Monnaie), bâtiment de la robuste architecture, et l'ancienne bibliothèque, œuvre de Sansovino, avec ses ('lésantes arcades et son couronnement de statues mythologiques.

A droite , séparé par un espace qui forme la Piazzetta, vestibule de la place Saint-Marc , le palais ducal offre sa façade vermeille losangée de marbre blanc et rose, ses piliers massifs supportant une galerie de colonnettes , dont les nervures contiennent des trèfles quadrilobés, à six fenêtres en ogive, son balcon monumental enjolivé de consoles, de niches, de clochetons, de statuettes, que domine une Sainte - A'ierge ; son acrotère découpant sur le bleu du ciel ses feuilles d'acanthe et ses pointes alternées, et le listel en spirale qui cordonne ses angles, et se termine par un pinacle évidé à jour.

Au fond de la Piazzetta, du cùté de la Bibhothèque, s'élève à une hauteur prodigieuse le Campanile, immense tour de briques au toit aigu surmonté d'un ange d'or. Du côté du palais ducal, Saint-Marc, vu de ilanc, montre un coin de son portail, qui fait

face à la Piazza. La perspective est fermée par quelques arcades de vieilles Procuraties, et la tour de l'Horloge, avec ses Jacquemarts de bronze, son lion de Saint-Marc sur fond bleu étoile, et sou grand cadran d'azur, où les vingtquatre heures sont inscrites.

Au premier plan, en face du débarcadère des gondoles, entre la BibliotlH'Hjue et le palais ducal, se dressent deux énormes colonnes de granit africain d'un seul morceau, jadis roses, mais lavées de tons plus froids par la pluie et le temps.

Sur celle de gauche, en venant de la mer, se tient ,

ITAI.IA. 85

dans une allitude triouiphaiile, le Iront coiiré d'un nimbe de métal, l'épée au cûlé, la lance au j)oiujU', la main appuyée à sa targe, un saint Théodore d'une Lelle tournure, foulant aux pieds un crocodile.

ISur celle de droite, le lion de Saint-Marc en bronze, les ailes (léi)loyées, la i,M'ifie sur son évangile, le mulle reirogut', tourne la queue au crocodile de saint Théodore, de l'air le plus farouche et le plus maussade ({ue puisse prendre un animal héraldique. Les deux monstres ue paraissent pas vouloir frayer ensemble.

On dit qu'il n'est pas de bon augure de débarquer entre ces deux colonnes, où se faisaient autrefois les exécutions, et nous priâmes le gondolier, quand il nous mettrait à terre, de débarquer par l'escalier de la Zecca ou du pont de la Paille , ne nous souciant nullement de finir comme Marino Faliero, à (jui mal en prit d'avoir été jeté par la tempête au pied de ces piliers redoutables.

Au delà du palais ducal on voit les prisons neuves, auxquelles il se relie par le pojjt des Soupirs, espèce de cénotai)he suspendu au-dessus du canal de la Paille; puis une ligne courbe de palais, de maisons, d'églises, d'édifices de toutes sortes, qui forme le quai des Esclavons (la riva dei Schiavoni), et se termine par le massif de verdure des jardins publics, dout la pointe s'avance dans la mer.

Près de la Zecca débouche le grand canal et se présente de Iront la douane de mer, qui fait, avec les jardins publics, les deux bouts de cet arc jjauoramique sur lequel s'étend Venise , comme une Vénus marine ([ui sèche sur le rivage les perles salées de l'élément natal.

Nous avons indiqué, le plus exactement qu'il nous a été possible , les principaux linéaments du tableau ; mais ce qu'il faudrait reudre, c'est l'eifet, c'est la cou-

leur, c'est le mouvement, c'est le frisson de l'air et de l'eau, c'est la vie. Gomment exprimer ces tons roses du palais ducal, qui semble vivre comme de la chair; ces blancheurs neigeuses des statues, dessinant leur galbe dans l'azur de ^'éronèse et de Titien; ces rougeurs du Campanile, que caresse le soleil ; ces éclairs d'une dorure lointaine, ces mille aspects de la mer, tantôt claire comme un miroir, tantôt fourmillante de paillettes comme la jupe d'une danseuse? Qui jicindra cette atmosphère vague, lumineuse, pleine de rayons et de vapeurs, d'où le soleil n'exclut pas le nuage ; ce va-et-vient de gondoles, de barijues, d'argosils, de galiotes; ces voiles rouges ou blanches; ces navires appuyant familièrement leurs guibres sur le quai, avec leurs mille accidents pittoresques de pavillons, de fdets et de lignes qui sèchent; les matelots qui chargent et déchargent les barques, les caisses qu'on

porte, les tonneaux qu'on roule , les promeneurs bigarrés du môle, Dalmates, Grecs, Levantins et autres, que Ganaletto indiquerait d'uije seule touche; comment faire voir tout cela simultanément, comme dans la nature, avec un procédé successif? Gar le poète, moins heureux que le peintre et le musicien, ne dispose que d'une seule ligne; le premier a toute une palette, le second tout un orchestre.

Le débarcadère de la Piazzetta est oiné de lanternes gothiques, historiées de figures de saints, plantées sur des poteaux qui ti'enqienl dans la mei'. L'une de ces lanternes a été donnée par la duchesse de Berry. Les gondoles font émeute à ce traghctto, le plus fréquenté de tous. Pour approcher de la rive, il faut se servir du fer de hache de la barque connne d'un coin, h l'aide duquel on divise cette masse épaisse. Quand on aborde, une foule de faquins vieux et jeunes, en guenilles, ac-

courent tenant ù la inain un bâton anuc d'un clou ((ui accroche le bateau comme une gaffe, et le maintient pendant que vous mettez pied à terre, opération (pii présente dans les premiers temps une certaine dil'liculté, \n la mobilité extrême de la frêle embarcation. \'ous pensez bien que cette sollicitude n'a pas pour but de vous empêcher de tomber à l'eau ou de prendre un bain de pieds sur une marche inférieure. Une main sale ou un bonnet crasseux, humblement tendus, vous inviteront à y laisser tomber le sou ou le centime autrichien, récompense de ce petit service.

Sur le socle des deux colonnes se tiennent assis des gondoliers attendant la pratique, des mendiants, des enfants hâves et demi-

nus qui cherchent leur vie sur les escaliers de Venise, toute une population picares- ([ue, amoureuse de far niente et de soleil. Ces socles étaient autrefois ornés de sculptures aujourd'hui presque effacées par le frottement, et qui semblent avoir représenté des figurines tenant des fruits et des feuillages. Combien a-t-il fallu de fonds de culottes pour user ce granit, est un problème que nous laissons à résoudre aux mathématiciens sans ouvrage. Pour en finir avec les colonnes, disons que celle de saint Théodore penche un peu vers la Bibliothèque, et celle du lion de saint Marc vers le palais ducal.

Dès les premiers pas que l'on fait vers la Piazzelta, on rencontre une guérite autrichienne zébrée de jaune et de noir, et quatre pièces de canon aux affûts peints en jaune, la gueule bouchée, le caisson par derrière, dans une espèce de parc d'artillerie adossé aux arcades en ogive du palais des Doges. Toute idée politique à part, cette vue choque comme une dissonance dans ce concert de choses admirables; c'est la brutalité qui s'épate lourdement au milieu de la []oésie.

La façade du palais ducal qui donne sur la Piazzetla est pareille à celle qui rei^arde la mer; elle a, cuiume elle, une croisée monumentale d'où jManiu, en résignant le gouvernement provisoire après la capitulation de A'enise, eu 1849, harangua le peuple pour la dernière fuis.

Au buut de la Piazzetla se trouve la Piazza, qui l'ait équerre avec elle, et qui, comme sou nom l'indique, est beaucoup plus grande.

Les quatre pans de la Piazza sont occupés par la façade de l'église de kîaint-Marc, située près du palais ducal, par la tour de

l'Horloge, les Procuraties vieilles et neuves, qui se font pendant, et im vilain palais moderne de goût classique, élevé stupidement eu 1809 pour faire une salle du trône, à la place de la délicieuse église de San-Geminiano, dont le style élégant correspondait si bien à la basilique. Le Campanile, orné à sa base d'un charmant petit édifice de Sansovino, ([u'on appelle la Logette, est isolé et se dresse à l'angle des Procuraties neuves ; sur la même ligne, à peu près, sont])lantés les trois mâts qui supportaient les étendards de la république.

Eu se reculant vers le fond de la place, on jouit d'un coup d'œil vraiment féericjue et qui vous cause un éblûuissement, quelque préparé qu'on y soit par Içs peintures et les descriptions. Saint-Marc est devant vous avec ses cinq coupoles, ses])orclies étincelants de mosaïques à fond d'or, ses clochetons à jour, son immense verrière devant laquelle])iarfent les (|ua1re ciievaux de Lysippc, sa galerie de colouueltes, son lion ailé, ses pignons en ogive llcuronnés de huiilhige (pii])ortcnt des statues, ses jjiliers de porphyre et de nuirbres antiques, son aspect de temple, debasihipie et demos(juée : édifice étrange et mystérieux, ex(pùs et l)arbare, im-

mense amoncellemciit de iicliesscs, église de jMratos, faite de morceaux volés ou conquis à toutes les civilisations.

Une vive luuiière taisait étinceler le i,'rand évangélisfe sur sou ciel étoile d'or; les mosaïques reluisaient])ar paillettes; les coupoles d'un gris argenté s'arrondissaient comme les dômes de Sainte- Sophie à Constautinople, et des bouffées de colomlies s'envolaient par moment des corniches et des balustrades pour venir s'abattre familièrement sur la place. On eût dit un rêve oriental pétrilié par la puissance de quelque enchanteur, une

église moresque ou une mosquée chrétienne élevée par un calile converti.

A cette promenade nous ne regardâmes particulièrement aucun détail, et nous vous traduisons notre impression incomplète, mais générale et colorée de cette nuance vive que donne le premier coup d'œil. Nous monterons maintenant, si vous le voulez, au Campanile. C'est notre habitude quand nous arrivons dans une ville : nous préférons cette carte en relief à tous les plans et à tous les guides du monde. On se loge ainsi tout de suite dans la tète la configuration de l'endroit que l'on va habiter.

Comme la Giralda de Séville, le Campanile n'a pas d'escalier : l'ascension s'opère par une rampe que l'on pourrait gravir à cheval, tant la pente est douce. L'intérieur du Campanile est rempli par une cage de briques autour de laquelle tourne la rampe, et qui est fenestrée de grandes ouvertures allongées. A clia([uc palier une petite meurtrière pratiquée sur une des faces de la tour laisse liltrer une lumière suflisanle. Après avoir monté assez longtemps, on parvient à la plate-forme, où sont les cloches. Des colonnes de marbre vert et rouge supportent quatre arcades sur chaque pan du Campanile

et laissent la vue s'étendre aux quatre points de l'horizon ; un escalier en spirale permet de s'élever encore plus haut, jusqu'au pied de Tange doré : mais c'est une fatigue inutile, car le panorama complet de Venise se déroule dès cette première station.

Si, en s'appuyant au balcon, la ligure tournée du coté de la mer, on regarde au-dessous de soi, l'on voit d'abord le toit peuplé de A'énus, de Neptune, de Mars, et autres allégories de la Bibliothèque de Sansovino, aujourd'hui palais royal, puis celui du pa-

lais ducal, tout lamé de plomb ; ou plonge aussi dans la cour de la Zecca; et la Piazzetta, avec ses colonnes et ses gondoles, étale son pavé à compartiments. Plus loin, c'est la mer tachetée d'iles et d'embarcations.

Saint-Georges Majeur avec son clocher rouge, ses .deux bastions blancs, son bassin, sa ceinture de barques attirées par la franchise du port, apparaît au premier plan. Un canal le sépare de la Giudecca, ce faubourg maritime de Venise qui tourne vers la ville une ligne de maisons, et vers la mer une ceinture de jardins. La Giudecca a deux églises, Santa-Maria et le Rédempteur, dont la coupole blanche abrite un couvent de capucins.

Au delà de Saint-Georges l'on découvre la Sanita, petit ilôt; San-Servolo, où est l'hôjjital des fous; les Arméniens, monastère et collège de langues orientales ; puis enfin le Lido, plage aride et sablonneuse, qui fait, avec la longue, étroite et basse langue de terre de Malamocco, un rempart à Venise contre le Ilot de l'Adriatique.

Derrière la Giudecca, s'enibnçant])lus ou moins h l'horizon, s'étagent sur le bleu de la mer la Grazia, San-Glemenle, lieu de pénitence et de détention pour les prêtres disciplinaires; Povegiia, oh les vaisseaux font quarantaine, et i)lus loin encore que la ligne de

Malamocco, pret^quo invisible dans le scinlillenicnl des vagues, la petite ile de San-Pietro. Ces îles sont signalées à l'œil par un de ces longs clochers rouges ;\ la vénitienne dont le Campanile semble être le prototype.

Sur cette mer se lait un grand mouvement de barques, de gondoles et de bâtiments de toutes sortes : le bateau à vapeur de

Trieste, au moment où nous étions sur le clocher, arrivait crachant la vapeur, agitant ses palettes et faisant de grands remous dans l'eau paisible dont on voyait le fond par places ; des lignes de pieux marquent sur la lagune les canaux praticables pour les navires; car la profondeur ordinaire n'est que de trois ou quatre })ieds; ces pieux vus de cette hauteur ont l'air d'homiues qui pèchent dans l'eau jusqu'à mijambes.

Plus loin, l'anl se perd daus ces grands cercles d'azur que l'on prendrait pour le ciel, si quelque voile dorée par un rayon de soleil ne vous avertissait de votre erreur.

La transparence du ciel, la limpidité des eaux, l'éclat de la lumière, la netteté des silhouettes, la force et la finesse du ton donnaient h cette vue immense une splendeur éblouissante et vertigineuse.

En se tournant vers le fond de la Piazza, la perspective se présente ainsi : la continuation de la Giudecca, la Dogana avec sa Fortune échevelée, dont la boule, qu'on est en train de redorer, luit d'un éclat tout neuf; la Sainte et son double dôme, l'entrée du grand canal qui, malgré sa largeur, disparait bientôt entre les maisons; San-Moïse et son clocher, rejoint à l'église par un pont ; San-Stephano, à la tour de bri(|ues, surmontée d'une statue qui foule un croissant ; la grande église rougeâtre de Santa-Maria Gloriosa dei Frari, élevant au-dessus des toits son porche anguleux ; la coupole

noire de Saint-Siméou le Petit, la seule à "\'enise qu soit de cette couleur, parce qu'au lieu d'être couverte de plomb elle est coiffée de cuivre, ce (jui produit au milieu des casques d'argreiit des autres é^^lises l'ellet de ces armures de chevaliers mysté-

rieux dans les tournois du moyeu âge ; puis, à l'extrémité du canal toujours invisible San-Geremia, dont le dùnie et la tour ont reçu quelques boulets pendant le siège. Derrière San-Geremia verdissent les arbres du Jardin botanique, et les Scalzi montrent, à coté de la station du chemin de fer, leur façade en réparation encombrée de charpentes.

Entre ces églises dépassant les bâtisses vulgaires de toute la hauteur de l'idée, faites moutonner un océan de toits tumultueux et de tuiles désordonnées, faites jaillir des milliers de cheminées rondes, carrées, é\asées en turban, crénelées en tourelles, épanouies en pots de Heurs, des formes les plus bizarres cl les plus inattendues, découpez quelque fronton, queUpie angle de palais qui se dégage de la coliue des maisons, et vous aurez le premier plan frappé d'une lumière nette, chaude, dorée, qui fait admirablement valoir le bleu vague de la mer que vous retrouvez au delà des toits, piquée seulement dé deux îles, San-Angelo délie Polvere et Saiut -Georges in Alga.

A rhorizou extrême ondulent en lignes d'azur les monts Euganéens, ramifications des Alpes du Frioul, Au pied des montagnes, de larges bandes vertes indiquent les fertiles cultures de la terre ferme, et Padoue dessine sa silhouette estompée par l'éloignement; une])lage cendrée que la mai'ée laisse à découvert, car il y a un lluxetun rellux dans l'Adrialirpie, quoiqu'il n'y eu ait point dans la Méditerranée, sert de transition et comme de demi-teiute entre la terre et l'eau. Le pont du chemin de for, aisément visiijle de celle hauteur,

traverse la lagune, relie ^'enise au cuntmeul et d'uue île fait une presqu'île. Fusine et Mestre sont de ce coté, la jiremière h gauche du chemin de fer, le second à droite.

La troisième face du Campanile regardant la tour de l'Horloge encadre dans sa fenêtre Santa-Maria deirOrto, dont le haut clocher rouge et le grand toit de tuiles se distinguent parfaitement; les Saints-Apôtres, avec leur tourelle blanche ornée d'un cadran et d'une croix sur une boule, et les jésuites, faisant danser sur le bleu de la mer les statues contournées et strapassées de leur fronton; pJus, l'accompagnement obligé des cheminées et des toits.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que nulle 'part on ne découvre l'apparence d'un canal ; les coupures que devraient faire ces rues d'eau dans les îles de maisons ne se soupçonnent même pas; tout forme un bloc compacte, une tempête figée de tuiles et de combles, où les églises surnagent comme des vaisseaux à l'ancre.

En inclinant un peu vers la droite, l'œil rencontre le clocheton de la coupole grise de Saint-Jean et de Saint- Paul, vaste bâtiment de briques; la tour élégante de Santa-Maria Formosa, dont la blancheur 'tranche sur les tons roux de l'ensemble, et plus loin l'île de San- Secundo, fortin dans la mer. Au large, le cimetière encadré de murs roses et flanqué de deux églises, San- Cristoforo et San-Michele, s'offre comme une petite tache verte mouchetée de croix noires. Dans la même direction, au milieu de la lagune, Murano, où se fabriquaient ces verres de Venise qui font encore l'ovnement des dressoirs, attire le regard par le campanile rouge de son église des Anges, le toit de Saint-Pierre et trois grands cyprès qui s'élèvent comme trois flèches sombres d'un groupe de maisons et d'arbres.

Par delà le palais ducal, eu se peuchaut à la quatrième fenêtre du Campanile, on découvre Saint-François des Vignes et son clocher, remarquable par ses panneaux rouges bordés de blanc ; Sau-Andrea et San- Zaccaria, dont le dùme grisâtre surmonté de croix avec boules, comme les croix de Saint-Marc, et la haute façade composée de trois frontons arrondis, émergent du milieu des maisons ; l'Arsenal, avec sa tour carrée, rose par en haut, blanche par eu bas, ses bassins où l'eau miroite, ses grands hangars de construction en forme d'arches d'aqueduc, ses poulies, ses engins et son aspect général de magasin et. de corderie ; et plus loin le dùme et le clocher de Sau-Pietro di Gastello, le fronton triangulaire et la flèche de Santa-Elena.

Au large, sur la ligne de la pleine mer, se dessinent Burano, Mazorbo et Torcello, où habitèrent les premiers Vénèles ; l'éloignement ne permet d'en saisir que des plaques verdoyantes de culture, quelques taches de maisons et trois églises, dont l'une plus apparente que les autres.

Ensuite, c'est le ciel ou l'eau ; un feston d't'cume qui blanchit, une voile qui passe, un goéland battant de l'aile dans la vapeur lumineuse et bleue ; une immensité claire, la plus grande des immensités !

Dans l'épaisseur de cette l'enêlre nous avons lu écrite en lettres d'une calligraphie caractéristique cette inscription gravée au couteau : Adrian Ziegler, 1604. Est-ce un aïeul du peintre moderne de ce nom qui a laissé au front du Campanile cette trace de sou passage à Venise?

Maintenant, nous pouvons redescendre dans la ville, la parcourir en tous sens, en examiner chaque détail; nous en connais-

sons la conligui'ation géïK'rale. L'ItaUe, tout le monde le sait, a la forme d'une botte à l'é-

cuyère; Venise a l'air d'ime botte à chaudron. L'entonnoir est formé par les quartiers de Dorsoduro, de Sauta-Croce, la jambe par Saint-]\Iarc, Canneggio, Gastellano, la pointe du pied par les jardins publics, le talon par l'Ile de Saint-Pierre, et le sous-pied par le pont do Castello. Le grand canal qui serpente dans le haut do la botte représenterait la piqûre du revers.

a^!jd

S;iint-Maro.

Nous avons, en décrivant la Piazza, donné l'aspect général de Saint-Marc, tel qu'on peut le saisir au premier coup d'œil; mais Saint-Marc est un monde sur lequel on écrirait des volumes, et l'on nous permettra d'y revenir.

Comme la mosquée de Cordoue, avec laquelle elle a plus d'un point de ressemblance, la basilique de Saint- Marc a plus d'étendue que de hauteur, contrairement aux habitudes des églises gothiques, qui s'élancent vers le ciel à grand renfort d'ogives, d'aiguilles et de flèches. La grande coupole centrale n'a que cent dix pieds d'élévation. SainU^Iarc a conservi' le caractère du christianisme primitif, lorsque, à])eino sorti des catacombes, il essayait, n'ayant pas encore d'art formulé, de se bâtir une église avec les débris des temples antiques et les données de l'art païen. Commenci' en 979, sous le doge Pierre Orseolo, la basilique de Saint-Marc s'est achevée lentement, s'enrichissant h chaque siècle de quelque nouveau trésor, de quelque nouvelle beauté, et, chose

singulière qui dérange toute idc'e de])roportion, ce ramas de colonnes, de chapiteaux, de bas-reliefs, d'émaux,

de mosaïques, ce mélanj^'e de styles ijrec, romain, byzanliu, arabe, gothique, produisent l'ensemble le plus harmonieux.

Ce temple incohérent, où le païen retrouverait l'autel de Neptune avec ses dauphins, ses tridents, ses conques marines servant de bénitier, où le mahométan pourrait se croire dans le miraii de sa mosquée en voyant les légendes circuler aux parois des voûtes, comme des Souras du Coran, où le chrétien grec rencontrerait sa Panagia couronnée comme une impératrice de Constantinople, son Christ barbare au monogramme entrelacé, les saints spéciaux de son calendrier dessinés à la manière de Panselinos et des moines-peintres de la montagne sainte, où le catholique sent vivre et palpiter dans l'ombre des nefs illuminées du fauve reflet des mosaïques d'or la foi absolue des premiers temps, la soumission au dogme et aux formes hiératiques, le christianisme mystérieux et profond des âges de croyance ; ce temple, disons-nous, fait de pièces et de morceaux qui se contrarient, enchante et caresse Treil mieux que ne saurait le faire l'architecture la plus correcte et la plus symétri({ue : l'unité résulte de la multij)licité. Pleins cintres, ogives, trèfles, colonnettes, fleurons, coupoles, plaques de marbre, fonds d'or et vives couleurs des mosaïques, tout cela s'arrange avec un rare bonheur et forme le plus magnifique bouquet monumental.

La façade tournée vers la place a cinq porches donnant dans l'église, et deux conduisant sous les galeries extérieures latérales ; en tout, sept ouvertures, trois de chaque côté du grand porche central. La porte principale est marquée par deux groupes de

quatre colonnes de porphyre et de vert antique au premier étage, et de six au second, qui supportent les retombés du plein 190 7

cintre. Les autres porches n'ont que deux colonnes aussi à deux étages. Nous ne parlons ici que de la façade même, car l'épaisseur des porches est garnie d'autres colonnettes en marbre cipolin, jaspe, peiiitélique et autres matières précieuses.

Nous allons examiner avec quelque détail les mosaïques et les ornements de ce merveilleux portail. En commençant par la première arcade du côté de la mer, nous remarquerons, au-dessus d'une porte carrée et fermée d'une grille, un placage byzantin noir et or en forme de reliquaire, avec deux anges accolés aux nervures de l'ogive. Plus haut, dans le tympan du plein cintre, se présente une grande mosaïque sur fond d'or, représentant le corps de saint Marc enlevé des cryptes d'Alexandrie et passé en fraude à la douane turque, entre deux flèches de porc, animal immonde que les musulmans ont en horreur, et dont le contact les forcerait à des ablutions sans nombre. Les infidèles s'écartent avec des gestes de dégoût, et laissent emporter bêtement le corps du saint apôtre. Cette mosaïque a été exécutée sur les cartons de Pietro Yecchia, vers 1650. Dans la retombée de l'archivolte, à droite, est encastré un basrelief antique. Hercule portant sur ses épaules la biche d'Krymaulhe et Ibulanl aux pieds l'hydre de Lerne, et, dans la retombée de gauche (au point de vue du spectateur), par un de ces contrastes si fréquents à Saint- Marc, on voit l'ange Gabriel debout, ailé, nimbé et botté, s'appuyant sur sa lance; singulier pendant au fils d'Alcmène et de Jupiter !

Dans la seconde arcade est coupée une porte non symétrique à l'autre. Cette porte est surmontée d'une fenêtre à trois ogives, où s'inscrivent deux trèlles quadiùlobés et qu'entoure un cordonnet

d'émaux. La mosaït[ue du tympan, également sur fond d'or, comme toutes

celles de Saint-Marc, a pour sujet l'arrivée du corps de l'aiiotre à Venise, où il est reçu à sa descente du vaisseau par le cleri^é et les princij)aux de la ville ; on voit le navire qui l'a transporté et les mannes d'osier qui le renfermaient : cette mosaïque esi aussi de Pietro Vecchia.

Un saint Démétrius, assis, tirant h demi l'épée du fourreau, sou nom gravé près de la tète, d'un aspect très-bas-empire et très-farouché, continue la ligne des bas-reliefs enchâssés dans la façade de la basilique comme dans un mur du musée.

Nous voici arrivé à la porte centrale, au grand porche, dont le contour entaille la balustrade de marbre qui règne au-dessus des autres arcades ; il est, comme cela devait être, plus riche et plus orné ; outre la masse de colopnes en marbre antique qui l'appuient et lui donnent de l'importance, trois cordons, dont deux intérieurs et l'autre extérieur, dessinent très-fortement son arc par leur saillie. Ces trois boudins d'ornements sculptés, fouillés et découpés avec une patience merveilleuse, se composent d'une spirale touffue de feuillages, de rinceaux, de Heurs, de fruits, d'oiseaux, d'anges, de saints, de figurines et de chimères de toutes sortes; dans le dernier, les arabesques jaillissent des mains de deux statues assises à chaque bout du cordon.

La porte, garnie de valves de bronze constellées de mufles d'animaux fantastiques, a pour couronnement une niche avec des volets dorés, treillissés et troués à jour en manière de triptyque ou de cabinet.

Un Juijetiient dernier de grande dimension occupe le haut de l'arcade. La composition est d'Antonio Zanchi, et la traduction eu mosaïque de Pietro Spagna. L'œuvre date de 1680 environ, et a été restaurée en 1838 sur l'ancien dessin. Le Christ, qui rappelle un peu celui

de Michel-Anpre daus la Sixtiiie, fait la séparation des bons et des méchants. Il a près de lui sa divine mère et son disciple bien-aimé saint Jean, qui paraissent intercéder pour les pécheurs, et s'appuie sur sa croix que soutient un ange avec une sollicitude res])ectueuse. D'autres anges sonnent de la trompette à pleines joues, pour réveiller daus leur tombe les dormeurs obstinés.

C'est au-dessus de ce porche, sur la galerie qui fait le tour de l'église, que sont placés, ayant pour socles des piliers antiques, les célèbres chevaux qui ont orné un instant l'arc de triomphe du Carrousel. Les opinions sont très-partagées à leur endroit : les uns veulent que ce soit une œuvre romaine du temps de Néron, transportée à Constantinople au quatrième siècle ; d'autres, une œuvre grecque de l'ile de Chio, amenée par l'ordre de Théodose, au cinquième siècle, dans la même ville, où elle décorait l'hippodrome; et d'autres enfin affirment que ces chevaux sont de la main de Lysippe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont antiques, et que, l'an 1205, Marino Zeno, qui était podestat à Constantinople pour les "S'i'nitiens, les fit enlever de l'hippodrome et les donna à Venise. Ces chevaux, de grandeur naturelle, un peu ramassés dans leur encolure, la crinière droite et coupée commç celle des chevaux du Parthénon, peuvent être classés])arini les plus beaux restes de l'antiquité. Ils sont historiques et vrais, qualité rare ; leur mouvement montre qu'ils étaient attelés à quelque

quadrige triomphal. Leur matière n'est pas moins précieuse que leur lorme; ils sont, dit-on, en airain de Corinthe, dont on voit la patine verdâtre à travers un vernis de dorure écaillé par le tem])s.

Le quatiième porclie offre dans sa])arlie inférieure la même distribution que le second. Le tympan de l'arcade est occupé])ar une nioi-aïque représentant le

ITAF.IA. 101

tlo^'e, les sénateurs, les j)atriciens de Venise venant liuuorer le corps de saint Marc étendu sur une châsse et recouvert d'une brillante draperie bleue; à l'anfîle se cache un groupe de Turcs confus de s'être laissé dérober un tel trésor. Cette mosaïque, une des plus éclatantes de ton, a été faite par Leopoldo del Pozzo, sur le dessin de Sébastien Rizzi, en 1728. Elle est fort belle. Le sénateur en robe de pourpre a un air tout à foit titianesque. Dans la retombée de l'archivolte qui avoisine le grand portail, on voit un Saint Georges en style gréco-byzantin, dans l'autre un ange ou une sainte inconnue.

Le cinquième porche est un des plus curieux. Cinq petites fenêtres à treillage d'or, de découpure variée, en remplissent la portion inférieure. Au-dessus, les quatre animaux évangéliques en bronze doré, le bœuf, le lion, l'aigle, l'ange, aussi fantastiques de formes que des chimères japonaises, se jettent des regards louches, tandis qu'un cavalier étrange, sur une monture qui peut être Pégase ou le cheval pâle de l'Apocalypse, piaffe entre deux rosaces d'or. Les chapiteaux des colonnes sont aussi d'un goût plus sauvage, plus archaïque et plus touffu que partout ailleurs.

Plus haut, une mosaïque, ouvrage d'un artiste inconnu du douzième siècle, contient un tableau d'un grand intérêt, une vue de la basilique élevée pour recevoir les reliques de saint Marc, telle qu'elle était il y a huit cents ans. Les dûmes, dont la perspective ne laisse apercevoir que trois, les porches de la façade ont à peu près la même forme ({u'anjourd'hui; les chevaux récemment arrivés de Gonstantinople sont déjà à leur place; l'arcade du milieu est occupée par un grand Christ byzantin avec son monogramme grec, et les autres sont remplies de rosaces, de fleurons et d'ara-

besques. Le corps du saint porte sur les épaules par des prélats et des évêques, entre de profil dans l'église qui lui est consacrée. Une foule de personnages, des groupes de femmes vêtues, comme on se figure les impératrices grecques, de longues robes constellées d'émaux, se pressent pour voir la cérémonie.

La ligne de bas-reliefs disparates, dont nons avons dit les sujets, se termine de ce côté par un Hercule chargé du sanglier de Calydon et qui semble menacer un petit être grotesque à moitié enfoncé dans un tonneau. Sous ce bas-relief s'allongent deux lions rampants, et, un peu plus bas, une ligure antique en ronde-bosse tient une amj)hore renversée sur sou épaule. Ce thème, donné sans doute par le hasard, a été heureusement repris dans le reste de l'édifice.

Cette rangée de porches qui forme le premier étage de la façade est bordée d une balustrade de marbre blanc ; le second contient cinq arcades, dont celle du milieu , plus grande que les autres, s'arrondit derrière les chevaux de Lysippe, et, au lieu de mosaïque, est vitrée de verres ronds et ornée de quatre piliers antiques.

Six clochetons, composés de quatre colonnes à jour formant niche pour une statue d'évangéliste et d'un pinacle entouré d'une couronne dorée et surmonté d'une girouette, séparent ces arcades dont le tympan est en plein cintre, et dont les nervures s'effilent en pointe d'ogive. Les quatre sujets des mosaïques représentent l'Ascension, la Résurrection, Jésus faisant sortir des limbes Adam et Eve et les patriarches, et la Descente de croix de Luigi Gaètano, d'après les cartons de Maffeo "Verona, en 1617. Dans les retombées des arcades sont placées des figures d'esclaves nus de grandeur naturelle, portant sur l'épaule des urnes et des amphores

pencht^es comme s'ils voulaient verser de haut dans ({uelque bassin^l'eau prise à la fontaine; à ces amphores creusées s'ajustent des gouttières, et les esclaves sont des gargouilles. Ils ont une grande variété de poses et une superbe tournure.

Dans la pointe ogivale de la grande fenêtre du milieu, sur un fond bleu foncé semé d'étoiles, se détache le lion de Saint- Marc, doré, nimbé, l'aile déployée, l'ongle sur un évangile ouvert où sont inscrits ces mots : Pax tibi, Marce, cvangelista meus. Il a l'air apocalyptique et formidable, et regarde la mer comme un dragon vigilant; au-dessus de cette représentation symbolique de l'évangéliste, le saint Marc, cette fois sous sa forme humaine, se dresse au bout du pignon et semble recevoir les hommages des statues voisines. Ces cinq arcades sont festonnées sur leur nervure en ogive de grandes volutes, de feuillages, de riches ileurons découpés en acanthe qui ont pour fleur un ange ou un saint personnage en adoration. Sur chaque pignon se lève une statue, saint Jean, saint Georges, saint Théodore, saint]\Iichel, coiffés d'un nimbe en forme de chapeau.

A chaque extrémité de la balustrade, il y a deux mâts peints en rouge pour attacher les étendards les dimanches et les jours de fête; au coin du garde-fou, du côté du Campanile, est plantée une tète coui)ée , de porphyre sanguin.

La façade lati'rale , qui donne sur la Piazzetta et touche au palais ducal, mérite qu'on l'examine. Si, malgré tout le soin et toute l'exactitude possible, notre description vous paraît un peu confuse , ne nous en veuillez pas trop : il est difficile de peindre avec beaucoup d'ordre un édifice hybride, composite et disparate comine Saint-Marc. A partir de la porte de Bartholomeo, qui mène h l'escaher des Géants, dans la cour

du palais des Doges, la basilique vous montre un flanc chamarré de plaques de marbre et d§ bas-reliefs antiques, byzantins, moyen âge, oiseaux, chimères, entrejacs, animaux de toutes sortes : lions, bêtes féroces poursuiA-ant des lièvres ; enfants engloutis à demi par des dragons qui ressemblent à la guivre de Milan , et tenant dans leur main un cartouche dont l'inscription est presque effacée.

Une des curiosités de cet angle sont deux figures de porphyre, répétées deux fois d'une façon exactement pareille. Elles représentent des guerriers ayant à peu près le costume des croisés entrant à Constantinople, et sculptés d'une manière tout à fait primitive et barbare, comme les plus naïfs bas-reliefs gothiques. Ces hommes de porphyre, la main sur la garde de leur épée, ont l'air de se concerter j)our une résolution violente : ou a voulu y voir Ilarmodius et Aristogiton se préparant à frapper le tyran Hipparque. C'est l'opinion vulgaire. Le savant chevalier Mustoxidi y reconnaît les quatre frères Anemuria , qui avaient conspiré contre Ale.xis Gomnène, empereur d'Orient. Ce pourraient bien

être tout bonnement les quatre hls Aymon. Nous penchons vers cet avis. Selon d'autres, ces quatre bonshommes de porphyre seraient deux couples de voleurs sarrasins qui, a}ant conçu le projet d'enlever le trésor de Saint-Marc , s'empoisonnèrent récij)roqucmeut pour avoir plus grosse part.

C'est de ce côté que sont plantés isolément deux gros pihers pris à l'église de Saint-Saba, à Saint-Jean d'Acre, tout couverts d'ornements bizarres et d'inscriptions en caractères cufiques assez frustes et dont le mystère n'est j)as bien pénétré. Un peu plus loin, h l'angle de la])asilique, il y a un gros bloc de porphyre eu forme de tronçon de colonne, avec un socle et un cha-

pilcau de marl)rc bLanc, espèce de jiilori sur le([ucl on exposait aiitrel'ois les ban((ueroutiers. Cet usage est tombé eu désuétude ; mais il est rare cependant qu'on s'y assoie, et les Vénitiens, si prompts à s'établir sur le premier socle ou sur le])remier escalier venu, semblent l'éviter.

Une porte de bronze conduisant h la chai)ello du baptistère occupe le bas de la première arcade ; elle a pour imposte une lenètre ù colonnettes, avec ogive et trètles à quatre feuilles, deux boucliers d'émaux de couleurs-vives, dont l'un est chargé d'une croix, et une rosace trouée en truelle de poisson, complètent la décoration de ce tympan. Une mosaïque de saint "S'ilus dans une niche, un évangélistc tenant un livre et une])Iume, se dessinent aux deux pointes inférieures de l'arcade. Un petit fronton dans le goût de la Renaissance et des plaques de marJjre blanc coupées i)ar une croix verte remplissent le vide du second porche. Un banc en brocatelle rouge de A'érone offre, au bas de celte espèce

de façade en éjjure, un siège commode au })aresseux ou au rêveur qui, les pieds au soleil et la tête à l'ombre, d'après la méthode de Zafari, ne pense à lien ou pense h. tout , en regardant à la base du cam-]>anile la logette de Sansoviuo ou la mer bleue et l'Ile ISaint-Georges, au bout de la Piazzetta.

!Sur les chapiteaux de vert antique qui supportent cette arcade, s'accroupissent deux monstres de l'Apocalypse, formes extravagantes entrevues par saint Jean dans les hallucinations de l'ile de Pathmos : l'un, qui a un bec crochu, comme un aigle, tient une petite génisse les jambes repliées sous elle; l'autre, qui participe du bon et du griffon, enfonce ses ongles dans le corj)s d'un enfant posé eu travers. Une des serres semble crever Wi'll de la victime.

L'angle est formé par une colonne détachée et trapue,

■ qui porte un faisceau de cinq colonnettes sur son large

chapiteau. A la voûte de ce portail à jour et recouvert

d'un placage de marbres variés, il y a un aigle en

mosaïque, tenant un livre entre les serres.

Le second étage nous montre sur les pignons des arcades deux statues de vertus cardinales d'une belle tournure : la Force caressant im lion familier qui se dresse comme un chien joyeux, et la Fermeté tenant une épée d'un air de Bradamante. Le sacristciin baptise l'une du nom de Venise, et l'autre de reine de Saba.

Des incrustations de malachite, des émaux variés , deux petits anges de mosaïque déployant le linge qui garde la divine empreinte, une grande madone barbare présentant son fils à l'ado-

ration des fidèles et flanquée de deux lampes qui s'allument chaque soir; un basrelief de paons déployant leur queue, venant peut-être d'un vieux temple de Junon ; un Saint Christophe chargé de son fardeau, des chapiteaux tressés en corbeille et du plus charmant caprice : voilà les richesses que présente cet angle de la basilique aux promeneurs de la Piazzetta.

L'autre face latérale donne sur une petite place, prolongement de la Piazza. A l'entrée de cette place sont accroupis deux lions de marbre rouge, cousins germains de ceux de l'Alhambra par la fantaisie ignorante de leurs formes et la férocité grotesque de leurs mufles et de leurs crinières; ils ont acquis un poli prodigieux, car depuis un temps immémorial les petits vauriens de la ville passent leurs journées à grimper dessus et s'en servent comme de chevaux de voltige. Au fond s'élève le palais du patriarche de Venise, de construction récente, assez maussade à voir, s'il ne dispa-

raissait dans l'omhre tle Saint-Marc; et, sur le liane, l'aucieune façade de l'église de San-Basso.

Ce côté est un peu moins chargé que l'autre : il est plaqué de disques, de mosaïques et d'émaux, de cadres, d'arabesques de tous les temps et de tous les pays, oiseaux , paons, aigles h formes bizarres , comme les alérions et les merlettes du blason. Le lion de Saint- Marc joue aussi son rôle dans cette ménagerie symbolique : le vide des porches est rempli, soit par de petites fenêtres entourées de palmes et d'arabesques , soit par des incrustations de fragments antiques ou byzantins; dans ces médaillons sont sculptés des hommes et des animaux luttant. En y regardant

bien, on y trouverait peut-être le taureau mithriaque frappi' au col par le sacrificateur, pour qu'aucune religion ne manque à ce temple naïvement])anthéiste.]Mais, à coup sûr, voilà Cérès qui cherche sa fille , un pin brûlant dans chaque main pour flambeau, et montée sur un char attelé de deux dragons cabrés. On dirait une idole hindoue, tellement le style eu est archaïque et rappelle les sculptures persépolitaines. C'est un étrange pendant pour un Sacrifice d'Abraham en bas-relief, qui doit rémonter aux premiers temps de l'art chrétien.

Un autre" bas-relief composé de deux files de moutons, sLx de chaque coté, regardant un trône et séparés par deux branches de palmier , nous a fort préoccupé , car nous aurions voulu savoir ce qu'il signifie , et nous avons fait de vains efforts pour déchiffrer l'inscription en lettres gothiques ou grecques abréviées qui en indique sans doute le sujet. Ces moutons sont])eut-ôtre des vaches, et alors le bas-relief aurait pour sujet le songe de Pharaon. Un fragment antique, encastré dans e mur un peu plus loin, montre une initiée aux mystères d'Eleusis posant une couronne sur la palme mystique.

ce qui n'empêche pas saint Georges de se carrer clans i'archivolte sur son trône de style grec , et les quatre évangélistes, saint Marc, saint Jean, saint Luc et saint Matthieu, de continuer leur marche sur les tympans, les pignons et les voûtes, seuls ou accompagnés de leurs animaux symboliques.

Le porche qui ouvre dans le bras de la croix formée par la basilique est entouré d'une épaisse nervure fouillée, évidée, ciselée, charmante floraison de rinceaux, de feuillages et d'anges; une délicieuse vierge sert de clef de voûte ; au-dessus de la porte se contourne une ogive en cœur, échancrée à la base conmie celles

de la mosquée de Cordoue, fantaisie arabe corrigée à temps par une jolie Nativité toute chrétienne et d'un sentiment très-onctueux. Au delà, nous n'avons à mentionner qu'un Saint Christophe, des apôtres et des saints dans des cadres de marbre blanc et rouge, en damier, et une jolie Notre-Dame de face, les mains ouvertes comme pour en laisser tomber les bénédictions, entre deux anges agenouillés qui l'adorent.

Nous avons, dans notre description, parlé d'une tête de porj)hyre enchâssée dans la balustrade, au-dessus du tronçon de colonne sur lequel on faisait asseoir les banqueroutiers. Suivant un conte populaire, dont nous ne garantissons nullement l'exactitude, le comte Garmagnola, après de grands services rendus à la république, ayant voulu s'emparer du pouvoir, pour concilier la justice et la reconnaissance, le conseil des Dix le fit décapiter et lui éleva un inonument qui consiste en ce socle et cette tête de porphyre, étrange statue dont le corps manque et dont la tête, sur cette balustrade, semble exposée comme dans une cage un chef de malfaiteurs ; mais le j)ilori est Saint-Marc, le lieu sacré, le Gapitole et- le palladium de Venise. Quand il

ITAIJA.

fallut mettre le héros à la torture pour ubleuir de lui les aveux nécessaires, dans les idées du temps, à sa condamnation, on respecta ses bras, qui avaient combattu vaillamment pour l'Etat, et on lui mit le feu à la plante des pieds, mélanine de déférence et de cruauté qui s'accorde assez bien avec la légende.

Saint-Marc.

Tous les promeneurs du Mule et de la Piazzetta ont remarqué deux petites lumières qui brillent invariablement au flanc de

Saint-Marc, à la hauteur de la balustrade, devant la madone dessinée en mosaïque sur cette face de la cathédrale.

Sur ces lumières, il y a deux légendes différentes. Nous allons vous raconter sans critique l'une et l'autre version, dont l'authenticité n'offre aucun doute aux sacristains ni aux gondoliers.

Au temps de la république, un homme fut assassiné sur la Piazzetta. Le meurtrier, troublé par quelque^ bruit, laissa, en s'enfuyant, choir la gaine de son stylel. Un boulanger qui passait par là pour rentrer chez lui i vit briller le fourreau orné d'arg:ent et se baissa pour le ramasser, n'apercevant pas le corps tombé dans l'ombre. Des sbires qui survinrent et heurtèrent le cadavre du pied, découvrant un homme à qnehjues pas de la victime, l'arrêtèrent et, l'ayant fouillé, trouvèrent sur lui la gaine, qui s'adaptait parfaitement au poignard retiré de la blessure. Le pauvre bcjulanger, malgré ses dénégations, fut emprisonné, jugé, condamné.

ext^ciité. Quelques années ensuite, un célèbre Landil, char{j:é de crimes et prêt à monter à la potence, poussé de quelques remords, prouva que le malheureux mis à mort à sa place était innocent, et que lui seul avait fait le coup.

La mémoire du pauvre boulanger fut réhabilitée solennellement ; les juges qui l'avaient condamné furent exécutés, et leurs biens confisqués pour fonder une messe annuelle et constituer une rente destinée à l'entretien de ces deux lumières perpétuelles. Ce n'est pas tout : de peur que ces petites étoiles tremblotantes ne soient pas un tnemento suffisant pour la conscience des juges, à la fin de tout procès criminel, lorsque la condamnation est portée et que le bourreau va s'emparer de sa j)roie, un huis-

sier, l'air impérieux et fatidique, s'avance jusqu'au pied du tribunal et dit aux juges : 1 Souvenez- vous du boulanger. » Alors l'arrêt est cassé, et l'on reprend la procédure de fond en comble. La phrase de l'huissier constitue au profit du coupable un appel en révision.

Yoici l'autre version : un patricien, un magnifique seigneur de la république, eut un jour cette fantaisie lugubre de descendre au caveau de ses ancêtres et de se faire ouvrir leurs bières; alors il vit une chose qui l'épouvanta : les corps, au lieu de conserver la roide immobilité du cadavre, étaient tordus dans des attitudes violentes et désespérées. On eût dit que leur agonie avait recommencé sous terre. Il acquit ainsi la certitude qu'ils avaient été inhumés vivants, sous une apparence de mort léthargique , et ordonna qu'on ne descendit son corps au caveau, lorsque lui-même paraîtifJt arrivé à sa dernière heure, qu'après l'avoir gardé le })lus longtemjjs possible, et il se réveilla lorscpi'on allait le mettre dans la gondole rouge pour le conduire

à sa dernière demeure. En reconnaissance d'avoir échappé à ce péril, il fit vœu de tenir toujours deux lampes allimiées devant cette madone , à laquelle il avait une dévotion particulière.

Pour que l'une de ces versions soit vraie, il faut que l'autre soit fausse ; mais nous ne sommes pas chicanier en matière de légende, et toutes les deux ont assez le caractère vénitien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les , deux lumières s'allument tous les soirs avec les étoiles, et qu'en venant du large on les voit briller au fond de laPiazzetta comme ime pensée pieuse que ne peut distraire le bruit de la ville.

Avant d'entrer dans l'église, regardons les cinq coupoles pareilles à des casques d'argent, et qui se terminent par de petits dûmes à côtes de melon, sui'montés de croix de Saint-André ayant à chaque pointe trois boules d'or. A propos d'or, il fut un instant question, pendant les splendeurs de la république, de dorer entièrement les dûmes et les clochetons. La chose était si bien décidée, que Gentile Bellini, ayant à peindie une vue de Saint-Marc dans un tableau représentant une procession sur la place, dora de confiance ces clochetons pour se trouver exact à l'avenir. Mais Léonardo Loredano, pressé d'argent pour une guerre qui survint, prit les sequins, dont il se servit pour défaire les ennemis de Venise, et la dorure de Saint-Marc n'exista que sur le tableau.

La basilique de Saint-Marc, comme un temple antique, est précédée d'un atrium qui ailleurs serait une église, et qui mérite une attention particulière. Regardez d'abord, loisque vous avez franchi la porte, celte grande dalle de marbre rouge qui se détache des dessins compliqués du pavage; elle marque l'endroit où l'empereur Frédéric Barberousse s'agenouilla en disant :

ITAI.IA. 113

Xoii tihi, scd Piiro, devant ror^ruoilleux \)i\[]o Alcxauilre III, qui lui répondit su[]erl)euient : Et Pctro et iiiihi. Que de jùeds, depuis le 23 juillet 1177, ont elVacé dans la poussière la trace des geuoux du grand empereur qui dort aujourd'hui au fond de la caverne de Kayserslautern, en attendant ([ue les corbeaux ne volent plus sur la montagne!

Les trois portes de bronze incrustées et niellées d'argent, couvertes de figurines et d'ornements qui conduisent dans la nef,

viennent, dit-on, de Sainte-Soj)hie de Gonstantinople. L'une d'elles est signée Léon de Molino.

Au bout du vestibule, à droite, on discerne, à travers une grille, la chapelle de Zeno, avec son retable et son tombeau de bronze. La statue de la ^'ierge, placée entre saint Jean-Baptiste et saint Pierre, s'appelle la madonna délia Scarpa, la madone du Soulier, à cause de l'escarpm d'or qui chausse son pied usé par les baisers des fidèles : toute cette ornementation de métal a un aspect bizarre et sévère.

La voûte de l'atrium, arrondie en coupoles, présente en mosaïque l'histoire de V Ancien Testament. On y voit d'abord, car toute l'histoire religieuse commence par une cosmogonie, les Sept jours de la création, d'après le récit de la Genèse, distribués en compartiments concentriques. La barbarie archaïque du style a quelque chose de mystérieux, de farouche et de primitif, qui convient à ces représentations sacrées. Le dessin, dans sa roideur, a l'absolu du dogme, et semble plutôt l'hiéroglyphe d'un mystère que la reproduction de la nature. C'est ce qui donne à ces grossières images gotiiiques une autorité et une puissance que n'ont pas des ouvrages plus parfaits. Ces globes bleus étoiles, ces disques d'or et d'argent qui figurent le firmament, le 199 8

soleil et la lune, ces lanières échevelées qui symbolisent la séparation de l'eau et de la terre, ce personnaij^e singulier aux gestes impossibles, dont la dextre fait éclore des animaux et des arbres de formes chimériques, et qui se penche comme un magnétiseur sur le premier homme endormi pour lui tirer la femme du liane, ce mélange de linéaments anguleux et de tons éclatants, occupent le regard et l'esprit comme une arabesque inextricable et comme un symbolisme profond. TiCS versets de l'Écriture tra-

cés en caractères antiques, compliqués d'abréviations et de ligatures, ajoutent beaucoup à l'aspect hiéroglyphique et génésiaque ; c'est bien un monde qui se débrouille du chaos. L'Arbre de la science du bien et du mal, la Tentation, la Chute, le Renvoi du Paradis terrestre complètent ce cycle cosmogonique et primitif, cette période quasi divine de l'humanité.

Plus loin. Gain tue Abel après avoir vu son sacrifice rejeté du Seigneur. Adam et Eve cultivent la terre à la sueur de leur front. La légende : « Croissez et multipliez, » se traduit naïvement par un couple amoureux s'embfassant dans un lit dont la courtine est relevée, et qui nous semble d'une ébénisterie uu peu avancée pour l'époque. Les quatre colonnes appliquées contre la muraille, au-dessous de ces mosaïques, comme ornement, car elles ne soutiennent rien, sont de marbre oriental blanc et noir d'une grande rareté, et viennent de Jérusalem, où la tradition veut qu'elles aient fait partie du temple de Salomon. L'architecte Hirara, à coup sûr, ne les trouverait pas déplacées dans la cathédrale de Sainl-Marc.

Dans la voûte suivante, Noé, d'après l'ordre de Dieu, construit, en jjrév'ision du Déluge, une arche il laquelle se rendent, couple par couple, tous les animaux de la

création, admirable sujet jiour un naïf mosaïste du treizième siècle. Rien n'est plus curieux que de voir se dérouler sur fond d'or cette zoologie fantastique, qui tient du blason, de l'arabesque et des enseignes de ménageries foraines ; le Déluge est très-formidale et trèslugubre, dans un goût tout différent de celui tant vanté du Poussin. Les cheveux des vagues s'emmêlent étrange-

ment avec les fils de la pluie, qui ont l'air de dents de peigne; le corbeau, la colombe, la sortie et le sacrifice d'actions de grâces, rien n'y manque. Là se ferme le cycle antédiluvien. Des versets de la Bible, qui serpentent partout comme les inscriptions dé l'Alhambra et font partie de l'ornementation, expliquent cha([ue phase de ce monde disparu : toujours l'idée est à côté de l'image. Le Verbe plane partout sur sa représentation plastique.

L'histoire, interrompue un instant par le porche d'entrée orné de quelques mosaïques, la Vierge avec des archanges et des prophètes, se continue sous l'autre voûte. Xoé plante la vigne et s'enivre ; la séparation des races a lieu. Japhet, Sem et Cham noirci par la malédiction paternelle, donnent chacun naissance à une famille du genre humain. La tour de Babel élève jusqu'au ciel le naïf anachronisme de son architecture byzantine, qui appelle l'attention de Dieu inquiet de se voir approché de trop près. La confusion des langues force les travailleurs à discontinuer leur ouvrage. La race humaine, qui jusque-là était une et parlait le même idiome, va commencer ses longues pérégrinations k travers le monde inconnu, pour retrouver ses titres et se reconstituer.

Les coupoles suivantes, placées, la première dans le vestibule, et les autres dans la galerie qui regarde la place des Lions, renferment l'histoire du patriarche

Abraham avec tous ses détails, celle de Joseph et de Moïse, le tout accompagné de prophètes, de prêtres, d'évangélistes, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Elle, Samuel, Hahacuc, saiut Alipius, èaint Siméon, et une foule d'autres qui se groupent ou s'isolent dans les arcs, dans les])endentifs, dans les clefs de voûte, partout où peut se loger une figure qui ne tient ni à ses aises, ni à l'anatomie, et

qui se casserait un bras ou une jambe pour orner un angle biscornu.

Toutes ces légendes bibliques, pleines de détails naïfs, de curieux ajustements orientaux, ont un caractère superbe et sauvage sur le champ d'or dont l'éclat les rembrunit et les découpe. Ces vieilles mosaïques, exécutées probablement par des artistes grecs appelés de Constantinople, nous plaisent beaucoup plus que les mosaïques plus modernes qui visent au tableau : par exemple, celle qui couvre le mur de la galerie, du cùté de San-Basso, au-dessous de l'histoire d'Abraham, et qui représente le Jugement de Salomon, exécutée sur les cartons de Salviali. La mosaïque, comme la peinture sur verre, ne doit pas chercher l'imitation de la nature : des formes typiques bien arrêtées, des couleurs franches, de grands tons locaux, des fonds d'or éloignant toute idée de tableau, voilk ce qui lui convient. Une mosaïque est un vitrail opaque, comme un vitrail est une mosaïque transparente. La palette du maitre mosaïste se compose de pierres, celle du peintre verrier de pierreries : ni l'un ni l'autre ne doivent chercher la vérité.

Au bout de cette galerie, dans le tym])an d'une porte, nous avons beaucoup admiré une madouc assise sur un troue, entre saint Jean et saint Pierre, et présentant l'enfant Jésus aux fidèles. C'est une des plus belles mosaïques de Saint-Marc. La tête , avec ses

grnnils yeux fixes qni vous pénètrent sans vous regarder, a quelque chose d'impérial et d'inipéi'ieux dans sa douceur. On dirait qu'Hélène ou qu'Irène ont brodé à Byzance le coussin sur lequel elle repose : la mère de Dieu, comme le dit son monogramme grec, et la reine du ciel, ne pouvait être représentée

d'une façon plus majestueuse. Certaines barbaries de dessin qu'on pourrait croire hiératiques donnent à cette admirable figure un aspect d'idole, cVicone, pour nous servir du terme des chrétiens grecs, qui nous semble indispensable pour les sujets de sainteté.

Sous cette galerie il y a trois tombeaux, dont l'un, remarquable par son antiquité, représente Jésus-Christ et les douze apôtres rangés en file au-dessus d'une ligne de thuriféraires.

Pour en finir avec le Saint-Marc extérieur, entrons dans la chapelle du baptistère, qui ne se rattache à la cathédrale que par une porte de conomunication.

L'autel est fait d'une pierre rapportée de Tyr, en 1126, par le doge Domenico Michiel : selon la tradition, c'était sur cette pierre que montait Jésus-Christ lorsqu'il parlait aux Tyriens. Nous ne discuterons pas cette opinion populaire. Si elle est douteuse au point de vue historique, n'est-ce pas poétiquement une belle idée d'avoir .fait de ce quartier de roche, d'oii le réformateur, méconnu encore, annonçait la bonne nouvelle à la foule, un autel dans ce temple ruisselant d'or et rayonnant de chefs-d'œuvre? N'est-ce pas, en effet, sur cette humble pierre, divinisée par le pied du céleste prédicateur, que sont fondées toutes les cathédrales du monde chrétien?

Ce que les Espagnols appellent le retable, les Italiens la pala, et les Français le tableau d'autel, est formé d'un Baptême de Jésus-Christ par saint Jean ,

entre deux anges sculptés en bas relief; saint Théodore et saint Georges, à cheval, se font pendant de chaque côté, et au-dessus la

mosaïque offre un grand crucifiement avec les saintes femmes sur un fond d'or et d'architecture.

La coupole représente Jésus-Christ dans sa gloire, entouré d'une grande roue de têtes et d'ailes disposées en cercles. Cela reluit, palpite, papillote, flamboie et tourbillonne étrangement : anges, archanges, trônes, dominations, vertus, puissances, principautés, chérubins, séraphins, entassent leurs têtes oblongues, entrecroisent leurs ailerons diaprés de manière à former comme une immense rosace de tapis turc. Aux pieds de la Puissance se tord le démon enchaîné, et la Mort vaincue rampe devant le Christ triomphant.

La coupole suivimte , d'aspect très-singulier, noiis montz^e les douze apôtres baptisant chacun les gentils d'une contrée différente. Les catéchumènes, suivant l'usage antique, sont plongés dans une cuve ou un bassin jusqu'aux aisselles, et le manque de perspective leur donne des attitudes contraintes et des mines piteuses qui font ressembler ces baptêmes à des supplices. Les apôtres, aux yeux démesurés, aux traits durs et farouches, ont l'air de bourreaux et de tortionnaires. Quatre docteurs de l'Éghse, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Augustin et saint Ambroise, occupent les pendentifs. Les croix noires dont leurs dalmatiques sont semées ont quelque chose de sinistre et de funèbre.

Ce caractère est commun à toute la chapelle. Les mosaïques, d'une haute antiquité, les plus vieilles de l'église, y sont d'une barbarie féroce et révèlent un christianisme imj)lacable et sauvage.

Dans l'arc de la voûte, il y a un gi'aud médaillon représentant le Christ sous un aspect terrible ; ce n'est

plus]e Clirist doux et bloiul, le jeune Nazaréen aux yeux bleus que vous savez, mais un Cliiist sévère et lurmidable, avec une barbe qui s'échappe à Ilots gris comme celle de Dieu le père, dont il a l'âge, puisque le père et le iils sont coéternels ; des rides pleines d'éternités sillonnent son front, et sa bouche se contracte, prêle à lancer l'anathème : on dirait qu'il désespère du salut du monde qu'il a sauvé, ou qu'il se repent de son sacrifice. Shiva, le dieu de la destruction, n'aurait pas une face plus menaçante et plus sombre dans la pagode souterraine d'Ellora. Autour de ce Christ vengeur sont groupés les prophètes qui ont anncmcé sa venue.

Sur les murailles se déroule l'histoire de saint Jean- Baptiste. On y voit l'ange annonçant à Zacharie la naissance du Précurseur, sa vie au désert sous une peau de bête sauvagement héiissée, le baptême de Jésus- Christ dans le Jourdain, mosaïque plutôt hindoue que byzantine, plutôt caraïbe qu'hindoue, tant ce corps maigre et ces eaux figurées par des lanières bleues et blanches ont un aspect baroque ; la danse d'Hérodiade devant Hérode, la décollation et la présentation du chef coupé sur un plat d'argent, sujet favori de Juan Yaldes Leal. Dans ces derniers tableaux, Hérodiade, vêtue de longues dalmatiques bordées de menu vair, rappelle ces impératrices dissolues de Gonstantinople, ces grandes courtisanes du Bas-Empire, Théodora, par exemple, luxueuses, lascives et cruelles. Une symétrie singulière signale la scène du festin : pendant qu'Hérodiade apporte la tête coupée, un écuyer trancliant arrive avec un faisan sur un plat, à l'autre côté de la table. Cette cuisine et ce meurtre mêlés font un effet horrible dans sa naïveté.

Les fonts baptismaux se composent d'une va.sque de

marbre et d'un couvercle de Jjroiize dont les bas-reliefs modelés en 1545 par Desiderio de Florence et Tiziano de Padoue, tous deux élèves de Sansovino, rappellent les motifs de l'histoire de saint Jean. La statue du saint, aussi de bronze, est de Francesco Segala et couronne admirablement l'œuvre. Au mur est appliqué le tombeandu doge Andréa Dandolo.

Entrons maintenant dans la basilique. La porte est surmontée d'un saint Marc en habits pontificaux, d'après un carton du Titien, par les frères Zuccati, sur lesquels Geoi'ge Sand a fait sa charmante nouvelle des Maîtres mosaïstes. Cette mosaïque a un éclat qui fait comprendre que des rivaux jaloux aient accusé les habiles artistes d'employer la peinture au lieu de s'en tenir aux ressources ordinaires. L'imposte intérieure est un Christ entre sa mère et saint Jean-Baptiste, d'un beau style de Bas-Empire, imposant et sévère, disons-le tout de suite, pour n'avoir pas à détourner un instant les yeux de l'admirable spectacle qui va s'offrir à nous.

Bien ne peut se comparer à Saint-Marc de ^'enise, ni Cologne, ni Strasbourg, ni Séville, ni même Cordoue avec sa mosquée : c'est un eflet surprenant et magique. La première impression est celle d'une caverne d'or incrustée de pierreries, splendide et son:ibre, h la fois étincelante et mystérieuse. Est-on dans un édifice ou dans un immense écrin? Telle est la question que l'on s'adresse, car toute idée d'architecture est ici mise en défaut.

Les coupoles, les voûtes, les architraves, les murailles sont recouvertes de petits cubes de cristal doré, fabriqués à Murano, d'un éclat inalt("i'a])le, où la lumière frissonne comme sur les écailles d'un])oisson, et qui servent de chamj)à l'inépuisable fan-

taisie des mosaïstes. Où le fond d'or s'arrête, à hauteur de colonne, commence

un revt'tomonl do? niarlu'es les j)lit«; prc'cii ux et los jilns \ariés. Do la voûte descentluDO grande lampe en forme de croix ;i ([uatre branches, à pointes ileurdelisées, suspendue à une boule d'or découpée en filif^rane, d'uu effet merveilleux quand elle est allumée, effet (pie le diorama a rendu populaire chez nous. Six colonnes d'albâtre rubanné à chapiteaux de bronze doré, d'un corinthien fantasque, portent d'éléfrantes arcades sur lesquelles circule une tribune qui fait le tour de presque toute l'église. La coupole forme, avec le paraclet pour moyeu, des rayons pour jantes et<les douze apùtres pour circonférence, une immense roue de mosaïque.

Dans les pendentifs, de longs anges sérieux découpent leurs ailes noires sur un point illuminé de fauveslueurs. Le dôme central, qui se creuse à l'intersection, des bras de la croix grecque dessinée par le plan de la basilique, offre dans sa vaste coupe Jésus-Christ assis sur un arc de sphère, au milieu d'un cercle étoile soutenu par deux couples de séraphins. Au-dessous de lui la Mère divine, debout entre deux anges, adore son fds dans sa gloire, et les apùtres, séparés chacun par un arbre naïf qui symbolise le jardin des Oliviers, forment à leur maître une cour céleste; des vertus théologales et cardinales sont nichées dans les entre-colonnements des fenètrçs du petit dôme qui éclaire la voûte; les quatre évangélistes, assis dans des cabinets en forme de châteaux, écrivent leurs précieux livres au bas des pendentifs, dont la pointe extrême est occupée par des figures emblémа-

tiques répandant d'une urne inclinée sur leur épaule les quatre fleuves du paradis : le Gehon, le Pinson, le Tigre et l'Euphrate.

Plus loin, dans la coupole suivante, dont lecentre est rempli par un médaillon de la JMère de Dieu, les quatre animaux familiers des t'vangélistes, délivrés cette fois de

la tutelle de leurs maîtres, se livrent à la garde des saints manuscrits, dans des attitudes chimériques et menaçantes, avec un luxe de dents, de griffes et de gros yeux à en remontrer aux dragons des Hespérides.

Au fond du cul de four qui reluit vaguement derrière le grand autel, se dessine le Rédempteur sous une figure gigantesque et disproportionnée, pour marquer, selon l'usage byzantin, la dislance du personnage divin à la faible créature. Gomme le Jupiter Olympien, ce Christ, s'il se levait, emporterait la voûte de son temple.

L'atrium de la basilique, nous l'avons montré, est rempli par l'Ancien Testament : l'intérieur contient le Nouveau Testament tout entier, avec l'Apocalypse pour épilogue. La cathédrale de Saint-Marc est une grande Bible d'or historiée, enluminée, fleuronnée, un missel du moyen âge sur une grande échelle. Depuis huit siècles, une ville feuillette ce monument comme un livre d'images, sans pouvoir se lasser dans sa pieuse admiration. Près de l'image se trouve le texte : partout montent, descendent, circulent des inscriptions, deslégendes en grec, eu latin, des vers léonins, des versets, des sentences, des noms, des monogrammes, échantillons do la calhgraphie de tous les pays et de tous les temps ; partout la lettre noire trace ses jambages sur la page d'or, à travers le bariolage de la mosaïque : c'est plutôt en-

core le temple du Verbe que l'église de Saint-Marc, un temple intellectuel qui, sans se soucier d'aucun ordre d'architecture, se bâtit avec des versets de la vieille et delà nouvelle foi, et trouve son ornement dans l'exposé de sa doctrine.

Nous n'essayerons pas une description détaillée qui exigerait un ouvrage spécial, mais nous voudrions au moins pouvoir rendre l'impression d'éblouissement et de vertige que cause ce monde d'anges, d'apôtres, d'é-

vanfrélistes, de prophMcs, de iloclcurs, de figures de toute esi)èce, qui peuple les cuupoles, les voiites, les tympans, les arcs-doubleaux, les piliers, lespendentils, le moindre pan de muraille. Ici l'arbre généalogique de la ^'ierge étend ses rameaux touffus qui portent pour fruits des rois et des saints personnages, et remplit un vaste panneau de ses frondaisons étranges; là rayonne un paradis avec sa gloire, ses légions d'anges et ses bienheureux. Cette chapelle contient l'histoire de la Vierge; cette voûte déi'oule tout le drame de la Passion , depuis le baiser de Judas jusqu'à l'apparition aux saintes femmes, en passant par les agonies du jardin (les Oliviers et du Calvaire. Tous ceux qui ont témoigné pour J("sus, soit par la prophétie, soit par la prédication, soit par le martyre, sont admis dans ce grand Panthéon chrétien. "N'oilà saint Pierre crucifié la tète en. bas, saint Paul décapité, saint Thomas devant le roi indien Gondoforo, saint André souffrant son martyre; aucun des serviteurs du Christ n'est oublié, pas même saint Bacchus. Des saints grecs que nous connaissons peu, nous autres latins, viennent grossir cette multitude sacrée. Saint Phocas, saint Dimitri, saint Procope, saint Herniagoras, sainte I^uphémie, sainte Krasma, sainte Dorothée, sainte Thècle, toutes

les belles fleurs exotiques du calendrier grec, qu'on croirait peintes d'aj)rès les recettes du manuel de peinture du moine d'Aghia- Lavra, viennent s'épanouir sur ces arbres d'or et de])ierr6s précieuses.

A certaines heures, quand l'ombi-e s'épaissit, et que le soleil ne lance plus qu'un jet de lumière oblique sous les voûtes et les coupoles, il se produit d'étranges effets pour l'œil du poëte et du visionnaire. De fauves éclairs jaillissent brusquement des fonds d'or. Les petits cubes de cristal fournallent par])laces comme la

mer sous le soleil. Les contours des figures tremblent dans ce réseau scintillant ; les silhouettes si nettement découpées tout à l'heure se troublent et se brouillent à l'œil. Les plis roides des dalmatiques semblent s'assouplir et flotter : une vie mystérieuse se glisse dans ces immobiles personnages byzantins ; les yeux fixes remuent, les bras au geste égyptien s'agitent, les pieds scellés se mettent en marche ; les chérubins font la roue sur leurs huit ailes ; les anges déploient leurs longues plumes d'azur et de pourpre clouées au mur par l'implacable mosaïste ; l'arbre généalogique secoue ses feuilles de marbre vert; le lion de Saint-Marc s'étire, bâille, lèche sa patte griflïie ; l'aigle aiguise son bec ot lustre son plumage ; le bœuf se retourne sur sa litière et rumine en faisant onduler son fanon. Les martyrs se relèvent de leurs grils ou se détachent de leurs croix. Les prophètes causent avec les évangélisles. Les docteui'S fout des observations aux jeunes saintes, qui sourient de leurs lèvres de porphyre ; les personnages des mosaïques deviennent des processions de fantômes qui montent et descendent le long des murailles, circulent dans les tribunes et passent devant vous en secouant l'or chevelu de leurs gloires. C'est un éblouissement, un vertige, une hallucination! Le sens vé-

ritable de la cathédrale, sens])rofond, mystérieux, solennel, semble alors se dégager. On dirait qu'elle est le temj)le d'un christianisme antérieur au Christ, une église faite avant la religion. Les siècles se reculent dans des perspectives infinies. Cette Trinité n'est-elle pas une trimurti? Cette Vierge tient-elle sur ses genoux liorus ou Crichna ? est-ce Isis ou Parvati ? Cette figure en croix souffre-t-elle la Passion de Jésus ou les épreuves de Wishnou? Sommes-nous dans l'Egypte ou dans l'Lide, dans le temple de Kainak ou la pagode de Jaggernat?

ITAI.IA. 125

Ces ligures à poses cuiitraïutcs diUèreul-clles hcaucijup des processions d'iiiéroglyphes coloriés ([iii lounient aulûur des])ylùiies ou s'enfoncent dans les syringes?

Quand ou ramène les yeux de la voûte \ers le sol, un aperçoit à gauche la petite chapelle élevée à un Christ miraculeux, qui, frappé par un profanateur, versa du sang. Son dôme, supporté par des colonnes dune rareté excessive, dont deux en porphyre blanc et noir, a pour couronnement une boule formée d'une agate la plus grosse qui soit au monde.

Au fond se déploie le chœur, avec sa balustrade, ses colonnes de porphyre, sa rangée de statues sculptées par les frères de Massegne, et sa grande croix de métal de Jacopo Benato, ses deux chaires en marbres de couleurs, et son autel qu'on entrevoit sous un dais, entre quatre colonnes de marbre grec, ciselées comme un ivoire chinois par de patientes mains qui ont inscrit toute l'histoire de l'Ancien Testament en figurines hautes de quelques pouces.

La pala de cet autel, qu'on appelle la pala d'Oro, a pour étui un tableau à compartiments en style du Bas- Empire. La pala elle-même est un fouillis éblouissant d'émaux, de camées, de nielles, de perles, de grenats, de saphirs, de découpures d'or et d'argent, un tableau de pierreries représentant des scènes de la vie de saint Marc, entouré d'anges, d'apôtres et de prophètes; cette pala a été faite à Constantinojjle en 976, et restaurée en 1342 par Giambi Bonasegna, qui, en signant son travail, demanda pieusement des prières pour lui.

L'arrière-autel, l'autel cry])tique, a de remarquable ses colonnes d'albâtre, parmi les(pielles il y en a deux d'une transparence extraordinaire. Près de cet autel se trouve la merveilleuse porte de bronze où Sansovino a encastré à coté du sien les portraits du Titien, dePalma

et de l'Arétin, ses grands amis. Cette porte conduit à une sacristie dont le plafond est fleuri d'une admirable mosaïque en arabesque, exécutée par Marco Rizzo et Francesco Zuccato, sur le dessin du Titien. Il est impossible de rien voir de plus riche, de plus élégant et de plus beau.

Il nous faudrait plus d'espace que nous n'en avons h notre disposition pour décrire en détail la chapelle de Saint-Clément, de laA'ierge des Mâles (dei Mascoli), où il y a un retable magnifique de Nicolas Piîano, et les merveilles d'art que l'on rencontre à chaque coin : tantôt c'est une madone avec son bambin en albâtre, et d'une suavité exquise, tantôt un bas-relief d'un travail charmant, où des paons se font un nimbe de leur queue, ou bien une ogive turque brodée de dentelles arabes, un disque d'arabesques en émail, une paire de candélabres de bronze, d'une cise-

lure à décourager Benvenuto Cellini, quelque objet d'art ou de dévotion curieux ou vénérable.

Le pavage en mosaïque, qui ondule comme une mer, par suite de l'ancienneté et du tassage des pilotis, olfre le plus merveilleux bariolage d'afabesques, de rinceaux, de fleurons, de losanges, d'entrelacs, de damiers, de grues, de grifi"ons, de chimères lampassées, ailées, onglées, rampant, grimpant comme les monstres de l'art héraldique. Il y a Ik de quoi Iburnir de dessins pour des siècles la manufacture desGobelins et celle de JJeauvais. On est vraiment efl'rayé, confondu de la faculté créatrice déployée par l'homme dans la fantaisie ornementale. C'est tout un monde aussi varié, aussi touffu, aussi fourmillant que l'autre, et qui ne tire ses formes que de lui-même.

(_Juo de temps, de soins, de patience et de génie, quelle dépense pendant huit siècles il a fallu pour cet

immense entassement de richesses et de clict's-d'œuvre ! combien de sequins d'or se sont fondus dans le verre des mosaïques! combien de temples antiques et de mosquées ont cédé leurs colonnes pour supporter ces coupoles! que de carrières ont épuisé leurs veines pour ces dalles, ces piliers et ces revêtements de brocatelle de Vérone, de portor, de lumachelle, de blcutine, d'albâtre roux, de cyphise, de granit veiné, de granit mosaïcain, de vert antique, de porphyre rouge, de porphyre noir et blanc, de serpentine et de jaspe! Quelles armées d'artistes, se succédant de générations en générations, ont dessiné, ciselé, sculpta dans cette cathédrale! Sans parler des inconnus, des humbles ouvriers du moyen âge que recouvre la nuit des temps, qui se sont ensevelis dans leurs œuvres, quelle liste de noms l'on pourrait dresser, dignes d'être inscrits sur le livre d'or de l'art!

Parmi les peintres qui ont fourni les cartons des mosaïques, car il n'y a pas un seul tableau dans Saint- Marc; on compte Titien, Tintoret, Palma, le Padouan, Salviati, Aliense, Pilotti, Sébastien Rizzi, Tizianello ; parmi les maîtres mosaïstes, en tète desquels il faut j)lacer le vieux Pétrus, auteur du Christ colossal qui occupe le fond de l'église, les frères Zuccati, Bozza, Yincen/.o Bianchini, Luigi Gaetano, Michel Zambono, Giacomo Passerini ; parmi les sculpteurs, -tous gens d'un talent prodigieux et qu'on s'étonne de ne pas voir plus connus, Pierre Lombard, Campanato, Zuanne Alberghetti, Paolo Savi, les frères délie Massegne, Jacopo lienato, Sansovino, Pier-Zuana délie Campane, Lorenzo Breghno, et mille autres, dont un seul suflirait à la gloire d'une époque.

Saint-Marc, quoique nous ne soyons pas dans un siècle bien fervent, a toujours dans quelque angle un petit groupe de fidèles qui écoute une messe, ou des dévots

isolés qui prient devant un saint spécial, une madone chérie ou privilégiée. Les vieilles femmes abondent comme partout; mais il y en a aussi de jeunes dont la ferveur n'est pas moindre, qui Laiseut le pied des statues, promènent leurs mains sur les images en trai^'ant une croix, et recueillent avec leurs lèvres les atomes de sainteté ramassés par leurs doigts, respectables puérilités, enfantillage de la foi vive, dont on peut sourire, mais qui attendrissent. Il y a de ces images des marbres les plus durs, de ceux qui font rebrousser le ciseau du sculpteur, usées et fondues comme de la cire sous l'ardeur et la persistance de ces baisers !

Nous avons vu un baptême à Saint-Marc, qui ressemble à tous les baptêmes, sauf ce détail : l'enfant est emporté dans une petite

châsse vitrée dont un carreau seul est ouvert, comme si l'eau lustrale venait d'en faire un saint.

Devant l'église s'élèvent les trois étendards supportés par des piédestaux de bronze d'Alessandro Leopardo, représentant des divinités marines-, des Chimères d'un travail exquis et d'un poli admirable. Ces trois étendards symbolisaient autrefois les royaumes de Chypre, Candie et Morée, ces trois possessions maritimes de Venise. Maintenant, le dimanche, la bannière noire et jaune de l'Autriche Hotte seule à la brise qui vient de Grèce et d'Orient !

Le palais ducal.

Le palais ducal, clans la forme où nous le voyons aujourd'hui, date de Marino Faliero, et succède à un plus ancien comraenci' en 809, sous Angelo Participazio, et continui' parles différents doges. C'est Marino Faliero qui fit bâtir, en 1355, telles qu'elles sont, les deux façades qui regardent le Mule et la Piazzetta ; cette construction ne porta bonheur ni à l'ordonnateur ni h. l'architecte : l'un fut décapité et l'autre])endu. Seulement, il est fâcheux pour le parallélisme de fatalité de la légende que l'architecte du palais ne soit pas Philippe Galendario, comme on l'a cru jusqu'ici, mais bien Pietro Bassagio, ainsi que le prouve un document découvert par l'abbé Cadorin. Pourtant l'historiette a une chance de se rattraper. Caleudario travailla aux sculptures des chapiteaux de la première galerie, qui sont des chefs-d'œuvre d'arabesque et d'ornementation : ce fil suffit h rattacher sa pendaison à l'intluence sinistre du palais ducal.

Un entre dans cet étrange édifice, à la fois palais, sénat, tribunal et prison sous le gouvernement de la république, par une

charmante porte à l'angle de Saint-

Marc, entre les piliers de Saint-Jean d'Acre et IV'norme colonne trapue supportant tout le poids de l'immense muraille de marbre blanc et rose qui donne tant d'originalité à l'aspect du vieux palais des doges. Cette porte, appelée délia Garta, d'un goût charm.ànt d'architecture, ornée de colonnettes, de trèlles et de statues, sans compter l'inévitable lion ailé et le saint Marc de rigueur, conduit par un passage voûté dans la grande cour intérieure : cette disposition assez singulière d'une entrée placée en dehors, pour ainsi dire, de l'édifice où elle conduit, a l'avantage de ne déranger en rien l'unité des façades, que ne trouble aucune saillie, excepté celle des fenêtres monumentales.

Avant de passer sous son arcade, donnons un coup d'oeil à l'extérieur du palais pour en remarquer quelques détails intéressants. Au-dessus de la grosse et robuste colonne dont nous venons de parler, il y a un bas-relief d'aspect farouche i-eprésentant le Jugement de Salomon, avec le costume moyen âge et une certaine barbarie d'exécution qui rend le sujet difficile à reconnaître. C'est à ce bas-relief que vient aboutir la longue colonnette torse qui cordonne chaque angle de l'édifice. A l'autre coin, du côté de la mer, on voit Adam et Eve décemment habillés d'une feuille de figuier, et à l'angle qu'échancre le pont de la Paille, le patriarche Noé, dont Sem et Japhet recouvrent la nudité, tandis que Cham, le fils peu respectueux, ricane à l'écart sur le retour du mur. Le bras du vieillard, traité avec une fine sécheresse gothique, laisse voir tous les muscles et toutes les veines.

A la façade de la Piazzetta, au second rang de galerie, deux colonnes de marbre rouge indiciuenl la place d'où on lisait les sen-

tences de mort, coutume qui existe encore aujourd'hui. Un vante aussi beaucouj) le trci-

zièrae chapiteau de la f^alerio iiiféricuro, on partant de Saint-Marc, qni contient, en hnit conipartinienls, autant d'épocpies delà vift humaine très-finement rendues. Au reste, tous les chapiteaux sont d'un goût exquis et d'une varitUé inépuisable. Pas un ne se répète. Ils contiennent des chimères , des enfants, des an^'es, des animaux fantastiques, quelquefois des sujets de la liible ou de riiistoire, entremêlés à des rinceaux, à des acanthes, à des fruits et des fleurs qui font merveilleusement ressortir la i)auvreté d'invention de nos architectes modernes : plusieurs portent des inscriptions h demi effacées en caractères gothiques, qui exigeraient, pour être lues couramment, un paléographe habile ; on compte dixsept arcades sur le î\lùle et dix-huit sur la Piazzetta. La porte délia Carta vous conduit à l'escalier des Géants, qui n'a rien de gigantesque par lui-même, mais qui tire son nom de deux colosses de Neptune et de Mars d'une douzaine de pieds de proportion, de Sansovino, posés sur les socles en haut de la rampe. Cet escalier, conduisant du pavé de la cour à la seconde galerie qui règne à l'intérieur comme à l'extérieur du palais, a été élevé, sous le dogat d'Agostino Barbarigo, par Antonio Rizzo. Il est en marbre blanc, et décoré par Dominique et Bernardiu de Mantoue d'arabesques et de trophées d'un relief très-faible et d'une perfection à désespérer tousles ornemanistes, ciseleurs et nielleui's du monde. Ce n'est plus de l'architecture, c'est de l'orfèvrerie comme Benvenuto Gellini et Yechte jjourraient seuls la faire. Chaque morceau de cette balustrade découpée à jour est un monde d'invention; les armes et les casques de chaque bas-re-

lief, tous dissemblables, sont de la fantaisie la plus rare et du style le plus pur ; l'épaisseur même des marches est niellée d'ornements exquis, et pourtant qui est-ce qui connait Dominique

et Bernardin de Mantoue? La mémoire humaine, déjà fatiguée d'une centaine de noms illustres, se refuse-.à^ en. retenir davantage et laisse à l'oubli des noms qui méritaient la gloire.

Au bas de cet escalier sont posées, à la place où l'on met habituellement les pommes de rampe, deux cor-* beilles de fruits usés par la main de ceux qui montent. Un de ces esprits fins qui veulent trouver malice partout prétend que ces corbeilles de fruits signifiaient l'état de maturité où devaient être ceux qui se rendaient au sénat pour traiter des affaires de la ^'publique. Dominique et Bernardin, s'ils revenaient au monde, seraient sans doute bien surpris du sens profond que prête l'esthétique au marbre qu'ils ont taillé sans autre souci que celui de la beauté, en humbles et grands artistes qu'ils étaient. Les statues de Neptune et de Mars, malgré leur grande taille et le renflement exagéré de leurs muscles, sont un peu molles, considérées absolument; mais liées à l'architecture, elles tiennent leur place d'une façon hautaine et majestueuse. La plinthe porte le nom de l'artiste, que nous jugeons supérieur dans ses statuettes d'apôtres et sa porte de la sacristie à Saint- Marc.

Arrivé au haut de cet escalier, si l'on se retourne, l'on a devant soi la façade interne de la])orte de Bartolomeo toute fleuronnée de volutes, toute plaquée de colonnettes et de statues, avec des restes de])einture bleue étoilée d'or dans les tympans des arceaux. Parmi les statues, une surtout est très-remarquable : c'est une Lve, par Antonio Rizzo de Vérone, sculptée en 1471. Une certaine timidité gothique rrgne encore dans ses formes char-

mantes, et sa pose ingé-nue rappelle avec une adorable gaucherie l'altitiHli! de l;i \rnus de Médicis, cette Eve païenne (|ui retient de la main une

feuille de figuier absente. Les artistes antérieurs à la Renaissance, qui avaienlpeu d'occasions de traiter le nu, y mettent une sorte d'embarras pudique et de naïveté enfantine qui nous plait extrêmement. L'autre face qui regarde les citernes a été bâtie en 1607 eu style Renaissance, avec des colonnes et des niches renfermant des statues antiques venant de Grèce, qui représentent des guerriers, des drateurs et des divinités. Une horloge et une statue du duc Urbin, sculptée par Gio. Randini de Florence, en 1625, complète cette façade sévère et classique.

En laissant tomber vos yeux vers le milieu de la cour, vous apercevez comme de magnifiques autels de bronze. Ce sont des bouches de citernes de Nicole" de Conti et de Francesco Alberghelti. L'une date de 1556, l'autre de 1559. Toutes deux sont des chefs-d'a:'uvre. Elles représentent, outre l'accompagnement oljligé de grillons, de sirènes, de chimères, diflerents sujets aquatiques tirés de l'Écriture. On ne saurait imaginer la richesse d'invention, le goût exquis, la perfection de ciselure, le fini du travail de ces margelles de puits que rehaussent le poli et la patine du temps. L'intérieur même de la bouche, garni de lames de bronze, est ramage d'un damas d'arabesques. Ces deux citernes passent pour contenir la meilleure eau de Venise. Aussi sont-elle très-fréquentées, et les cordes qui tirent les seaux ont- elles produit dans le rebord d'airain des entailles de deux ou trois pouces de profondeur.

Dans aucun endroit de Venise, vous ne trouverez un lieu plus propice pour étudier l'intéressante classe des porteuses 'd'eau,

dont la beauté est célèbre un peu graluiteinent, à notre avis; car, pour quelques jolies, nous en avons vu beaucoup de laides et de vieilles. Leur costume est assez caractéristique : elles sont coift'ées d'un

chapeau d'homme en feutre noir et vêtues d'un grand jupon de drap noir qui leur monte sous les aisselles, comme une taille de l'Empire ; leurs pieds sont nus, ainsi que leurs jambes, quelquefois cependant entourées d'une espèce de kuémis, ou bas coupé, à la mode des paysans de la Huerta de Valence. Une chemise de grosse.toile, plissée à la poitrine et à manches courtes, complète le costume. Elles portent leur denrée sur l'épaule dans deux seaux de cuivre rouge qui se font équilibre. La plupart de ces femmes sont Tyroliennes.

Au moment où nous étions arrêtés au haut de l'escalier, il y avait, penchée sur la margelle d'airain de la citerne de Nicole de Couti, une de ces jeunes Tyroliennes qui tirait à elle avec assez d'effort, car elle était petite et délicate, une de ces marmites pleines d'eau. Sa nuque inclinée laissait voir, sous son chapeau masculin, une torsade de jolis cheveux blonds et un commencement d'épaules assez blanches, où le hâle n'avait pas encore fait fondre entièrement la neige de la montagne. Un peintre en eût fait le sujet d'un agréable tableau de genre : nous préférons de beaucoup à cette méthode de marcher courbée entre deux seaux l'habitude espagnole et africaine de porter de l'eau sur la tête dans une amphore en équilibre. Les femmes prennent ainsi une noblesse de port étonnante. A la manière dont elles sont hanchées et piétées, on dirait de statues antiques. Mais en voilà assez sur les porteuses d'eau.

Près de l'escalier des Gréants, l'on voit une inscription encadrée d'ornements et de figurines par Alessandro Yittoria, qui rappelle le passage d'Henri III à Venise, et plus loin, dans la galerie, h l'entrée de l'escalier d'or, deux statues d'Antonio As])etli, Hercule et Atlas pliant sous le firmament étoile dont le robuste héros va prendre le poids sur son col de bœuf. Cet es-

calior, très-mafiuiii<[uo, oriu' de stius de Vitloria el de pciiil lires de Giamljutista, est de Saiisoviuu et cuuduil à la bibliothèque, qui occupe maiulenaut plusieurs salles du palais des Doj,'es; essayer de les décrire les unes 'après les autres serait uu travail de patience et d'éruditiou (j[ui demanderait un volume el conviendrait plulO>t à un guide spécial ({u'à uu recueU d'impressions de voyaire.

L'ancienne salle du ^'rand Conseil est une des plus vastes que l'on puisse voir. La cour des Lions, de l'Alliamhra, y tiendrait h l'aise. Quand on y entre, l'on reste frappé d'étonnement. Par un eiïet assez fréquent en architecture, cette salle parait heaucoup plus grande que le bâtiment ([ui la renferme. Une boiserie sombre et sévère, où les armoires à livres ont remplacé les stalles des anciens sénateurs, sert de plinthe à d'immenses peintures qui se déroulent tout autour de la muraille, interrompues seulement par les fenêtres, sous une ligne de portraits de doges et un plafond colossal tout doré, d'une richesse et d'une exubérance d'ornementation incroyable, à grands compartiments, ciu-rés, octogones, ovales, avec des ramages, des volutes et des rocailles d'un goût peu approprié au style du palais, mais si grandiose et si magnifique qu'on en est tout ébloui. Malheureusement,])our cause de réparations indispensables, l'on a retiré maintenant les toiles de Paul Véronèse, de Tintoret, de Palma le jeune et autres grands

maîtres, qui remplissaient ces cadres supeHjCs. Nous avons beaucoup regretté de ne pouvoir admirer cette Venise personnilière par Paul Véronèse, si radieuse et si liée,et qui semble l'incarnation même du génie de ce grand maitre.

Un des côtés de la salle, celui de la porte d'entrée, est occupé tout entier par un gigantesque paradis de

Tintoret, qui contient tout un monde de figures. L'esquisse d'un sujet analoi^ue, que l'on voit au jnusée du Louvre, à Paris, peut donner l'idée de cette composition, dont le genre plaisait au génie fougueux et tumultueux de ce mâle artiste, qui remplit si bien le programme de* son nom, Jacopo RoLusti. C'est en effet une robuste peinture, et il est dommage que le temps l'ait si fort assombrie. Les ténèbres enfumées qui la couvrent conviennent presque autant à un enfer qu'à une gloire. Derrière cette toile, circonstance que nous n'avons pas été à même de vérifier, il existe, dit-on, un ancien paradis, peint sur le mur, en camaïeu vert, par Guariento de Padoue, en l'an 1365. Il serait curieux de pouvoir comparer ce paradis vert à ce paradis noir. Il n'y a que A'enise pour avoir de la peinture sur deux rangs de profondeur.

Cette salle est une espèce de musée de Versailles de riiistoire vénitienne, avec cette différence que, si les ex-])loits sont moindres, la })einlure est bien meilleure. Voici les sujets de ses tableaux, la plupart de dimensions énormes : le pape Alexandre III reçu par le doge Ziani ; le pape donnant la corne au doge (c'est ainsi que s'appelle le bonnet dogal, d'où sort, en effet, un bec recourbé); les ambassadeurs se présentant à l'empereur Frédéric Barberousse, à Pavie, de Tintoret; le pape donnant le bâton de maréchal au doge (jui s'emlKii-({ue, de F. Bassan; le doge béni parle paj)e, du Fiamingo; Otlion, fils de Frédéric, fait prisonnier

par les Vénitiens, de Tintoret; Othon traitant do la paix avec le pape; Frédéric et le pape, de F. Zuccato; arrivée du pape, de l'empereur et du doge à Aucune, par Cirolamo Gambarale ; le pape offrant des j)résents au doge dans Saint-Pierre de Rome, de Ciulio del Moro; le retour du doge Andréa Coiitarini, vain(|uuur desGé-

nois en 1378, de Paul Véronèse dans sa vieillesse, mais toujours digne du maitre; Baudouin élu empereur à Gonstantinople, dans l'église de Sainte-Sophie, de A. Vicentino; Baudouin couronné empereur par le doge Enrico Dandolo^ de l'Aliense; Gonstantinople prise pour la première fois par les Vénitiens, ayant h leur tête le vieux Dandolo, de Palma le jeune, et pour la seconde fois par les Vénitiens alliés aux croisés, en 1204, d'Andréa Vicentino; Alexis, fds de l'empereur Isaac, invoquant la protection des Vénitiens en faveur de son père; l'assaut de Zara, de Vicentino; la prise de Zara, de Tintoret; la ligue du doge Dandolo avec les croisés dans l'église Saint-Marc, de Jean Leclerc; .sans compter les figures allégoriques de l'Aliense et de Marco Vecellio, logées dans les embrasures, les angles et les impostes, qui ne peuvent recevoir de grandes compositions historiques.

On ne saurait imaginer un coup d'œil plus merveilleux que cette salle immense entièrement recouverte de ces pompeuses peintures où excelle le génie vénitien , le plus habile dans l'agencement de grandes machines. De toutes parts, le velours miroite, la soie ruisselle, le taffetas papillote, le brocart d'or étale ses orfrois grenus, les pierreries font bosse, les dalmatiques rugueuses s'enroulent , les cuirasses et les morions aux ciselures fantasques se damasquinent d'ombre et de lumière et lancent des éclairs comme des miroirs ; le ciel ouate de ce bleu particulier à Venise

l'interstice des colonnes blanches, et sur les marches des escaliers de marbre s'étagent ces groupes fastueux de sénateurs, d'hommes d'armes, de patriciens et de pages, personnel ordinaire des tableaux vénitiens.

Dans les batailles , c'est un chaos inextricable de galères aux châteaux à trois étages, de trinquets de gabie,

de huniers, de triples éventails de rames, détours, de machines de guerre et d'échelles renversées entraînant leurs grappes d'iiommes; un mélange étounaul de comités, de-garde-chiourme, de forçats, de matelots et d'hommes d'armes, s'assommant avec des masses, des coutelas et des engins barbares, les uns nus jusqu'à la ceinture, les autres vêtus de harnois singuliers , ou de costmnes orientaux d'un goût capricieux et baroque, comme ceux des Turcs de Rembrandt ; tout cela Iburmille et se débat sur des fonds de fumée et d'incendie ou sur des vagues faisant faisant jaillir entre les galères qui se choquent leui's longues lanières vertes que termine un Hocon d'écume. Il est fâcheux pour beaucoup de ces peintures que le temps soit venu ajouter sa fumée à celle du combat ; mais si l'œil y perd, l'imagination y gagne. Les années donnent plus qu'elles n'otent aux tableaiLX où elles travaillent. Bien des chefsd'œuvre doivent une partie de leur mérite à la patine dont les siècles les dorent.

Au-dessus de ces grandes machines historiques circule une rangée de portraits de doges par Tintoret, Bassan et d'autres peintres ; ils ont, en général, la mine enfumée et rébarbative, quoiqu'ils n'aient point de barbe, contrairement à l'idée (ju'on s'en fait. Dans un coin, l'œil s'arrête sur un cadre vide et noir, qui fait un trou sombre comme une tomlje dans la galerie chronologique. C'est la place que devait occuper le j)urlrait de Marino Fa-

liero, et'que représente celle inscription : Locus Marini Phalelri , decapitall pro criminiOus. Toutes les effigies de Marino Faliero furent également détruites, de sorte que sou portrait est j)our ainsi dire introuvable. On prétend cependant qu'il en existe un chez un amateur h Vérone. La république aurait voulu supprimer le souvenir de ce vieillard oigueilleux, qui

la mil à deux doii,'ts do sa perte, pour une plaisanterie de jeune homme sulTisamment punie par ([uelques mois de prison. Pour en finir avec Marino Faliero, disons qu'il ne fut pas décapité au haut de l'escalier des Géants, comme on le représente dans quelques estampes, par la raison que cet escalier ne fut bâti que cçut cinquante ans plus tard , mais bien à l'angle opposé , à l'autre bout de la galerie, sur le palier d'une rampe démolie dejmis.

En sortant sur le balcon de la grande croisée, on aper(;oit , outre la perspective de Saint-Georges Majeur et de la Giudecca, dans le portant de la fenêtre à gauche, une jolie statuette de saint Georges, de Canova, lorsqu'il étudiait encore chez le sculpteur Torretti, et que nous préférons à ses ouvrages classiques; elle fait pendant à un saint Théodore, saint Michel ou tout autre samt guei'rier d'une tournure charmante et superbe, qu'elle ne vaut pas, mais dont elle soutient le voisinage.

Nous allons nommer, sans les prétendre décrire en détail, les salles les plus célèbres du palais : la chambre (Ici. Scarlatti; la cheminée est couverte de bas-reliefs en marbre du plus fin travail. On y voit aussi placé en imposte un très-curieux bas-relief de marbre représentant le doge Loredan à genoux devant la Vierge et l'Enfant, en compagnie de plusieurs saints, admirable ouvrage d'un artiste inconnu. La salle de l'Ecu : c'est là qu'on bla-

sonnait les armoiries du doge vivant; elle est tapissée de cartes géographiques de l'abbé Grisellini , qui retracent les découvertes de]\Iarc-Paul, si longtemps traitées de fabuleuses, et d'autres illustres voyageurs vénitiens, tels que Zeni et Cabota. On y conserve une mappemonde gravée sur bois, trouvée sur une galère turque, d'une configuration baroque, selon les idées orientales , et toute chamarrée de

lettres arabes découpées avec une finesse merveilleuse, et un grand plan de Venise à vol d'oiseau, dont la matrice se trouve au musée Gorrer, par Albert Durer, qui a séjourné longtemps dans la ville des Doges. Ce grand artiste, à la fois si fantastique et si exact, qui introduisit la chimère dans les mathématiques , a retracé la ville d'or, la città d'oro, comme la nomme Pétrarque, telle qu'elle était à cette époque, avec uue minutie scrupuleuse et un caprice étrange. Il a placé dans la mer, entre la Piazzetta et Saint-Georges, un Neptune symbolique coiifé de madrépores, ceint de joncs marins, tout hérissé , tout squammeux , frappant l'eau de nageoires onglées et secouant une barbe déchiquetée comme les lambrequins d'un blason allemand. Quatre vents, les joues ballonnées, indiquent les quatre points cardinaux. , Des embarcations bizarres, galères, galéasses, bombardes, argosils, orgues, ilùtes, caraques, nefs de toutes sortes, emblème du commerce du monde, sillonnent une mer guillochée en petites vagues, oii sautent des dauphins aux fosses béantes. Dans ce plan, le Gampanile n'est pas encore coiffé de son clocher aigu : c'est une simple tour. LaZecca et laBibliothèque n'ont pas la forme qu'elles ont aujourd'hui ; la Douane de mer est à sa place , bâtie autrement , mais l'église délia Salute n'existe pas. A la place où s'éleva])lus tard le Rialto, il y a un pont de bois garni de planches, dont le milieu est occupé jjar un tablier (jui se lève avec des chaînes.

En général, l'aspect do la ville est' le même, car depuis trois siècles on n'a pas mis uue jùcrre sur l'autre dans les villes d'Italie.

Continuons la nomenclature et citons encoi'c la salle des jjiii-losophes : on y remanpie une très-belle cheminée de Pierre Lombard; la salle des Stucs, ainsi nommée à cause de sou ornemcntatiun : elle renferme des

peintures de Salviati , de Pordenone et du Bassan , la Vierge , une Descente de croix et la Nativité de Jésus- Christ; la salle du banquet : c'est là que le doçre donnait certains repas d'étiquette, des dîners diplomatiques, comme on dirait aujourd'hui ; on y voit un portrait d'Henri III, de Tintoret , très -vigoureux et trèsbeau, et en face de la porte, l'Adoration des Mages, chaude peinture de Bonifazio, ce grand maître dont nous ne possédons presque rien k Paris; la salle des Quatre-Portes : elle est précédée d'un salon carré dont le plafond, peint par Tintoret, représente la Justice qui donne l'épée et la balance au doge Priuli.

Les quatre portes sont décorées de statues d'une grande tournure par Giulio del Moro, Francesco Caselli, Girolamo Gampagna, Alessandro Vittoria; les peintures qui l'enrichissent sont des chefs-d'ceuvre : on y admire le doge Marino Grimani agenouillé devant la sainte ^'ierge, avec saint Marc et d'autres saints, de Contarini ; le doge Antoine Grimani en pareille attitude devant la figure de la Foi, de Titien , blonde et superbe peinture où le style d'apparat ne nuit en rien à la simplicité. En face, Carletto Gagliari a peint le doge Cicogna recevant les ambassadeurs de Perse, belle occasion de brocarts ramages, de turbans, d'aigrettes et d'égrcuement de perles pour un artiste de l'école et de la famille de Paul Véronèse. Une immense composition d'André Michel , dit le "\'incentiuo, représente l'arrivée d'Henri III au Lido de Venise où

il est reçu par je doge Mocenigo, le patriarche trévisan et les magistrats , sous l'arc de triomphe élevé à cette occasion, sur les dessins de Palladio. Cette grande machine a l'aspect opulent et fastueux, comme toutes les peintures du bon temps de celte école vénitienne, née ixjur i)eindie le luxe.

Un tableau du mi^me Carlo G;t^'liari, représentant le doge donnant audience à des ambassadeurs d'Etat, comj)lète la symétrie. Les caissons du plafond ont été distribués par Palladio; les stucs sont de Yittoria et de Bombarda, d'après les dessins de Sansovino ; une Venise de Tintoret, conduite par Jupiter sur l'Adriatique, au milieu d'un cortège de divinités, occupe le compartiment central.

Passons de cette salle dans l'Anti-CoUegio, c'est la salle d'attente des ambassadeurs ; l'architecture est de Scamozzi. Les envoyés des diverses puissances qui venaient présenter leurs lettres de créance à la sérénissime République ne devaient guère être pressés d'être introduits : les cliel's-d'œuvre entassés comme à plaisir dans cette antichambre splendide, ont de quoi faire prendre patience. Les quatre tableaux placés près de la porte sont de Tintoret, et de ses meilleurs. Nous ne connaissons de lui, qui soit de cette force, que VAdum et Eve et VAbel et Gain, de l'Académie des Beaux- Arts; en voici les sujets : Mercure et les Grâces, les Forges de Vidcain, Pallas accompagnée de la joie et de l'abondance, qui chasse Mars; Ariane consolre par Bacc/ius. A part quelques raccourcis un peu forcés, quelques attitudes violentes dont la difficulté plaisait h ce maître, on ne peut que louer la mâle énergie de la touche, la chaleur du coloris, la vérit(,' des chairs, la puissance de vie et cette grâce virile et charmante qui

dislingueJes talents forts lorsqu'ils ont à rendre des .sujets .suaves.

Mais la merveille de ce sanctuaire de L'art est VKnlèvement d'Europe, par Paul Véronèse. La belle jeune fille est a.ssise, comme sur un trône d'argent, sur le dos du taureau divin, dont le poitrail de neige va s'enfoncer dans la mer bleue qui tâche d'atteindre de ses lames amoureuses la plante des pieds qu'Europe relève

par une enfantine penr de se mouiller, détail ing(5nieux des métamorphoses que le peintre n'a eu garde d'oublier. Les compagnes d'Iuirope, ne sachant pas qu'un dieu se cache sous la noble forme de ce bel animal si doux et si familier, s'empressent sur la rive et lui jettent des guirlandes de Heurs, sans se dou^^r qu'Europe, ainsi enlevée, va nommer un continent et devenir la maîtresse de Zeus aux noirs sourcils et à la chevelure ambroisienne. Quelles belles épaules blanches ! quelles nuques blondes aux nattes enroulées ! quels bras ronds et charmants! quel sourire d'éternelle jeunesse dans cette toile merveilleuse , où Paul ^'éronèse semble avoir dit son dernier mot! Ciel, nuages, arbres, fleurs, terrains, mer, carnation, draperies, tout parait trempé dans la lumière d'un Elysée inconnu. Tout est ardent et frais comme la jeunesse, séduisant comme la volupté, calme et pur comme h. force; rien de maniéré dans cette grâce, rien de malsain dans cette rayonnante allégresse : devant cette toile, et c'est un bien grand éloge pour ^^'atteau, nous avons pensé au Départ pour Cythèrc. Seulement, ;i la clarté des quinquels de l'Opéra, il faut substituer le jour splendide de l'Orient ; aux mièvres poupées de la Régence, en robes de taffetas chiffonné, des corps super])es, où la beauté grecque s'assouplit sous la volupté véni-

tienne, et que caressent des draperies souples et vivantes. Si Ton nous donnait h choisir un morceau unique dans toute l'amvre de ^'éronèse, c'est celui-là que nous préférerions : c'est la plus belle])erle de ce riche écrin.

Au plafond, le grand artiste a fait asseoir sa clière Venise sur un trône d'or, a\ec cette ampleur étoffée et cotte grâce abondante dont il a le secret. Pour cette Assomption, où Venise remplace la Vierge, il sait toujours trouver de l'azur et des rayons nouveaiux.

Uue magnifi(|ue cheminée d'Aspetti, une corniche en stucs de Vittoria et de Bombarda, des camaïeux bleus de Sébastien Rizzi, des colonnes de vert antique et de cipolin encadrant la porte, achèvent cette merveilleuse décoration, où brille un luxe le plus beau de tous, le luxe du génie !

La salle de réception , ou Gollegio , se présente ensuite. Nous retrouvons là Tintoret et Paul Véronèse, l'un roux et violent, l'autre azuré et calme ; le premier fait pour les grands pans de muraille, le second pour les plafonds immenses. Tintoret a peint dans cette salle le doge Andréa Griffi priant la Madone et le Bambin, le mariage de sainte Catherine avec divers saints, et le doge Dona ; la sainte Vierge sous un baldaquin , plus l'accompagnement obligé d'anges, de saints et de doges , et le Rédempteur adoré par le doge Luigi Mocenigo. Sur l'autre paroi, Paul \'éronèse a représenté le Christ trônant, ayant à ses côtés Venise personnifiée, la Foi et des anges qui tendent des palmes k Sébastien Venier, depuis doge , lequel remporta la célèbre victoire sur les Turcs à Cursolari, le jour de sainte Justine, placée elle-même dans le tableau; le fameux provéditeur Agostino Barbarigo, tué dans ce combat, et les deux figures latérales de saint Sébastien et

de sainte Justine en grisailles, l'une faisant allusion au nom du vainqueur, l'autre à la date de la victoire.

Le plafond, qui est magnifique, renferme dans ses caissons la déification complète de \'enise, par Paul Véronèse, à qui ce sujet sourit particulièrement. Le premier compartiment nous montre Venise puissante sur terre et sur mer; le, second, Venise soutenant la religion; le troisième, Venise amie de la paix et ne ci'aignant pas la guerre : le tout symbolisé avec force allégories de grande mine et de lière tnuiiiure, si'r dos

l'unils do nuages légers, hiissaut voir rà et lii un ciel couleur de turquoise. Comme si ce n'était])as assez de cette apothéose, ^'enise figure encore au-dessus de la reuèlre, couronne en tète et sceptre en main, peinte par Carletto Cagliari. Nous ne parlerons pas des camaïeux, des grisailles, des colonnes de vert antique, des arceaux de jaspe ileuri et des sculptures de G. Carapagna : nous n'eu finirions pas, et ce sont la somptuosités ordinaires dans le palais des Doges.

Nous sentons malgré nous s'allonger cette nomenclature; mais à chaque pas un chef-d'œuvre nous tire par la basque de notre habit quand nous passons, et nous demande une phrase. Le moyen d'y résister! nous allons, ne pouvant tout dire, laisser travailler votre imagination. 11 y a encore dans le palais ducal plus de salles admirables que nous n'en avons nommé. La salle du Conseil des Dix, la salle du Conseil suprême, la salle des Inquisiteurs d'Etat, et bien d'autres encore. Sur leurs plafonds et leurs parois faites coudoyer rAj)othéose de \'enise par l'Assomption de la Vierge, les doges à genoux devant l'une ou l'autre de ces ma-

dones par des héros mythologiques et des dieux de la fable, le lion de saint Marc par l'aigle de Jupiter, l'empereur Frédéric Barberousse par un Neptune, le pape Alexandre III par une Allégorie court-vétue; mêlez aux histoires de la Bible, aux saintes Vierges sous des baldaquins, des prises de Zara émaillées de plus d'épisodes qu'un chant de l'Arioste, dus surprises de Candie et des capilotades de Turcs; sculptez les chambranles des portes, chargez les corniches de stucs et de moulures ; dressez des statues dans tous les coins; dorez tout ce qui n'est pas couvert par la brosse d'un artiste supérieur ; dites-vous : « Tous ceux qui uni travaillé ici, même les obscurs, avaient vingt fois phis de 100 10

talent que nos célébrités du jour, et les- plus grands maîtres y ont usé leur vie ; » alors vous aurez une faible idée de toutes ces magnificences qui défient la description. Comme architectes, Palladio, Scamozzi, Sansovino, Antonio da Ponte, Pierre Lombard ; comme peintres, Titien, Paul Véronèse, Tintoret, Carlo Cagliari, Bonifazio, Yivarini, J. Palma, Aliense, Contarini, le Moro, le Vincintino, toute la bande des Bassans, Zuccari, Marco Yecellio, le Bazacco, Zelotti, Gambareto, Bozzato, Salviati, Malombra, Moutemezzauo, et Tiepolo, ce charmant peintre, grand maître de la décadence, sous la brosse duquel expira la belle école vénitienne, épuisée de chefs-d'œuvre ; comme sculpteurs et ornemanistes, Vittoria, Aspetti, Fr. Segala, Girolamo Gampagna, Bombarda, Pietro di Salo, ont enfoui dans ces salles un génie, une invention, une habileté incomparables. Des peintres dont le nom n'est pas prononcé une fois par siècle s'y mainliennenl dans les plus terribles voisinages. On dirait que le génie était dans l'air à cette époque climatérique du genre humain, et que rien n'était plus aisé que de faire des chefs-d'œuvre. Les sculpteurs surtout, dont

on ne parle jamais, déploient un talent extraordinaire et ne le cèdent en rien aux plus grandes illustrations de la peinture.

Près de la])orte d'une de ces salles, l'on voit encore, mais dépouillée de tout son "prestige de terreur et réduite ti l'état de boile aux lettres sans ouvrage, l'ancienne gueule de lion dans laquelle les délateurs venaient jeter leurs dénonciations. Il ne reste plus que le trou dans le mur, la gueule a été arrachée. Un corridor sombre vous conduit de la salle des Liquisiteurs d'Etat aux Plombs et aux Puits, texte d'une infinité de déclamations sentimoutales. Certes il n'y a pas de belles prisons; mais la vérité est que les Plombs étaient de

^'randes chambres recouvertes en plouib, matière dont se compose la toiture de la plupart des édifices de Venise, et qui n'a rien de particulièrement cruel, et que les Puits ne plongeaient nullement sous la lagune. Nous avons visité .deux ou trois de ces cachots ; nous nous attendions h des fantasmagories architecturales dans le goiit de Piranèse, à des arceaux, à des piliers trapus , à des escaliers tournants, à des grilles compliquées, h des anneaux énormes scellés dans des blocs monstrueux, à des soupiraux laissant filtrer un jour verdàtre sur la dalle humide, et nous aurions voulu être conduit par un geôlier en bonnet de peau de renard orné de sa queue, et faisant bruire des trousseaux de clefs à sa ceinture. Un guide vénérable, à figure do portier du Marais, nous précédait, une chandelle à la main, par d'étroits couloirs obscurs. Les cachots tapissés de Lois à l'intérieur, avaient une porte basse et une petite ouverture pratiquée eu face de la lampe accrochée au plafond du couloir. Un lit de camp en bois occupait l'un des angles.

C'était étouffé et noir, mais sans appareil mélodramatique. Un philanthrope arrangeant un cachot cellulaire n'aurait pas fait pis ; sur les murs, on déchiffre quelques-unes de ces inscriptions que l'ennui des prisonniers grave avec un clou aux parois de leur tombe ; ce sont des signatures, des millésimes, de courtes sentences de la Bible, des réflexions philosophiques assorties h l'endroit, un timide soupir vers la liberté, quelquefois la cause de l'emprisonnement, comme l'inscription dans laquelle un captif dit qu'il a été incarcéré pour sacrilège, ayant donné à manger à un mort. On nous a fait voir, à l'entrée d'un corridor, un siège de pierre sur lequel on faisait asseoir ceux que l'on exécutait secrètement dans la prison. Une corde fine, jetée au col

et tournée en manière de ^^arrotte, les étranglait à a mode turque. Ces exécutions clandestines n'avaient lieu que pour les prisonniers d'Etat convaincus de crimes politiques. La chose faite, on emballait le cadavre dans une gondole, par une porte qui donne sur le canal de la Paille, et on allait le couler au large, un boulet ou une pierre aux pieds, dans le canal Orfanello, qui est très-profond, et où il est défendu aux pécheurs de jeter leurs filets.

Les vulgaires assassins s'exécutaient entre les deux colonnes, à l'entrée de la Piazzetta. Le pont des Soupirs, qui, vu du pont de la Paille, a l'air d'un cénotaphe suspendu sur l'eau, n'a rien de remarquable à l'intérieur : c'est un corridor double, séparé par un mur qui mène à couvert du palais ducal à la prison, édifice sévère et solide d'Antonio da Ponte, situé de l'autre cùté du canal, et qui regarde la façade latérale du])alais, qu'on présume avoir été élevée sur les dessins d'Antonio Riccio. Le nom de]Jont des Soupirs donné à ce tombeau qui relie deux prisons vient])robablemeut

des plaintes des malheureux voyageant de leur cachot au tribunal et du tribunal à liBur cachot, brisés par la torture ou désespérés par une condamnation. Le soir, ce canal, resserré entre les hautes murailles des deux sombres édifices, éclairé par quelque rare lumière, a l'air fort sinistre et fort mystérieux, et les gondoles qui s'y glissent, emportant quelque beau couple amoureux qui va respirer le frais sur la lagune, ont la mine d'avoir ime charge pour le canal Orfauo.

Nous avons visité aussi les anciens appartements du doge ; il n'y reste rien de la primitive magnihcence, si ce n'est un plafond fort orné, divisé en caissons hexagones dorés et peints. Dans ces caissons, à l'abri des feuillages et des rosaces, était pratiqué un trou invisible

par 011 les inquisilenrs d'Ktat ot lesmembres du Conseil des Dix pouvaient épier h tonte heni-c du jour et de la nuit ce que faisait le doge chez lui. La muraille, non contente d'écouter par une oreille, comme la prison de Denis le Tyran, retrardait par un o'-il toujours ouvert, et le dope vainfjueui- à Zara ou h Candie entendait, comme Angelo, « des pas dans sou mur, » et sentait circuler autour de lui une surveillance mystérieuse et jalouse. Nous avons vu aussi les statues antiques transportées de la hil)lioth("M|ue du Sansovino dans le palais ducal. Il y a un groupe charmant de Léda et du Cygne ; elle résiste encore, mais si faiblement, avec une vertu si lasse et un refus si provocateur, que déjà l'oiseau divin l'a entourée de son aile comme d'un rideau nuptial. Il faut s'arrêter aussi devant un bas-relief d'enfants, en marbre de Paros, du meilleur temps de la sculpture grecque; un Jupiter /Egio-

chus, trouvé k Éphèse; une Gléopatre, et surtout deux grands masques de Faune et de Faunesse, d'une expression singulière.

Le grand canal.

Maintenant nous allons, si vous n'êtes pas las de cette visite au palais des Doges, remonter dans notre gondole et faire une promenade sur le grand canal. Le grand canal est à Venise ce qu'est à Londres le Strand, à Paris la rue Saint-Honoré, à Madrid la calle d'Alcala, l'artère principale de la circulation de la ville. Sa forme est celle d'une S retonrnée, dont la bosse échancre la ville du côté de Saint-Marc, et dont la pointe supérieure aboutit à l'Ile de Santa- Ghiara, et la pointe inférieure à la Douane de mer, près du canal de la Giudecca. Cette S est coupi'e vers le milieu])ar le pont de Kialto.

Le grand canal de Venise esL la plus merveilleuse chose du monde. Nulle autre ville ne peut présenter un spectacle si beau, si bizarre et si féerifjue : on trouve peut-être ailleurs d'aussi remarquables morceaux d'architecture, mais jamais placés dans des conditions si pittoresques. L<i, chaque palais a un miroir pour admirer sa beauté, comme imc femme co(juelle. La j'éalilé superbe se double d'un reflet cliai-mant. L'eau caresse avec amour le pied de ces jjelles façades que baise au

j'ronl une himièro blonde, et les berce dans un double ciel. Les petits bâtiments et les grosses barques qui peuvent remonter jusque-lti semblent amarrés exprès comme repoussoirs ou premiers plans, pour la commodité des décorateurs et des aquarellistes.

En lonjreant la Douane, qui, avec le palais Giustiniaui, aujourd'hui hôtel de TP^urope, forme l'entrée du grand canal, jetez

un regard à ces têtes de cheval décharnées comme des massacres, sculptées dans la corniche carrée et trapue qui soutient la boule de la Fortune : cet ornement singulier signi(ie-t-il que, le cheval étant inutile à Venise, on s'en défait à la Douane, ou plutôt n'est-ce qu'un pur caprice d'ornementation? Cette explication nous semble la meilleure, car nous ne voudrions pas toml)er dans les finesses symboliques que nous avons reprochées aux autres. Nous avons déjà décrit la Sainte, que nous apercevons de notre fenêtre, et qui n'a pas besoin qu'on s'y arrête après le tableau de Ganaletto, le chef-d'œuvre du peintre peut-être. Mais ici nous éprouvons un embarras. Le grand canal est le véritable livre d'or où toute la noblesse vénitienne a signé son nom sur une façade monumentale.

Chaque pan de nmraille raconte une histoire; toute maison est un palais ; tout palais un chef-d'œuvre et une légende : à chaque coup de rame le gondolier vous cite un nom qui était aussi connu du temps des croisades qu'aujourd'hui; et cela à droite et à gauche, sur une longueur de plus d'une demi-lieue. Nous avons écrit une liste de ces palais, non pas de tous, mais des plus remarquables, et nous n'osons la transcrire à cause de sa longueur. Elle a cinq ou six pages : Pierre Lombard, Scamozzi, Vittoria, Longhena, Andréa Trémignan, Giorgio Massari, Sausovino, Scbastiano Mazzoni;, Sammichelli, le grand arcliitecte de Vérone;

Selva, Domenico Rossi, A'iseutini,onl donné les dessins et dirigé la construction de ces demeures princières, sans compter les merveilleux artistes inconnus du moyen iige qui ont élevé les plus pittoresques et les plus romantiques, celles qui donnent à Venise son cachet et son originalité.

Sur les deux rives se succèdent sans interruptinu des façades toutes charmantes et diversement belles. Après une architecture de la Renaissance, avec ses colonnes et ses ordres superposés, vient un palais du moyen âge dans un style gothique arabe, dont le palais ducal est le prototype, avec ses balcons é\idés h jour, ses ogives, ses trèfles et son acrotère dentelé. Plus loin est une façade plaquée de marbres de couleurs, ornée de médaillons et de consoles; jmis un grand mur rose, où se découpe une large fenêtre à colonneltes : tout s'y trouve, le byzantin, le sarrasin, le lombard, le gothique, le roman, le grec, et même le rococo, la colonne et la colonne! te, l'ogive et le cintre, le chapiteau capricieux, plein d'oiseaux et de fleurs, venu d'Acre ou de Jaïïa, le chapiteau grec trouvé dans les ruines athéniennes, la mosaïque et le bas-relief, la sévérité classique et la fantaisie élégante de la Renaissance. C'est une immense galerie à ciel ouvert, oîi Ton peut étudier du fond de sa gondole, l'art de sept ou huit siècles. Que de génie, de talent et d'argent ont été dépensés dans cet espace qu'on parcourt en moins d'une heure ! Quels jirodigicux artistes, mais aussi quels seigneurs intelligents et magnifiques! Quel dommage que les patriciens qui savaient faire exécuter de si belles choses n'exisicnl plus <|ue dans les toiles de Titien, de Tinloret et du Moro !

Avant (raniM'i- sfulcincni an Hi.illo, vous avez à gauciie, en l'eiuonlanl le canal , le jjidais Dario, style gothique, le palais Yenicr, qui se présente pai' un angle

avec ses orncmenls, ses marbres prrcioux et ses niédaillons, style lombard ; les Beaux-Arts, façade classique accolée h l'ancienne Scuola de la Charité et surmontée d'une A'enise chevau-

chant un lion ; le palais Contarini, architecture de Scaraozzi ; le palais Rezzonico, aux trois ordres superposés; le triple palais Giustiniani, dans le goût moyen ;\ge, où habite M. Natale Schiavoni, descendant du célèbre peintre Schiavoni,qui a une galerie de tableaux et une belle hlle, reproduction vivante d'une toile peinte par soû aïeul ; le palais Foscari, reconnaissable à sa porte l)asse , à ses deux étages de colonnettes supportant des ogives et des trèfles, où logeaient autrefois les souverains qui visitaient Veaise, et maintenant abandonné ; le palais Balbi, au balcon duquel les princes s'accoudaient pour regarder les régates qui se faisaient sur le grand canal avec tant d'éclat et de pompe , aux beaux temps de la république; le palais Pisani, dans le style allemand du commencement du quinzième siècle; et le palais Tiepolo, tout pimpant et moderne relativement, avec ses deux élégants pyramidions ; à droite, tout près de l'auberge de l'Europe, il y a entre deux grands bâtiments un pallazzino déUcieux qui se compose d'une l'euéli'e et d'un balcon ; mais quelle fenêtre et quel balcon ! Une guipure de pierre, des enroulements, des guillochages et des jours ([u'ou ne croirait possibles qu'à l'emporte-pièce, sur une de ces feuilles de paj)ier qui recouvrent les dragées de baptême ou qu'on jette sur le globe des lampes; nous avons bien regretté de n'avoir pas 25 000 fr. sur nous pour l'acheter, car on n'eu demandait pas davantage.

Plus loin, eu remontant, l'on trouva les])alais : Corner délia Cà Grande, qui date de 1532, un dos meilleurs du Sansovino; Grassi, aujourd'hui l'auberge

de l'Empereur, dont l'escalier de marbre est garni de beaux orangers en pots; Gorner-Spinelli, Grimani, robuste et puissante architecture de Sammicheli , dont le soubassement de marbre est

entouré d'uue double grecque d'un J)el eflet, et qui sert aujourd'-hui d'hôtel des Postes ; Farsetti, au péristyle à colonnes, à la longue galerie de colonnettes occupant toute sa façade, où s'est logée la municipalité. Nous pourrions dire, comme don Ruy-Gomez da Silva à Charles-Quint, dans la pièce à'Hernani, lorsqu'il lui montre les portraits de ses aïeux ; œ J'en passe, et des meilleurs. » Nous demanderons cependant grâce pour le palais Lorédan et l'antique demeure d'Enrico Dandolo, le vainqueur de Constantinople. Entre ces palais, il y a de£ maisons qui les valent, et dont les cheminées en turban, en tourelles et en vases de lleurs, rompent très à propos les grandes lignes d'architecture.

Quelquefois un traghetto ou une piazzettà, comme le campo San-Vitale, par exemple, qui fait face à l'Académie, coupe à propos cette longue suite de monuments. Ce campo, bordé de maisons crépies d'un rouge vif et gai, fait le plus heureux contraste avec les guirlandes de pampre d'une treille de cabaret; cette tranche vermeille, dans cette file de façades plus ou moins rembrunies par le temps, repose et charme l'œil; on y trouve toujours quelque peintre établi, sa palette au pouce et sa boîte sur les genoux. Les gondoliers et les belles filles que le voisinage de ces drôles attire toujoui's posent naturellcincjit, et d'admiralcurs deviennent modèles.

Le Rialto, qui est le plus beau])ont de Venise, a l'air très-grandiose et très-monumental ; d enjambe le cnnal par une seule ajciie d'une courbe éh-gaute et hardie;

a été coustruil en IG91 sous le dugal de Pasquale

Cigofnia, par yVntonio da Ponte, et remplace l'ancien pout-levis en l)i)is dont nous avons parlé à])ropos du plan d'Albert Dii-

rer. Deux rangées de boutiques, séparées au milieu par un portique en arcade et laissant voir une trouée du ciel, chargent les côtés du pont qu'on peut traverser sur trois voies, celle du centre et les deux trottoirs extérieurs garnis de balustrades de marbre. Autour du pont de Rialto, un des points les plus pittoresques du grand canal, s'entassent les plus vieilles maisons de "\'enise, avec leurs toits en])lateforme, plantés de piquets pour attacher des bannes, leurs fongues cheminées, leurs balcons ventrus, leurs escaliers aux marches disjointes et leurs larges plaques de créjn rouge, dont les écailles tombées laissent à nu les murailles de briques et les fondations verdies par le contact de l'eau. Il y a toujours, près du Rialto, un tumulte de barques et de gondoles, et des îlots stagnants d'embarcations amarrées séchant leurs voiles iauves quelquefois traversées d'une grande croix.

Shylock, ce juif si affamé de chair de chrétien, avait sa boutique au])ont de Rialto, qui a ce grand honneur d'avoir fourni une décoration à Shakspeare.

En deçà et au delà du Rialto, se groupent sur les deux rives l'ancien Fondaco dei Tedeschi , dont les murs colorés de teintes incertaines laissent deviner des fresques de Titien et de Tinloret, pareilles à des songes qui vont s'évanouir: la poissonnerie, le marché aux herbes et les vieilles et les nouvelles fabi'iques de Scarpagnino et de Sansovino, prrs de tomber, en ruines, où sont installées difl'érentes magistratures.

Ces fabriques rougeAtres, dégradées, glacées de tons admirables par la vétusté et l'îilDandon, doivent faire le di'sespoir de l'édiblé et la joie des peintres. Sous leurs arcades fourmille d'ailleurs une population active et

bruyante, qui monte et descend, va et vient, vend et achète, rit et piaille : là le thon frais se débile en rouges tranches, et s'emportent par paniers moules, huîtres, crabes, crevettes.

Sous l'arche du pont, où vibre pourtant un écho des plus sonores, dorment à l'abri du soleil les gondoliers attendant pratique.

En remontant toujours, l'on rencontre à gauche le palais Corner délia Kegina, ainsi nommé à cause de la reine Cornaro, que les Parisiens connaissent par l'opéra d'Halévy, la Reine de Chypre, où Mme Stoltz avait un si beau rùle.]Nous ne nous rappelons plus si la décoration de MM. Séchan , Diéterle et Despléchin était ressemblante; elle a*urait pu l'être sans rien perdre, car l'architecture de Domenico Rossi est d'une grande élégance. Le somptueux palais de la reine Cornaro est maintenant un mont-de-piété, et les humbles guenilles, de la misère et les joyaux de l'imprévoyance aux abois viennent s'entasser sous les riches lambris ([ui leur doivent de ne pas tomber en ruines : car aujourd'hui il ne suffit pas d'être beau, il faut encore être utile.

Le collège des Arméniens, qui se trouve à quelque distance de là, est un admirable édifice de Baldassare de Longhena, d'une riche, solide et im])nsanle arcliitecture. C'est l'ancien palais Pcsaro.

A droite s'élève le palais délia Gà D'oro, un des plus charmants du grand canal. Il appartient à Mlle Taglioni, qui l'a fait restaurer avec le soin le plus intelligent. Il est tout brodé, tout dentelé, tout découpé à jour, dans un goût grec, gothique, barbare, si fantasque, si léger, si aé-rieu, qu'on le dirait fait exprès pour le nid

d'une sylphide. Mlle Taglioni a pilié de ces pauvres palais abandoiini's. Elle en a plusieurs en pension, qu'elle entretient par pure commisération pour

leur])eautt" ; un nous en a signalé trois ou quatre à ([ui elle lait cette charité de réparations.

Ref^'ardez ces poteaux d'amarre Lleus et blancs, semés de fleurs de lis d'or; ils vous disent que l'ancien palais A'endramin Galergi est devenu une habitation quasi royale. C'est la demeure de S. A. la duchesse de Berry, et certes elle est mieux logée qu'au pavillon Marsan; car ce palais, le plus beau de A'enise, est un chef-d'œuyre d'architecture, et les sculjjtures en sont d'une finesse- merveilleuse. Rien n'est])lus joli ([ue les groupes d'enfants qui tiennent des écussons sur les arceaux des fenêtres. L'intérieur est remj)li de marbres précieux ; on y admire surtout deux colonnes de porphyre d'une beauté si rare que leur valeur payerait le palais.

Quoique nous ayons été bien long,, nous n'avons pas tout dit. Nous nous apercevons que nous n'avons pas parlé du palais Mocenigo, où demeurait le grand Byron ; notre gondole a pourtant frôlé l'escalier de marbre où, les cheveux au vent, le pied dans l'eau , par la pluie el la tempête, la fille du peuple, maîtresse du lord, l'accueillait à son retour par ces tendres paroles : « Grand chien de la madone, est- ce un temps pour aller au Lido? » Le palais Barbarigo mérite aussi une mention. Nous n'y avons pas vu les vingt-deux Titien qu'il renferme et que tient sous scellé le consul de Russie, qui les a achetés pour son maître ; mais il contient encore d'assez belles peintures, el-le berceau tout sculp-

té et tout doré destiné à l'héritier de la noble famille, ber-» ceau dont on pourrait faire une tombe, car les Barbarigo sont éteints ainsi que la plupart des anciennes familles de Venise : de neuf cents familles patriciennes inscrites au livre d'or, il en reste aujourd'hui cinquante à peine.

L'ancien caravansérail des Turcs, si peuplé au temps où Venise faisait tout le commerce de l'Orient et deis Indes, présente maintenant deux étages d'arcades arabes eilondrées ou obstruées par des cabutes qui ont poussé là comme des cbampignons malsains.

A cette hauteur environ où s'embranche le Gauareggio , on aperçoit des traces du siège et du bombardement des Autrichiens; quelques projectiles sont arrivés jusqu'au palais Labbia, qui a brûlé, et ont. sillonné la façade inachevée de San-Geremia. D'une construction effondrée, caprice étrange des boulets dans leur destruction intelligente, il ne reste plus d'apparent qu'un crâne de marbre sculpté au sommet d'un mur, connue si la mort, par une sorte d'effroi respectueux, avait reculé devant son blason. En s'éloiguant du cœur de la ville, la vie s'éteint. Beaucoup de fenêtres sont fermées ou barrées de planches ; mais cette tristesse a sa beauté : elle est plus sensible à l'âme qu'aujc yeux , régalés sans cesse des accidents les plus imprévus d'omljre et de lumière, de fabriques variées que leur délabrement même ne rend ([ue plus pittoresques, du mouvement perpétuel des eaux, et de celte teinte bleue et rose qui fait l'atmosphère de Venise.

OWâD

La vie à Venise.

Derrière la Venise monumentale, espèce de décoration d'opéra féerique, qui saisit d'abord les regards, et à laquelle le voyageur ébloui s'arrête ordinuirement, il eu existe une autre plus familière, plus intime et non moins pittoresque, cpioique peu connue; c'est de celle-ci que nous allons parler.

Devant faire, un assez long séjour à ^'enise, nous quittâmes l'hôtel de l'Europe, qui occupe l'ancien palais Giustiniani, à l'entrée du grand canal, pour nous installer à l'angle du Gampo-Sau-Mosè , chez le signor Tramontini, dans le logement laissé vacant par un prince russe. Que ce mot, prince russe, n'éveille pas dans l'imagination du lecteur des idées de magnificence déplacées pour un pauvre poète comme nous : on peut à Venise se passer le lu.xe d'un palais dans les prix doux. Une merveille, signée Sansonivo ou Scamozzi, s'y loue moins cher qu'une mansarde de la rue de la Paix, et notre appartement faisait])artie d'une simple maison crépie de rose , comme la plupart des maisons de A'enise. Ce logement offrait au prince l'avantage de regarder par les fenêtres, du côté de la place, la bou*

ti([ue d'ane Loulangère i'raïKjaise qui avait, sinon des écus, du moins une fille d'une beauté rare. Ce que le prince russe acheta de pains mollets, de pains de gruau, de pains jocko, de pains de pâte ferme, de pains anglais, de pains azymes, dans l'intérêt de sa passion, eût suffi pour nourrir des familles; mais rien n'y iil. La jeune boulangère était gardée par la vigilance maternelle avec plus de soin que les pommes d'or du jardin des Hespérides par le dragon mythologique, et le Moscovite désappointé fut forcé d'aller éteindre son ardeur dans les neiges natales. Cette belle fille resta pour nous à l'état de mystère , car nous ne l'aperçûmes pas une seule fois pendant un voisinage de quelques semaines. Tout

locataire de ce logement était par cela même suspect de galanterie.

Ce n'est nullement l'envie d'illustrer le coin où nous avons passé un mois si heureux qui nous pousse à nous y arrêter avec quelques détails. Nous ne sommes pas de ceux dont la joie ou la tristesse importe au monde , et, si nous usons quelquefois de notre personnalité dans ces notes de voyage, c'est comme moyen de transition et pour éviter des embarras de formes ; et puis il n'est pas sans intérêt de mêler à la "\'enise du rêve la Venise de la réalité.

A travers nos recherches d'un appartemeut, nous avions été accostés par un aventurier brescian, jeune homme de belle mine, qui se disait étudiant et peintre, et profitait de notre ignorance des lieux et du dialecte vénitien pour se rendre nécessaire et se glisser dans notre intimité; car quelques pièces de monnaie qui sonnaient dans nos poches nous faisaient paraître h ses yeux de magnificpies seigneurs, relativement à sa pauvreté personnelle. Il nous conduisit à un tas de])oUges plus horribles les uns que les autres, et auprès des-

(|ui'ls la |)(.'lile cliamhre de Consiielo, dans la Corto- Minelli, eût c'ié nu j)aradis. 11 s'c'tonnait de nous voir t;i diKiciles, cl on concevait des idées d'autant plus splendides à noire endroit. Pour se concilier notre hienveillance, et s'assurer des patrons si considérables, il nous lit cadeau d'un de ces frêles bouquets montés sur un bâton et entourés d'une carte, qu'on distribue à ^'enise pour quelque menue pièce de cuivre. Il paraissait fonder de grandes espérances sur la délicatesse intrénieuse de ce réijal, es-

pérances qui furent dé(;ues et à la perte destiuelles il se résigna diriicilement. Des glaces et du café ne lui semblèrent point une compensation suffisante de son boucjuet , et il se plaignit avec tant d'amertume des dépenses au.\(j[uelles la générosité de son cœur trop loyal l'avait entraîné eu compagnie des nobles étrangers, que nous nous crûmes obligés de lui offrir une demi-douzaine de zwant/.igs qu'il accepta en grommelant et avec tous les signes d'une liertt' blessée.... de recevoir si peu.

Notre logis avait une porte d'eau et une porte de terre donnant sur un canal et sur une place comme la plupart des maisons de ^'enise. Il se comj)osait d'une chambre à coucher fort])ropre et d'un salon assez vaste, séparés par une pièce d'entrée dans laquelle s'ouvrait un balcon à trois fenêtres que nous fîmes garnir de fleurs, et où nous passâmes la meilleure jiartie de notre temps à rêver et à regarder, en fumant des cigarettes; cette distribution se répète prescjue partout , dans les palais comme dans les habitations les])lus humbles. Le l)alcon est le point central et comme le type g('nérateur de l'édifice. Ces balcons tiennent le milieu entre le mirador espagnol et le moucharaby arabe.

(n canapé, des chaises de crin, un lit enveloppé' d'iiu moustiquaire, une table, une toilette formaient l'ameu- 19!) 11

blement. Le parquet était remplacé par uue espèce de stuc diapré de dilïéreutes couleurs, ressemblant, à s'y méprendre, à une immense tranche de galantine. Rien n'y manquait, pas même les truffes, simulées par les cailloux noirs. Cette charcuterie pave tous les appartements de Venise. Elle est fraîche au pied d'ailleurs et facile à tenir nette. Les murs, suivant l'usage en Italie, étaient badigeonnés d'une teinte plate à la détrenape et ornés de lithographies galantes enluminées d'après Compte- Calix, ce

qui était flatteur jusqu'à un certain point pour l'art français, mais regrettable au point de vue de la couleur locale ; heureusement une Panagia, peinte par les néo-byzantins du mont Athos avec une rigidité et une barbarie hiératique digne du neuvième siècle, relevait à propos la vulgarité moderne de ces images de pacotille.

Cette madone au monogramme doré venait de notre hôtesse , aimable Grecque mariée à Venise, qui habitait l'appartement au-dessus du nôtre. Un sonnet imprimé sur satin et proprement encadré, disait, avec force allusions tirées de la mythologie", comment les flots ioniens avaient cédé cette Vénus aux flots adriatiques , et comment une vertueuse Hélène avait suivi au delà des mers un honnête Paris.

Hélène était en eflet le nom de la jeune femme, mais la ressemblance ne se continuait pas jusqu'à l'époux, qui s'appelait Joseph Tramontini.

La signora Elcna aciievait sa quarantaine de relevailles et gardait encore la douce])âleur des mains et de la ligure qui est comme la récompense des jeunes mères. Mariée de très-bonne heure, elle avait eu déjà plusieurs avocats. Que cette phrase ne fasse en rien soupçonner la])udicilé de celte charmante femme. Quoiqu'on vive assez vieux à Venise, les enfants s'y élè-

vonluml et il enmcurl beaucoup en bas à^e. Ces petits iunoceuts vont tout droit au ciel et plaident la cause de leurs parents devant le tribunal de Dieu. De Ik le nom d'avocats. Aussi, dans cet espoir, se console-t-on assez facilement de leur perte.

Le reste de la maison se composait d'une jeune nourrice venue des Alpes du Frioul, paysanne aux joues étroites, au profil busqué, au grand reil étonné et sauvage, qui bondissait dans l'escalier de marche eu marche , son poupon au bras , comme une chèvre peureuse sautant de roche en roche, et d'une vieille servante appelée Lucia, nom poétique, peu d'accord avec ses cheveu.x hérissés comme des crins de goupillon, sa])eau bistrée et rance, ses yeux louches, sa bouche lippue , sa voix criarde et son aspect de Léouarde et de INIaritorne.

Gomme nous l'avons dit, notre logis avait vue sur la place et sur le canal. Pourquoi une description de ce double aspect n'aurait-elle pas l'intérêt d'une aquarelle de Joyant ou de Wilbams Wyld, qui ont fait ainsi une foule de petites esquisses familières de ruelles étroites, d'angles de canaux, de dessous de pont, de traguets pittoresquement encombrés ? La plume est-elle plus maladroite que le pinceau ? Essayons.

Au fond de la place, ou, comme on dit ici, du campo, s'élève l'église de San-]VIosè, avec sa façade d'un rococo flamboyant , tourmenté, presque farouche dans sa violente exagération. Ce n'est pas ce rococo fade, mollasse, vieillot et fripé dont nous avons l'habitude en France, mais un mauvais goût robuste, plein de force, d'exubt'rance, d'invention et de ca|iri(;e; les volutes se contournent comme des parafes de pierre, les consoles font de brusques saillies, les architraves sont interrompues par de profondes échancrures, les allégories sculptées

s'accoudent sur l'arc des tympans avec des postures impossibles et michelangesques. Des statues aux contours ronflants, aux draperies bouillonnantes, prennent dans leur niche des poses de capitau ou de maître de danse . Le buste du fondateur a l'air ,

au bout du pyramidion qui le supporte, tant il est moustachu et formidable, du propre portrait de don Spavento. Eh bien ! ces chicorées touftues comme des choux, ces rocailles tarabiscotées, ces cartouches à serviette, ces colonnes à bracelets, ces tit^ures strapassées, ces surcharges d'ornementation extravagantes, produisent un effet riche, grandiose en dépit du bon goût violé dans chaque détail, mais violé par une imagination vigoureuse. Yignole blâmerait le dessinateur de ce portail fantasque. Nous l'absolvons pleinement. Ce bizarre architecte s'appelait Alexandre Trémignone.

Cette façade truculente est reliée par un pont volant à son clocher, diminutif du campanile delà place Saint- Marc. En Italie, les architectes ont toujours été embarrassés des clochers; ils ne savent ou ne veulent pas les rattacher au monument. On dirait que,])réoccupés malgré eux des temples païens, ils regardent le clocher catholique comme une- sujjerfétation difforme, comme une excroissance barbare; ils n'en l'ont qu'une tour isolée, une sorte de beffroi, et semblent ignorer les magnifiques efi'ets qu'en a tirés l'architecture religieuse du Nord. Ceci soit dit en passant. Nous aurons à revenir plus d'une fois sur cette observation.

L'entrée de San-Mosè est recouverte d'une é])aisse portière de cuir piqué, ([ui, lorsqu'on la soulève, laisse vaguement entrevoir de la place , dans une ombre traus])arente, des éclairs de dorure, des étoiles de bougie, et sortir de tièdes bouffées d'encens mêlées à des rumeurs d'oi'guc et de prières.

Lo cloclior iiV'St jtas un siiu'oiiristi^ : il lialiille et carillonne toute hi journée. Le matin, c'est l'angélus,]iuis la messe, puis les vêpres, puis le salut du soir; à peine si ses lantrues de fer se

taisent (juel([ues instants. Rien ne l'atii^ue ses poumons de bronze.

Tout auprès, séparé par une ruelle aussi étroite qive le caUe-jon le plus étranglé de Grenade ou de Constantine, et qui mène au traplielto du grand canal, s'abrite dans l'ombre de l'église le presbytère, sombre façade plaquée d'un rouge déteint , percée de fenêtres mornes à grillages compliqués, et qui ferait tache h. ce clair tableau vi-nitien , si des masses de plantes parié'taires, re-tombant en désordre , ne l'égayaient un peu de leur vert tendre , et si une charmante madone, surmontant un tronc pour les pauvres, n'y souriait entre deux lampes.

Les trois ou quatre maisons qui y font face contiennent la mai-son de la boulangère assiégée parle prince russe, un marchand de fleurs, dont la devanture, garnie de petits pots , étalait des tulipes en ognons ou épanouies , et des])lantes rares , échafaudées de baguettes et flanquées d'écriteaux scientifiques; un magasin de denrées quelconques formant l'angle du côté du canal, le tout cr«q)i à la chaux, diapré de contrevents verts, rayé de balcons et surmonté de ces cheminées au chapiteau évasé en tuibau, qui change les toits de Venise en cimetières turcs.

A l'un de ces balcons paraissait assez souvent une signera jolie autant que l'éloignement permettait de le distinguer, vêtue presque toujours de noir et jouant de l'éventail avec une dextérité tout espagnole. Il nous semblait l'avoir déjà vue qucl({ue part. Lu y songeant, nous trouvâmes que c'f'iait dans les M('moires de Charles Gozzi. Llle rajjpelait le type de la jeune

femme de son roman par la fenêtre. Peut-être n'eût-il pas été impossible de l'engager dans un amour en gondole, avec séré-

nades, régals et confitures à l'ancienne mode vénitienne. Mais le voyageur est un oiseau de passage qui n'a pas le temps d'aimer.

Sur la face libre de la place, du côté du débarcadère, s'abat un pont de marbre blanc d'une seule arche, qui enjambe le canal et met le campo en communication avec la ruelle de la rive opposée conduisant à la place de Saint-Maurice.

Le canal s'enfonce par un bout dans une de ces perspectives que les vues de Venise ont rendues présentes à tout le monde : hautes maisons , roses par en haut , vertes par en bas, la tête dans le soleil et le pied dans l'eau , fenêtres à ogives coudoyant la baie carrée moderne, chemim'es arrondies eu pots de fleurs, longues bannes rayées pendant des balcons, tuiles vermeilles ou bistrées , faîtes couronnés de statues, se détachant en blanc sur l'azur du ciel, poteaux d'amarre enlummés de couleurs vives, eaux miroitantes dans l'ombre, barques stationnaires ou rasant de leurs flancs noirs le marbre des escaliers avec des effets d'ombre ou de lumière imprévus.

Cette aquarelle , grande comme nature, ('lait accrochée en dehors de notre fenêtre du côté de l'eau.

Par l'autre bout, le can^l , encore barre d'un pont, se dégorgeait dans le canalazzo et laissait voir une portion du mur d'entrée de la Douane de mer et la Fortune de bronze virant au vent sur sa boule d'or , ainsi que les agrès des embarcations trop fortes pour pénétrer dans les étroites rues d'eau.

A'is-à-vis de nous se trouvait l'auberge de YÉloile (Vor, qui n'a rien de remarquable f|ii'iiiie terrasse festonnée de vigne, et dont iious ne |)a]'lorions pas sans un

d(Hail caractërislique de son enseigne, écrite]>riiiiitivcment en trois lani,'ues : eu italien, en français, en allemand ; les lettres tudesques, effacées sans doute pendant le siège de Venise, se devinent vaguement sous la couleur et n'ont pas été n-tablies])ar patriotisme. Cette muette protestation contre le joug étranger se retrouve partout.

Assis &ur notre bidcou et poussant devant nous de légères bouffées de tabac du Levant, nous allons crayonner une esquisse de la vie vénitienne.

11 est matin encore ; le coup de canon de la frégate qui ouvre le port vient de faire crever sa fumée blanche sur la lai,'une; la salutation angélique vibre aux mille clochers de la ville. La Venise patricienne et bourgeoise dort encore profondément ; mais les pauvres diables qui couchent sur les marches des escaliei'S, sur les perrons des palais ou le fût des colonnes, ont déjà quitté leur lit et secoué leurs guenilles humides de la rosé^e nocturne.

Les barcarols du traguet lavent les flancs de leur gondole, brossent le draj) de la felce, polissent le fer de leur proue, secouent h tajùs de Perse (jui garnit le fond du bateau, font bouffer le| coussins de cuir noir et mettent tout en ordre dans leur embarcation])our être prêts à l'apjtel de la pratique.

Les lourds bateaux qui apjiôi lent les provisions à la ville commencent à arriver de Mesire, de Fusine, de la Giudecca, espèce de faubourg maritime bordé d'édifices d'un coté et de jardins de l'autre, de Chioggia, de Torcello et d'autres endroits de la terre ferme ou des îles.

Ces barques, encombrées de légumes verts, de raisins, de pèches, laissent derrière elles une suave odeur de végétation qui contraste avec la senteur acre des

embarcations cliarp-i'es de thons, de rougets, de poulpes, d'iiuitres, de pidocchi, de crabes, de coquillages et autres fruits de mer, selon la])ittoresque expression vénitienne.

D'autres portent le bois et le charljon, s'arrêtent aux portes d'eau pour livrer leur marchandise et reprennent leur course paisible. Le vin arrive non dans des tonneaux, comme chez nous, non dans des outres de])eau de bouc, comme en Espagne, mais dans de grandes cuves ouvertes qu'il teint de sa pourpre plus soml)re que du jus de mûres. L'épithète de noir, qu'Homère ne manc[ue jamais d'appliquer au vin, conviendrait parfaitement à ces produits des crus du Frioul et de l'Istrie.

On amène de la même manière l'eau pour remjdir les citernes; car Venise, malgré sa situation aquatique, mourrait de soif comme Tantale, ne possédant pas une seule source. Autrefois l'on allait chercher cette eau à Fusine dans le canal delà Erenta. Maintenant les puits artésiens, creusés avec bonheur par M. Degousée, fournissent la plupart des citernes. Il n'est guère de campo qui n'en possède une. L'orifice de ces réservoirs, entouré d'une margelle comme celle d'un puits, a fourni les plus délicieux molifs aux fantaisies des architectes et des sculpteurs vénitiens : tantôt ils en font un chapiteau corinthien, ('vidé au milieu; tantôt une gueule de monstre ; d'autres fois ils enroulent autour de ce tam-])our de bronze, de marbre ou de pierre, des bacchanales d'enfants, des guirlandes de fleurs ou de fruits,])ar malheur trop

souvent usées par le frottement des cordes et des seaux de cuivre, des citernes remplies de sable, où l'eau se maintient fraîche, donnent un caractère particulier aux i)laces; elles s'ouvrent à certaines heures, et les femmes viennent y])uiser, comme les esclaves grecques aux lunlainos aiiti(pies.

I>(jii ! voilà une ijundolo ijui en aocroclie une anti'e. On dirait, à les voir se luonli'e])ar leur fer de liaciie, deux cyt,'nes méchants se plumant à coups de bec; l'un des ^'oudûliers n'a pas entendu, ou entendu trop tard le cri d'avertissement, espèce de])ianlement en jart^'on inconnu. La dispute s'engage et les deux champions .vV»gueulent comme des héros homériques avant la bataille; debout sur la poupe, ils brandissent leur rame. On croirait (ju'ils vont s'assommer. N'ayez pas peur, il y aura plus de bruit que de mal. Les corps de Bacchus,]es saiifi (le Diane voltigent d'un bord h l'autre, mais bientôt les jurons mythologiques ne suffisent plus. Les injures et les blasphèmes se croisent en augmentant toujours d'intensité : canard manqué, grenouille de va^e, crabe boiteux, pou de mer, chien iils de vache, âne fils de truie, assassin, ruffian, mouchard, tedesco, telles sont les aimables qualifications qu'ils se])rodigueut. Associant le ciel à leur querelle, ils injurient leurs saints resi)ectifs : « La madone de ton traguet est une coureuse qui ne vaut pas deux chandelles, » dit l'un, a Ton saint est un bélitre qui ne sait pas faire un miracle présentable, » répond l'autre. Nous adoucissons les termes.

Il esta remarquer que les vociférations sont d'autant plus outrageuses que les barques s'éloignent davantage et que les interlocuteurs de ce dialogue funboiul se sentent hors do porti'e.

liientùt on n'entend plus que les croassements enroués qui se perdent dans le lointain.

Voici passer une gondole officielle avec le pavillon autrichien h l'arrière, menant h quehjue inspection un fonctionnaire roide et froid, la poitrine chamarrée de di'Torations; cette autre])romène des Anglais, touristes llegmatiques; celle-là, mince comme un patin.

file, mystérieuse et discrète, du côté du large. Sa felce rabattue, ses jalousies relevées, abriteut , deux amants qui vont déjeuner en partie fine à la pointe de Quintavalle; celle-là, plus lourde et plus large, emporte sous son teûdelet rayé de blanc et de bleu une honnête famille allant prendre les bains de mer au Lido, sur cette plage dont le sable fin garde encore la trace du pied des chevaux de lord Byron.

Mais l'église s'ouvre. Il en sort un cortège rouge portant une bière rouge qu'on dépose dans une gondole rouge. On porte ici le deuil eu pourpre. C'est un mort qu'on embarque pour le cimetière, situé dans une île sur le chemin de Murauo. Les prêtres, les porteurs, les chandeliers et les ornements d'église occupent la barque qui précède. Va dormir, pauvre mort, sous le sable imprégné de sel marin, à l'ombre d'une croix do fer qu'effleurera l'aile du goéland. Pour les os d'un Vénitien, la terre ferme serait un manteau trop lourd.

Puisque nous en sommes sur ce sujet funèlu'C, disons qu'à Venise, lorsqu'il meurt quelqu'un, on colle sur sa maison et dans celles des rues avoisiuantes, en manière de billets de faire part, une pancarte imprimée qui dit son nom, sou âge, son lieu de naissance, la maladie h laquelle il a succombé, affirme qu'il a reçu les sacrements, qu'il est mort en bon chrétien, et demande pour lui les prières des fidèles.

Laissons là ces idées ni('lancoli([ues; le sillon de la barque rouge s'est reléruK', n'y])ensous])lus. Soyons oublieux comme le flot, (jui ne gai'dc l;i marque de rien ; c'est à la vie, et non à la mort, qu'il faut songer '

Détails familiers.

Sur le pont vont et viennent des jeunes filles, ouvrières, grisettes ou servantes, en chemise et jupon sous leur long châle; sur leurs nuques s'enroiilent, comme (les câbles, de longues torsades de ces cheveux blonds roux, si chers au peintre v("nitien. Je salue de ma fenêtre ces modèles de Paul Véronèse, qui passent sans se souvenir qu'ils ont posé, il y a trois cents ans, pour les Xoces fie Cana. De vieilles femmes encapuchonnées de la baiite nationale, se hâtent pour arriver à temps à la messe, dont le dernier coup tinte à San-Mosè.

Des soldats hongrois, aux pantalons bleus, aux bottines noires, à la casaque de coutil gris, font résonner le pont sous leur pas pesant et régidier, portant à quelque caserne le bois pour faire cuire la soupe ou les victuailles de la gamelle.

Des ■Ulustrissiiin, ancieïiS nobles ruinés, ayant encore grand air sous leurs vêtements propres et râpt's, s'en vont prendre à Florian, le lieu de réunion de l'aristocratie, cet excellent café dont Constantinople a transmis la recette à Venise, et que nulle pari on ne boit meilleur. Ailleurs, peut-être, ces apparitions du temps passé

exciteraient le sourire; mais le peuple de A'enise aime sa vieille noblesse, (jui a toujours été bonne et familière avec lui.

Rien ne se fait à la façon ordinaire dans cette ville fantastique. Les musiques des rues, au lieu de cheminer sur la hanche du tourneur de manivelle, sont trimballées par eau : l'orgue va en gondole.

Il en passe justement un sous notre balcon ; c'est une de ces grandes mécaniques que l'on fabrique à Crémone, la patrie des bons violons. Rien ne ressemble moins à ces boîtes à fausses notes dont le rouleau édenté ne soulève plus qu'une partie des touches sonores, et qui , chez nous, font hurler d'angoisse les chiens au coin des carrefours; des jeux de trompettes, de t]-iangle et de tambour de basque en font un orchestre complet, au son duquel danse un bal de marionnettes mécaniques renfermées dans un cartouche. Ou dirait une ouverture d'opéra qui se promène.

Plus d'une barque se détourne de son chemin pour jouir plus longtemps de la mélodie, et la gondole musicale s'avance suivie d'une petite ilotlillo dilettante qui parcourt les canaux après elle.

Quel est donc ce bateau qui passe ayant amarn' Ji son flanc une esj)èce de monstre bleuâtre qui barbote, clapote et fait voler l'eau en écume ? Ce sont des pécheurs qui montrent un dauphin, curiosité marine capturée dans leurs filets, et qui tendent leurs bonnets aux fenêtres et aux gondoles pour recueillir quelque monnaie. De fortes cordes, nouées adroitement, mainlienneiit l'animal moitié dans son élément, moitié dans l'air, afin qu'on puisse le voir. Il ne ressemble guère h. ces monstres fanlastif|U('s auxquels le blason donne le nom de dau-])hin, chimère qui tient le milieu entre le poisson et l'ornement. Nous n'avons i)as rel-rouv(' dans cetle

firossc lOle bi)iul)éo, lerniiuéc par un bec, los fosses hér;ilLli(|ues et les déclii(j[uetures lainbrequiuées des armoiries. Arion, avec sa lyre, ne ferait pas trop bonne lii^nire enfourché sur une monture de cette espèce.

Maintenant rci^'ardons ducùlé de la place. Le tal)leau n'est pas moins animé. La boutiijue du marchand de frilure, dont la bara([ue de])lauclies et de toiles est établie au bas du pont, est ouverte; les fourneaux sont en pleine activité et mêlent dans l'air l'odeur de la fumée et les parfums un peu acres de l'huile bouillante : la friture tient une ^a-ande place dans la vie italienne. La sobriété est une vertu méridionale qui se compli({ue aisément de])aresse, et il se fait peu de cuisine dans les maisons. Un envoie chercher à ces officines en plein vent .des pâtes, des beignets , des bras de poulpe, des poissons frits, que d'autres^ moins cérémonieux^ consomment sur place.

Le friturier , qu'on nous pardonne ce néologisme nécessaire dans un voyage en Italie, est un grand et gros gaillard pansu, joufflu, espèce d'Hercule obèse, type de Palforio, aux joues écarlates, au nez de jjerroquet, aux oreilles ornées de boucles, aux luisants cheveux noirs frisés par petites mèches, comme de la peau d'agneau d'Astracan. Il se carre comme un roi sur son trùne, ayant derrière lui trois ou quatre rangées de grands plats de cuivre estampés et brillants,])areils h. des boucliers antiques pendus au rebord des trirèmes.

Le marchand de citrouilles, mets dont les \'énitiens sont friands, étale aussi sa denrée par masses qui ressemblent à des pains de cire jaune et qu'il débite eu tranches. Une jeune fille, à la

fenêtre, fait signe au marchand et descend, au bout d'une ficelle, un])anier iivec lequel elle remonte un morceau de citrouille jiro-

portionné îi l'argent qu'elle a descendu. Cette manière commode de s'approvisionner convient à la nonchalance vénitienne.

Un groupe s'est formé au milieu du campo , groupe bientôt épaissi de tous les passants et de tous les flâneurs dégorgés par le pont et qui se rendent, par la ruelle le long de l'église , à la Frezzaria ou à la place Saint-Marc , les deux endroits les plus fréquentés de Venise.

Un cercle laissé libre au centre du rassemblement nous permet de voir un pauvre diable fort délabré, coiffé d'un chapeau élégiaque, vêtu d'un habit piteux et d'un pantalon effrangé; il a près de lui une vieille, affreuse compagnonne , Parque mêlée de sorcière , en aussi piètre équipage que le bonhomme. Un])anier couvert est placé à terre devant eux.

Un chien hérissé, sordide, maigre, mais ayant l'air intelligent d'un animal académique dressé à toutes sortes d'exercices, regarde le vieux couple avec cet œil humain que prend le chien devant son maître : il semble attendre un signe, un ordre.

Est-ce à une représentation de chien savant que nous allons assister? Cependant il n'y a pas de musique, et la pauvre bête n'est pas habillée en marquis.

Le vieux a fait un geste do commandement. Le chien attentif s'est précipité sur le panier , dont il a soidevé avec les dents un des couvercles; il y reste quelques secondes, puis, poussant l'autre couvercle de son nez, il ressort triomphant , tenant dans la gueule un petit morceau de papier])lié, qu'il dépose aux pieds do

la vieille; il recommence ce manège plusieurs fois, et les assistants s'arraclicnt les billets ainsi extraits du panier.

Ce chien tire des numéros pour la hjlerie. Ceux qu'il amène dans certaines conditions doivent gagner inlail-

liliU'inent : les joueurs ol les joueuses, qui suuL vu ^'rand uombre h ^'o^ise, comme dans tous les pays malheureux, où l'esiiérance d'une fortune subite, gaiJTiK'e sans travail, agit énei'-gifjuement sur les imaginations, ont grande conliauce aux numéros ainsi péchés jtar le chien.

En voyant la misère profonde cl la mine famélique du couple, l'anatomie efflanquée du chien dont les numéros devaient faire gagner tant d'écus, nous nous demandions pourquoi ces pauvres diables ne profitaient pas davantage des moyens de faire fortune qu'ils distribuaient si généreusement aux autres pour quelques sous.

Cette réflexion si sim])le ne venait à personne. Peutêtre les devins de numéros sont-ils comme les sorcières, qui ne peuvent prévoir l'avenir pour ellesmêmes; clairvoyantes pour les autres, elles deviennent aveugles quand il s'agit d'elles ; autrement, ces deux malheureux eussent été bien fautifs de n'être pas millionnaires pour le moins.

Venise est pleine de bureaux de loterie. Les numéros gagnants, inscrits sur des cartels encadrés de fleurs et de rubans, en chiffres fantastiques d'azur, de vermillon et d'or, excitent la cupidité des passants. Le soir, ils sont brillamment illuminés de bougies et de lampes : les numéros favoris, les numéros qui doivent

infailliblement sortir, d'après ces calculs de probabilité chers aux joueurs de loterie, aussi forts sui- cette matière ([ue M. Poisson, de l'Institut, sont aussi exposés en grande pompe. Certains joueurs, qui suivent opiniâtrement ces martingales imaginaires, les achètent à tout prix , et recommencent malgré de nombreuses déceptions, leurs mises doublées ou trijjlées d'après des progressions mathématiques.

En France, on a snjjjninié la loterie comme immorale. Peut-être est-il plus humain de ne pas ùter l'espérance au malheur : pourquoi donner à de pauvres diables la certitude qu'ils n'auront jamais le sou? Cette chimère du gros lot, ce paradis du quaterne et du quine, a fait patienter jusqu'à la fin bien des désespoirs.

Notre gondole doit yenir à trois heures. Antonio heurte à la])orte d'eau : nous avons remercié les barcarols de l'hôtel d'Europe et pris une gondole au mois, ce qui est peu coûteux et plus commode. Antonio est un jeune drôle de quinze ou seize ans', très-alerte, très-fûté, maniant passablement l'aviron, faisant fort bon effet sur la poupe de la barque, avec son bonnet chioggiote et sa veste d'indienne à dessins perses. Il n'a qu'un défaut : c'est de se préoccuper trop vivement do la jambe des jolies fenunes (jui entrent en goiulule ou qui en sortent; l'autre jour une petite])anloulle d'or chaussant un bas de soie brodé, qui descendait trois marches de marbre rose, faillit nous faire chavirer par notre trop inflammable gondolier. A cela près, il était fort gentil; l'amour le préservait de l'ivrognerie. Cujùdon le sauvait de Bacchus, dirait un classique.

Il y a tout au bout de la rive des Esclavons, au delà des jardins publics, à la pointe de Quinlavalle, dans l'ile de San-Pietro, la maison d'un vieux pécheur nommé 8er-Zuane, célèin'O])our les

dîners de poisson, comme l'hôtel de Trafalgar ou la taverne du Vaisseau, à Greemvich, près de Londres, ou comme la lUlpée à Paris.

Nous avions f(n'm(' la j);u'ti(! d'y aller (Iin(;r, et faisant tenir la gondole un jjcu au large, nous jouissions nonchalamm(;nt de ce s])ectacle dont l'a-il ne |)eutse lasser, le vit-il tous k's joui's, tant il est admirable, féeri(pie, et perpétuellement neuf. Nous voyions défiler devant

nous, comme sur une bande pannraniiipio, cuti'c le ciel et l'eau, la Zecca, l'ancienne bibliotlK'ujue de .Sansovino, les colonnes de la PiazzeKa, le i)alais ducal, le j)ont des Soupirs, riiùlel Danieli, le quai des Esclavons, lout bordé de boutiques et d'embarcations de l'elVet le plus pittoresque ; les ibndamcnta Cà di Dio qui prolon- 'fHiui la lii,^uc du quai et les jardins])ublics, dont la verdure et la fraicbeur démentent cette idée qu'il n'y a dans \'enise que de l'eau, du marbre et de la brique.

Ayant tourné les jardins, nous abordâmes par le canal de San-Pietro de Castello, à la demeure de Ser- Zuane ; des barques tirées sur le sable et pittoresqueinent échouées, des filets étendus au soleil , des poutrelles et des planches, forment un trairuet rustique devant son logis, fort simple d'ailleurs, et fourniraient un motif piquant de croquis maritime à Engrène Isabey.

On nous avait préparé la plus belle chambre de la maison. Nous fîmes transporter notre couvert au fond du jardin, sous une tonnelle ombragée de pampres, de feuilles de figuier, et d'où pendaient les fruits de quelques courges cju'on avait fait grimper. Le jardin, obstrué de plantes potagères, de fleurs et de mauvaises

herbes, était assez mal peigné pour être charmant. Cette végétation libre et touH'ue nous plait plus qu'une culture trop ornée.

Ser-Zuane, quoiqu'un peu contrarié de cette fantaisie toujours incompréhensible \wnv des gens du])euple, de préférer un banc de J)ois, une table à tn"teaux sous un massif de verdure, à une chaise de crin devant luie table d'acajou, dans une chambre à glaces et il estampes de la rue Sainl-Jacques, ne s'en montra pas moins envers nous de la plus joviale cordi.diti'.

La femme de Ser-Zuane, qui parait jouir au logis d'une autorité despotique, est une grosse commère ré- I9J 12

jouie, haute en couleur,])astionnée d'appas l'ormida- Ijles. Elle aime à dire des ^gaillardises auxquelles son vieux époux donne la réplique. ■ Nous ne savons si ce Philémon et cette Baucis de la friture ont été heureux, mais ils ont eu beaucoup d'enfants, comme les princes et les princesses des contes de fées. Le Zuane prétend même qu'il est assez vert pour augmenter cette nombreuse lignée, mais sa femme dit que c'est une pure fatuité.

Chaque pays a ses mets locaux, son plat particulier, Marseille vante sa bouille-à-baisse, son aioli et ses clovisses; Venise a la soupe aux pidocchi, qui vaut mieux que son nom peu ragoûtant. Les pidocchi (poux de mer) sont des espèces de moules qui se recueillent dans les lagunes et les canaux môme. Les meilleurs sont ceux de l'Arsenal.

La soupe aux pidocchi est classique chez Ser-Zuane, et tout voyageur épris de la couleur locale doit à sa conscience d'en manger une accommodée de la main du vieux pêcheur de l'Adriatique. Nous déclarons, la main sur l'estomac, préférer le potage à la bisque et le turtle-soup ; mais cependant, le bouillon de

moules, convenablement relevé d'épices et d'herbes aromatiques, a bien son charme, surtout sous une treille de Quintavalle.

Le reste du diner, qu'un supérieur de chartreux n'eût par désavoué, se composait d'huîtres de l'Arsenal aux fines herbes, d'écrevisses de mer d'un blanc rosaire, de soles et de muges de Chioggia au court-bouillon, de rougets et de sardines frites, le tout arrosé de vin du val Policella et de Piccolit de Gonegliano, avec im dessert de ces beaux fruits vermeils et dorés qui se cuisent au s(dcil sur les collines d'Esta, de Monselice et do Monlntriiann.

Au dessert, pendant que nous huviuii.'; iino bonU-ille de vin de Samos, cuit et miellé comme un vin lioniériqiio, la vieille vint causer avec nous, j^nienicnt et fainilit"'rement, à la iaçon d'une hôtesse antique; elle oflVit un gros bouquet, arraché h la liàte dans son jardin et noué d'un brin de jonc, h la femme de l'ami qui jiartagenit notre repas, charmante personne à la]diysionomie espaijruole, dont le bras rond et blanc sortait du sabot de dentelles noires qui terminait sa manche.

La vieille se récria sur la blancheur et la beauté de ce bras, qn'elle baisa h plusieurs reprises avec cette tri'àco familière du bas peuple de Venise, dont la courtoisie respectueuse n'a rien deservile.

L'addition nous fut apportée, écrite sur le fond d'une assiette. Elle montait assez haut, mais nous avions fait un diner délicat et curieux, et, en qualité d'étranp:cr, nous devions payer un tiers de plus qu'un naturel du pays, pour les frais de traduction ; il n'y avait rien à dire ; aussi ne fimes-nous pas la moindre observation, et le j)rcheur nous reconduisit jusqu'au tratruet où nos gondoles nous attendaient.

Nous allâmes faire un tour aux jardins publics, tout voisins delà : c'est une grande promenade jjlanti'c d'arbres, dessinant un angle obtus sur la mer, et terminée h sa pointe par un monticule surmonté d'un café fréquenté des buveurs et des musiciens ambulants. Les enfants et les jeunes hlles s'amusent à di'valer sur cette pente douce, tapissée de gazon fin.

La vue s'étend au loin sur la lagune : Ton aperçoit de l.'i Murano, l'ile où se fait le verre, San-Servolo, où est rhoj)ital des fous, et la ligne basse du 'Lido, avec ses dunes, ses cabarets et ses aibres écimés; des i-angées de pieux, indiquant la profondeur de l'eau, forment des espèces d'allées dans cette mer peu profonde, où

flottent des baucs de varechs et de fucus. La perspective est égayée par un va-et-vient pL-r|)étuel de voiles et d'embarcations.

Les jardins publics, les jours de fête, renferment la plus ciiarmaute collection de beautés vénitiennes. C'est là qu'on peut étudier à son aise ce type caractérisé par Gozzi, biondo, hianco et grassolo.

La présence des Autrichiens a dû nécessairement modifier le type vénitien, ([uoiqtie cependant les unions soient lares, à cause de l'aversion naturelle des deux races; mais l'on retrouve encore dans la réalité les modèles de Jean Bellin, de Giorgione, de Titien et de Yéronèse.

Les jeunes filles se promènent])ar groupes de deux ou trois, la])lupart tète nue et coiifées avec beaucoup de goût de leurs oj)ulents cheveux])londs ou châtains. Le tyi)e brun méridional est assez rare à Venise parmi les femmes, quoique frécjuent chez les Jiommes. Nous avions déjà remarqué cette bizarrerie en Es-

pagne, h Valence, où la population mâle a le])oil noir, le teint olivâtre, l'asjjoct hâve et brCdé d'une tribu de bi'donins d'Afri(pie, tandis que les femmes sont blondes, blanches et fraîches comme les fermières du Lancashire. Du reste, cette distribution de nuances est trèsbonne, — Adam était couleur de brique, Eve couleur de lait, — et elle fournit aux])eintres d'heureuses oppositions.

Nous avons vu lîi de l)i('n chariuanles têtes, dont le souvenir très-distinct])onr nous serait dil'ficile à re])roduiie sans crayon. Ncnis essayerons d'esrjuisser quelques traits généraux. Les lignes de la figure sans arriver k avoir la régularité grecque, régularité presque architecturale et (jui est comme le poncis de la beaut('!, ont néanmoins un rhylhme cpii manque aux visages du

Nuid, |)lus lourmenté.s par la pensée et les muiliples iu([uiétudes de la civilisation. Les nez sont plus purs,])liis francs d'ai'ète (jue les nez septentrionaux, toujours])leius d'imprévu et de caprice. Les yeux ont aussi cette placidité brillante inconnue chez nous et qui rappelle le regard clair et tranquille de Tanimal : ils sont noirs très-souvent, malgré la tei)ite hlonde des cheveux ; la bouche a celte smorlia, espèce de sourire dédaigneux pleiu de provocation et de charme, qui donne taut de caractère aux tètes des maîtres italiens.

Ce qu'il y a de charmant surtout chez les Vénitiennes , c'est la nuque, l'attache du col et la naissance des épaules. On ne saurait rien imaginer de plus svelte, de plus élégant, de plus fin et de plus rond. Il y a du cygne et de la colombe dans ces cols qui ondulent , se jjenchent et se rengorgent; sur les nuques se tordent

toutes sortes de petits cheveux follets, de petitesboucles rebelles, échappées aux morsures du peigne, avec des jeux de lumière, des pétillements de soleil , des éclairs d'ombre h. ravir un coloriste. Après une promenade aux jardins publics, on ne s'étonne plus de la splendeur dorée de l'école vénitienne ; ce qu'on croyait un rêve de l'art n'est que la traduction quehjuefois infi-rieure de la réalité. Nous avons suivi bien souvent quelques-unes de ces nuques sans même essayer de voir la tète qu'elles portaient , nous enivrant de ces lignes si pures et de cette chaude blancheur.

Une fois même nous fîmes à travers l'écheveau des ruelles de Venise la promenade la plus embrouillée à la suite d'une belle nuque qui n'y comprenait rien et nous prenait pour un galantin opiniâtre et imbécile.

C'était une grande fdle, brune par extraordinaire, ayant beaucoup de ressemblance avec Mlle Rachel pour l'élégance longue et line de son corps et les atta-

elles antiques de son col. Elle avait uue dignité si parlaite de mouvements que son grand cliàle rouge de harége semblait sur elle le manteau de pourpre d'une reine. Jamais la grande tragédienne n'a l'ait prendre à ses péplum et à ses tuniques des plis plus beaux et plus nobles. Elle marchait vite, faisant écumer autour d'elle le volant de sa rolje bleue, comme les vagues aux pieds de Tliétis, avec une aisance et une fierté d'allure dont une grande coquette eût été jalouse. Nous la perdions souvent à travers les masses de promeneurs ; mais la rouge étincelle de son châle nous guidait comme l'éclat d'un phare, et nous la retrouvions toujours.

Ce pourchas avait commencé sur la place Saint- Marc. Près du pont de la Paille, la belle s'arrêta et causa quelques instants avec

un vieil homme basané, gris de barbe et de cheveux, gondolier ou pécheur, qui , semblait être son père. Le vieillard lui donna quelque argent, puis elle s'enfonça dans une de ces petites ruelles qui débouchent sur le quai des Esclavons. Après beaucoup de détours dans ce dédale de ruelles, de sotto portici , de canaux, de ponts qui égarent si souvent l'étranger à "S'enise, elle lit halte, sans doute pour se débarrasser de l'ombre qui la suivait à distance, devant une de ces boutiques de poissons en plein vent , où le thon se débite par rouges tranches; elle marchanda longuement un morceau qu'elle ne prit pas. Elle se remit en marche, tournant iniperccptiiilcnient la tête sur l'épaule et roulant sa prunelle dans le coin de l'œil pour voir si elle était débarrassée de son attentif. Quand elle s'aperçut du contraire, elle fit un geste de mauvaise himieur qui la rendit encore plus charmante, et continua sa route par les rues, les places, les ruelles, les passages, les jionts à escaliers, de manière à nous désorienter complètement. P^lle nous mena ainsi, de son pas

agile et toujours plus pressé, du enté de l'Arsenal, dans un quartier désert, jusqu'à une place où s'élève une façade d'ét^lise non achevée , et là se jeta comme une biche eilai'ée contre une porte qui s'ouvrit et se ferma aussitôt.

Entre toutes les suppositions que put faire cette pauvre enfant, attaque galante, séduction, enlèvement, elle ne s'imagina certainement pas qu'elle était suivie par un poète plastique qui donnait une fête à ses yeux et cherchait à graver dans son souvenir, comme une belle strophe ou un beau tableau, cette nuque ciuu"maute qu'il ne devait plus revoir.

Le (IlIjuI (lu vicaire, gondoles, couclicr du soleil.

Au sortir des jardins publics, on se trouve sur un ancien canal comblé et tiansl'ornié en rne. Cette rue présentait l'aspect le plus animé ; en deliors de toutes les ienètres et de tous les balcons pendaient des])ièces de damas, des lés de brocatelle, des tapis de Perse ou faits de pièces de couleur en façon d'habit d'arlequin, comme on en fabrique à A enise, des nappes de gui-]jure, des morceaux de soie flambée, et aux maisons j)lus j)auvres des rideaux ou des draps de lit : il n'y avait j)asune façade qui ne fût])ointpavùisée. Nous nous serions cru en France un jour de Fête-Dieu, au temps où la j)i'ocession])ouvait sortir, si l'étrauf^eté des costumes et des types ne nous eût rappelé le contraire; les fenêtres encadraient des ^a'oujjes de trois ou quatre jeunes filles ou jeunes femmes en robes blanclies ou bleues, avec des châles de couleurs vives, l'air animé et joyeux, amicalement enlacées, se])cnchant vers la rue, su tournant pour répondre aux lujnimes placés dei'rièrc elles.

La rue était encombrée de l)ouli(|ii('s de iVitiu'o, de marchands de j)asiè(|ues, de citro:nllcs et de l'aisins.

ITAI.IA. 185

Les ac(iu;ij()li jelaieiit daus Teau ces (juel(iiies youlles (Je kirsch ((ui lui donnenl la. froideur de la j^dace et la teinte de l'opale. Les cafetiers improvisés débitaient leur Lrnne liijueur avec le marc; d'autres vendaient des gljLces grossièrement colorées. Les cabarets regorireaient de buveurs, fêlant le vin noir d'Italie et le vin jaune de Grèce; une foule jncroyable fourmillait dans un gai tumulte sur cet espace étroit.

L't'glise devant laquelle nous passâmes laissait voir, par ses portes ouvertes un embrasement de cierges. Le maître autel

éblouissait, et, dans cette chaude atinosplière rouge, scintillaient comme des étoiles des milliers de lumières ; l'église était tendue de damas galonné d'or, festonnée de guirlandes en papier, et l'assistance était si compacte qu'il nous fut impossible de faire trois pas au delà du seuil.

Un ouragan de musique, basses, flûtes et violons, se di'-chaiuait sous la voiîte enflammée, puis les voix reprenaient leur psalmodie. Un office en musique n'est pas rare à Venise; mais cet office était écouté avec une curiosité attentive qui n'est guère le fait de la dévotion italienne, un peu sensuelle et distraite.

Un prêtre de la paroisse débulaU comme curé ou comme vicaire, nous ne savons plus lequel, et c'était là le motif de cette fête. Des sonnets et des odes à la louange de ses vertus évangéliques et de sa charité chrétienne])lacardaient toutes les murailles : en Italie, tout est occasion de sonnet ; on en fait sur les mariages, sur les naissances, sur les anniversaires, sur les guérisons, sur les morts; on en crible les cantatrices; le sonnet est en L.alie ce que la réclame est chez nous, réclame innocente et poétique, désintéressée surtout, épanchement naif de celte admiration enfantine que les peuples du Midi, j)lus passionnés que ceux du Nord,

sentent le besoiu d'épancher à propos de tout. Dans ces sonnets, il se fait une effroyable consommation de métaphores et de coucetti ; on y décroche les étoiles à tout instant; les planètes y dansent des sarabandes, et l'on y fait des omelettes de lunes et de soleils, h'^done du cavalier INIarin n'est pas si oublié qu'on pense.

En longeant les fondamenta Cà di Dio pour retourner à la Piazzetta, nous vîmes des jeune gens de la ville, amateurs de prouesses aquatiques comme nos canotiers parisiens, qui lançaient à toutes rames leur gondole contre la berge du quai, et, à quelques pouces du revêtement de pierre, au plus fort de l'élan, par un brusque coup d'aviron , arrêtaient la barque net. Ce jeu est effrayant et gracieux : ou croit, quand on la voit venir de cette vitesse, que l'embarcation va se briser en mille morceaux, mais il n'en est rien ; l'on prend du champ et l'on recommence. C'est ainsi que les cavaliers arabes ou turcs poussent leurs chevaux à fond de train contre un mur, et les retiennent sur leurs quatre jambes, faisant soudain succéder l'immobilité du repos à la violence de la course. Les anciens Vénitiens ont pu voir jadis ces fantasias équestres dans l'Atmeidan de Conslantinople, et les ont traduites à l'usage de leur patrie, où le cheval est])our ainsi dire un être chimérique.

Plus d'un jeune patricien revêt encore la veste, le Ijonnet et la ceinture traditionnels, et dirige lui-même sa gondole avec beaucoup d'aisance. Les étrangers aussi y prennent goût, les Anglais priucij)alcmeut, en leur qualité de peuple nautique. Plusieurs d'entre eux payent des maîtres de gondole et s'exercent dans l'art difficile de nrif/cr à la vénitienne.

Tous les matins, sous notre balcon, passait un jeune gentleman du plus grand air, (pii travaillait sa leçon de

lauK! avec cousciouce cl transpiration ; il faisait des |trogrès visibles, et doit être eu état maintenant dVHre reçu dans la corporation des Nicolotli ou des Castellaui ; s'il continue , il pourra

peut-être aspirer au baptême d'encre de sêpia , qui se conrère encore en secret , lorsqu'il s'agit de sacrer un chef à ces factions eu goudole.

Il y a de Lien beaux couchers de soleil à Paris. Lorsiju'ou sort des Tuileries })ar la place de la Couc(U-de et qu'on tourne la figure du côté des Ghamps- Klysées, il est difficile de ne pas être ébloui du maguili({ue spectacle qui se présente : les masses d'arbres , l'obélisque égyptien , la perspective magique de la grande allée, la porte triomphale de l'Arc-de-l'Etoile, ouverte sur le vide, font un admirable encadrement à l'astre qui s'éteint dans des splendeurs plus éclatantes pour nos yeux que celles du jour.

Mais il y a (jnelque chose de plus beau encore, c'est un coucher de soleil à Venise, lorsqu'on vient du Lido, de Quinlavalle ou des jardins publics.

La ligne de maisons de la Griudecca qu'interrompt le dôme de l'église du Rédempteur; la pointe de la Douane de mer élevant sa tour carrée , surmontée de deux Hercules soutenant une Fortune ; les deux coupoles de Sauta-Maria délia Sainte arrondies comme des seins pleins de lait, forment une découpure merveilleusement accidentée , (|ui :-e détache en vigueur sur le ciel et fait le fond du tableau.

L'ile de Saint-Georges-Majeur, placée plus avant, sert de repoussoir, avec son église, son dôme et son clocher de briques, diminutif du Campanile , qu'on aj)en;oit à droite, au-dessus de l'ancienne îîibiiothèquc et du palais ducal.

Tous ces édifices baignés d'ombre, puisque la lu-

mière est deri'ière eux, ont des tons azurés, lilas, violets, sur lesquels se dessinent en noir les agrès des hàtimenls à l'ancre; au-dessus d'eux éclate un incendie de splendeurs, un feu d'artifice de rayons; le soleil s'al)aisse dans des anioncelleuients de topazes, de rubis, d'améthystes que le vent fait couler à chaque minute, eu changeant la forme des nuages; des fusées éblouissantes jaillissent entre les deux coupoles de la Sainte, et quelquefois, selon le]ioint où l'on est placé, la ilèche de Palladio coupe en deux le disque de l'astre.

Cela sans doute est fort beau. Mais ce qui double la magie du spectacle, c'est qu'il est répété par l'eau. Ce coucher du soleil, plus magnifujue ({ue celui d'aucun roi, a la lagune' pour miroir : toutes ces lueurs, tous ces rayons, tous ces feux, toutes ces phosphorescences ruissellent sur le clapotis des vagues en étincelles, en])uillettes, en })rismes, en trahiées de llanmie. Cela reliiil, cela scintille, ceUi flamboie, cela s'agite dans un fourmillement lumineux perpétuel. Le clocher de Saint- Georges-Majeur, avec son ombre opatpie qui s'allonge au loin, tranche en noir sur cet embrasement aquati(jue, ce qui le grandit d'une fac^'ou démesurée et lui donne l'air d'avoir sa base au fond de l'abîme. La découpure des édifices semble nager entre deux ciels ou entre deux mers. Est-ce l'eau qui reflète le ciel ou le ciel qui reflète l'eau? L'œil hésite et tout se confond dans un éblouissemeut général.

Ce spectacle sj)lendi(le nous raj)pcla ce passage du Magicien prodigieux de Calderon, oii le poète, décrivant un coucher de soleil])ar la bouche de l'étudiant Cyj)rien, peint les nuées et les vagues (jui l'ont

Une tomlie d'argent au yraml cailavre d'or! INIais laissons là celte i)einliire imptjssible, et regret-

tons (jut' Ziem, (jui a lait un si joli lever de soleil (la/ur, d'argent et de rose, au hv>^e de laPiazzetta, ne lui ait pas donné pour pendant un coucher])ris de 8an- Servolo ou de la riva dei Schiavoni ; cela nous dispenserait de notre descrij)tion.

On nous débarqua au Ira^niet de la Piazzetta, encomliré d'une émeute de gondoles, et nous nous dirigeâmes vers la Piazza par les arcades de l'ancienne Bibliothèque du Sansovino, aujourd'hui palais du viceroi. Notons en passant un détad caractéristique : aux endroits propices où l'on élèvesait chez nous une colonne'-Ramlniteau, on trace une grande croix noire avec ce mot, rispelto, recommandation qui n'est pas trcspieusemenl observée. C'est faire un singulier usage du signe de notre Rédemption, que do l'employer à protéger les angles suspects. N'y a-t-il pas là quelque réminiscence du paganisme, une traduction à la mode italienne du vers d'Horace :

Enfants, allez plus loin; cet endroit est sacré.

Nous demandons pardon aux lecteurs et surtout aux lectrices de cettre remarque un peu familière , mais c'est un trait de mœurs qu'on peut et qu'on doit noter. Il peint l'Italie mieux peut-être qu'une gi-ande dissertation générale.

C'est sur la Piazza, vers les huit heures du soir, que la vie de "Venise arrive à son ma.ximum d'intensité. On ne saurait rien imaginer de plus gai, de plus vif, de plus amusant. Le soleil couchant illumine du rose le plus vif la façade de Saint-Marc, qui semble rougir de i)laisir et scintille ardemment dans ce dernier rayon. (juelques pigeons retardataires regagnent le pignon ou la

corniche où ils doivent dormir jusqu'au malin, la tète sous leur aile.

La Piazza est tonte bordée de cafés, comme le Palais- Roytd de Paris, avec lequel elle offre plus dune ressemblance ; le plus célèbre de tous est le café Florian, rendez-vous de l'aristocratie. Puis viennent les cafés Suttil, Quadi'i, Costanza, fréquentés par les Grecs, l'empereur d'Autriche, où se réunissent les Allemands et les Levantins.

Ces cafés n'ont rien de remarquable comme ornementation, surtout si on les compare aux superbes établissements surchargés d'or, de peintures et de glaces, que Paris possède en ce genre : ils consistent en quelques pièces fort simples, assez basses de plafond, où l'on ne se tient jamais, à moins que ce ne soit dans les plus mauvais jours de l'hiver; la seule décoration caractéristique que nous puissions noter, ce sont quelques panneaux de filigrane de verre colorié formant vitre dans les portes intérieures du café Florian.

L'ancien propriétaire du café Florian était très -bien vu de la vieille noblesse vénitienne, à laquelle il rendait toutes sortes de petits services officieux. Il fut aussi l'ami de Canova, qui modela la jambe du cafetier, atteint de la goutte, pour que le cordonnier pût lui faire des chaussures qui ne le gênassent point. Ce trait de bonhomie est touchant de la part de l'illustre artiste (levant qui la belle Pauline liorghèse ne dédaigna pas de poser nue.

Le café, nous l'avons déjà dit, est excellent h Venise; on le sert sur des plateaux de cuivre, accompagné d'un verre dont la dt'gastation occupe des heures entières les loisirs des Vénitiens. Les glaces et les granits n'ont de remarquable que leur bas prix; il y a

loin de là aux raffinements exquis des l)oissons glaci'cs espagnoles. Nous n'avous riou trouvé de spécial qu'un certain sorbet au laisiu ou vert-jus, très-frais, très-savoureux.

Les consommateurs se placent sous les arcades nu sur la Piazza même , où sont installés devant ciiaquo café des chaises, des bancs de bois et des tables. Autrelois l'on dressait au milieu de la place des tentes et des bannes rayées d'un joTi cflet; cette coutume pittoresque a disparu. Les stores bariolés commencent aussi h devenir rares ; ils sont trop souvent remplacés par d'affreux lambeaux de toile bleue, semblables ^ des tabliers de cuisinières. C'est moins voyant et de meilleur goût, disent les civilisés.

Des marchandes do bouquets très-accortes, trèsdélurées , mais néanmoins d'une vertu farouche , s'il faut en croire les chroniques qui font des récits d'Anglais éperdus d'amour et jetant à poignées les banknotes dans leur corbeille sans le [moindre succès, papillonnent sur la place et égayent les passants et les consommateurs de leurs gentilles obsessions : quand on les refuse, elles vous donnent en riant un petit bouquet et s'enfuient. Il n'est pas d'habitude de les payer surle-champ; cela serait grossier, mais on leur donne de temps en temps un petit écu en guise de cadeau et de bonne manche.

Aux marchandes de bouquets succèdent les vendeurs de fruits glacés, qui s'en vont criant . <r Caramel ! caramel ! » d'une façon étourdissante ; leur magasin consiste en un panier contenant des raisins, des ligues, des poires, des prunes, enveloppés dans une croûte brillante de sucre candi.

L'un d'eux, petit bonhomme d'une douzaine d'années, nous amusait par la prodigieuse volubilité avec laquelle il faisait son

cri. Nous lui donnions quelques pièces de monnaie, et il s'arrêtait toujours pour causer avec nous; ses relations avec des étrangers de tous jtays l'avaient rendu jjnlyglotte, et il n'était guère

d'idiome dont il ne sut quelques mots. Ce gamin de Paris sur le pavé de Venise était plein de dispositions et d'intelligence. Il paraît même que le vice-roi avait accordé une petite pension pour le faire élever; mais le jeune vendeur de caramel s'était comj)ro-mis sous le gouvernement de Manin : il avait été tambour de la république, et ses prouesses de héros lui avaient fait perdre sa position de rentier de l'Etat. Un soir, un merveilleux à qui il of-frait sa marchandise avec trop d'importunité peut-être lui assena un terrible coup de canne sur sa pauvre petite épaule maigre; il ne dit rien et ne pleura pas, mais il lança à ce brutal un coup d'œil qui signifiait : « ■ Bon pour une coltellata dans quelques années d'ici. » Nous espérons que ce compte sera réglé comme celui de Lorédano. Dans un mouvement d'indignation bien naturel, nous avions déjà soulevé un escabeau pour en fendre le crâne à ce mi-sérable endimanché ; mais un respect humain , auquel nous nous reprochons d'avoir cédé, nous arrêta. Nous reculâmes devant un tumulte et une explication dans un dialecte qui ne nous est pas familier.

Nous avions aussi pour amis une collection de petits men-diants, garçons et fdles, très-ébouriffés, très-déguenillés, très-blonds et très-roses sous leur hâle et leur crasse, et auxquels il n'eût fallu qu'un bain de trois ou quatre seaux d'eau pour les faire nager dans l'outremer des ciels de A'éi'onèse. L'un d'eux avait un pantalon fait de lisières de drap cousues ensemble, ce qui produi-sait le plus singulier bariolage. Sur l'une de ces bandes on lisait : « Manufacture de draps d'Elbeuf, » en lettres jaunes sur fond

bleu. Cet arlequin composé de rognures formait le vêtement le plus])icaresque du monde.

Nous donnions quL'lquefois une /.waiil/ig à une fil-

ITAI.TA.

letto (le dix ;i (lon/tNiiis, lapins l'uisonnahlo de la hando, à la condition de la partn^'er avec les autres ; et c'était fort drôle de la voir aller chercher do la monnaie chez le clianL;eur pour faii-e la répartition, ou les petits drôles tirer de leurs haillons de ([uoi faire l'appoint.

Les Vénitiennes. Guillaume Tell , Girolamo.

S'il y a au monde quelque chose d'indolent et de paresseux avec délices, ce sont les Vénitiennes de la haute classe. L'usage de la gondole les a dôshahituées de la marche. Elles savent k peine faire un pas. Il faut, pour qu'elles se risquent au dehors, une conjoncture de circonstances atmosphériques rares même dans ce beau et doux climat. Le .sirocco, le soleil, un nuage qui menace pluie, une brise de mer trop fraîche sont des raisons suffisantes pour les retenir au logis; un rien les abat, un rien les fatigue , et leur plus grand exercice est d'aller de leur canapé à leur balcon resjiirer une de ces larges fleurs qui s'épanouissent si bien dans l'air humide et tiède de Venise. Cette vie nonchalante et retirée leur donne une blancheur mate et pure, une délicatesse de teint incroyalde.

Lorsque, par hasard, il fait un de ces temps privilégiés qu'on appelle chez nous temps de deinoiselle, quelques-unes font deux ou trois tours sur la place Saint-Marc, à l'heure où la bande mili-

taire cx("cute sa symphonie du soir, et se reposent longuement devant le café Florian, en face d'un verre d'eau opalisée par

une ponllo d'anis, en co!n]iaî,Miio de leurs mai'is, lr("'ros ou cavaliers servants; mais cela est rare, surtout dans les mois caniculaires, pendant lesquels les familles patriciennes ou riches se réfugient en terre ferme darrs leurs villas, au bord de la Brenta, ou dans leurs terres du Frioul, h cause des exhalaisons des lagunes, qu'on dit malsaines et qui causent quelques fièvres.

Autrefois, les Levantins abondaient à Venise; lenrs pelisses, leurs dolmans, leurs amples habits aux couleurs éclatantes, variaient pittoresquement la foule, qu'ils traversaient impassibles et graves. Ils sont plus rares aujourd'hui que le commerce se détourne et prend la route de Trieste, mais l'on rencontre fréquemment des Grecs, à la calotte inondée d'une vaste houppe de soie, espèce de chevelure bleue qui se ré^ pand sur les épaules, aux tempes rasées, aux cheveux flottants par derrière, à la jihysionomie caractéristique, dont le beau vêtement national tranche sur le hideux costume moderne. Ces Grecs, qui, la plupart, ne sont que des marchands ou des patrons de barques de Zante, de Corfou, de Chypre ou de Syra, ont une majesté de tournure singulière, et la noblesse de leur race antique est écrite sur leurs traits comme sur un livre d'or; ils se rendent, par groupes de trois ou quatre, ;i l'angle de la Piazza, au café de la Costanza, qui jouit du monopole d'offrir le moka et la pipe aux enfants du Levant.

Autour des cafés circulent des musiciens ambulants qui exécutent des morceaux d'opé:ras, des ténors chantant la Lucia ou tout autre air de Donizetti avec cet organe souple et cette admirable facilité italienne, où l'instinct singe le talent à s'y tromper;

des ombres chinoises did'érentes des nôtres, en ce que le fond du tableau est noir et que les figures sont blanches, se dé-

roulent rapidement, encadrées dans nne baraque de toile. Le démonstrateur, espèce de gracioso vêtu d'un frac à l'antique, coitîw d'une espèce de chapeau à cornes comme le mai-quis que chacun se rappelle avoir vu courir les rues de Paris secouant sa perruque de fdasse et raclant un mauvais violon, explique (|u'il était autrefois imprésario d'Opéra, mais que, par suite de la cherté des ténors et de l'humeur capricieuse des prime donne, il a été réduit h. la misère et ne dirij^e plus que des ombres chinoises, compagnie docile s'il en fut et peu coûteuse.

Mais un groupe se forme au milieu de la j)lace, l'on ne prête plus au ténor qu'une attention distraite, les ombres chinoises voient se rompre le cercle de leurs spectateurs; les vendeurs de caramel cessent leurs cris monotones; les chaises exécutent un quart de conversion, tout se tait.

On a disposé les pupitres, placé la musique; la bande militaire arrive, on prélude, l'on commence. C'est l'ouverture de Guillaume Tell.

De même que les Italiens ont l'instinct de la musique vocale, de même les Allemands ont l'instinct de la musique instrumentale; l'ouverture est jouée avec une justesse, un ensemble admirables ; cependant il y manque cette énergie, cet entrain, cette ardeur sauvage que demande impérieusement cette musique révolutionnaire. Tout ce qui rend l'amour, les délices de la vie pastorale, les neiges de la montagne, l'émeraude de la prairie, l'azur du lac, les bruits de clochettes, les frais parfums alpestres, est exi)rimé avec un sentiment poétique et profond ; mais les accents

de révolte et de liberté, l'indignation d'une âme fière oppi'imée par la tyrannie, toute la partie tumultueuse, bouillonnante de l'œuvre, est rendue d'une façon molle, timorée, éva-

sive en quelque sorte, coiauie si une censure mystérieuse avait ordonné d'éteindre dans une harmonie efféminée ces bruits de clairons, ces sifflements de flèclies, ces grondements sourds d'un peuple qui secoue ses chaînes.

Il semblerait qu'on veut ainsi empêcher les "S'énitiens do penser que le bonnet de Gessler, le signe de la domination autrichienne devant lequel il faut courber la tète, est toujours implanté au haut de son màt. Les trois mats de Saint-AIarc, ;;vec leur bannière jaune et noire, sont là pour rendre le rapprochement facile, et l'ouverture jouée avec plus de vigueur pourrait donner l'idée de renverser l'insigne tyrannique.

L'ouverture terminée, la foule se relire lentement. Il ne reste bientôt plus que de rares promeneurs, que les berrichini, espèces de ruffians, dont le plus honnête commerce est la vente de cigares de contrebande , qui vous poursuivent de leurs propositions suspectes; car, bien qu'on lise encore dans les récits de voyageurs modernes que l'on fait du jour la nuit à Venise, il n'en est pas moins vrai qu'à minuit la Piazza est déserte, et certainement plus solitaire que le boulevard de G and à la même heure ; ce qui n'empêchera pas les touristes, sur la foi d'anciennes relations qui s'appliquent à des usages tombés en désuétude depuis la chute de la républi((ue, de dire pendant cinquante ans encore que la place Saint-Marc fourmille de monde jusfju'au matin.

Cela était vrai quand les a|)partements qui s'élèvent sur les arcades des Procuratics vieilles et neuves étaient occupés par. des banques de])haraon, des redoutes et des casinos, où s'agitait tout ce monde uoclurue de nobles, de chevaliers d'industrie et de

courtisaues, carnaval perpétuel auquel rieu ne manquait , pas même le masque , et dont Casanova de Seingalt a laissé dans ses Mémoires de si curieuses peintures.

Les offices des courtiers de commerce, les boutiques où se vendent les verreries de Murano, les colliers de coquillages et de corail et les modèles de gondoles, les magasins d'estam])es, de cartes et de vues de Venise à Tusage des étrangers, s'étaient fermés les uns après les autres. Il n'y avait plus d'ouvert que les cafés et les marchands de tabac.

Il était temps de regagner notre gondole, qui nous attendait au débarcadère de la Piazzetta, près de la lanterne de la duchesse de Berry. La lune s'était levée , et rien n'est])lus charmant -qu'une promenade au clair de lune, le long du grand canal ou de la Giudecca. C'est une satisfaction romanliipie dont il n'est guère))ermis à un voyageur enthousiaste de la classe spécifiée par Hoffmann de se priver dans une belle et claire nuit d'août. Nous avions encore une autre raison pour errer sur la lagune, à une heure où il eût été plus sage d'aller nous envelopper dans notre moustiquaire. Qui n'a entendu parler des gondoliers, qui chantent des octaves du Tasse et des barcarolcs dans ce j)atois vénitien si brisé, si zézeyanl (ju'il semble lui balbuticnicul enfantin? C'est un do ces lieux communs de voyage qu'il est plus maniéré])eut-êlre d'éviter que d'accepter. Les gonduliers ne chantent plus depuis longtemps. Cependant la tradition n'est pas encore perdue ; les anciens des traghets gardent au fond de leur

mémoire (piel({uc épisode de la Jérusalem délivrée, dont ils ne demandent pas mieux (pie de se souvenir moyennant une bonne manche et <iuuJiiues pots de (Chypre. Comme les lilles d'Ischia, ([ui no revêtent leurs beaux costumes grecs

([lie pour les Anglais, ils ue déploient leurs mélodies qu'à bon escient et avec accomj)a},'uement de guinces :

Aussi, lorsque le soir un chant mélancolique,

Un beau chant alterné comme une flûte antique,

S'en vient saisir votre Ame et vous élève aux cieux,

Vous pensez ijuc ce chant, cet air mélodieux,

Est le rellet naïf de quelque ;\me plaintive,

Qui, ne pouvant, le jour, dans la ville craintive,

Épancher ;\ loisir le Ilot de ses ennuis,

Par la douceur de l'air et la beauté des nuits,

S'abandonne sans peine à la musi(iue folie,

Et, la rame îi la main, doucement se console.

Alors, penchant la tête et pour mieux écouter,

Vous regardez les Ilots qili viennent de chanter;

Et la jiondole passe, et sur les vagues brunes

Son flambeau luit et meurt au milieu des lagunes;

Et vous, toujours tourné vers le point lumineux.

Le cœur toujours rempli de ces champs savoureux

Qui surnagent encor sur la vague aplanie.

Vous demandez quelle est cette lente harmonie

Et vers quels bords lointains fuit ce concert charmant.

Alors quelque passant vous répond tristement :

a Ce sont des liahitanls des lieux froids de l'Europe,

De piles étrangers que la brume enveloppe,

Qui , sans amour chez eux, à grands frais viennent voir

Si Venise en répand sur ses ondes le soir.

Or, ces hommes .sans cœur comme gens sans famille

Ont acheté le corps d'une humble et belle fille,

Et pour combler l'orgie avec quehjues deniers.

Ils font chanter le Tasse aux pauvres gondoliers. »

Malgré ces beaux vers d'Auguste Barbier, et dussions-nous passer au.\ yeux du bilieux poète pour de «c pâles étrangers enveloppés de brume, » nous n'avons pas craint de donner quelques écus au vieux Girolamo, raccolé par Antonio, pour qu'il nous jouât entre le ciel et l'eau cette comédie musico-pittorcsque, dont nous ne demandions pas mieux que d'être duj)e, tout prêt à nous laisser aller a renchantement jiréparé par nousmème. Il faut dire aussi, pour circonstance atténuante,

que nous n'avions acheté le corps de personne, et que nous étions étendu dans une chaste soHtude, sur le vieux tapis de

Perse de notre j^^ondole. , Girolamo était un drôle cuivré par le soleil, le hàle de la mer et les nombreuses libations qu'il se permettait pour entretenir la souplesse de son gosier; ayant le chant salé, il était obligé, disait-il, de boire beaucoup; chaque stauce lui faisait l'effet de jambon, de caviar et de boutargue, comme à un chantre rabelaisien.

Quand nous fûmes un peu au large dans ce vaste canal de la Giudecca, qui est presque un bras de mer, à peu près à la hauteur de l'église des Jésuites, dont la lune argentait la blanche fa(,'ade, Girolamo, après s'être lubréiié les bronches d'une grande rasade, nous chanta d'une voix gutturale, profonde et un j)eu enrouée, mais qui s'étendait très-loin sur l'eau, avec des portements et des cadences prolongées, à la manière des chanteurs tyroliens, la Biomlina in gondulelta, Pronta la gondolella, et l'épisode dUciinlnie chez les Bergers.

La première de ces barcaroles est charmante ; Rossini n'a pas dédaigué d'en placer un ou deux cou-, plets dans la leçon du chant du Barbier de Séville; elle peut être considérée à j)eu près comme le type du genre, air et paroles; les autres ne sont guère que des variations de ce thème. Il serait diflicile, jiour ne pas dire impossijjle, de traduire dans une langue formée toutes les mignardises et les charmants diminutifs du dialecte vénitien. Il s'agit iFunc promenade amoureuse sur l'eau.

« Une jolie blonde, dit la chanson , est montée en gondole, et de plaisir la pauvrette s'est endormie dans le bateau, sur le bras du gondolier, (jui l'éveille de temps h autre ; mais le bercement de la barque a bien-

tût rendormi la l)olle enfant. La lune est h moitié cachée dans les nuages, la lai,'uno calmit et le vent est en bouace; seulement, une j)etite brise évente les cheveux de la belle et soulève le voile qui couvre son sein ; en contemplant lixement les perfections de son bien, ce beau visage uni, celte bonche et ce sein charmant, le gondolier se sent dans le cœur une folie, un remue-ménage, une espèce de contentement qu'il ne sait comment dire; il respecte et supporte d'abord un peu de temps ce beau sommeil , quoique l'amour le tente et lui conseille de le troubler. Et doucement, bien doucement, il se laisse couler à côté de la blonde, au fond de la barque ; mais qui pourrait trouver le repos avec le feu pour voisin ? A la fin, ennuyé de ce sommeil trop prolongé, // fait de l'insolent, et n'a certes pas à s'en repentir, «.c Oh ! mon Dieu, s'écrie-t-il dans sa faa tuité naïve, qu'elle a dit et que j'ai fait de belles « choses! Non, jamais de ma vie ni de mes jours je «■ n'ai été aussi heureux. »

Nous avions fait la faute d'emmener notre chanteur avec nous, au lieu de le mettre dans une barque éloignée ou de l'écouter de la rive, car cette musique est plus agréable de loin que de près; mais, plus poêle que musicien, nous tenions à entendre les vers.

Dans les octaves du Tasse, Girolamo prenait sa respiration juste au miheu du vers, et finissait par une espèce de trille bizarre destinée sans doute à soutenir la rime et à la faire porter. A distance, ce chant rude et fortement accentué prend de l'harmonie, et par sa singularité même vous fait plus de plaisir qu'un air d'opéra chanté par Mario ou Rubini. Il y a des moments de silence, de langueur et d'obscurité, où l'âme semble attendre qu'une mélodie jaillisse du fond de tout ce calme, et la première voi.x humaine qui s'élève

du sein des eaux, le moindre accord de piano qui fdtrc par les trous d'un balcon, sont accueillis comme des Lienfails.

Eu débitant son répertoire, Girolamo avait donné de si fréquentes accolades à la bouteille, que nous fûmes obligé de descendre, pour nous ra\ilailler, à un cabaret sur les Fondamente délie Zattere. Son pot rempli lui redonna toute sa verve.

Mis en gaieté par l'ingurgitation d'une demi-cruche de vin de A'al-Policella, il se prit à imiter le bruit que font les canards lorsque, surpris dans les marais, ils s'envolent en rasant l'eau et en poussant ces kouan kouan qu'Aristophane ne craindrait pas de traduire en un chœur d'onomatopées dans quelque folle comédie de grenouilles ou d'oiseaux.

A vrai dire, c'était le plus beau jnorceau de son répertoire; il faisait le canard à s'y tromper, et Antonio laissait flotter sa rame et riait à se tordre. Girolamo semblait très-fier de ce talent et y tenir plus qu'à tout le reste. Il imita aussi le silllement des bombes, qu'il avait eu l'occasion d'étudier sur nature pendant le siège. Comme il simulait avec sa bouche la trajectoire des projectiles et leur chute dans l'eau, ses yeux brillaient singulièi'cmeut, et il se redressait avec une certaine fierté. Quoiqu'il n'eût pas dit un mot qui eût trait aux événements, car la prudence n'abandonne jamais un Vénitien, il n'était])as difficile de comprendre qu'il y avait pris une part active et j)assé plus d'une fois dans sa gondole de la poudre et des munitions sous le feu des batteries. Ces bombes qu'il parodiait si bien, il avait dû en voir tomber plus d'une])rès de lui.

Du reste, le gouvernement n'a j)as cherché à faire silence sur ces faits accomj)Us. D'assez nombi'euses affiches d'ouvrages

ayant trait au siège de Venise la])is-

sent les arcades dos Procuralics. Il y a même une esj)èce de diorama qui rcjuvscute les principaux évéuemeuts de ralta([ue et de la déleuse. Cette tolérance, nous l'avouons, nous a passablement surpris ; mais elle tient, dit-on, à une rouerie politique qui veut faire trouver la domination autrichienne plus douce que lô" régime absolu des États pontificaux et du royaume de Naples.

Quand on ne connaît pas \'enise, et qu'on a lu dans les journaux l'histoire de cette héroïque et longue défense, on s'attend à trouver une ville ravagée, écrasée sous les bombes, avec des tas de décombres et des toits effondrés. A .part quelques pierres emj)ortées au palais Labbia et quelques écorchures de projectiles au dôme et à la façade de San-Geremia, au bout du grand canal, on ne se douterait de rien. Pour voiries ravages du siège, il faut aller dans les îles, autour des fortins et des ouvrages avancés qui])rotégent cette ville presque imi)renable à cause de sa situation au milieu de vastes lagunes peu profondes, qui rendent l'approche de la grosse artillerie impossible. Les Auti'ichiens avaient imaginé des bombes aérostaliques ; mais le vent les faisait dévier, ou elles s'élevaient trop haut, éclataient en l'air et ne faisaient de mal à personne ; ces bombes h ballon perdu étaient même devenues un objet d'amusement pour la population, qui les regardait crever dans le ciel connne des pièces d'artifice.

Venise, devant qui a reculé Attila, est restée vierge pendant ([uatorze cents ans de toute invasion ; jusqu'en 1797, elle a conservé la forme de république. Frappée de cette terreur sénile qui précipite à leur ruine les Etats caducs, elle se rendit sans

combat h un vainqueur qui, meilleur appréciateur qu'elle de ses ressources et de sa position, ne croyait })as ({u'elle j)ùt être prise et

allait passer son chemin. Iilt depuis, nul doge naonté sur le Bucentaure n'a pu cé]é])rer ses fiançailles avec la mer. L'Adriatique ne purle]>lus à son doigt d'azur la bague d'or de l'épouse, et l'aigle d'Autriche fouille de son bec crochu le flanc du lion ailé de Saint-Marc.

Mais laissons là ces considérations politiques qui sortent de notre cadre, et retournons au Carnpo-San- Mosè.

La grande affaire, avant de se coucher, c'est la chasse aux zinzares, atroces inpustiques qui tourmentent particulièrement les étrangers, sur lesquels ils se jettent avec la volupté qu'un gourmet prend à savourer un mets exotique et curieux. On vend chez les épiciers et les pharmaciens une poudre fumigatoire qu'on fait brûler sur un réchaud, toutes fenêtres fermées, et qui chasse ou étouffe les teriùbles insectes. Nous croyons cette poudre plus désagréable aux hommes (pi'aux cousins, et de nombreuses cloches sur les mains et le visage nous témoignaient chaque matin de l'inefficacité du remède. Le plus sage est de ne pas mettre de lumière près de son lit et de s'envelopper bien hermétiquement dans la gaze du moustiquaire. Heureusement nous avons une peau méridionale, tannée par l'air, hâlée par les voyages, qui rebute les trompes et les scies de ces buveurs de sang nocturnes ; mais il y a des gens à épidémies plus délicats, à qui ils font subir de véritables supplices. La])eau rougit, se couvre de pustules ; le visage enile sous ,ccs pustules venimeuses, qui causent d'insup-

portables démangeaisons que les ongles et l'alcali n'apaisent j)as toujours. Nous avons vu chez certaines personnes la fièvie suivre ces nuits infernales ; il suffit, jioiir nv, pas fermer l'ii'il de la nuit, d'enfermer avec soi un de (;es monstres bourdonnants; mais nous étions déjà acclimaté.

ITAI.IA. 205

L'on parle lieaurMUjt du sileiifc do "WMiisc; mais ce n'est pas \nvs d'un tiaf,diet qu'il faut se \oy;ev])Our trouver cette assertion vraie. C'étaient, sous notre lenèlre, des chuchotements, des rires, des éclats de voix, des chants, un reniue-nn'uaire perpétuel qui ne s'arrêtaient qu'à deux heures du matin. Les f^'ondoliers, qui dorment le jour en attendant la pratique, sont la nuit éveillés comme des chats, et tiennent leurs conciliabules, qui ne sont guère moins bruyants, sous l'arche de ({uelque pont ou sur les marches de quelque débarcadère. Nous avions le débarcadère et le pont. Assis sur un degré de marbre ou sur la poupe de leur gondole, ils mangent des fruits de mer, boivent du vin du Frioul, et soupent gaiement à la lueur des étoiles et des petites lampes allumées à l'angle des rues, devant les niches des madones. Quelques-uns de leurs amis, vagabonds voluptueux, qui ont pour alcôves le porche des églises et pour matelas les grandes dalles chauffées par le soleil de la journée, viennent se joindre à eux et augmentent le sabbat. Ajoutez-y quelques jolies servantes profitant du sommeil de leurs maîtresses pour aller retrouver quelque grand drôle à la peau bistrée, au bonnet chioggiote, à la veste de toile de Perse, faisant trimballer sur sa poitrine plus d'amulettes qu'un sauvage n'a de tours de graines d'Amérique et de rassade, et dont les voix de contralto, tour à tour glapissantes et graves, se répandent en Ilots d'intarissable babil avec cette sonorité])ar-

ticnlière aux idiomes du Midi, et vous aurez une idée succincte du silence de Venise.'

Cijj

XY

L'arsenal, Fusine.

II faisait beau, et la fantaisie nous prit, voyant la gaieté du ciel, d'aHer déjeuner au port Franc, dans l'ile de Saint-Georges-Majeur, et par la même occasion de visiter la belle église de Palladio, dont le clocher rouge fait si bon efl'et sur lu lagune. La façade a été un peu retouchée par Scamozzi; l'intérieur renferme, outre l'accompagnement obligé d'énormes tableaux de Tintorel, ce robuste ouvrier qui a peint des arpents de chefs-d'œuvre, de colonnes de marbre grec, d'autels dorés, de statues en pierre, en bronze, un admirable chœur en menuiserie sculptée, représentant diiïérentes scènes de la vie de saint Benoit , qui nous a rappelé les merveilleuses sculptures en bois de Berruguete , dans les cathéidrales espagnoles. Ce beau morceau a été fouilli5 avec un ai't charmant et une palience inouïe par Albert de Brulc, un de ces talents (pii passent inconnus dans la superfétation de génies, produits des siècles qui nous ont précédés, et dont la mémoire humaine ne peut plus se charger. Une jolie statuette de bronze, plac('e sur la l)aluslrade du chœur, à droite en venant du porche, et représenlant saint Georges, offre

cette singularité d'être le jiortrait le plus ressenihlant qu'on ait jamais l'ait do lord Byrou. Cette portraiture par anticipation, et pour ainsi dire prophétique, nous a iVappé vivement. On ne saurait d'ailleurs rien voir de])lus élégant, de# plus dédaigneusement aristocratic|ue, de plus anglais, en un mot, que cette tète de saint grec, dont la lèvre est contractée par le sucer du poëte de don Juan.

Nous ne savons .si le noble lord, qui a longtemps habité Venise et qui a dû nécessairement visiter l'église de Saint-Georges-Majeur, a remarqué comme nous cette ressemblance vraiment unique, et qui sans doute l'aurait flatté.

Derrière l'église, bâtie à la pointe de l'Ile qui regarde la Piazzetta et où les Autrichiens ont établi une batterie de canons, s'étendent les bâtiments de l'Entrepôt et les bassins du port Franc. On traverse, après qu'où a franchi une porte gardée par des douaniers , des cours entourées d'arcades assez élevées et remplies de cultures négligées, et l'on arrive h une espèce de cabaret et d'osteria, rendez-vous des marins et des gondoliers, qui savourent Ih les douceurs de boire du vin exempt de droits, à peu près comme les ouvriers de Paris vont s'enivrer hors barrière. Le cabaret est toujours encombré de monde, et les cousonmiateurs se répandent au dehors sur des bancs, autour de tables de bois à qui l'ombre de l'église sert de tonnelle. Des faquins poussant des brouettes chargées de ballots circulent au milieu des buveurs, qu'ils lorgnent d'un air d'envie et près desquels ils viendront s'asseoir lorsqu'ils auront gagné les quelques sous nécessaires à ces frugales orgies.

En face du cabaret, un grand magasin vide, voûté en casemate et blanchi à la chaux, dont les fenêtres

grillées donnent sur une ruelle déserte, sei't de refuge aux gens que fatiguerait la gaieté un peu turbulente du dehors et aux couples d'amants qui recherchent la solitude.

On vous sert là des rougets de l'Adriatique (trifjH), si appétissants, si vermeils, d'une nuance si fraîche et si vivace, qu'on les mangerait rien que poui' le plaisir de la couleur, ne fussent-ils pas, comme ils sont en effet, les meilleurs du monde; des pèches, du raisin, un pot de vin de Chypre et du café composent un déjeuner exquis dans sa simplicité, et, si le hasard vous fait mettre la main sur un bon cigare de la Havane , que vous fumez au fond de votre gondole en revenant vers la rive dei Schiavoni, nous ne voyons pas trop ce qui peut manquer h votre honlieur, pour peu que vous avez reçu la veille de bonnes lettres de France.

Il est de bonne heui-e, et, avant d'aller à Fusine, nous aurons le temps de visiter l'Arsenal, non pas à l'intérieur', curiosité défendue mainten;int; mais nous pourrons, ce qui nous intéresse plus que de voir des faisceaux de fusils et des navires en construction, admirer à l'extérieur les lions du Pirée, trophées conquis par Morosini dans la guei-re du Péloponèse.

Les deux colosses en marbre pentélique sont (h'nut's de cette vérité zoologique cpie liaiye leur eût donnée sans doute ; mais ils ont quelque chose de si fier, de si grandiose, de si divin, si ce mot peut s'appliquer à des animaux, qu'ils produisent une impression profonde. Leur blancheur dorée se détache admirablement sur k farade rouge de l'Arsenal, composée d'un porti(pie peuplé de statues de mérite])()uilaiit, (pie ce terrible voisinage fait resseml)ler h des poupées, et de deux tourelles de])riques rouges crénelées et ourlées de j)ierres, comme les maisons de la j)lare Royale de Paris.

Trophées d'une dt'faite, inaisi,';ircl;uil loiijuiirs leur mine liautaine et superbe, ces lions ont l'air de se souvenir, dans la ville de Saint-Marc, de la Minerve antique; et le grand Goethe les a célébrés par une épigranime que nous traduisons ici, en demandant pardon do substituer nos vers chétifs aux rliythmes olympiens du Jupiter de Weimar :

Deux grands lions rapportés de l'Attique, Font sentinelle aux murs de l'Arsenal, Paisiblement, et près du couple antique, Tout est petit, porte, tour et canal.

Ils semblent faits pour le char de Cybûie, Tant ils sont fiers, et la mère des dieux Voudrait au joug ployer leur cou rebelle, Si pour la terre elle quittait les cieux.

■ Mais maintenant ils gardent la poterne. Tristes, sans gloire, et l'on entend ici Miauler partout le chat ailé moderne, Que pour patron Venise s'est choisi !

Cet Arsenal avec ses immenses bassins, ses chantiers couverts, dans lesquels une galère pouvait, dil-ou, être construite, gréée, équipée et lancée à la mer eu un jour, nous a rappelé, pour le morne abandon, celui de Carthagène en Espagne, si actif au temps de l'invincible Armada. C'était de là que parlaient les ilolles qui allaient conquérir Corfou, Zante, Chypre, Athènes, toutes ces riches et belles îles de l'Archipel ; mais alors Venise était Venise, et le lion de Saint-Marc, aujourd'hui morne et diffamé, avait ongles et dents comme les])lus farouches monstres héraldi([ues, et, malgré l'épigramme de Goethe, faisait sur les blasons une ligure superbe et triomphante.

Notre excursion h Fusine exigeait deux ran)eurs; un compagnon d'Antonio s'adjoignit à lui. On emporta 199 14

même un bout de voile pour s'aider du veut, qui était favorable.

Nous passâmes entre Saint-Georges et la pointe de la Giudecca, que nous longeâmes extérieurement, rasant ses courtils et ses jardins pleins de vignes et d'arbres fruitiers, et nous entrâmes dans la lagune proprement dite.

Le ciel était parfaitement pur, et la lumière si vive, que l'eau resplendissait comme une nappe d'argent et que l'on ne pouvait distinguer les limites de l'horizon du côté de la mer. Les îles apparaissaient comme de petites taches brunes, et les barques éloignées semljlaient voguer en plein cieb. Il fallait réellement la puissance du raisonnement pour se persuader qu'elles ne flottaient pas en l'air. L'œil seul s'y serait trompé à coup sûr. Le viaduc du chemin de fer, gigantestjue ouvr^ige qui rejoint Venise à la terre ferme et que nous découvrions de loin sur la droite, offrait un singulier effet de mirage. Ses nombreuses arcades, répétées par l'eau bleue et •calme, avec l'exactitude de la glace la plus pure, formaient des cercles parfaits et ressemblaient à ces bizarres portes chinoises entièrement rondes, qu'on voit sur les paravents; en sorte que la fantaisie architecturale de Pékin paraissait avoir bâti cette chimérique avenue pour la ville des doges, dont la silhouette, dentelée de nombreux clochers et dominée par le Campanile surmont(! de son ange d'or, se présentait par le flanc d'une façon imprévue el pitt()res([ue.

Après avoir dépassé un ilôt fortifié ayant à sa pointe une charmante statue de madone et un factionnaire autrichien fort laid ,

nous suivîmes un de ces canaux tracés dans la lagune par une double allée de pieux (jui indiquent les passages où l'eau est sullisainment profonde; car la lagune est mio espèce de marais salin que

le llux el le rellux empêchent de stiigner, mais qui n'a guère plus de trois ou quatre pieds d'eau, excepté dans certaines ligues creusées par la nature ou par l'iiomiiie, et que désignent les poteaux dont nous avons parlé. Quelques-uns de ces poteaux portent à leur sommet de j)etites chapelles eu miniature, des diptyques grossiers fabriqués par la piété des matelots et qui renferment des images et des statuettes de la Madone. La gracieuse protectrice que la litanie appelle Stella Maris, l'étoile de la mer, est là au milieu de son élément. Ces madones dans l'eau ont quelque chose de touchant. Assurément la divinité est présente partout, et sa protection descend du ciel aussi vile qu'elle s'élève de la mer ; mais cette pieuse crédulité d'un secours plus immédiat, la protectrice étant transportée au milieu du péril, a quelque chose d'enfantin, de charmant et de poétitjue. Nous aimons beaucoup les madones vénitiennes rongées par la vapeur saline et fouettées par l'aile du goéland qui passe, et nous leur disons volontiers : Ave, Maria, grand plcna.

La ligne bleue des montagnes Euganéennes se dessinait vaguement devant nous sur le bleu tendre du ciel, plutôt comme une veine d'un azur plus ioncé ([ue comme une réalité terrestre.

Les arbres el les maisons de la rive, que Ton apercevait déjà, semblaient, à cause de la déclivité de la mer, plonger dans l'eau jusqu'aux genoux, et les. clochers rouges des ilôts, diminutifs du

Campanile, qui a l'air du burgrave de cette génération de clochers, paraissaient jaillir immédiatement du flot comme de grandes branches de corail.

Une terre basse, couverte de végétations confuses, était devant nous. Nous sautâmes hors de la gondole. Nous étions arrivés ù Fusine.

C'est à Fusine qu'aboutissent les canaux delaBrenta, où Venise venait.chercher sa provision d'eau avant que les puits artésiens, forés par M. Deg^ousée avec un rare bonheur, lui fournissent abondamment, pour remplir ses citernes, une eau claire, limpide et quelquefois gazeuse, comme celle dont nous bûmes un verre près du couvent des pères Capucins, à la Giudecca.

Les ravages de la guerre ne sont pas encore réparés à Fusine : quelques maisons éventrées par les boulets, effondrées par les bombes, tachent de leurs pans de murs blancs la végétation luxuriante, comme des ossements oubliés sur un champ de bataille. Une petite chapelle rustique est intacte, soit qu'on l'ait respectée dans la lutte, soit que la demeure de Dieu ait été remise en état avant celle des hommes.

Cette terre grasse, humide, imprégnée de sel marin, épaissie par les détritus végétaux, chauffée par un soleil vivifiant, fait pulluler dans l'abandon et la solitude toute une ilore inculte de ces charmantes plantes qu'on appelle mauvaises herbes, parce qu'elles sont libres. C'est en petit une forêt vierge; la folle avoine balance au bord des fossés son épi barbelé, la ciguë agite au* dessus d'une touffe d'orties ses ombelles d'un blanc ver* dàlre, la mauve sauvage étale ses feuilles frisées et ses Heurs d'un rose

pâle, le liseron accroche aux])ranches des ronces sa clochette argentée; au Jiiilieu du gazon (jui vous monte aux genoux scintillent comme des étincelles mille llcurettes innommées, paillettes d'or, d'azur oude j)ourpre jetées là par le grand colorisie ponrrompre la teinte uniforme du vert. Sur le bord des canaux, le nénuphar déploie ses larges co-uis visqueux et soulève ses Heurs jaunes, la sagittaire fait irembler son for de "lance au vent, la salicaire aux feuilles de saule incline ses épis])ourprés, l'iris In-andit ses poignards

glauques, les roseaux ruhanui's, les joncs fleuris s'enchevêtrent dans un désordre toullu et pittoresque. Des sureaux, des coudriers, des arbustes et des arbres que personne n'élairue jettent leur ombre criblée de soleil sur ce plantureux fouillis.

Des lézards, vifs, alertes, frétillant de la queue, traversent comme la ilèche l'étroit sentier où la rainette se tnj)it dans l'ornière i)leine d'eau de jduie. Des chœurs de grenouilles font le i)longeon à votre passage, d'nu saut simultané, sous les herbes de la Brenla. Une belle couleuvre d'eau, pendant que nous longions le canal, s'y livrait sans frayeur aux plus gracieuses évolutions. Elle nageait rapidement, la tète haute, faisant onduler son corps souple, éclair de saphir traversant l'eau argentée; elle semblait une reine se jouant dans son domaine et s'inquiétant fort peu de notre])résence. A peine jetat-elle sur nous un regard distrait de ses yeux de picrrerie, et ce regard signifiait : « Que vient faire ici cet intrus? » C'est la première fois de notre vie ({u'un reptile nous ait semblé joli. Peut-être cette charmante couleuvre descendait-elle en ligne courbe du serpent qui séduisit Kve par la grâce de ses spirales, l'éclat de S3S couleurs et l'éloquence de ses dis-

cours. En repassant, nous la retrouvâmes à la même jdace, paradant comme une coquette et faisant des mines de Célimène le long du rivage pour mendier un regard, ou, ce qui est plus probable, pour attirer un amoureux timide tapi sous le cresson ou dans les roseaux.

Des écluses et des barrages, motifs d'accidents pittoresques, retiennent les eaux de distance en distance. De légers arcs de brique, ([ui servent à la fois de contreforts et de])onts, traversent ii'("(piemment le canal, mais tout cela chancelant, à demi ruiné', envahi i)ar la vé'gi'tation qui se glisse h la place de la pierre ou de la lui-

que qui tombe, déjà h moitié repris par la nature, si prompte à effacer les ouvrages de l'homme, qu'elle supporte plutôt qu'elle ne l'accepte. Cet abandon est regrettable au point de vue de l'ingénieur, mais à celui du poëte et du peintre il ne l'est pas du tout ; si les mousses rongent les revêtements, si les plantes pariétaires disjoignent les murs, si les joncs finissent par encombrer les canaux, cela fait bien dans le paysage.

Ce coin inculte de Fusine nous fit un extrême plaisir et nous est resté gravé dans la tète beaucoup plus ncltement que des sites qui le méritent davantage. En fermant les yeux, nous voyons encore, dans la chambre noire du souvenir, quoique un an déjà nous sépare de cette impression, les nervures des feuilles, les ombres des arbres portées sur le chemin, les mouches à miel se roulant dans le calice des altha-as, mille jietits détails insignifiants, d'une netteté parfaite.

Probablement cet effet agréable de fraîcheur et de solitude tenait à notre séjour de quelques semaines à Venise, où l'on ne voit, comme nous l'avons déjà dit, que du marbre, du ciel et de l'eau. Las peut-être sans nous en apercevoir de glisser en gondole sur l'eau, ou, h])ied, sur les dalles])olies de la])lace Saint-Mai'C, nous éprouvions une joie secrète à fouler le sein nu de la mère deCybèle. t^aturé d'art, de statues, de tableaux, de palais, ivre du gé-nie do l'honnue, nous é'tions porté, par un mouvement de réaction en faveur de la nature, h. trouver charmant ce bout de terre abandonné h la luxuriance d'une végétation folle ; nous qui respectons la vie h ce point de ne])as cueillir une fleur, nous avions arrachée des masses de feuillage et d'énormes bouquets pour les rap])orter au canq)o San-Mosè.

En revenant, le gondolier- nous fit passer j)ar des rues d'eau que nous ne connaissions pas encore. Les

villes en décadence sont comme les corps qui mcnrent : la vie, réfugiée au cœur, abandonne peu à peu les extrt'mités; des rues se déjieupU'nt, des quartiers deviennent solitaires, le sang n'a plus la force d'aller jusqu'au])out des veines. L'entrée de Venise, en venant de Fusine, est d'une mélancolie navrante. Quelques rares bateaux, apportant des denrées de terre ferme, glissent silencieusement sur l'eau endormie le long des maisons désertes. Des palais d'une architecture charmante n'ont plus de fenêtres, et les Baies en sont fermées par des planches grossièrement posées en travers ; le crépi des maisons abandonnées s'écaille , la mousse étend ses tapis verts sur les assises inférieures, les coquillages et les plantes marinevS s'incrustent aux escaliers d'eau, (pie le crabe monte seul aujourd'hui.

Aux fenêtres des rares maisons habitées pendent des loques , des guenilles, des linges h sécher, indi(pi<'int seuls la vie des pauvres ménages réfugiés là.

Çà et là une grille magnifiquement travaillée, un balcon h rinceaux compliqués, un blason fruste , des colonnettes de marbre, un mascaron, une corniche h sculpture dans une muraille lézard('e, noircie, ravinée par la pluie, dt'gradée par l'incurie, révèlent une ancienne splendeur, le palais d'une famille jiatricienne éteinte ou tombée dans la misère.

A mesure qu'on avance, celte impression fâcheuse se dissipe , la vie renaît peu à peu, et l'on se retrouve avec plaisir dans l'animation du grand canal ou de la place Saint-Marc.

Le temps nous avait semblé court à Fusine; il ('fait d('jà l'heure du dincr. Les crabes, qui pullulent dans les canaux, commençaient h élever au-dessus de la ligne tracée par l'eau au pied des maisons leurs corps hideux et leurs pinces crochues, manœuvre qu'ils exécutent

tous les jours, à six lieures du soir, avec une ponctualité de chronomètre.

Nous allâmes diner ce jour-là au campo S;m-(ia11o, place située derrière la Plazza, dans un ^asllioîî allemand, où nous nous rejiosions des vini nos1rai)i, noirs comme du jus de mûre, par une choppe de bière do Munich.

Nous prenions là notre réfection en plein air, sous une tente rayée de bandes blanches et safranées, côte à côte avec des peintres français, des artistes allemands et des officiers autrichiens, petits jeunes gens blonds, minces, bien sanglés dans

d'élégauls uniformes, très-polis, très-bien élevés , à la physionomie de Werther, cl n'ayant nulleinent les manières soldatesques; la conversation était généralement esthétique , interrompue ça et là par une de ces plaisanteries compliquées cl laborieuses, souvenirs d'Iéna, de lîonn ou d'Heidelberg. La casquette penchée de la maison-moussue reparaissait sous le shako du militaire.

Au milieu du campo s'élevait une margelle de citerne, où les femmes du voisinage et les porteuses d'eau styriennes venaient])niser à de certaines heures ; au fond, il y avait une petite église blasonnée aux armes du patriarche de Venise, et dont la porte, fermée par un rideau rouge, mêlait de vagues])arfums d'encens aux fumé.es de la cuisine du gasthoff, et des rumeurs de prière et d'oi'gue^uix discussions d'ai't et de])hilosophie. De temps à autre, quelques vieilles, la tète ensevelie dans une haute noire, comme des chauves-souris enca-])uchonn('es de leurs ailes, s'y engoullraienl en soulevant la portière.

De jeunes filles coillées en cheveux, drapées de ch;\les à bariolage éclatant, passaient, l'éventail à la main, le sourire aux lèvres, repoussant gentiment du pied les

volants festonnés de leur jupe,, et, au lieu d'enlrer dans l't'i^dise, prenaient la])etite ruelle qui conduit du canipo San-Gallo à la Piazza. Elles entreront à l'é^dise plus tard, lorsqu'il ne leur restera plus que Dieu à aimer, Dieu, cette dernière passion des femmes.

Il passait aussi do bons gros ecclt'siasliquos à figure honnête et réjouie, se rendant nu siilut ou à (]uel({ue office du soir. Ils portaient des bas violets comme des évè({ues et des ceintures

rouges comme des cardinaux, ce qui est, dit-on, un privilège du clergé de Saint-Marc, métropole patriarcale.

En face du gasthoiï, une maison de modeste apparence se faisait remarquer par une])]aque de marbre chargée d'une inscription latine. C'est dans cette maison qu'est mort Ganova. L'inscription est belle et touchante, et nous ne pouvons résister au plaisir de la rapj)ortei; ici : Has .rdcs Franccsconiorum, quas lautioribus hospitiis ob vêler is amicitiœ candirem prxtulerat, Canova, scnlptune facile princeps, siipremo lialilu consccravit. Ce qui peut se traduire ainsi en faveur des femmes (|ui ne savent pas le latin et des hommes qui l'ont oublié : a Cette maison des Francesconi, qu'il avait préférée à des hospitalités plus somptueuses, à cause de la candeur d'une ancienne amitié, Canova, facilement prince de la sculpture, l'a consacrée par son dernier sonjiir. »

Pardon de ce français un peu barbare, mais ([ui du moins rend avec exactitude la forme lapidaire de l'inscrij)tion. Ce n'est pas ici le lieu' de parler plus au long de Canova, qui débuta à ^'enise par l'exposition de son groupe de Dédale et d'Icare à la Sensa (fête de l'Ascension), élève encore obscur du sculpteur Toretti. Nous aurons occasion de revenir sur ses ouvrages à liome et k Florence.

A cette maison Francesconi , si noblement préférée

à des palais, se rattache -jjour nous un souvenir puéril ; dans la vie vraie, le comique côtoie le touchant. Le petit chien du logis, qui allait prendre ses ébats sur le campo ou dans les ruelles voisines, revenait à cette heure, celle du repas probablement, et trouvait souvent la porte fermée. Il aboyait piteusement sur le seuil, mais parfois ou ne lui ouvrait pas, soit que les servantes, distraites, ne l'entendissent pas, soit qu'on voulût ainsi le mettre

en pénitence. Un jour, touché de sa peine, nous allâmes tirer pour lui le cordon de la sonnette, et nous rassîmes à notre table. Une fille parut fort étonnée de ne voir personne, et le chien rentra, la queue basse, rampant à demi sur le ventre, comme un chien en faute qu'il était.

Il n'oul)lia pas ce service, et, chaque fois qu'il se trouvait dans le même cas, il nous regardait d'un air mélancolique et suppliant, auquel il n'était pas possible de résister. Un accord tacite s'établit entre le <|uadrupèdc et le bipède. Il nous gratifiait d'un regard aimable et d'un frétillement de queue , moyennant une redevance d'un coup de sonnette. C'est ainsi que nous nous trouvâmes lié avec l'honuête chien de la maison Francesconi, et que son souvenir s'embrouille dans notre tête avec celui de Ganova.

Après avoir dépêché notre modeste rcjias, composé d'mie soupe aux poux de mer, d'un bifteck de veau , l'on n'en mange pas d'autres en Italie, d'un pasticcio de polenta et de zucchette farcies, pris notre lasse de café h Florian et lu le Journal des Débats, le seul journal français permis dans les Etats desjiolirpios, ne voynnt lien d'intéressant sur les afiiches de th('àtrc qui tnj)issent les arcades des Procuraties, nous nous mimes h. courir les rues au hasard, ce qui est la nicillcui'e manière d'entrer dans la vie familière des peu])les; car

le? livres no piirlont guère que des monuments et des choses remarquables, laissant de côté tous les détails caractéristiques et ces mille et une différences presque imperceptibles, mais qui vous avertissent h. cliaipie instant qu'on a chani,'é de pays.

Une grande pancarte placée au fond de la place Saint-jMarc et sur l'angle du palais ducal, près du pont de la Paille , où tout

\'enise passe pour s'aller promener sur la rive des Esclavons, piomettait avec des lettres gigantesques et des enluminures féroces un spectacle incroyable et mirifique. L'affiche seule afi'riandait! (l'i'tait un grand jnimodrame dans le genre de ceux que l'on joue chez nous au Cirque-Olympique, et que composent ces illustres annalistes Laloue etLabrousse, les historiogi-aphes h poudre et à canon de l'épopi'e impériale : Napoh'ou en Egypte! Mais le pi'odigioux du s])ectacle consistait en une danse pyrrhique dans('c])ar toute l'année française autour du premier consul. ^'oyczvous d'ici l'armée française et l'Institut dansant une pyrrhique autour du Bonaparte d'Auguste Barbier !

o Corse h clieveux plats....

Un dessin d'un goût barbare accompagnait l'affiche, lîonaparte, dans le rigide costume des guides, recevait les ulémas du Caire, humblement prosternés dans leurs cafetans , et des Turcs en pelisses sibériennes lui offraient, selon l'usage anticjue, les clefs du Caire sur des plats à barbe; un état-major, culot ti' de pantalons soutacliés d'agréments en or fin et chaussé de boites h la Souvarow, se tenait derrière le général en chef. Entre les créneaux des tours, on voyait passer des nègres faisant sentinelle, l'œil hagard. Cette enluminure rappelait vaguement, par la sauvagerie du dessin et la

crudité gothique de la couleur, les imageries d'Epinal et les planches des quatre fils Aymon dans les éditions de la bibliothèque bleue.

Nous ne manquâmes pas, bien entendu, de nous rendre à ce spectacle. A huit heures du soir, heure annoncée pour la représentation, nous primes notre gondole, La gondole est, on le sait,

la voiture de ^'enise, où l'on marche non à pied, mais à eau. La chose se jouait au Théàtre-Malibran. Étendu sur les coussins de cuir noir frisé de notre gondole, nous étions emporté sur les canaux par deux rames vigoureuses, agréable façon de voyager. Le soleîl était couché, nous allions sur une eau noire comme une eau de liéthé. De temps à autre, au passage des ponts, des lanternes à gaz lançaient de l)rusques éclairs qui moiraient le canal de lumière; puis, le passage tourné, le noir recommençait et nous nous replongions dans l'ombre, ombre de la nuit, ombre de l'eau, fiùlant les palais d'où tant de sombres histoires se sont envolées, d'où les grandes familles inscrites sur le livre d'or de la sérénissime république sont parties pour l'éternel et dernier voyage de la tombe.

Enfin notre gondole aborda. Les barcarols levèrent la rame, et on nous amarra ù un anneau scellé dans la berge. Une longue file de gondoles, processionuellement rangées, attendait les spectateurs. Nous sortîmes et traversâmes le pont qui conduit au-Théâlre-Malibran. Ces voitures d'eau remisées sous un pont, font un singulier effet, car ce n'est pas l'habitude que nous allions h. l'Opéra ou au Cirque en bateau.

On pénètre au théâtre])ar un long corridor voûti';, qui ressemble, pour la splendeur, au p;issage Uad/.iuill. Des quin(juets naïfs accrochés à la muraille donnent quelque jour à cet étroit Ijoyau. Nous prîmes

une entrée et Ton nous renvoya à un autre bureau; car prendre sa place est une lonç^ue opération, et l'on passe par])lu?ieurs étamines de bureaux avant d'entrer ilans sa loge. Le ju-

eniier bureau donne un droit brut, le second bureau fournit la désignation spéciale. Muni du suprême et sacramentel billet, nous entrâmes dans notre loge. En Italie, la disposition des loges est autre (jue cbez nous. Les baufpiettes, au lieu d'être en face, sont de côté, à peu près comme dans les omnibus, la gauche réservée aux femmes ou aux gens considérables h qui l'on veut faire honneur ou politesse.

La salle était fort obscure, et nous voyions s'agiter au-dessous de nous, au parterre et h l'orchestre, un tumulte de têtes dont on discernait vaguement la silhouette. Une chambre noire avec son microcosme bizarre eu peut donner l'idée. Cette obscurité provenait de l'absence de lustre, le plafond étant vide et le parterre voyant la pièce à la 'pure lueur des étoiles et .v(//; Juvc crudo. Nous avons déjà raconté cette disposition à propos du tliéàti'e de Milan, et nous n'y reviendrons pas. La rampe suffit pour éclairer les acteurs, et de fait, pourvu que la scène soit éclairée, c'est assez. L'ne salle obscure a en soi quelque chose de plus mys^ térieux et de plus fantastique, et empêche l'attention de s'égarer sur les femmes, sur les toilettes et sur les incidents de la salle. Moins, on voit dans la salle, jjIus ou est sj)ectateur de la scène.

Un officier français est tombé au pouvoir des gens de ^louradBey et enfermé dans le sérail; mais comme il est français, qu'il est officier et qu'il a vingt ans, il a bientôt mis à la brochette le cfpur de toutes les femmes. Les Zoraïde et les Zulmé' le jiroté-gent. Cependant la discorde est au camp d'Agramant : les uns veulent vendre la ville, les autres veulent guerroyer.

Grande dispute au sérail. Des drôles coiffés de turbans, et qui semblent avoir plongé leurs têtes dans des moules .à pâtisserie, paradent et jurent de venger Mahomet., Les muftis, les bras croi-

sés sur la poitrine, viennent prêcher la guerre sainte. La perte du général en chef de l'armée française est arrêtée : c'est un musulman de la plus belle espèce, la ceinture chargée de yatagans et de candjiars, qui prend sur lui la sinistre besogne. Un idiot d'eunuque, goinfre, voluptueux et i)oltron , traverse l'action.

A l'acte suivant, nous sommes dans le camp français. Bonaparte parait avec un formidable état-major. C'est le premier consul déguisé en empereur, par un anachronisme permis à A'enise. Il est encadré dans de hautes bottes, les mains derrière le dos, le gilet transformé en tabatière historique. Il donne des oi'dres, déploie des cartes et pince familièrement l'oreille des vélites. Là-dessus arrive le musulman avec sa longue barbe pour lui remettre un placet ; mais voilà qu'il lève sur le général un couteau de trois jjieds pour l'assassiner, comme on fit au vainqueur de Ptolémais, à Kléber. Heureusement qu'on arrête l'assassin. Bonaparte lui pardonne et se l'attache par une longue harangue en charabia, dt'bilée d'un ton pindari([ue. Le musulman moustachu et Ijarbu jure de mourir pour le général en chef, et la bataille commence.

Les faul)ourgs brûlent, la ville brûle, le sérail brûle, jamais on ne vit un tel incendie. .Les muftis pleurent les bras toujours croisés, et les soldats quittant les urines pleurent sous leurs moules à j)âlisserie. Il n'y a que les femmes vêtues d'écharpes légères qui ne pleurent pas. Eu Lgypte, ce sont les fcjumes qui sont les lumunes. L'ofhcier finançais sort d'une malle où l'a- Uiuur l'avait caché, il jtrend le séiail, il combat le

sultan Mourad-Bey, et il Irioinphe sur loulc la lif^ne à trauchaut et à])oiute et dans la f,M-aude lutte du drapeau. Enfin, lionaparte arrive, suivi de l'inévitable état-major, il j)ardonne à tout

le monde, lève les yeux au ciel et prend une prise de tabac,])ensaut au ^^rand Frédéric qui n'est plus et au 18 bnmiaire qui n'est pas encore.

Là-dessus, l'année française ne se sent pas de joie, et danse, ainsi que le dit le programme, une j)yrrliique flamboyante autour de son général. Le tambour bat la diane, les fusils se fleurissent de bouquets, et tout le monde exulte de joie. Pour terminer la fête, des tambours goguenards chantent un refrain patriotique que l'enthousiasme de la salle fait bisser, et la toile tombe.

Nous avons oublié de dire que ce sont les soldats hongrois , en veste blanche et eu pantalon l)leu, qui ligurent l'armée franraise, pour plus de fidélité historique.

Nous regagnâmes notre gondole et nous allâmes faire un tour sur la Piazzelta au clair de la lune.

Le théâtre San-JJenettoou San-Gallo promettait une troupe lyrique pour la saison d'automne, mais nous étions parti de Venise avant l'arrivée de la troupe. La Fenice était fermée comme la Scala de Milan,

Les Beaux-Arts.

A l'entrée du grand canal, h côté de la Llanclie église de la Sainte et en face des maisons rouges du campo de Saint-Yilal, point de vue illustré par le chef-d'œuvre de Ganalelto, s'élève l'Académie des Beaux-Arts, où, par les soins du feu comte Léopold Cicognara, ont été réunis un grand nomjjre de trésors de l'école vénitienne.

L'architecture de la façade est de Giorgio Massari, et le statuaire Giacarelli a sculpté la Minerve assise sur un lion qui dé-

core l'attique. Ce morceau nous plait médiocrement. La Minerve est une grosse iille plastronnée d'appas robustes, qui ne ressemble nullement à l'idéale ligure sortie tout armée du cerveau de Jupiter. Sa monture, traitée dans le style bonasse des lions en j)erruques à la Louis XIV et tenant une boule BOUS la patte, qu'on voit sur la terrasse des Tuileries, a l'air un peu caniche parmi cette foule de lions lampassés, ongles, ailés, arnn's, nimbés, de tournure farouche et de prestance héraldique, qui accomj)aguent saint Marc sur tous les édifices de ^'enise. Peut-être cet honnête lion ne veut-il pas effrayer les visiteurs par une mine trop truculente et se fait-il bénin de j)arti pris.

Quand ou pense à racole vénilionne, trois noms se présentent invinciblement h l'esprit : Tilien, l^uil A'éronèse, Tintoret. Ils semMent l'tre éclos subitement de l'azur des mers sous un cliaud rayon de soleil, comme des Heurs spontanées. A côté d'eux viennent se placer Jean liellin et Gioririone, et c'est tout. Nous j)ai'lons ici du jHiblic et des amateurs ordinaires qui n'ont point vu l'Italie et fait une étude spéciale des peintures de ^'enise. Il existe pourtant td\ite une série d'artistes presque inconnus, mais admirables, qui ont précédé les f,M'ands noms que nous avons cités, comme l'aurore devance le jour, moins brillante, mais plus tendre, plus fraîche. Ces gothiques Vénitiens , à toute la finesse naïve, à toute l'onction, à toute la suavité de Giotto, de Perugin ou d'PIemling, joignent une élégance, une beauté et une richesse de couleur que ceux-ci n'adeignirent jamais. Chose singulière, les ta])leaux des coloristes ont presque tous poussé au noir, l'harmonie des teintes s'est perdue sous des vernis fameux ; les glacis se sont envolés, les préparations de l'ébauche ont passé ù travers les couches supérieures, taudis que les œu- VI es des dessinateurs, avec leur faire timide et minutieux, leur absence d'empâtement,

leur ton local tout simple, gardent un éclat et une jeunesse incomparal)les. Ces panneaux et ces toiles, antérieurs, souvent de])lus de cent ans, aux cadres célèbres, semblent, n'était leur style qui les date, achevés d'iiier ; ils ont encore toute la ileur de leur nouveauté : les siècles y ont passé sans laisser de traces. Pas une seule retouche, pas un re|)eint. Cela vient-il de ce que les couleurs employées étaient plus pures, la chimie n'étant pas assez avancée pour les sophistiquer ou en inventer de nouvelles d'un effet incertain et d'une durt-c probli'matifiue? ou bien les tons, laissés pj-esque vierges comme dans l'cnlumi- 100 . 15

nure, ont-ils gardé la même valeur que sur la palette? C'est ce que nous ue déciderons pas ; mais cette remarque, plus sensible ici, peut s'appliquer à toutes les écoles qui ont précédé ce qu'on appelle la renaissance de l'art. Plus un tableau est ancien, mieux il est conservé ; un ^'an Eyck est plus frais qu'un Van Dyck, un André ^Nlantegua qu'un Rapliaél, et un Antoine de Murano qu'un Tintoret. La môme différence a lieu aussi pour les fresques : les plus modernes sont les plus délabrées.

Nous étions préparé, en quelque sorte, par les chefsd'œuvre répandus dans les galeries de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Belgique et de Hollande, aux merveilles de Titien, de Paul ^'éronèse et de Tintoret. Ces grands hommes ne nous ont pas trompé. Ils ont tenu fidèlement toutes les promesses de leur génie, mais nous nous y attendions ; au lieu que nous avons éprouvé une surprise délicieuse en voyant les œuvres , peu connues hors de ^'enise, de Jean et de Gentil Bcllin, de Basaiti, de Marco Roccone, de Mansueti, de Carpaccio et d'autres dont la liste dégénérerait en catalogue. C'était tout un monde nouveau : trouver l'éclat vénitien dans la naïveté gothi([ue, la beauté du Midi dans

la forme un peu roide du Nord, des Holbein aussi colorés que des Giorgione, des Lucas Cranach aussi élégants que des Raphaël, c'est une bonne fortune rare, et nous y avons été plus sensible peut-être qu'il ne le fallait ; car, dans le premier feu de l'enthousiasme, nous n'étions pas éloigné de regarder les maîtres illustres, gloire éterternelle de l'i-cole vénitienne, comme des corrupteurs du goût et des grands hommes de décadence, à peu])n"S comme ces Allemands néo-chrétiens ipii proscrivent Raphaël du paradis des peintres callioli(|ues, comme trop sensuel et trop païen.

Pendant quelcjuos jours, nous n'avons eu que ces noms à la bouche ; car, lorsqu'on a fait en art quelcjue (UV'Ouverle, on ne peut s'empêcher triraiter La Fon laine et d'arrêter les f:;ens dans la rue en leur demandant : a Avez-vous lu Baruch? »

Si nous écrivions une histoire de la peinture vénitienne, et non un voyage, nous commencerions])ar Nicolas Semitecolo, le plus ancien de la collection, qui remonte à 1370, et nous descendrions chronologiquement jusqu'à Francesco Zucharelli, le dernier en date, mort en 1790; mais la galerie n'est pas disposée ainsi, et cet arrangement, qui devrait être suivi partout, ne concorderait pas avec les places réelles qu'occupent les tableaux, accrochés d'après les seules convenances de dimension. Nous procéderons salle par salle, et les yeux pourront suivre nos descriptions sur la muraille connue sur la page.

L'Académie des Beaux-Arts, comme on sait, occupe l'ancienne Scuola de la Charité. Il reste, de la décoration primitive, un très-beau plafond dans la première salle. Ce plafond, partagé en caissons étoiles de chérubins faisant la roue au milieu de leurs ailes, a .«;a petite légende : un membre de la confrérie s'était chargé de

le faire dorer h ses frais, demandant pour récompense que son nom fût inscrit comme donateur. Cette satisfaction lui fut refusée. Le confrère Chérubin Ottale n'en accomplit pas moins sa promesse ; mais il eut, soin de signer sa donation par un ingénieux rébus ornemental. Ottale, en vénitien, veut dire huit ailes. Une tête de chérubin, cravatée de huit ailes, représentait donc liiéroglyphiquement le prénom et le nom du vaniteux bourgeois qui a réussi à se faire connaître de la postérité, gloriole bien pardonnable, car le plafond est trèsriche, d'un goût exquis, et a dû faire sortir de la

bourse du coufière nue notable quantité de sequius d'or.

Cette salle est le salon carré, la tribune de l'Académie des Beaux- Arts; c'est l'écriu où sont disposés, sous le jour le plus favorable, les plus purs diamants, les Kohinoor , les Grand-Mo|j:ol , les Béireut et les Sancy de cette riche mine vénitienne, dont les veines ont fourni tant de précieux joyaux pittoresques.

Chaque grand maître de A'enise a là un échantillon supérieur de sou talent, le chef-d'œuvre des ses chefsd'œuvre, une de ces pages suprêmes où le génie et le talent, l'inspiration et l'habileté, se fondent dans une proportion difhcilement retrouvable ; conjonction rare, même dans la vie des artistes souverains. Ce jour-là, la main a pu tout ce que la tête a voulu, comme dans cet endroit dont parle Dante: « Où l'on peut ce qu'on veut.»

La Vocation à l'apostolot des fils de Zébèdèe, par Marco Basaiti, se rapproche beaucoup de l'école allemande pour la naïveté des détails, la douceur un peu triste du ton et une certaine mélancolie peu habituelle à l'école italienne. Le maître de Nuremberg ne désavouerait pas ce paysage, à la fois fantastique et réel,

ces châteaux gothiques à tourelles en poivrières, avec pontlevis et barbacaues sur le bord du lac de Tibériade, et un pêcheur de Chioggia ou des Murazzi ne trouverait rien à redire à cette Péote et à ces lilets, humblement et fidèlement étudiés; le Christ a de l'onction et de la suavité , les figures des deux futurs apôtres, qui quittent la pêche des j)oissons pour la])êchc des hommes, respirent la foi la plus vive.

Il faut s'arrêter aussi devant le Saint François recevant les stigmates, de Francesco Beccarucci de Couegliano. C'est une fort belle chose. La composition se divise eu deux zones : la zone supérieure, où l'on voille

saint tendant les mains aux divines cni])rein1es,p:loriGuse ressemblance avec le Sauveur^ que lui a valu sa dévotion; et la zone inférieure, peuplée de saints et de bienheureux, la plupart faisant partie de l'ordre et paraissant se réjouir du miracle. Il y a là de belles tètes ascétiques, un profond sentiment religieux et une exécution parfaite, quoiqu'un peu sèche. Quand on les regarde attentivement, ces tableaux gothiques d'un aspect froid et gêné, ils s'animent peu h peu et finissent par prendre une puissance de vie extraordinaire ; ils n'offrent cependant ni grande science anatomique ni redondance de muscles et de chair. Leurs personnages , embarrassés, ont l'air de gens timides qui voudraient bien vous parler, mais qui n'osent, et révent au moyen de dire ce ({u'ils ont sur le cœur : leurs gestes, souvent, sont gauches ; mais leur physionomie est si bienveillante, si douce et si enfautinement sincère, qu'on les comprend h demi-mot et qu'ils vous restent invinciblement dans le souvenir. C'est que, sous leur allure maladroite, ils possèdent une petite chose qui manque à des chefs-d'cpuvre d'habileté : l'àmc.

ÎS^ous avouons avec simplicité avoir horreur des Bassans grands et petits. Les éternels tableaux d'animaux sortis de leur manufacture et répandus dans toute l'Europe , ennuyeuse pcinturô de pacotille , reproduite machinalement, légitiment et au delk cette aversion. Cependant, nous devons convenir que la lirsurrection (le Lazare, de Léandre Eassan, vaut mieux que les entrées et les sorties de l'Arche, les bergeries et les parcs rustiques, avec le chaudron, la croujie de brebis et la femme penchée en jupon rouge, qui font le désespoir de tous les visiteurs de galerie.

Mentionnons aussi les Noces deCona, du Padouan, grande et belle ordonnance, exécution large et sage,

toile louable de tous points et qui, partout ailleurs, paraîtrait uu chef d'œuvre, et arrivons h, un tableau singulier de Paris Bordone, dont tout le monde a pu admirer le maçrnilique portrait d'homme vêtu de noir dans la galerie du Louvre, non loin de l'homme h. barbe rousse et à gant de buflle, qui, après avoir été attribué à plusieurs grands maîtres, semble devoir revenir définitivement à Calchar.

Ce tableau, qui représente nu barcarol rendant l'anneau de saint Marc au doge, a trait à une légende dont Giorgione, comme nous le verrons dans la salle suivante, a peint assez bizarrement un épisode. Voici l'histoire en peu de mots : Une nuit que le barcarol dormait dans sa barque , attendant pratique le long du traghet de Saint-Greorges-Majeur, trois individus mystérieux sautèrent dans sa gondole en lui commandant de les conduire au Lido; l'un des trois personnages, autant qu'on pouvait le distinguer à travers l'ombre, avait une barbe d'apôtre et une tournure de haut "dignitaire de l'Église; les deux autres, à uu certain chaplis d'armures froissées sous leur manteau, se révélaient honniies

d'épée. Le barcarol tourna le fer de sa gondole du côté du Lido et commença à ramer; mais la lagune tranquille au départ se mit h clapoter et h. bouler étrangement : les vagues brillaient de lueurs sinistres, des apparitions monstrueuses se dessinaient menaçantes autour de la barque, au grand efl'roi du gondolier ; des larves hideuses, des diables moitié hommes, moitié])oissons, semblaient nager du Lido vers Venise, faisant jailHr des Ilots des milliers d'étincelles, excitant la tempête, silllanl et ricanant dans l'orage; mais l'aspect de réj)ée ilamboyante des deux chevaliers et delà main étendue du saint personnage les faisait reculer et s'évanouir eu explosions sulfureuses.

(Jette bataille dura lon^'leiups; de Jiuuveaux démons i>uccédaient toujours aux jireniiers; cependant la victoire resta aux personiKiires du bateau, qui se firent reconduire au débarcadère de la Pia/.zetta. Le i^ondolier ne savait trop que peuserxle ses étranges pratiques, lorsque, au moment de se séparer, le])lus vieux de la bande, luisant reluire tout h coup son nimbe d'or, dit au barcarol : « Je suis saint Marc, le patron de Venise. J'ai appris cette nuit que les diables, rassemblés en conciliabule au Lido, dans le cimetière des Juifs, avaient formé la résolution d'exciter une efl'royablc tempête et de renverser ma ville bien-aimée, sous prétexte qu'il s'y commet beaucoup de dissolutions qui donnent pouvoir aux malins esprits sur ses habitants; mais, comme Venise est bonne catholique et se confessera de ses])échés dans la belle cathédrale qu'elle m'a élevée, j'ai résolu de la défendre de ce péril qu'elle ignorait, avec l'aide de ces deux braves compagnons, saint Georges et saint Théodore,, et je t'ai emprunté ta barque; or, comme toute peine mérite salaire et que tu as passé une rude nuit, voici mon anneau; porle-Ie au doge et raconte-lui ce que tuas vu. Tl te donnera des setpiins d'or plein ton bonnet. »

Cela dit, le saint reprit sa place sur la pointe du porche de Saint-Marc, saint Théodore grimpa au haut de sa colonne, où grommelait son crocodile de mauvaise humeur, et saint Georges alla se blottir au fond de sa niche h colonnetles,dans la grande fenêtre du palaisducal.

Le barcarol, passablement étonné, et il y avait de f[Uoi, aurait cru (pi'il avait rêvé après avoir bu le soir quelques coups de trop de vin de Samos, si le gros et lourd anneau d'or, constellé de pierreries, qu'il tenait à la main, ne l'eût empêché de douter de la réalité des événements de la nuit.

Il alla donc trouver le doijfe, qui, sa corne siirla tête, présidait le sénat, et, s'aireuouillant respectueusement, il raconta riiisloire de la bataille des -diables et des patrons de ^"enise. Cette histoire parut d'abord incroyable; mais la remise de l'anneau, qui était bien véritablement celui de saint Marc, et dont l'absence au trésor de l'église fut constatée, prouvait la véracité dubarcarol. Cet anneau, enfermé sous triples clefs dans un trésor soigneusement gardé, et dont les serrures ne présentaient aucune trace d'etïraction, ne pouvait en avoir été tiré que })arun])ouvoirsu|)érieur. CUi remplit de pièces d'or le bonnet du gondolier, et l'on célébra une messe d'action de grâces pour le])éril évité. Ce qui n'empêcha pas les Vénitiens de continuer leur train de vie dissolu, de passer les nuits dans les redoutes à jouer, à souper, à faire l'amour, de se masquer pour les intrigues et de prolonger pendant six mois de l'année la longue orgie de leur carnaval. I^es A'énitiens comptent sur la])i'oteclion de saint Marc pour aller en paradis et ne s'occu-])ent pas autrement de leur salut. La chose

regarde saint Marc; ils lui ont élevé une assez belle église pour cela, elle saint est encore leur obligé.

Le moment choisi par Paris Bordone est celui où le barcarol s'agenouille devant le doge. La composition de la scène est très-pittoresque ; on voit en])ers|)ective une longue file de tètes de sénateurs brunes ou chenues, du caractère le])lus magistral. Des curieux s'étagent sur les marches et forment des groupes habilement contrastés ; le beau costume vénitien s'étale là dans toute sa splendeur. Comme dans presque toutes les toiles de cette école, l'arcliitecture tient ici une grande place. De beaux portiques dans le style de Palladio, animés de personnages qui vont et viennent, remplissent les derniers plans.

ITATJA. 233

(le lableau a le mérite, assez rare dans l'école ilalieiiiie, presque exclusivement occupi'e à reproduire des sujets reliiiieux ou uiylliolof,d(iues, de repn'seuter uue léf^eude j)opulaii'e, une scène de mceurs, un sujet romantique enfin, tel ([ue Delacroix ou Louis Boulanger l'auraient pu choisir et l'auraient traité dans la nuance de leur talent; et cela lui donne une physionomie à part et un attrait tout particulier.

Un jeune peintre français, M. Garcin, était eu train de faire de cette belle toile une copie que nous espérons bientôt voir h Paris.

Il nous semble qu'un musée composé de copies bien faites des chefs-d'œuvre de toutes les écoles serait une chose très-intéressante et fort profitable pour l'art. Il doit exister déjà beaucoup d'éléments d'une telle galerie. On consacrerait une salle à chaque grand maître dont on copierait l'œuvre tout entier éparpillé dans les musées et les églises d'Europe; on ferait un choix parmi les

maîtres de second ordre, si originaux, si sjjiriluels et, à défaut de génie, si pleins de talent. Kl l'on réunirait dans ce seul palais ce ipii est disséminé sur toute la terre et exige, pour être vu, de longs et coûteux voyages, souvent impossibles. Le palais des Beaux-Arts ou les galeries d'achèvement du Louvre pourraient donner asile à cette collection, qui, outre l'enseignement qu'elle offrirait aux artistes, aurait l'avantage de prolonger de quelques siècles la vie ou du moins la méinoire des chefs-d'œuvre près de disj)arailre.

Les Beaux-Arts.

La perle du Musée de Madrid est uu Raphaël : celle de Venise est un Titien, merveilleuse loile oubliée, puis retrouvée, qui a aussi sa légende. Pendant de longues années Venise a possédé ce chei-d'œuvre sans le savoir. Relégué dans une vieille église peu fréquentée, il avait disparu sous une lente couche de poussière et derrière un réseau de toiles d'araignées. A peine si le sujet pouvait vaguement se discerner. Un jour, le comte Gicognora, fin connaisseur, trouvant un certain air à ces figures encrassées et flairant le maître sous cette livrée d'abandon et de misère, mouilla de salive une])lace de la toile et la frotta avec le doigt, action qui n'est])iis d'une propreté exquise, mais ({u'un amateur du tableaux ne peut s'empêcher de faire lorscpi'il est face h face avec une croûte enfumée, fût-il vingt fuis comte et mille fois dandy. La noble toile, conservée intacte sous cette couche de poudre, connue Pomj)eï sous son manteau de cendre, apparut si jeune et si fraîche, ([ue le comte ne douta pas qu'il n'eût retrouvé \me toile de grand maiti'o, un chel-d'd'uvi'e inconnu. 11 eut la foi'ce de maîtriser son émotion et proposa au curé d'échanger

cette grande])eiiiture délabrée contre un beau tableau tout neuf, bien jiropre, bien luisant, bien encadré, qui ferait honneur à Téglise et plaisir aux iidèles. Le curé accepta avec joie, souriant eu lui-même de la bizarrerie du comte, qui donnait du neuf pour du vieux et ne demandait pas de retour.

Débarbouillée de la crasse qui la souillait, VAssunta du Titien apparut radieuse comme le soleil vainqueur des nuages. Les lecteurs parisiens peuvent se faire une idée de l'importance de cette découverte en allant voir aux Beaux-Arts la belle copie de Serrur , récemment exécutée et placée.

L'Assunla est une des plus grandes machines du Titien, et celle oîi il s'est élevé à la plus grande hauteur : la composition est équilibrée et distribuée avec un art infini. La portion supérieure , qui est cintrée, représente le paradis, la gloire, pour parler comme les Espagnols dans leur langage ascétique : des collerettes d'anges, noyés et perdus dans un flot de lumière à d'incalcular)les profondeurs , étoiles scintillantes sur la flamme, pétillements plus vifs du jour éternel, forment l'auréole du Père, qui arrive du fond de l'infini avec un mouvement d'aigle planant, accompagné d'un archange et d'un séraphin dont les mains soutiennent la couronne et le nimbe.

Ce Jéhovah, pareil à un oiseau divin, se présentant par la tète et le corps fuyant en raccourci horizontal sous un flot de draperies volantes ouvertes comme des ailes, étonne par sa sublime hardiesse ; s'il est possible au pinceau humain de donner une figure à la Divinité, certes Titien y a réussi. Une puissance sans bornes, une jeunesse impérissable font rayonner cette faee à barbe blanche, qui n'a qu'à se secouer pour en faire tomber la neige des éternités : depuis le Jupiter Ulymjùen de

Phidias, jamais le maître du ciel et de la terre n'a été représenté])lus dii;nement.

Le milieu du tableau est occupé par la vierge Marie, que soulève, ou plutôt qu'entoure une guirlande d'anges et d'àmes bienheureuses : car elle n'a pas besoin d'aides pour monter au ciel ; elle s'enlève par le jaillissement de sa foi robuste, par la pureté de son âme, plus légère que l'éther le plus lumineux. 11 y a vraiment dans cette figure une force d'ascension inouïe, et, pour olUenircet effet, Titien n'a pas eu recours à des formes grêles, h des draperies fuselées, à des couleurs transparentes. Sa Madone est une femme très-vraie, très-vivante, trèsréelle, d'une beauté «olide comme la Vénus de ÎNIilo ou la Femme couchée de la Tribune de P'iorence. Une draperie ample, étoffée, voltige autour d'elle à plis nombreux ; ses larges flancs ont pu contenir un Dieu, et, si elle n'était pas sur un nuage, le marquis du Guasl pourrait porter la main sur son beau sein, comme dans le tableau de notre A'Iusée. Et pourtant rien n'est plus célestement beau que celte grande et forte figure dans sa tunique rose et son manteau d'azur; malgré la volupté puissante du corps, le regard étincellede la plus pure virginité.

Dans le bas du tableau, les apôtres se groupent en diverses attitudes de ravissement et de surprise habilement contrastées. Deux ou trois petits anges, qui les relient h la zone intermédiaire de la composition, semblent leur expliquer le miracle qui se])asse. Les tètes d'apôtres, d'âges et de caractères variés, sont peintes avec une force de vie et une r('alité sur])renantes. Les draperies ont cette largeur et (;c jet abondant qui caractérise en 'j'itien le peintre à la fois le])lus l'ichc et le plus simjjle.

En regardant celte ^'ieI•gc et en la couijjaranl en idée à d'autres ^'ierges de maîtres différi'enls, nous songions

combien l'art est une cliose merveilleuse et toujours nouvelle. Ce que la peinture catholique a brodé de variations sur ce thème de la Madone, sans l'^jiniser jamais, étonne et confond l'imaginalion; mais en l'élléchissant, l'on comprend que, sous le type convenu, chaque peintre plisse à la fois son rêve d'amour el la personnilicalion de S(jn talent.

La Madone d'.Vlbert Durer, dans sa grâce douloureuse et un peu contraiiite, avec ses traits fatigués, plus intéressants que beaux, son air de matrone plutôt que de vierge, sa candeur allemande et bourgeoise, ses vêtements serrés et ses plis à cassure symétrique,])resque toujours accompagnée d'un lapin , d'un hibou on d'un singe, par un vague ressouvenir du panthéisme germanique, ne devait-elle pas être la femme qu'il eût aimée et préférée, et ne représente-t-elle pas très-bien le génie même de l'artiste? Gomme elle est sa madone, elle serait aisément sa muse.

La même ressemblance existe])our l\aj)haèl. Le type de sa Madone, où, mêlés à des souvenirs auti([ues, se retrouvent toujoui's les traits de la Fui'nariiie, tantôt pressentis, tantôt copii's, le plus souvent idt'alisés, n'estil pas la syinbolisation la jdus exacte de son talent élégant, gracieux et tout pénétré d'une volupté chaste? Le chrétien nourri de Platon et d'art grec, l'ami de Léon X le pape dilettante, l'artiste qui mourut d'amour en peignant la Transfiguration, ne vit-il jjas tout entier dans ces ^'énus modestes, tenant sur leurs genoux un enfant qui n'est pas l'Amour? Si l'on voulait, dans un tableau allégori(pie, symboliser

le génie de clnupie peintre, figurerait-on autrement celui de l'ange d'Urbin?

La \'ierge de VAssunta, grande, forte, colorée, avec sa grâce robuste et saine, son beau port, sa beauté simple et naturelle, n'est-elle pas la peinture du Titien

avec toutes ses qualités? On pourrait pousser les recherches plus loin ; mais nous en avons dit assez pour indiquer la nuance.

Grâce au linceul poudreux qui l'a recouverte pendant si long-temps, YAssunla brille d'un éclat tout jeune, les siècles n'ont pas coulé pour elle, et nous jouissons de ce suprême plaisir de voir un tableau du Titien tel qu'il sortit de sa palette.

En face de YAssunta du Titien, comme le tableau le plus robuste et le plus capable d'affronter un chefd'œuvre si splendide, on a mis le Sdint Marc dclivi-aiU un esclave, de Tintoret.

Tintoret est le roi des violents. Il a une fougue de composition , une furie de brosse , une audace de raccourcis incroyables, et le Saint Marc peut passer])our une de ses toiles les plus hardies et les plus féroces.

Ce tableau a pour sujet le saint jiatron de Venise venant à l'aide d'un pauvre esclave (pi'un maitre barbare faisait tourmenter et géhenner à cause de l'obstinée dévotion que ce pauvre diable avait h ce saint. L'esclave est étendu k terre sur une croix entourée de bourreau.x affairés, qui font de vains elforts pour l'attacher au bois infâme. Les clous rebroussent, les maillets se rompent, les haches volent en éclats; plus miséricordieux que les hommes, les instruments de supplice s'énu)ussent aux mains des tortionnaires : les curieux se i-egardent et chuchotent étonnés, le

juge se penche du haut du ti'ibunal j)uur voir poui-quoi l'on n'exécute])as ses ordres, tandis que saint Marc, dans un des raccourcis les plus violemment strapassésque la peinture ait jamais risipiés,])ique une tête du ciel et fait un])longeon sur la terre, sans nuages, sans ailes, sans chiu'ubins, sans aucun des moyens aérostatiques employés ordinairement dans les

lalileaux de saiuletr, et vient délivrer celui qui a eu foi en lui. Cette fi^'ure vigoureuse, athlétiquement musclée, de proportion colossale, fendant l'air comme le rocher lancé par une catapulte, produit relVet le plus sinp;ulier. Le dessin a une telle puissance de jet, que le saint massif se soutient à l'œil et ne tombe pas; c'est un vrai lourde force. Ajoutez à cela que la peinture est si montée de ton, si bru.sque dans ses oppositions de noir et de clair, si vigoureuse dans ses localités, si âpre et turbulente de touche, que les Garavage et les Espagnolet les. plus farouches, mis à côté, sembleraient de l'eau de rose, et vous aurez une idée de ce tal)leau qui , malgré ses barbaries, conserve toujours, par ses accessoires, cet aspect architectural, abondant et somptueux, particulier à l'école vénitienne.

Il y a aussi, dans cette même salle, un Adam et Èvc, un Abel et Gain du même peintre, deux magnifiques toiles traitées en étude, et peut-être ce que le peintre a produit de plus accomi)li au point de vue de l'exécution. Sur un fond d'un vert étouffé et mystérieux, le lointain leuillage de l'Éden, ou plutôt le mur de l'atelier, se détachent deux corps superbes, d'un éclat blanc et chaud, d'une carnation vivace, d'une réalité puissante : il est probable qu'Kve tend à A^am cette pomme fatale qui lui est restée à la gorge, ce qui légitime suffisamment deux personnages nus en

plein air; mais cela n'y fait rien. Croyez que jamais plus beau torse, chair]dus blanche et. plus souple ne sont sortis de la brosse d'un coloriste. Le Tintoret, qui avait écrit sur ce mur : a Le dessin de Michel- Ange et la couleur de Titien, » a, dans ce tableau, rempli au moins la moitié de son programme. Le tableau àWhcl et Gain, qui fait pendant, respire toute la fureur sauvage qu'on pouvait attendre d'im tel sujet et d'uu tel peintre. La mort, conséquence

de la faute de nos premiers parents, fait son enli't'e sur le jeune globe, dans une ombre formidable, où se roulent l'assassin et la victime. Au coin de la toile, drtail horrible, saigne une tète de mouton coupée. Est-ce l'hostie offerte par Abel ou un syml)ole signiliant que les animaux innocents doivent aussi porter la peine de la curiosité d'Eve ? c'est ce que nous n'oserions affirmer; Tintoret n'y a probablement pas pensé. Il avait bien d'autres affaires que de songer à ces finesses, lui, le plus grand remueur de machines, le plus intrépide brosseur qui ait jamais existé, et qui eût gagné de vitesse Luca fa Presto.

Le Bonifazio, -dont notre Musée ne possède qu'im échantillon insuffisant, est un admirable artiste. Son Mauvais ricJie, de l'Académie des Beaux-Arts, trèsintelligemment copié par M. Serrur, à qui l'on doit déjà le beau fac-similé de VAssunki, est un tableau profondément vénitien. Il n'y manque ni les belles femmes aux tresses enroulées, aux fils de perles, aux robes de velours et de brocart, ni les seigneurs magnifiques aux poses galantes et courtoises, ni les musiciens, ni les pages, ni les nègres, ni la nappe damassée richement couverte de vaisselle d'or et d'argent, ni les chiens s'ébattant sur les pavés de mosaïque, et cette fois flairant les haillons du Lazare avec la défiance de chiens bien éle-

vés; ni les terrasses à balustres, où le vin rafraîchit dans des cratères antiques; ni les blanches colonnades entre lesquelles le ciel fait voir son bleu pommelé. Seulement, le gris argenté de Paul Yéronèse prend ici une teinte d'ambre, l'argent se dore et devient vermeil, Bonifazio, qui peignait le portrait, a doimé à ses tètes quelfjue chose de plus intime (jue ne le faisait l'auteur des quatre grands festins et des plafonds du palais ducal, habitué de regarder les choses au point de vue de la dé-

coralion. Les physionomies du Bonifazio, étudiées et individuellement caractéristiques, rappellent avec fidélité les types patriciens de Venise, qui ont si souvent posé devant l'artiste. L'anachronisme du costume fait voir que Lazare n'est qu'un prétexte et que le véritable sujet du tableau est un repas de seigneurs avec des courtisanes, leurs maîtresses, au fond d'un de ces beaux])alais qui baignent leurs pieds de marbre dans l'eau verte du grand canal.

Ne passez pas trop vite devant ces apôtres d'une si belle tournure, d'une couleur si riche et d'une gravité religieuse que n'a pas toujours l'école vénitienne, surtout à partir de la moitié du seizième siècle, lorsque les idées païennes de la Renaissance se sont introduites dans l'art et ont encore augmenté les tendances sensualistes de ces maîtres fastueux. L'Académie des Beaux- Arts possède un grand nombre d'ouvrages du Bonifazio. Cette seule salle, outre le Mauvais riche et les ajiotres, dont nous venons de parler, contient une Adoration des mages, le Christ et la femme adulte) e, Saint Jérôme et sainte Catherine, Saint Marc, Jésus sur le trône entouré de saints personnages, toiles du plus grand mérite et qui supportent vaillamment le voisinage de Titien, de Tintoret et de Paul Yéronèse,

Un grand peintre, peu connu en France, c'est Rocco Marcone, artiste d'un style pur et d'un sentiment profond, espèce d'Albert Durer italien, moins fantasque et moins chimérique ({ue l'allemand, mais ayant une espèce de tranquillité archaïque dans sa manière, qui le fait paraître plus ancien que ses contemporains, comme un Ingres parmi des Delacroix, des Decamps, des (bouture, des Muller et des Diaz. Son Christ entre saint Jean et saint Paul rappelle un sujet analogue du peintre du plafuud d'Homère, qui était autrefois dans l'ém 10

giise de la Triuité-du-Mont, à Rome, et qu'on peut voir maintenant à la galerie du Luxembourg. Les têtes ont beaucoup de caractère et de noblesse, les draperies sont plissées dans un grand goût, et le groupe, fermement coloré, se détache sur un petit ciel floconné de nuages moutonneux. Nous avons parlé tout à l'heure, à propos de Rocco jNIarcone, d'Albert Diïrer et d'Ingres : une troisième ressemblance, plus exacte encore, nous vient en mémoire, celle du peintre espagnol Juan de Juanes, dans son admirable Vie de saint Etienne; c'est la même pureté, la même couleur tranquille et sobre.

Voici, sur im pan de muraille, toute une bande de ces gothiques Vénitiens dont nous avons dit quelques mots en entrant à l'Acadihnie des Beaux-Arts, si suaves, si purs, si ingénus, si doux et si charmants.

Jean Bellin, Gima da Conegliano et Vittore Garpaccio se présentent à nous tous trois avec le même sujet, sujet qui a suffi à tout le moyen âge et a fait prodvnre des milliers de chefs-d'œuvre : la Madone et l'Enfant sur un trône entourés de saints, ordinairement les patrons du donataire, usage qui fait crier les pédants à l'anachronisme, sous le prétexte qu'il n'est])as naturel que saint

François d'Assise, saint Sébastien et sainte Catherine ou toute autre sainte se trouvent dans le même cadre que la sainte Vierge, mêlant les costumes du moyen âge aux draperies antiques.

Ces critiques n'ont pas compris que pour une foi vive il n'existe ni temps ni lieu, et qu'il n'y a rien de plus touciiant que ce rapprochement de l'idole et du dévot, rapj)rochement réel, car la Madone était alors un être vivant, contemporain, actuel ; elle prenait part à l'existence de chacun ; elle a servi d'idéal h tous les amoureux timides et de. mère à tous les aïïligés. On ne la

reléguait pas au fin fond du ciel, comme on fait des dieux dans les âges incrédules, sous prétexte de respect; on vivait familièrement avec elle, on lui confiait ses chagrins, ses es])oirs, et l'on n'eût pas été surpris de la voir parât tie dans la rue en la compagnie d'un moine, d'un cardinal, d'une religieuse ou de tout autre saint personnage. A plus forte raison on admettait sans peine, dans un tableau, ce mélange qui choque les puristes et qui est profondément catholique.

Pour notre part, nous aimons infiniment ces trônes et ces baldaquins d'une ornementation précieuse et délicate, ces Madones tenant leur fils sur leurs genoux et naïvement nimbées d'or, comme si la couleur n'était pas assez brillante pour elles, ces petits anges jouant de la viole d'amour, du rebec ou de l'angélique.

Oui, malgré tout notre penchant pour l'art païen, nous les aimons, ces naïfs tableaux gothiques, ces pores de l'Eglise portant de grands missels sous le bras et coiffés de leur barrette de cardinal, ces saint Georges en armure de chevalier, ces saint Sébastien chastement nus, espèce d'ApoUons chrétiens qui, au lieu de lancer des flèches, en reçoivent ; ces prêtres, ces saints et ces moines

dans leurs belles dalmatiques à ramages et leurs frocs blancs et noirs, aux plis minutieux et fins; ces jeunes saintes s'appuyant sur une roue et tenant une palme, dames d'honneur de la Reine céleste ; tout cet amoureux et dévot cortège qui se groupe humblement au bas de l'apotliéoso de la ^'ierge mèi'e; Nous trouvons que cet arrangement, en quelque sorte hiératique, satisfait bien plus aux exigences du tableau d'église, tel qu'il doit être compris, que les compositions savantes et conçues au point de vue de la réalité. Il y a, dans cette composition, un rhythme sacré qui doit saisir l'œil du fidèle. L'aspect de Timage, si nécessaire

à notre sens dans les sujets de dévotion, est conservé, et l'art n'y perd l'ien : car, limitée d'un côté, l'individualité reprend ses droits de l'autre; chaque 'artiste signe sou originalité dans l'exécution, et ces tableaux, faits des mêmes éléments, sont peut-être les plus personnels. Les musiciens emplumés de Garpaccio ne ressemblent pas à ceux de Jean liellin, quoiqu'ils accordent leurs guitares aux pieds de la Vierge sur les marches d'un baldaquin presque pareil. Les virtuoses ailés de Garpaccio sont plus élégants, d'une grâce plus adolescente, ils ont l'air de i)ages de bonne maison; ceux de Jean Eellin sont])lus naïfs, plus enfantius, plus poupons; ils exécutent leur musique avec le zèle d'enfants de chœur de campagne sous l'œil de leur curé. Tous sont charmants, mais d'une grâce diverse, empreinte du caractère du peintre.

OSgX)

Les Beaux-Arts.

La Sainte Fainillc, de Paul W'ronèse, est composée dans le goût abondant et fastueux familier au peintre. Certes, les ama-

teurs de la vérité vraie ne retrouveront pas là l'humble intérieur du pauvre charpentier. Cette colonne en brocatelle rose de Vérone, cet opulent rideau ramage, dont les plis à riche cassure forment le fond du tableau, annoncent une habitation princière ; mais la sainte famille est plutôt une apothéose que la représentation exacte du])auvre ménage de Joseph. La présence de ce saint François portant une palme, de ce])rètre en camail et de cette sainte sur la nuque de laquelle s'enroule, comme une corne d'Ammon, une brillante torsade de cheveux d'or à la mode vénitienne, l'estrade quasi royale où trnne la IMère divine, présentant sou bambin à l'adoration, le prouvent surabondamment.

Dans la seconde salle se déploie, sur une toile immense, le Picpas chez Lêvi, l'un des quatre grands festins de Paul Véronèse. Notre Musée en possède deux : les Noces de Cana et le Soiipei' chez Madeleine, de même dimension que le repas de Venise, C'est la même or-

donuance, ample, riche et facile ; le même t'clat arj^enté, le même air de festin et de joie. Ce sont toujours ces hommes basanés dans leurs opulentes dalmatiques de damas ou de brocart, ces femmes blondes ruisselantes de perles, ces esclaves nègres portant des plats et des aiguières, ces enfants jouant sur les marches des rampes à balustres avec de grands lévriers blancs, ces colonnes et ces statues de marbre, ce beau ciel léger d'un bleu de turquoise, qui fait illusion lorsqu'on se reculant on le regarde encadré par la porte de la salle voisine, comme une vue de diorama. Paul Yéronèse, sans en excepter Titien, Rubens et Rembrandt, est peut-être le plus grand coloriste qui ait jamais existé. Il n'est ni jaune comme Titien, ni rouge comme Rubens, ni bitumineux comme Rembrandt. Il j)eint dans le clair avec une éton-

nante justesse de localité; nul n'a connu mieux que lui le rapport des tons et leur valeur relative ; il en sait la-dessus jdus que M. Ghevreul et obtient, par iuxta])Osition, des nuances d'une fraîcheur exquise qui, séparées, sembleraient grises et terreuses. Pei'sonne ne possède au même degré ce velouté, celte fleur de lumière.

La composilion de VAnnoncialicn, du même])eintre, est singulière. La vierge Marie, agenouillée dans le coin d'une longue toile transversale, dont le vide est occupé par une élégante architecture, attend d'un air modeste l'arrivée de l'ange relégué à l'autre bout du tableau et qui, les ailes ouvertes, semble glisser vers elle pour lui faiie la salutation ang('n(|ue. Celte disposition, contraire à la loi, qui place au centre de la toile le groupe sur lequel on veut attirer les yeux, est un brillant caprice (jui n'aurait pas ('té si heureux, exécuté par un auti'c que Paul Véronèse.

Les Vénitiens remjjortant la victoire sur les Turcs,

grâce à l'intervention de sainte Justine, sont nn de ces sujets qui plaisaient à l'amour- propre national et que l'on trouve souvent répétés. Nous avons déjà dû décrire une composition semblable dans le palais ducal ; ce mélange d'armures et de costumes, de casques et de turbans, de chrétiens et d'infidèles, était un heureux thème pour l'artiste, et il en a usé habilement. Nous ne poiivons décrire particulièrement tous les Paul Yéronèse que renferme l'Académie des Beaux-Arts. Il faudrait un volume spécial; car tous ces grands génies ont été d'une fécondité prodigieuse.

Les Beaux-Arts renferment le dernier tableau de Titien, trésor inestimable! Les années, si pesantes pour tous, glissèrent sans

appuyer sur ce patriarche de la peinture, qui traversa tout un siècle et que la peste surprit à quatre-vingt-dix-neuf ans travaillant encore.

Ce tableau, grave et mélancolique d'aspect, dont le sujet funèbre semble un])ressentiment, représente un Christ déposé de la croix; le ciel est sombre, un jour livide éclaire le cadavre pieusement soutenu par Joseph d'Arimathie et sainte Marie-Madeleine. Tous deux sont tristes, sombres, et paraissent, à leur morne attitude, désespérer de la résurrection de leur maître. On voit qu'ils se demandent avec une anxiété secrète si ce corps, oint de baumes, qu'ils vont confier au sépulcre, en pourra jamais sortir; en effet, jamais Titien n'a fait de cadavre si mort. Sous cette peau verte et dans ces veines bleuâtres il n'y a plus une goutte de sang, la pourpre de la vie s'en est retirée pour toujours. Le Christ aux Oliviers, de Saint-Paul, la Pieta de Saint- Deuis-du-Saint-Sacrement, d'Eugène Delacroix, peuvent seuls donner une idée de cette peinture sinistre et douloureuse ofi, pour la première fois, le grand Véni-

tien a été abandonné par son anti<|ue et inaltérable sérénité. L'ombre de l;i mort prochaine semble lutter avec la lumière du peintre qui eut toujours le soleil sur sa palette, et enveloppe le tableau d'un froid crépuscule. La inain de l'artiste se enlaça avnut d'avoir achevé sa tâche, comme le témoigne l'inscription en lettres noires tracée dans le coin de la toile : Quod Tizicums inchoatum reliquii Palma rcvercntcr absolvit Deorjue dicavU opits. « L'œuvre que Titien laissa inachevée, Palma l'acheva respectueusement et l'offrit à Dieu.» Cette noble, touchante et religieuse inscription fait de ce tableau un monument. Certes, Palma, grand peintre lui-même, ne dut approcher qu'avec tremble-

ment de l'œuvre du maître, et son pinceau, quelque habile qu'il fut, hésita et vacilla sans doute plus d'une fois en se posant sur les touches du Titien.

Si l'on trouve aux Beaux-Arts Vomcga de la vie pittoresque du Titien, Valpha s'y rencontre aussi sous la forme d'un grand tableau dont le sujet est la Prcsenlation de Marie au Temple. Cette toile a été peinte])ar Titien presque enfant. La tradition dit à quatorze ans, ce qui nous semljle un peu bien précoce, vu la beauté de l'œuvre, ¥a\ réduisant la chose à de justes proportions, la Présentation de Marie remonte assurément à l'extrême jeunesse du peintre. On peut donc juger de rimmense intervalle parcouru. Toutes les qualités de l'artiste sont en germe dans celte œuvre juv('nile. Elles se sont développées plus richement par la suite, mais elles y existent d('jk d'une façon visii)le. Le faste de l'architecture, la tournure grandiose des vieillards, le jet abondant et lier des draperies, les grandes localités de ton, la simplicité mâle du faire, tout révèle le maître dans l'enfant. Le coloris lumineux et clair, que le soleil haut monté de l'âge viril dorera d"un rcllet plus

chaud, a déjà cette solidité mule, cette consistance robuste, caractères distinctifs de l'auteur de l'Amour sacré et V Amour profane, du palais Borphèse , de la Femme couchée de la Tribune de Florence et de la Maîtresse cV Alphonse (VAvalos, viarquis de Guast, du Musée- du Louvre.

Titien est, à notre avis, le seul artiste entièrement sain qui ait paru depuis l'antiquité. Il a la sérénité puissante et forte de Phidias. Chez lui rien de fiévreux, rien de tourmenté, rien d'inquiet. La maladie moderne ne l'a pas touché. Il est beau, robuste et tranquille comme un artiste païen du meilleur temps. Sa superbe

nature s'épanouit à l'aise dans un tiède azur, sous un chaud soleil, et son coloris fait penser à ces beaux marbres antiques dorés par la blonde lumière de la Grèce; nul tâtonnement, nul' efl'ort, nulle violence. Il atteint l'idéal du premier coup sans y soncrer. Une joie calme et vivace éclaire son œuvre immense. Seul il semble ne pas se douter de la mort, excepté peut-être daus son dernier tableau. Sans ardeur sensuelle, sans enivrement voluptueux, il étale aux regards, daus la pourpre et dans l'or, la beauté, la jeunesse, toutes les amoureuses poésies du corps féminin avec l'impassibilité de Dieu montrant Lve toute nue à Adam. Il sanctifie la nudité par cette expression de repos suprême, de beauté à jamais fixée, d'absolu réalisé qui fait la chasteté des œuvres antiques les plus libres. Lui seul a fait une femme qui pourrait, sans paraître mièvre et chélive, s'allonger à coté de la femme couchée du Partliénon.

En parlant du pêcheur rapportant au doge l'anneau de saint jMarc, nous avons raconté la légende qui s'y rattache. Giorgione a traité un autre épisode de cette iiistoire merveilleuse : c'est le combat de saiut Georges el de saiut Théodore contre les démous. Quelque adiui-

ration que nous ayons pour le Giorgioue, chaud, vivace et coloré, du Concert champêtre, nous avouons aimer très-médiocrement le tableau des Beaux-Arts de Venise. Ces athlétiques démons rougeâtres, gambadant au milieu de l'eau verte, ce fantastique arrêté et musculeux, ce mélange des formes de l'homme et de celles du poisson, soudées sans mystère, ne répondent en aucune façon à l'idée chimérique qu'on se fait d'un pareil combat. Le ciel clair de l'art vénitien n'a pas assez de brume pour que les monstrueuses imaginations des rêves légendaires puissent y

grouiller à l'aise. Le jour gêne ces créatures biscornues et ces larves informes qui ont besoin, pour se cacher, de l'ombre du poêle de Faust, de l'escalier en spirale de Rembrandt ou de la caverne des tentations, de Téniers; un peintre vénitien du seizième siècle est fantasque, mais non fantastique.

La Descente de croix de Rocco Marcone a toutes les qualités sérieuses, toute l'onction des gothiques et leur tranquille symétrie, avec une richesse de ton et une fleur de colons que n'éteignent pas de dangereux voisinages. Le Christ mort, et rappelant par sa chair exsangue la pâleur mate de l'hostie, glisse doucement sur le sein de la Vierge, soutenue par une Madeleine d'une beauté tendre et délicate, dont les immenses cheveux blonds descendent comme des cascades d'or sur une magnifique robe de damas ramage d'une pourpre opulente et sombre comme le rubis. Est-ce dans le sang du Sauveur adoré que cette robe est trempée, ô Madeleine ! ou dans les gouttes tombant de ton cœur?

Le Padouan a une Vierge en gloire à la manière espagnole. Le Saint-Lsprit descend dans un torrent de lumière. Un chaud])rouillard doré rcm])lit cette toile qui rappelle les apothéoses ou plutôt les ascensions do

Murillo, pour ne pas employer un mot profane eu parlant du plus catholique de tous les peintres.

Nous ne sommes pas très-émerveillé, malgré le grand talent qu'il y a déployé, de la vaste toile apocalyptique de Palma le Jeune, le Triomphe de la Mort. Saint Jean, assis sur un rocher de Pathmos, regarde, la plume levée et prêt à la fixer sur son rouleau, la formidable vision qui défile devant lui : la Justice et la Guerre chevauchent de sombres coursiers, et la Mort, montée sur

son grand cheval pâle, fauche dans la moisson humaine des épis qui retombent en gerbes de cadavres sur les bords du chemin.

Excepté Tintoret qui, par sa couleur fauve et sa violence de brosse, peut arriver à la terreur et à la tragédie, ces sujets lugubres conviennent en général très-peu aux peintres vénitiens, natures heureuses à qui reviennent l'azur du ciel et de la mer, la blancheur des marbres et des chairs, l'or des clieveux et des brocarts, les ramages éclatants des fleurs et des étoffes. Ils ne peuvent garder leur sérieux longtemps, et, derrière le masque effrayant ^lont ils tâchent de couvrir leurs joues vermeilles, on entend leur peinture rire d'un rire étouffé.

Un très-curieux tableau de Gentil Bellin, c'est la procession sur la place Saint-Marc des reliques gardées dans la confrérie de Saint-Jean au moment où Jacopo Salis fait son vœu à la croix. On ne saurait imaginer une collection plus complète des costumes de l'époque; le faire patient et minutieux de l'artiste ne laisse perdre aucun détail. Rien n'est sacrifié, tout est rendu avec la conscience gothique. Chaque tète doit être un portrait, et un portrait ressemblant comme un daguerréotype, plus la couleur. L'aspect de la place Saint-Marc telle qu'elle était alors a Texactitude d'un plan architectural. Les anciennes mosaïques byzantines, refaites plus tard,

ornent encore les portails de la vieille liasilique, et, singularité remarquable, les clochetons sont entièrement dorés, ce qui n'a jamais eu lieu dans la réalité. Mais un peintre comme Geutil Bellin n'aurait pas pris cette fantaisie sous son bonnet. Les clochetons durent être dorés, en eftet ; mais le doge Loredano eut besoin pour une guerre des sequins destinés à la dorure, et le projet ne

s'accomplit pas ; il n'en reste de trace que dans le tableau de Gentil Bellin, qui avait doré son Saint- Marc par provision.

Un certain miracle d'une croix tombée dans l'eau du haut d'un pont de ^'enise, le pont de Saint-Léon ou de Saint-Laurent, nous ne savons pas trop lequel, a beaucoup occupé les peintres de cette période; les Beaux- Arts ne renferment pas moins de trois tableaux importants sur ce sujet bizarre : un de Lazzaro Sebastiani, un de Gentil Bellin, un autre de Giovanne Mansueti. Ces toiles sont du jilus haut intérêt ; elles sortent des 1y])es habituels de la peinture italienne, qui tourne dans un cercle étroit de sujets de dévotion ou de mythologie, et se mêle rarement aux familiarités de la vie lîéelle. Ces moines de toute robe, ces patriciens, ces gens du peuple se jetant à l'eau, nageant et plongeant, tirant leur coupe pour retrouver le saiut crucifix tombé au fond du canal, présentent la physionomie la j)lus Inzarre. Sur les berges se tient la foule en prière, attendant le irsultat des recherches. Il y a surtout une fde de dames agenouillées, les mains jointes, toutes couvei'tes de joyaux et de perles, en robes k taille courte, comme sous l'Empire, qui présente une suite de profds se détachant les uns sur les autres avec une bonhomie gothique, d'une finesse, d'une beauté, d'une dé'licalesse et d'nne vai'iélé extraordinaires : c'est étrange et charmant.

On voit dans ces toiles les anciennes maisons de "\'e-

nise avec leurs murs rouges, leurs fenêtres aux trèfles lombards, leurs terrasses surmontées de piquets, leurs cheminées évasées, les vieux ponts suspendus par des cliaines, et les gondoles d'autrefois, qui n'ont pas la forme qu'elles affectent au-

jourd'hui : il n'y a pas de felce, mais un drap tendu sur des cerceaux; comme aux galiotes de Saint-Cloud; aucune ne porte cette espèce de manche de violon en fer poli qui sert de contre-poids au rameur placé à la poupe; elles sont aussi beaucoup moins efhlées.

Rien n'est plus élégant, plus juvéuilement gracieux (jue la suite de peintures où Vittore Garpaccio a représenté la vie de sainte Ursule. Ce Garpaccio a le charme idéal, la sveltesse adolescente de Raphaël dans le)larkuje de la Vierge, un de ses premiers et peut-être le])lus charmant de ses tableaux; on ne saurait imaginer des airs de tête plus naïvement adorables, des tournures d'une plus angélique coquetterie. Il y a surtout un jeune homme à longs cheveux vu de dos, laissant glisser à demi sur son épaule sa cape au collet de velours, {[ui est d'une beauté si fière, si jeune et si séduisante, qu'on croirait voir le Gupidon de Praxitèle vêtu d'un costume moyen âge, ou plutôt un ange qui aurait eu la fantaisie de se travestir en maijni/iquc de A'enise.

Nous sommes étonné que le nom de Garpaccio ne soit pas plus généralement connu; il a toute la pureté adolescente, toute la séduction gracieuse du peintre d'Urbin dans sa première manière, et de plus cet admirable coloris vénilien qu'aucune école n'a pu atteindre.

La Piuacoteca Gontariui, legs de ce praticien amateur des arts, qui a donné au Musée sa galerie avec des armes, des statues , des vases, des meubles sculptés et autres objets précieux, contient des morceaux de choix de l'école vénitienne et d'autres écoles. Nous citerons

les Pèlerins d'Emmaiis, de Marco Marziale, toile traitée avec une sécheresse miDutieuse presque allemaude, où l'on remarque un nègre bizarre drapé d'un manteau rayé de couleurs vives comme une capa de muestra valencienne; la Madone, V Enfant Jésus, Saint Jean, Sainte Catherine, d'Andréa Cordegliaghi, dont les têtes blondes se détachent sur un fond vert de paysage entrevu par la fenêtre; une Vierge, avec le groupe enfantin de Jésus et de saint Jean, de Gatena; un sujet identique de Giovanne Battista Cima, un peu sec et tranchant trop durement sur une perspective de montagnes d'outremer; un Mariage de sainte Catherine, auquel assistent comme témoins saint Pierre et saint Jean, de Boccacino Cremonense ; la stiinte fiancée a les cheveux de cet or roux si cher aux anciens maîtres, et sa belle robe historiée et ramagée reluit au milieu d'un pîiysage de montagnes et de mer d'une douceur azurée; la Madonna col Bambino, de Francisco Bissolo, très-doux, très-joli, très-frais, d'une morbidesse charmante, etc., etc.

La Fortune triptyque, de Jean Bellin, se distingue par de singulières inventions allégoriques. Dans le panneau du milieu, une femme nue se tient debout sur un autel, accompagnée d'Anges ou de Gupidons jouant du tambour. Sur les volets, un jeune homme nu, couronne en tête, manteau sur l'éjiaule, offre des préseuls à un guerrier qui fuit ; une femme tenant une boule, et les cheveux nattés en forme de casque, vogue sur une nef, tandis que de petits Amours jouent parmi les vagues comme des Triions.

Les eaux-fortes de Callot nous plaisent plus que ses peintures d'une authenticiti' plus ou moins douteuse. Il y a à la Pinacothèque Conlariui un Champ de foire du graveur de Nancy, fourmillant de bohémiens, de char-

latans, de gueux, de lansquenets, volant, faisant des tours, mendiant, buvant, jouant aux cartes ou aux dés, un raccourci de ce monde picaresque qu'il connaît si bien ; mais le pinceau ne sert pas si lieureusemeut l'artiste que la pointe.

Terminons par le joyau, la perle, l'étoile de ce musée : une Madone avec f enfant Jésus, de Jean Bellin, Voilà un sujet bien usé, bien rebattu, traité mille fois, et qui refleurit d'une jeunesse éternelle sous le pinceau du vieux maître! Qu'y a-t-il? Une femme qui tient un enfant sur ses genoux, mais quelle femme ! Cette tète vous poursuit comme un rêve, et qui l'a vue une fois la voit toujours; c'est une beauté impossible, et cependant d'une vérité étrange, d'une virginité immaculée et d'une volupté pénétrante ; un dédain suprême dans une douceur infinie. Il nous semblait, devant cette toile, contempler le portrait de notre rêve inavoué, surpris dans notre âme par l'artiste. Chaque jour, nous allions passer une heure de muette adoration aux pieds de cette céleste idole, et nous n'aurions jamais pu j)artir de Venise, si un jeune peintre français, nous prenant en pitié, ne nous avait fait une copie de cette tête si chère.

XK

Les rues. — La fote de l'empereur.

On parle rarement des rues de Venise. Il y en a cependant et beaucou]), mais les canaux et les gondoles absorbent les descriptions par leur étrangeté. L'absence de clievaux et de voitures donne aux rues vénitiennes nne physionomie particulière. Leur étroitesse les rapproche de celle des villes orientales. Gomme le terrain des îlots est limité et les maisons en général très-hautes, les minces coupures qui les séparent ont l'air de traits de scie

dans d'énormes blocs de pierre. Certaines calles de Grenade, certains alleys de Londres, peuvent en donner une idée assez juste.

La Frezzaria est une des rues les plus animées de la ville ; elle a bien six ou huit \nc(h de large : ce qui représente la rue de la Paix, à Paris, proportion gardée. C'est principalcuieut daus cette rue que se ticnuent les orfèvres ([ui l'abriqueul ces iiuj)erceplihlcs])etitcs chaînettes d'or, ténues comme des cheveux, ([u'on appelle jascron, et qui sont une des curiosités caractéristi(iues de Venise. A l'exception de ces chaînes et de quelques grossiers bijoux en argent à l'usage des gens de la campagne, et qu'un artiste peut trouver pittoresques, ces

Jiouliques ne contiennent rien de remarquable. Celles des fruitiers olïrent les plus splendides étala^^es ; rien n'est plus frais, mieux groupé, plus appétissant que ces entassements de pêches vermeilles rangées comme des boulets dans des parcs d'artillerie, que ces masses de raisins dorés, ambrés, transparents, coloriés des plus riches couleurs, ardents comme des pierres précieuses, et dont les grains, enfilés en colliers et en bracelets,])areraient admirablement le cou et les bras de quehpie jeune Ménade antique.

Les tomates viennent mêler leur rouge violent à ces teintes blondissantes, et la pastèque, fendant son corset vert, laisse voir sa blessure rose. Tous ces beaux fruits, vivement éclairés par le gaz, ressortent merveilleusement sur leurs couches de feuilles de vigne. On ne peut pas régaler les yeux plus agréablement, et souvent, sans la moindre faim, il nous est arrivé d'acheter de ces pêches et de ces raisins par pur amour du coloris. Nous nous souvenons aussi de certains étalages de poissonnerie couverts de petits poissons si blincs, si argentins, si nacrés, que nous aurions

voulu les avaler crus, à la manière des ichlhyophages de la mer du Sud, de peur de gâter leurs nuances, et qui nous faisaient comprendre cette barbarie des festins antiques, qui consistait à voir mourir des murènes dans des vases de cristal, pour jouir des teintes opalines dont l'agonie les diaprait.

Le soir, le spectacle de ces rues est extrêmement animé et brillant. Les étalages sont illuminés à giorno, et le peu de largeur de la voie fait que la clarté ne se dissipe pas. Les boutiques de friture et de pâtisserie, les osteries, les cabarets, les cafés très-nombreux, flamboient et fourmillent. C'est un va-et-vient perpétuel.

Chaque boutique, sans exception, a sa chapelle en miniature, ornée d'une madone devant laquelle brûlent 199 17

des lampes ou des bougies et sont placés des pots de fleurs artificielles ou vraies. Tantôt c'est une statuette en plâtre colorié, tantôt une peinture enfumée ; quelquefois une image grecque au fond d'or byzantin, ou bien une simple gravure moderne. Cette madone remplace pour la dévote Italie les dieux lares antiques. Ce culte de la Vierge , culte touchant et poétique , a bien peu de schismatiques à Venise, s'il en a, et les voltairiens seraient sous ce rapport peu satisfaits « du progrès des lumières » dans l'ancienne ville des doges. Presque à tous les angles de rue, presque à toutes les descentes de pont se présente dans une niche, derrière un grillage ou une verrière, une madone sur un autel, enjolivée de couronnes en moelle de roseau, de colliers de verroterie, de fleurs en papier, de robes en dentelle d'argent et de tous ces pieux oripeaux dont la naïve foi méridionale surcharge avec une coquetterie enfantine les objets de son adoration. Des cierges et des lampes éclairent perpétuellement ces reposoirs encombrés d'ex-voto, de cœurs d'argent, de jambes de cire, de seins de

femme, de tableaux de naufrages sillonnés par la foudre, de maisons brûlées et autres catastrophes où intervient à propos la Vierge miraculeuse. Autour de ces chapelles il y a toujours quelque vieille femme en j)rière, ([uelque jeune fille agenouillée, quelque marin qui lait un vœu ou l'accomplit, et aussi parfois des gens que leur mise annonce appartenir à une classe qui, chez nous, n'a pas cette simplicité dans la foi, et laisse la religion du Christ au peuple et aux domesti(j[ues. Nous avons trouvé, contrairement à l'idée préconçue, l'Italie plus dévote que l'Espagne.

Une de ces chapelles près du j)ont de la Paille, sur le quai des Esclavons, a toujours de nombreux fidèles, soit parce qu'elle se trouve sur une voie fréquentée,

soit parce qu'elle possède quelque privilège et quelque immunité que nous ignorons. Il y a aussi çà et là des troncs pour les âmes du purgatoire. Les menues pièces de monnaie qu'on y jette servent à faire dire des messes pour les pauvres morts oublic's.

Après- la Frezzaria, la rue qui mène du campo San- Mosè à la place de Santa-Maria-Zobenigo est une de celles qui offrent à l'étranger le plus de sujets d'observation j beaucoup de ruelles s'y dégorgent comme dans une artère, car elle met les bords du grand Canal en communication avec la place Saint-Marc; les boutiques y restent {)lus longtemps ouvertes qu'ailleurs, et, comme elle est h peu près droite, les forestieri la parcourent sans craindre de se perdre, ce qui est très-facile à Venise, où le tracé des rues^ compliqué de canaux et d'imjiasses, est si embrouillé qu'on a été obligé de' marquer par une ligne de pierre, qu'accompagnent de distance en distance des flèches indiquant la direc-

tion, le chemin de la Piazza au débarcadère du railway, situé à l'autre bout de la ville, près de l'église des Scalzi.

Que de fois nous nous sommes donné la nuit l'amusement de nous égarer dans ce dédale inextricable pour tout autre qu'un Vénitien ! Après avoir suivi vingt rues, parcouru trente ruelles, passé dix canaux, monté et descendu autant de ponts, nous être enfoncé au hasard dans les sotto-portici. il nous est arrivé souvent de nous retrouver à notre point de départ. Ces courses, pour lesquelles nous choisissions les nuits de lune, nous faisaient surprendre Venise dans ses secrètes attitudes, sous une foule de points de vue inattendus et pittoresques.

Tantôt c'était un grand palais à moitié en ruines, ébauché dans l'ombfe par un rayon argenté, et faisant uriller subitement comme des écailles ou des miroirs

les vitres qui restaient à ses fenêtres effondrées : tantôt un pont traçant son arc noir sur une perspective d'eau bleuâtre légèrement embrumée; plus loin une traînée de feu rouge tombant d'vme maison éclairée sur l'Jniile sombre d'un canal endormi; d'autres fois un campo désert où se découpait bizarrement un faite d'église peuplé de statues qui, dans l'obscurité, prenaient des airs de spectres, ou bien une taverne où gesticulaient, comme des démoniaques, des gondoliers et des faquins projetés contre la vitre en ombres chinoises, ou encore une porte d'eau entr'ouverte, par laquelle sautaient dans une gondole des figures mystérieuses.

Une fois , nous arrivâmes ainsi derrière le grand Canal, dans une ruelle vraiment sinistre. Ses hautes maisons, primitivement

crépies de ce rouge qui colore ordinairement les vieilles bâtisses vénitiennes, avaient un aspect féroce et truculent. La pluie, l'humidité, l'abandon et l'absence de lumière au fond de cette étroite coupure, avaient])eu à peu fait déteindre les façades et couler le badigeon; une vague teinte rougeâtre teignait encore les murailles et ressemblait à du sang mal lavé après un crime. L'ennui, le froid, la terreur suintaient de ces parois sanguinolentes; une fade odeur de salpêtre et d"cau de puits, un relent de moisissure rappelant la prison, le cloître et le caveau, vous y])renaient au nez. Du reste, aux fenêtres aveugles, nul rayon, nulle ai)pareuce de vie. Les])ortes basses, étoilées de clous rouilles et garnies de marteaux do fer rongés par le temps, semblaient ne s'ouvrir jamais; les orties et les herbes pariétaires poussaient sur les seuils et ne paraissaient pas avoir été foulées de longtemps par un pied humain. Un maigre chien noii-, qui jaillit subitement de l'ombre comme un diable d'un joujou à sur-])rise, se mit en nous voyant à])ousscr des aboiements

furieux et plaintifs, comme déshabitué de l'aspect de l'homme. Il nous suivit cjuelque temps, traçant autour de nous des lacets à la façon du barbet dans la promenade de Faust et de Wagner. Mais le regardant fixement, nous lui dimes comme^Goethe :« Animal immonde, tu as beau brailler et ouvrir ta gueule, tu n'avaleras jamais notre monade. » Ce discours parut l'étonner, et, se voyanL découvert, il disparut en poussant un hurlement douloureux. Etait-ce un chien, était-ce une larve? C'est un point que nous aimons mieux laisser dans un vague prudent.

Nous regrettons beaucoup de n'avoir pas le talent d'Hoffmann pour faire de cette rue sinistre le théâtre d'un de ces contes el-

frayants et bizarres , comme V Homme au sable, la Maison déserte, la Nuit de Saint- Sijlvestre, où des alciiimistes se disputent le corps d'un mannequin et se battent à coups de microscopes dans un tourbillon de visions monstrueuses. Les têtes chauves, ridées, grimaçantes et décomposées par une perpétuelle mélamorphose, de maître Tabracchio, de Spallanzani , do Leuvenhoék, de Swammerdam, du conseiller Tusman, de l'archiviste Lindhorst, s'encadreraient à merveille dans ces noires fenêtres.

Si Gozzi, l'auteur des Conlralempi, qui se croyait en butte à la rancune des enchanteurs et des farfadets, dont il avait découvert les manigances et trahi les secrets dans ses pièces féeriques, a jamais traversé cette ruelle solitaire, il a du lui arriver là quelques-unes de ces mésaventures inconcevables qui semblaient réservées pour le poète de Turandot, de VAmour des trois oranges et du Monstre bleu. Mais Gozzi, qui avait le sentiment du monde invisible, a toujours dû éviter la rue des Avocats à l'heure du cn'puscule.

En rentrant d'une de ces tournées fantastiques, per.-

daiit laquelle la ville nous avait paru plus déserte que de coutume, nous nous couchâmes mélancoliquement, après avoir soutenu contre un zinzare monstrueux, hourdonnant comme une guêpe, agitant ses aigrettes de tambour-major, déroulant sa trompe comme le dieu Ganesa, faisant grincer sa scie avec la plus audacieuse férocité, un combat terrible où nous eûmes le dessous, et d'où nous sortîmes criblés de blessures empoisonnées.

Nous commencions à nous enfoncer dans ce noir océan du sonmieil, si semblable à la mort, dont les anciens l'avaient fait le frère, quand, à travers l'épaisseur de notre engourdissement,

nous entendîmes bruire des rumeurs sourdes, gronder des tonnerres lointains, grommeler des voix eïirayantes. Etait-ce une tempête, une bataille, un cataclysme de la nature, une lutte de démons et d'àmes? Telle était la question que se posait notre esprit à demi éveillé.

Bientôt une clameur étourdissante déchira le crêpe de notre sommeil, comme le zigzag d'un éclair qui fend une nuée noire. Les cymbales froissaient leurs disques de cuivre et résonnaient comme des armures entre-choquées ; les tam-tams et les gongs vibraient caverneusement sous des percussions forcenées; la grosse caisse mugissait comme une mêlée de cent taureaux; les ophicléides et les trombones déchaînaient des ouragans métalliques; les cornets à piston piaulaient dé'sespérément; la petite flûte faisait,])our escalader ce bruit et le dominer, des efforts désespérés; tous les instruments luttaient de vacarme et de tintamarre. On aurait dit un festival d'Hector Berlioz flottant à la dt'-rive, la nuit, sur l'eau. Lorsque la trombe musicale passa sous notre balcon , nous crûmes entendre sonner ù la fois les clairons de .b'richo et les

trompettes du jugement dernier. Une tempête de cloches à toutes volées formait l'accompagnement.

Ce tumulte se dirigeait vers le grand Canal, à la lueur rouge de beaucoup de torches. Nous trouvâmes la sérénade un peu violente, et nous plaignîmes de tout notre cœur la Lelle à qui cet énorme tapage nocturne, ce charivari colossal était destiné, a L'amant n'est guère discret, pensions-nous, et il ne craint pas de compromettre sa beauté. Quelque guitare, quelque violon,

quelque théorbe aurait suffi, ce nous semble, k Puis, le bruit s'éloiguant, nous commencions à nous rendormir, lorsqu'une lueur blanche, aveuglante, pénétra sous nos i)aupières fermées, comme un de ces éclairs blafards pour qui les nuits les plus opaques n'ont pas de ténèbres, et une détonation épouvantable, qui fit danser les vitres et trembler la maison de fond en comble, éclata au milieu du silence. Nous en fimes un saut çle carpe de trois pieds sur notre lit : était-ce le tonnerre qui tombait au milieu de la chambre ? le siège de Venise recommençait-il sans dire gare, et une bombe crevant tous les planchers arrivait-elle sur nous au milieu de notre sommeil ?

Ces assourdissantes détonations se répétèrent de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'au matin, au grand dam de nos vitres et de nos nerfs. Elles semblaient partir d'un point très-voisin, et chaque fois un éblouissement livide nous les annonçait ; entre les décharges, un silence profond, un silence de mort, aucun de ces bruits nocturnes qui sont comme la respiration des villes endormies. Au milieu de ce vacarme, \'enise, muette, semblait s'être abîmée et noyée dans les lagunes. Toutes les fenêtres étaient éteintes; pas un falot de gondole n'étoilait la mate obscurité.

Le matin, le mot de l'énigme nous fut révélé. C'était

la tête de l'empereur d'Autriche. Tout ce bacchanal avait lieu en l'honneur du César allemand. Les. batteries de la Giudecca et de Saint-Georges nous envoyaient eu plein leurs volées, et bien des vitres avaient été brisées dans le voisinage. Avec le jour le tapage recommença de plus belle. Les frégates tiraient et alternaient avec les batteries; les cloches tintaient dans les mille clochers de la ville; des feux de fde et des feux de peloton crépitaient

sur le tout à intervalles réguliers. Cette poudre bridée, montant de toutes parts en gros nuages, était l'encens destiné à réjouir le nez du maître, si du haut de son trône de Vienne il tournait la tête du cùté de l'Adriatique. Il nous sembla que, dans ces hommages à l'empereur, il y avait une certaine ostentation d'artillerie, un certain luxe de fusillades h double entente. Ce compliment de fête à coups de canon était à deux fins, et il ne fallait pas grande malice pour le comprendre.

Nous courûmes à la Piazza. On chantait un Te Deuni dans la cathédrale. La garnison , en grande tenue, formait le carré sur la place, s'agenouillant et se relevant au signe des officiers, suivant les])hases de l'office divin. Un brillant état-major, tout chamarré de dorures et de décorations, occupait le centre et scintillait orgueilleusement au soleil; puis, k de certains moments, les fusils s'(^levaient avec ensemble, et un feu de file admirablement nourri faisait envoler dans l'azur de blancs t(jurbillous de colombes elfarées. Les pauvres pigeons de Saint-Marc, épouvantés de ce tumulte, et croyant qu'au mépns de leurs immunités il s'agissait pour eux d'une immense crapaudine, ne savaient où se fourrer ; ils se heurtaient dans l'air, fous de terreur, se cognaient aux corniches, et fuyaient k tire-d'aile à travers les dômes et les cheminées; puis, le silence se rétablissant, ils i-e-

venaient bccqneter familièrement à leurs places ordinaires, aux pieds mêmes des soldats, tant est grande la force de l'habitude.

Tout cela se passait dans la solitude la plus complète. La Piazza, toujours si fourmillante, était déserte. A peine quelques étrangers glissaient par petits groupes isolés sous les arcades des Procuraties. Les rares spectateurs qui n'étaient pas étrangers trahis-

saient par leur chevelure blonde, leur figure carrée, leur origine tudesque. Aucun visage de femme ne paraissait aux fenêtres, et cependant le spectacle des beaux uniformes portés par de jolis officiers est apprécié dans tous les pays du monde par la portion la plus gracieuse du genre humain. Venise, dépeuph'e subitement, ressemblait à ces villes orientales des contes arabes ravagées par la colère d'un magicien.

Ce vacarme dans ce silence, cette agitation dans ce vide, cet immense déploiement de forces dans cet isolement avaient quelque chose d'étrange, de pc-nible, d'alarmant, de surnaturel. Ce peuple qui faisait le mort tandis que ses oppresseurs exultaient de joie, cette ville qui se supprimait pour ne pas assister à ce triomphe, nous firent une impression profonde et singulière. Le non-cire élevé à l'état de manifestation, le mutisme changé en menace , l'absence ayant signification de révolte, sont une de ces ressources du désespoir où le despotisme])ousse l'esclavage. Assurément une huée universelle, un cri général de malédiction contre l'empereur d'Autriche n'eût pas été plus énergique.

Ne pouvant protester autrement, Venise avait fait le vide autour de la fête et placé la solennité sous une machine pneumatique.

Les décharges d'artillerie continuèrent toute la journée, et les régiments firent des évolutions sur la

Piazza et la Piazzetta , nous ayant pour spectateur presque uni(fue. Lassé de ce divertissement monotone, nous allâmes faire notre promenade favorite à la riva dei Schiavoni, sur laquelle flânaient quelques Grecs et quelques Arméniens, Là, nous eûmes

encore le tympan déchiré par le canon de la frégate de guerre ancrée dans le port. Un pauvre petit chien attaché à une corde après le mât d'un argosil de Zante ou de Corfou, à chaque détonation^ s'élançait ivre de peur et se sauvait en décrivant un cercle aussi loin que le cordage le lui permettait, protestant de son mieux contre ce bruit stupide et glapissant, comme s'il avait été blessé par le son. Nous étions de l'avis du chien, et, comme nous n'étions pas attaché par une ficelle , nous nous sauvâmes à Quintavalle, oii nous dinâmes sous la tonnelle chez Ser-Zuane, à une distance supportable de cet odieux fracas militaire.

Le soir, il n'y avait personne au café Florian ! Ceux qui ont habité A'enise peuvent seuls se faire ime idée dé la signification immense de ce petit fuit. Les marchandes de bouquets, les vendeurs de caramel, les ténors, les montreurs d'ombres chinoises et môme les ruffians avaient disparu. Personne sur les chaises, personne sur les bancs, personne sous les galeries ; personne même à l'église, comme s'il était inutile de prier un Dieu qui laisse un peuple dans l'oppression. Nous ne savons même])as si ce soir-là on alluma les petits cierges aux madones des carrefours.

La musique de la' retraite joua in de^erto une magnifique ouverture, une musique allemande pourtant ! et une ouverture de ^^'eber, s'il nous ou souvient bien !

Ne sachant (pic l'aii'o de la fin tli; celle lugubre soirée, nous entrâmes au théâtre Apollo ; la salle avait

l'air de l'intérieur d'un columbarium. Les loges vides et noires semblaient les niches dont on avait retiré les cercueils; quelques escouades de Hongrois garnissaient à demi les banquettes nues. Une douzaine de fonctionnaires allemands, flanqués de leurs

femmes et de leurs petits, tâchaient de se multiplier et de simuler le public absent; mais, les soldats défalqués, l'énorme salle ne contenait pas cinquante spectateurs. Une pauvre troupe jouait tristement et à contre-cœur une insipide traduction de pièce française devant une rampe fumeuse. Une tristesse froide, un ennui mortel vous tombait de la voûte sur les épaules, comme un manteau humide et glacé. Cette salle sombre, à la barbe des Autrichiens, portait le deuil de la liberté de Venise.

Le lendemain, la brise de la mer avait emporté l'odeur de la poudre. Les colombes, rassurées, neigeaient par vols sur la place Saint-Marc, et tous les Vénitiens se bourraient de glaces avec affectation au café Florian.

L'iiôpiial des fous.

L'ilc de San-Servolo se trouve au delà de Saint- Georges, sur la grande lagune, en allant au Lido. Cette île a peu d'étendue, comme])resque toutes celles qui entourent ^'enise, perles détachées de cet écrin des mers. Elle est presque entièrement couverte de bâtisses, et son ancien couvent, où se sont succédé j)]nsieurs ordres de moines, est devenu un hôpital de fous sous la direction des frères de Saint-Jcan-de- Dieu, qui se consacrent particulièrement à soigner les malades.

Quand nous pai'times du traghet de la]ilace Saint- Marc, le vent était contraire ; l'eau ordinairement si calme de la lagune se (lonnail des ;iii's d'océan, et ses petites rides tâchaient de se gonller en lames; l'écume jaillissait sous le bec denticulé de la gondole, et les vagues clapotaient assez bi'uyamment contre le bordage de rembarcation, poussée cependant par deux vigoureux rameurs; car notre petit Antonio n'aurait])as suffi p(»iir lutter seul

contre le temps. Nous dansions assez pour qu'un estomac])cu aguerri sentît les nausées du niai i\r. uicv , iiL'urcnscmCiil, un giand uouibre de ti'U-

versées nous out rendu moins sensible à cet cndroil, et nous admirions tranquillement l'adresse avec laquelle nos gondoliers se tenaient debout à la proue et à la poupe, en équilibre sur leur plancher cliancelanl.

Nous aurions sans doute pu remettre notre visite à une autre fois, mais nous n'avious encore vu ^'enise que sous son aspect rose et bleu, avec sa mer plane scintillant eu petits carreaux verts, comme Mans les tableaux de Canaletto, et nous ne voulions pas perdre celte occasion delà voir par un effet d'ora^'e. Certes, l'azur est le fond naturel sur lequel doivent s'arrondir les coupoles laiteuses de Santa-Maria-della-Salute et les casques d'ar- (irent de Saint-Marc ; cependant de ^^'undes masses de nuages grisâtres déchirées par quehjues coupures de lumière, une nier d'un Ion glau{{ue et festonnée d'écume encadrant des édifices glacés de teintes froides, produisent une grande aquarelle anglaise dans le goût de Bonnington, de Gallow ou de Williams Wyld, ([\\i n'est nullement à dédaigner.

Tel était le spectacle que nous voyions en nous retournant; eu face nous avions San-Servolo, avec son clocher rougeàtre et ses bâtiments à toits de tuiles à demi cachés par le moutonnement des vagues; plus loin la ligne noire et basse du Lido, séparant la higune de la haute mer.

Auprès de nous fdaient rapidement, comme de noires hirondelles rasant les ilôts, des gondoles qui rentraient à la ville,

fuyant devant le temps et chassées par le vent qui nous était contraire.

Enfin, nous arrivâmes au traghet de San-Servolo, et la mer faisait tellement vaciller notre frêle barque que nous eûmes quelque peine à prendre terre.

L'intérieur du couvent-hospice n'a rien de bien curieux ; ce sont de longs corridors blanchis à la chaux,

des salles d'une propreté froide et d'une régularité monotone, comme dans tous les édifices de ce genre. II n'a ,pas fallu grand travail pour convertir les cellules des moines en cabanons de fous. Dans la chapelle, un retable doré," quelques toiles enfumées et noirâtres que rien n'empêche d'être des Tintoret, et c'est tout. Aussi n'était-ce pas un prétexte à descriptions d'art et d'architecture que nous venions chercher dans ce Bedlam vénitien.

Ija folie nous a toujours étrangement préoccupé. Qu'un organe matériel souffre, s'altère et se détruise, cela se conçoit aisément; mais que l'idée, une a])stiaction impalpable, soit atteinte dans son essence, cela ne se comprend guère. Les lésions du cerveau n'expliquent pas la folie. Par (juel point la pensée touche-t-ellc à cette pulpe enflammée ou ramollie contenue dans la boîte osseuse? Dans les cas ordinaires, le corps meurt et Fâme s'envole ; mais ici l'âme meurt et le corps subsiste, liien n'est plus sinistre et plus mystérieux. Le vaisseau va sans boussole, la flamme a quitté la lampe, et la vie n'a plus de moi. L'âme obscurcie du fou reprend-elle sa lucidit(' après la mort, ou bien y a-t-ildes âmes folles pendant toute l'éternité? L'âme ne seraitelle ni immatérielle ni immortelle, puisqu'elle peut être malade et mourir?

Doutes terribles, abimes profonds sur lesquels on se penche en tremblant, mais qui vous attirent comme tous les abimes.

Aussi est-ce avec une curiosité anxieuse mêlée d'une secrète terreur que nous regardons ces cadavres, chez qui ce qui leur reste d'âme sert seulement à empêcher la putréfaction, se j)romener le long des murailles, l'u'il morne, les joues affaissées, la lèvre tombante, traînant des pieds auxquels la volonté n'envoie plus son iluide, faisant des gestes sans cause, comme des animaux ou

comme des machines détraquées, insensibles au soleil brûlant, à la pluie glacée, n'ayant plus la notion d'euxmêmes ou se croyant d'autres, n'apercevant plus les objets sous leurs apparences réelles, et entourés d'un monde d'hallucinations bizarres. Que de fois nous avons visité Charenton, Bicêtre et les différentes maisons d'aliénés, inquiet de ce grand problème insoluble, et causé, comme Hamlet, avec le crâne vide d'Yorick, cherchant la fêlure par où l'âme avait fui comme l'eau d'un vase. Mais là, chose plus horrible, le crâne était vivant ! Que de fois nous nous sommes arrêté rêveur devant la superbe gravure psychologique de Kaulbach, ce saisissant et douloureux j)oëme de la démence !

Dans les corridors rampaient confusément, sous des capotes grisâtres et comme des larves informes qui se traînent sur les murs après la pluie, les fous paisibles qu'on pouvait laisser vaguer sans danger pour eux ni pour les autres. Ils nous regardaient d'un œil hébété, ricanaient et essayaient une sorte de salut machinal.

La folie, qui creuse de si énormes lacunes, ne suspend pas toujours toutes les facultés. Des fous ont fait des vers et des peintures où le souvenir de certaines lois de l'art avait survécu au

naufrage de la raison. La quantité est souvent fort bien observée dans des poésies d'une démence complète. Domenico TheotocopuH, le peintre grec qu'on admire dans les églises et les musées d'Espagne-, a fait des chefs-d'œuvre fous. Nous avons vu en Angleterre des combats de lions et d'étalons en fureur, exécutés par un aliéné sur une planche qu'il brûlait avec une pointe de fer rougie au feu , et qui avaient l'air d'une esquisse de Géricault frottée au bitume.

l'n des aliénés de San-Servolo, quoiqu'il ne fût pas artiste de profession, avait la manie de])eindre, et les bons frères de Saint-Jean-de-Dieu, qui ont pour prin-

cipe de ne pas coiilrarier leurs malades lorsque cela est possible, avaient livré à ses fantaisies une jj;rande niuradle qu'il s'était plu à barbouiller des plus étranges chimères.

Cette fresque insensée représentait une espèce de façade de briques, divisée en arcades, dont les vides formaient des loges où se démenait une ménagerie de l'extravagance la plus effrénée.

Les toiles les])lus sauvages des Ijaraques foraines que les pitres frappent de leur baguette devant la loule ébahie, les animaux liéraldiques le plus chiméri(|uement en dehors du possible, les monsti'es chinois ou japonais le plus bizarrement difformes, sont des êtres d'une plausibilité plate et bourgeoise en comparaison des créations de cet esprit délirant. La fantaisie des songes drolatiques de Rabelais apj)liquécau règne animal, l'Apocalypse transportée dans la ménagerie, j)euvent seules en donner une idée. Ajoutez à cela une exécution d'une ignorance féroce et d'une barbarie truculente ; il y avait là des aigles à (]uatre têtes (jui au-

raient déchiré d'un coup de bec l'aigle à deux cous de l'Autriche; des lions couronnés, lampassés de gueules et endentés comme des requins, si farouches d'aspect, qii'ils eussent fait reculer d'effroi le lion de Saint-Marc et le lion de Northumberland ; des pythons si compliqués dans leurs replis et dardant des langues si fourchues, que toutes les ilèches de l'Apollon du])lafond d'Eugène Delacroix n'eussent pas suffi à les pei-cer; des bêtes sans forme et sans nom, dont l'équivalent ne se trouve guère que dans le monde microscopique ou les cavernes des déjjùts diluviens.

L'artiste de cette fresque en démence croyait fermement à l'existence de ces chimères difformes et préieudait les avoir peintes d'après nature.

San-Servolû renfermait un autre fou singulier. C'était un homme du peuple qui avait perdu la raison à la suite d'un excès de rage jalouse. Sa femme était courtisée par un gondolier, et il les avait, dit-on, surpris ensemble. Toutes les fois que ce souvenir lui revenait, il poussait des cris affreux, se roulait par terre ou se dévorait les bras à belles dents, croyant dévorer son rival, sans être averti par la douleur ([u'il s'ensanglantait la bouche de son sang et mâchait sa propre chair.

Une seule chose avait pu le distraire de cette manie enragée : le percement d'un puits artésien que M. Dégousée pratiquait dans l'Ile qui manque d'eau et où l'on en apporte de Fusine, du canal de la Brenta. Il s'intéressait au progrès de l'opération et se joignait aux travailleurs avec beaucoup d'adresse et d'énergie. Quand il était content de lui, il se récompensait do ses services par des croix d'honneur, des plaques en papier d'or ou d'argent, des cordons do couleurs dift'érentes, qu'il])ortait de l'air le plus digne et le plus majestueux, comme un diplomate sa brochette de

croix dans un salon d'ambassadeur. S'il avait été paresseux, distrait ou maladroit, il se dégradait lui-même, s'ôtait ses insignes et s'adressait des reproches, prenant tour à tour un ton humble ou irrité, selon l'interlocuteur qu'il figurait. Les moines nous dirent que ses jugements étaient très-justes, et qu'il était vis-à-vis de lui d'une sévérité rigoureuse. Une seule fois il s'était fait grâce, ne pouvant résister à l'éloquence des supplications qu'il s'adressait.

D'autres fous jouaient tranquillement aux boules dans une espèce de jardin aride, entouré de murs formant la corne de l'Ile, du côté du Lido ; deux ou trois se promenaient à pas précipités, poursuivis par quelque hallucination effrayante. Un autre, maigre, sec, la tète nue au vent, restait immobile comme un héron au bord li9 . 18

d'iin marais, se croyant sans doute l'oiseau dont il imitait l'attitude.

Mais ce qui nous impressionna le plus vivement, ce fut un jeune moine qui, adossé contre un mur, surveillait de loin leur promenade. Jamais cette figure ne sortira de notre méiiioire, où elle est restée comme l'idéal de l'ascétisme. Tout à l'heure- nous nous étonnions de ces corps qui vivent sans âme ; nous avions devant les veux une âme qui vivait sans corps. Ici l'esprit brillait seul, la mortification avait supprimé la matière ; l'être humain était anéanti.

Son crâne, entouré d'une couronne de cheveux et rasé à sa partie supérieure, sem'blait verdi de teintes cadavériques. On eût dit que la moisissure du sépulcre l'avait déjà recouvert de son duvet l)leuâtre; ses yeux ivres de foi brillaient au fond d'une large

meurtrissure bistrée, et ses joues avalées se rejoignaient à son menton par deux lignes aussi droites que celles d'un triangle ; quand il baissait la tète, entre sa nuque et le capuchon de son froc saillait un cordon de vertèbres sur lequel le maigre esprit des cloîtres eût pu dire son chapelet. Ses mains fluettes, couleur de cire jaune, n'étaient qu'un lacis de veines, de nerfs et d'osselets. Le jeûne les avait disséquées toutes vives sur la froide table de la cellule. La manche flottait sur le bras décharné, comme un drapeau sur un bâton. Son froc tombait de ses épaules à ses talons, tout droit, d'un seul pli, aussi roide qu'une draperie de Gimabué ou d'Orcagna, ne faisant deviner les formes par aucune inflexion, comme tomberait le linceul d'un mort ou d'un spectre. Notre regard eflVayé cherchait h. trouver un homme sous ce suaire brun; il n'y avait qu'une ombre. Les cadavres agenouillés de Zurbaran, avec leurs bouches violettes, leur teint plombé et leurs yeux noyés sous l'ombre de

la cagoule, les pâles fantômes de Lesueur dans leurs linges blafards, eussent paru des Silènes et des Falstaff à côté de ce moine de San-Servolo; jamais Tétique émaciation de l'art du moyen âge, jamais le féroce ascétisme de la peinture espagnole, n'ont osé aller aussi loin. Le Saint Bonaventure de Murillo, revenant achever ses mémoires après sa mort, peut seul donner une idée de cette effrayante figure; encore est-il moins hâve, moins creusé, moins verl et plus vivant, quoique enterré depuis quinze jours.

Nous n'avons jamais aimé les moines rabelaisiens, . gros, courts, ventrus, mangeant bien, buvant mieux • et frère Jean des Entommeures ne nous plaît que dans Gargantua et dans Pantagruel. Aussi celui-là nous ravit-il ; et nous ne savons trop quelle

aimable plaisanterie de goguette et de fdlette les voltairiens eussent pu hasarder sur son compte.

Ce pauvre moine était le confesseur des fous. Quel emploi terrible et sinistre! écouter les aveux incohérents de ces âmes troublées, élucider les cas de conscience du délire, recevoir les confidences de l'hallucination, voir grimacer à travers la grille de bois des masques convulsés, au rire idiot, au larmoiement imbécile, confesser la ménagerie ! Nous ne nous étonnâmes plus alors de son air étrange, de sa maigreur de squelette et de sa pâleur morte.

Comment s'y prenait-il pour introduire l'idée de Dieu dans ces rabâcheries de la démence, dans ces garrulations de l'idiotisme? que pouvait-il dire à ces malheureux qui n'ont plus d'âme, plus de liberté, qui ne peuvent pas pêcher et chez qui le crime même est innocent?

Fait-il flamboyer devant ces pauvres imaginations ..détraquées les brasiers rouges de l'enfer, pour en cou-

tenir par la terreur les fantaisies dépravées? ou bien ouvre-t-il à leurs espérances quelque paradis enfantin aux lointains d'outremer, aux pelouses émaillées de fleurettes, oii paissent des biches blanches, où les paons traînent leurs queues étoilées, où des ruisseaux do crème coulent de rocailles de meringues ; un ciel de pâtisserie et de confitures?'

Pendant notre visite le temps s'était calmé, en sorte que nous résolûmes de profiter de ce qui restait de jour pour aller au Lido. Il y a au Lido quelques guinguettes où le menu peuple va diner et danser les jours de fête. Ce n'est pas la terre ferme; cependant il y pousse quelques arbres, de maigres toulTes d'herbe y font des es-

sais mal réussis de gazon ; mais la bonne intention est réputée pour le fait, et le pied qui a glissé toute la semaine sur les dalles de Venise n'est pas fâché de s'y enfoncer jusqu'à la cheville dans les saljles mouvants que la mer amoncelle. On peut s'imaginer ainsi qu'on marche sur un véritable sol.

Gomme nous étions dans la semaine, le Lido était désert et d'un aspect peu gai. Mais le tumulte d'une joie populaire nous eût importuné en ce moment, et la solitude de cette grève aride convenait à la nature sérieuse de notre pensée. Nous marchions le long de cette plage où le grand liyron faisait galoper ses ciie-vaux, et où les Vénitiens viennent se baigner par bandes. Les belles compatriotes de Titien et de Paul Véronèse s'abritent, puur se déshabiller, derrière de frêles toiles soutenues par des bâtons; car la cabine roulante de Dieppe et de Biarritz n'a heureusement])as])énétré jusque-là.

Comme le tenq)S ('lait alfreux, nous ne finies aucune ren-contre anacréonlifjuo, ctremonlaut en gondole, nous revînmes à la jdacc Saint-Marc, où, après avoir en-

tendu la retraite en musique, nous rentrâmes à notre campo Sau-Mosè,- pour nous endormir d'un sommeil agité, où le moine de San-Servolo, les figures des fous et les monstres fantastiques de la fresque se combinaient dans un cauchemar extravagant et sombre comme un roman de Lewis ou de Mathurin.

Gmsb

Saint-Biaise, les Capucins.

Il n'est personne qui au moins une fois en sa vie n'ait été obsé-dé par un motif musical, un fragment de])oésie, un lambeau de

conversation, entendu par hasard et qui vous poursuit partout avec une invisible opiniâtreté de spectre. Une voix monotone chuchote à votre oreille le thème maudit, un orchestre muet le joue au fond de votre cervelle, votre oreiller vous le répète, vos rêves vous le murmurent, une puissance invincible vous force à le marmotter imbécilement du matin au soir, comme un dévot sa litanie somnolente.

Depuis huit jours, une chanson d'Alfred de Musset, imitée sans doute de quelque vieille poésie populaire vénitienne, nous voltigeait follement sur les lèvres en pépiant comme un oiseau, sans que nous pussions le i'aii'e envoler. Malgré nous, nous fredonnions à mi-voix dans les situations les plus disparates :

A Saint-Biaise, à la Zuecca Vous 6tiez, vous étiez bien aise A Saint-Biaise.

A Saint-Biaise, à la Zuecca, Nous étions bien là.

Mais de vous en souvenir

Prendiez-vous la peine?

Mais de vous en souvenir

Et d'y revenir.

A Saint- Biaise, à la Zuecca Dans les prés fleuris cueillir la verveine: A Saint-Biaise, à la Zuecca, Vivre et mourir là.

La Zuecca (abréviation de la Giudecca) était devant nous, séparée seulement par la largeur du canal, et rien n'était plus facile que d'aller à ce Sainl-Bhiise dont la chanson fait une espèce d'ile de Cylhère, d'Eldorado langoureux, de paradis terrestre de l'amour, où il serait doux de vivre et de mourir. Quelques coups

de rames nous y auraient conduit ; mais nous résistions à la tentation, sachant qu'il ne faut pas aborder aux rives enchantées, si l'on ne veut voir le mirage se fondre en vapeur, et nous continuions à être insupportable avec notre refrain :

A Saint-Biaise, à la Zuecca,

qui commençait à devenir ce qu'on appelle une scie en argot d'atelier ; scie à dents aiguës, quoique sans malice de notre part. Aussi notre compagnon de voyage, notre cher Louis, qui avait toléré plus de huit jours cette canfilène, importune comme un susurrement de zinzare, avec cette placidité charmante et cet imperceptible sourire d'ironie qui donne à sa tête barbue de Ka])yle une expression si fine et si sympathique, n'y pouvant plus tenir, dit-il un matin, d'autorité, au jeune Antonio en mettant le pied dans la gondole : « A Saint- Biaise, à la Zuecca. t> Pour nous en dégoûter, il nous faisait conduire au milieu de notre rêve et de notre refrain, excellent remède homœopathique.

Nous n'avons trouvé à Saint-Biaise aucim pré lleuri^

et nous n'avons pas pu, à notre grand regret, y cueillir la verveine. Autour de l'église, s'étendent des cultures, des jardins maraîchers où les légumes remplacent les fleurs. Notre désappointement ne nous put empêcher d'y admirer de très-beaux raisins et de superbes citrouilles. Il est probable qu'au temps où la chanson a été faite la poinle de l'ile était occupée par des terrains vagues, dont l'herbe fraîche s'émaillait de fleurettes au printemps, et où les couples amoureux allaient se promener la main dans la main, en regardant la lune. Un ancien Guide vénitien qualifie la Zuecca d'endroit plein de jardins, de vergers, et de lieu de délices.

Au heu d'une fleur mignonne, aux tendres couleurs, aux parfums pénétrants, s'épanouissant sous le vert gazon, rencontrer des cucui'bitacées ventrues jaunissant sous de larges feuilles, cela calme l'enthousiasme poélique, et, à dater de ce moment, nous ne chantâmes plus :

A Saint-Dlaise, .'i la Zuecca,

Pour utiliser notre course, nous allâmes, en longeant iMe, jusqu'à l'église du Rédempteur, située près d'un couvent de capucins.

Cette église a une de ces belles façades grecques de style élégant et de proportions harmonieuses, comme savait les tracer Palladio. Ces sortes d'architectures plaisent fort aux gens de goût. C'est sobre, pur et classique. Dût-on nous taxer de barbarie, nous avouons qu'elles nous charment médiocrement. Nous ne connaiss(jns guère, pour les églises catholiques, que le style byzantin, roman ou gothicpie. L'art grec é'iait tellement appropi'ié' au polythéisme, (pi'il se plie Irès-diiïicilement à exprimer une autre pensée. Aussi les églises bâties d'après ses dounées n'ont-elles aucunement le

cachet religieux, dans le sens que nous attachons à ce mot; la lumineuse sérénité antique, avec son rhythme parfait et sa logifjue de formes, ne peut rendre les sens vagues, infinis, profonds , mystérieux du christianisme. L'inaltérable gaieté du paganisme ne comprend pas l'incurahle mélancolie chrétienne , et l'architecture grecque ne produit, en fait de temples, que des palais, des bourses, des salles de bal et des galeries plus ou moins ornées, où Jupiter se trouverait à l'aise, mais où le Christ a de la peine à se loger.

Une fois le genre admis, l'église du Rédempteur fait assez belle figure au bord du canal, où elle se mire avec son grand escalier monumental de dix-sept marches de marbre, son fronton triangulaire, ses colonnes corinthiennes, sa porte et ses statues de bronze, ses deux pyramidions et sa coupole blanche, qui fait un si. bel eifet dans les couchers de soleil, quand on se promène au large en gondole entre les jardins publics et Saint- Georges.

Cette église fut bâtie pour accomplir le vnni fait par le sénat pour conjurer la peste de 1576, qui causa une effroyable mortalité dans la ville, et emporta, entre autres personnages illustres, le Titien, ce patriarche de la peinture, chargé d'ans et de gloire.

L'intérieur est très-simple et même un peu nu. Soit que l'argent ait manqué, soit toute autre cause, les statues qui paraissent garnir les niches pratiquées le long de la nef ne sont que des trompe-l'œil habilement exécutés en grrsaille par le P. Piazza, capucin. Les niches sont réelles ; mais les statues peintes sur des planches de bois découpées trahissent leur secret par le manque d'épaisseur lorsqu'on les voit de profil, car de face elles font une illusion complète. Ce même Piazza a])eint dans le réfectoire du couvent une scène qu'il eut

le caprice de signer de la lettre P., répétée six fois, qu'on interprète de la sorte , Pietro Paolo Piazza Per Poco Prezzo (Pierre-Paul Piazza pour petit prix) : il avait sans doute été maigrement récompensé de son labeur, et s'en vengeait.

Pour les tableaux, il faudrait recommencer la litanie ordinaire, Tintoret, Bassan, Paul Véronèse, et nous fi'avons pas la prétention de vous les décrire les uns après les autres. Il y a dans A'enise nue telle abondance de bonnes peinture l'ones qu finit

presque par s'en rebuter et croire qu'en ce temps-là il n'était pas plus ditficile de brosser un superbe tableau d'église qu'aujourd'hui de griffonner un feuilleton au courant de la plume. Mais cependant nous recommandons au voyageur un Jean Bellin de première beauté, qui orne la sacristie.

Le sujet est la sainte Vierge et l'enfant Jésus entre saint Jérôme et saint François : la divine Mère regarde avec un air d'adoration profonde le bambin endoi'mi dans son giron. De petits anges souriants voltigent sur un fond d'outremer en jouant de la guitare. On sait avec quelle délicatesse, quelle Heur de sentiment, quelle virginité d'âme, Jean Bellin traite ces scènes familières à son pinceau; mais ici, outre lé charme naïf delà composition, la fidélité gothique du dessin, la finesse un])eu sèche du modelé, il y a un éclat de coloris, une blonde chaleur de ton qui fait pressentir le Giorgion. Aussi quelques connaisseurs attribuent ce tableau h Palma le Vieux. Nous le ci'oyous de JeanBe'lliu; l'éclat inusité de la couleur vient seulement de la plus parfaite conservation de la peinture. Venise est si naturellement coloriste, que le gris y est impossible, même pour les dessinateurs, et que les gothiques les plus sévères y dorent leur ascétisme de l'ambre gioi'gioncsque.

iJeux ou trois caj)ucins en prière auraient donné

cette église, si elle eût été éclairée d'une lumière plus avare, l'air d'un de ces tableaux de Granet admirés il y a quelque vingt ans ; les bous pères étaient parfaitement posés, et il. ne leur man(|uait que la touche de rouge vif dans les oreilles. L'un deux balayait humblement le chœur, et nous lui demandâmes à visiter le monastère ; il accéda avec beaucoup de politesse à notre requête et nous fit entrer par une petite porte latérale de Téglise dans le cloître.

Il y avait longtemps que nous nourrissions ce désir de voir un intérieur de couvent habité.

En Espagne, nous n'avions pu nous passer cette envie religieuse et pittoresque. Les moines venaient d'être sécularisés, et les couvents, comme en France après la Révolution, étaient devenus des propriétés nationales. Nous nous étions promené méIancoli([uement daus la Chartreuse de Miraflorès, près de Burgos, où nous n'avions trouvé qu'un pauvre vieux, accoutré de vêtements noirâtres tenant le milieu entre le costume de paysan et celui du prêtre, qui fumait sa cigarette auprès d'un brasero, et qui nous guida le long des couloirs déserts et des cloîtres abandonnés, sur lesquels s'ouvraient les cellules vides. A Tolède, le couvent de Saint-Jean des Rois, admirable édifice effondré, ne contenait que quelques lézards peureux et quelques couleuvres furtives, que le bruit de nos pas faisait disparaître sous les orties et sous les décombres. Le réfectoire était encore presque entier, et, au-dessus de la porte, une effroyable peinture montrait un cadavre en putréfaction, dont le ventre vert laissait échapper, parmi la sanie, les hôtes immondes du sépulcre; ce mor- .ceau avait pour but de mater la sensualité du repas, servi cependant avec une austérité érémitique. La Chartreuse de Grenade ne contenait plus que des tortues qui

sautaient pesamment à l'taii du bord des viviers à l'approche du visiteur, el le magnifique couvent de San- Domiugo, sur le versant de l'Ante-Querula, écoutait, dans la solitude la plus profonde, le babil de ses fontaines et le bruissement de ses bois de lauriers.

La capucinière de la Zuecca ne ressemblait guère à ces admirables édifices, avec leurs longs cloîtres de marbre blanc, leurs

arcades élégamment découpées, merveilles du moyen âge ou de la Renaissance, leurs cours plantées de jasmins, de myrtes et de lauriers-roses, leurs fontaines jaillissantes, leurs cellules laissant apercevoir par leur fenêtre le velours bleu glacé d'argeut de la Sierra-Nevada. Ce n"était pas un de ces splendides asiles où l'austérité n'est qu'un charme de plus pour l'âme et dont le jiliilosophe s'accommoderait aussi l)ien (pie le chrétien. Le cloître n'était relevé d'aucun ornement architectural : des arcades basses, des piliers courts, un préau de prison plutôt qu'un promenoir pour la rêverie. Un vilain toit de tuiles d'un rouge criard couvrait le tout. Pas même cette nudité sévère et triste, ces tons gris et froids, cette sobriété de jour favorables . à la pensée; une lumière dure, papillotante, éclairait crûment ces pauvres détails et en faisait ressortir la prosaïcpie et triviale misère. Dans le jardin qu'on entrevoyait de là, des lignes de choux et de légumes d'un vert âpre. Pas un arbuste, pas une fleur : tout était sacrifié h la stricte utilité.

Nous pénétrâmes ensuite dans l'intérieur du couvent, traversé de couloirs se coupant à angles droits; au bout de ces corridors, il y avait de petites cha})elles pratiquées dans le mur et coloriées de frescpies grossières en l'houiieur de la ÎNIadone ou de (piel([U(; saint de l'ordre.

Les fenêtres à vitrages maillés de plomb leur don-

naieut du jour, mais sans produire de ces effets d'ombre et de lumière dont les peintres savent tirer si bon parti. On eût dit que dans cette construction tout était calculé pour produire le plus de laideur possible dans le moindre espace. Çà et là étaient pendues des gravures collées sur toile, représentant, dans une infinité de petits médaillons, tous les saints , tous les cardinaux, tous les

prélats, tous les personnages illustres fournis par l'ordre, espèce d'arbre généalogique de cette famille impersonnelle et sans cesse renouvelée.

Des portes basses tachaient à intervalles réguliers les longues lignes blanches des murailles. Sur chacune d'elles on lisait une pensée religieuse, une prière, une de ces brèves maximes latines qui renferment un monde d'idées. A l'inscription se joignait une image de la Vierge, ou le portrait d'un saint ou d'une sainte , objet d'une dévotion particulière pour Tluibitant de la cellule.

Un vaste toit de tuiles, supporté par une charpente visible, recouvrait, sans les toucher , les alvéoles de ces abeilles monastiques, comme un couvercle posé sur des rangées de boites.

Un son de cloche se fit entendre, indiquant soit le repas, soit la prière, ou tout autre exercice ascétique ; les portes des cellules s'ouvrirent, et les couloirs, tout à l'heure déserts, se remplirent d'un essaim de moines qui se mirent en marche deux à deux, la tête baissée, leur large barbe s'étalant sur leur poitrine, leurs mains croisées dans leurs manches, vers la partie du couvent où le tintement les appelait. Quand ils levaient le pied, la sandale, en quittant leur talon, faisait une espèce de clappement très-monastique et très-lugubre, qui rhythmait tristement leur démarche de spectre.

Il en passa bien devant nous une quarantaine, et nous

ne vîmes que des têtes lourdes, hébétées, abruties, sans caractère, malgré la barbe et le crâne rasé. Ah ! quelle différence avec le moine de San-Servolo, si consumé d'ardeur, si calciné de foi, si ravagé de macérations, et dont l'œil fiévreux brillait déjà de la lu-

mière de l'autre vie, extase confessant le délire ! Daniel au milieu des lions!

. Certes, nous étions entré dans ce couvent avec des dispositions sinon pieuses, du moins respectueuses. Si nous n'avons pas la foi, nous l'admirons chez les autres, et si nous ne pouvons croire, au moins nous pouvons comprendre. Nous nous étions préparé à sentir toutes les austères poésies du cloître, et qous fûmes assez cruellement désappointé.

Le couvent nous 'fit l'effet d'une maladrerie, d'un hôpital de fous ou d'une caserne. Une fauve odeur de ménagerie humaine nous prenait au nez et nous écœurait. Si l'on a pu dire de quehiues saints personnages qu'ils avaient la folie de la croix, slultitlam cntcis, il nous semblait que ces moines en avaient l'idiotisme; et, malgré nous, notre esprit se rebellait, et nous rougissions pour Dieu d'une pareille dégradation de la créature faite à son image. Nous étions honteux qu'une centaine d'hommes se réunît dans un semblable bouge, pour être sales et puer d'après certaines règles en l'honneur de celui qui a créé quatre-vingt mille espèces de fieurs. Cet encens iiauséal)ond nous révoltait, et nous (']rouvions, pour ces pauvres])ôres capucins, une horreur involontaire et secrète.

Nous avions beau nous regarder nous-même, nous appeler ancien abonné dn Consliiulionml, possesseur des bustes de .1. J. Rousseau et de Voltaire en biscuit, porteur d'une tabatière Touquet , libt'ral de la Reslauration, tout ce que l'on peut imaginer de plus humiliant;

nous faisions à part nous des raisonnements imbéciles, dans le genre de celui-ci : « Ne vaudrait-il pas mieux que ces robustes

gaillards, faits pour la charrue, jetassent le froc aux orties, rentrassent dans la vie humaine et fissent leur salut en travaillant, au lieu de ne pas porter de chemise et de traîner leurs sandales le long du cloître, dans l'oisiveté et l'abrutissement? »

Quand nous sortîmes du couvent, deux des pères qui avaient affaire h A'enise nous prièrent de les prendre dans notre gondole pour leur faire traverser le canal de la Giudecca. Par humilité, ils ne voulurent pas accepter la place d'honneur sous la felce que nous leur offrions, et ils se tinrent debout près de la proue; ils avaient assez bonne façon ainsi : leurs frocs de bure brune formaient deux ou trois grands plis que n'aurait pas dédaignés fra Bartolomé pour la robe de saint François d'Assise. Leurs pieds nus dans leurs sandales étaient très-beaux; l'orteil séparé, les doigts longs comme aux pieds de statues antiques.

Nous leur donnâmes quelques zwantzigs pour dire des messes à notre intention. Les idées voltairiennes qui nous avaient travaillé tout le temps de notre visite méritaient bien cette soumission chrétienne de notre part, et si c'était le diable qui les avait suscitées , il dut être attrapé et se mordre la queue comme un singe en colère.

Les bons prêtres prirent l'argent, le glissèrent dans le pli de leur manche, et, nous voyant si bon catholique, nous donnèrent quelques petites images en tailledouce que nous avons précieusement conservées : saint Moïse, prophète, saint François, quelques autres saints barbus et une certaine YeronicaGiuliani, abbesse capucine (abadcssa cappuccijia) dont la tête se renverse et doDt les yeux nagent dans l'extase comme ceux de

sainte Thérèse l'Espagnole, qui plaignait le diable de ne pouvoir aimer, et n'a pas été mise à l'index comme nous pour une idée de même nature.

Nous déposâmes les bons pères au traghet de San- Mosè, et ils eurent bientôt disparu dans les ruelles étroites.

La journée n'a pas été favoral)le aux illusions : à Saint-Biaise, à la Zuecca, la citrouille rejnplaçait la verveine, et où nous comptions trouver un cloître féroce avec des moines livides à la manière de Zurbaran, nous avions rencontré une capucinière ignoble, avec des frocards pareils à ceux des lithographies coloriées de Schlesinger. Cette déception nous fut particulièrement cruelle; car depuis longtemps nous caressions le rêve d'aller finir nos jours sous le froc de moine dans ({uelque beau couvent d'Italie oîi de Portugal, au Mont- Cassin ou à Maff'ra, et maintenant nous n'en avons plus envie du tout.

GM

Les églises.

A l'exception deSaiat-]\Iarc, merveille qui n'a d'analogue que la mosquée de Gonstantinople et la mosquée de Cordoue, les églises de A'enise ne sont pas trèsremarquables d'architecture, ou du moins n'ont rien qui puisse étonner le voyageur qui a visité les cathédrales de France, d'Espagne et de Belgique. Sauf quelquesunes de peu d'intérêt qui remontent plus haut, elles appartiennent toutes à la Renaissance et au genre rococo, qui a suivi très-vite en Italie le retour aux traditions classiques. Les pre-

mières sont dans le style palladien; les dernières, dans un goût particulier que nous appellerons le goût jésuite. Presque toutes les vieilles églises de la ville ont été malheureusement refaites sous l'une ou l'autre de ces influences. Certes, Palladio, comme le prouvent tant de nobles édifices, est un architecte d'un mérite supérieur; mais il n'a aucunement le sens catholique, et il est plus propre à rebâtir le temple de la Diane d'Ephèse et du Jupiter Panhellénien qu'à élever la basilique du Nazaréen ou d'un martyr quelconque de la légende dorée. Il a picoré comme une abeille le miel de l'Hymette et laissé de cùté dans son

vol les fleurs de la Passion. Quant au goût jésuite, avec ses dômes gibbeux, ses colonnes œdématiques, ses balustres pansus, ses volutes contournées comme le parafe de Joseph Prudhomme, ses cliérubins bouffis, ses anges castrats, ses cartouches à serviettes qui semblent attendre qu'on leur fasse la barbe, ses chicorées grosses comme des choux, ses afi'éteries malsaines et son ornementation fougueuse, qu'on prendrait pour des excroissances de la pierre malade, nous professons pour lui une liorreur insurmontable. Il fait plus que nous déplaire, il nous dégoûte. Rien selon nous n'est pkis opposé à l'idée chrétienne que cet immonde fatras de bimbeloteries dévotes, que ce luxe sans beauté, sans grâce, surchargé et lourd comme un luxe de traitant, qui fait ressembler la chapelle de la très-sainte Vierge à un boudoir de hlle d'Opéra. L'église des Scalzi est de ce genre, un modèle de richesse extravagante; les murailles, incrustées de marbre de couleur, représentent une immense tenture de lampas ramage de blanc et de vert; les plafonds à fresque, de Tiepoletto et de Lazzarini, d'un ton gai, léger, clair, où dominent le rose et l'azur, conviendraient merveilleusement à une salle de bal ou de théâtre. Cela devait être charmant, plein de petits abbés poudrés et de belles dames,

au temps de Casanova et du cardinal de lieruis, pendant une messe en musique de Porpora, avec les violons et les chœurs de la Fenice. En effet, i-ien de plus naturel dans un pareil lieu que de céléhj'er l'Éternel sur un air de gavotte. Mais combien nous préférons les basses arcades romanes, les courts piliers de porphyre aux chapiteaux antiques, les images barbares qui se détachent sur le miroitement d'or des mosaïques byzantines, ou bien encore les longues nervures, les colonnes fuselées et les trèfles découpés à rem])orte-pièce des cathédrales gothiques!

Ces défauts d'arcliilecture, auxquels il faut se résigner en Italie, car presque toutes les églises sont bâties plus ou moins dans ce goût, sont compensés par le nombre et la beauté des objets d'art que ces édifices renferment. Si l'on n'admire pas l'écrin, il faut admirer les joyaux. Ce ne sont que Titien, que Paul Véronèse, queTintoret, que Palma jeune et vieux, que Jean Bellin, que Padouan, que Bonifazio et autres maîtres merveilleux. Chaque chapelle a son musée, dont un roi se ferait honneur. Cette église même des Scalzi, une fois le goût admis, offre de remarquables détails : son large escalier en brocatelle de Vérone, ses belles colonnes torses en marbre rouge de France, ses prophètes gigantesques, ses])alustrades en pierre de touche, ses portes de mosaïque ont un certain style et ne manquent pas de grandeur. Elle renferme un très -beau tableau de Jean Bellin : la Vierge et l'Enfant; un magnifique bas-relief en bronze de Sansovino, représentant des traits de la vie de saint Sébastien, et un groupe d'un art moins sévère, mais charmant, de Toretti, le maître de Canova, une sainte Famille, saint Joseph, la Vierge et l'Eniant Jésus. La Vierge a une figure fine, grassouillette, un port de tête coquet et des extrémités d'une délicatesse tout aristocratique. Elle a l'air d'une duchesse de la cour de Louis XV, et l'on ne se figure pas au-

trement Mme de Pompadour. Des anges de ballet, élèves de Marcel, accompagnent ce joli groupe mondain. Ce n'est pas religieux, à coup sûr ; mais cette grâce maniérée et spirituelle a bien du charme, et ce sculpteur de la décadence est encore un grand artiste.

L'église de Saint-Sébastien, bâtie par S. Serlio, est en quelque sorte la pinacothèque et le panthéon de Paul Véronèse. Il y a travaillé pendant des années, il y repose éternellement dans l'auréole de ses chefs-

d'œuvre. Sa pierre tuiuulaire est là surmontée de son buste, écussonnée de ses armes, trois trèfles sur un champ que nous n'avons pu distinguer ; admirons ce Saint Sébastien de Titien : quelle belle tête de vieillard, quel port superbe et magistral, et comme l'enfant qui tient la mitre du saint évèque est d'un mouvement joli et naïf ! mais passons vite pour arriver au maître du lieu, au grand Paolo Galiari. Les trois Maries au j)ied de la croix se font remarcjuer par cette magnifique ordonnance, cette ampleur étoffée, familière au peintre que nul n'a égalé dans l'art de meubler les vides de ces grandes machines. Les brocarts, les damas se cassent en plis opulents, ondoient en ramages spleudides, et le Christ, du haut de l'arbre de douleurs, ne peut retenir un vague demi-sourire, la joie d'être si bien peint le console de sa souffrance. La Madeleine est adorablement belle, ses grands yeux sont noyés de lumière et de pleurs ; une larme encore suspendue tremble à côté de sa bouche purpurine, comme une goutte de pluie sur une rose. Le fond du paysage est malheureusement un peu trop brossé en décoration de théâtre, et ses plans mal assis jouent et chancellent à l'o'il ; la Présentation de Jésas-Clirist au Temple est aussi une toile très-remarquable, malgré l'exagération

membrue des])ersonnages])lacés sur le devant de la com])osition ; mais la tête du saint Siinéon est d'une onction divine et d'une exécution merveilleuse, et l'Iùifaut Jésus se présente avec une audace de raccourci étonnante.

Dans le coin du tableau, un chien, le museau mélancoliquement levé on l'air, semble aboyei- à la lune. Bien ne justifie la i)r('scnce do cet animal isolé; mais l'on sait la])rédileciion- de Paul \'éroiièse pour les chiens, surtout pour les lévriers; il en a jilacé dans tous ses tableaux, et l'église Saint-Sébaslien conlient])réci-

sémenl la seule toile où il n'en ail pas mis, ce que l'on fait remarquer comme une curiosité unique dans l'œuvre du maître. Nous n'avons pas pu vérifier par nousmême l'exactitude de cette assertion; mais en y pensant il nous semble en effet qu'un tableau de Paul Véronèse se présente toujours à la mémoire accompagné d'un lévrier blanc, de même qu'une toile de Garofalo parait fleurie et signée de son invariable œillet. Quelque amateur libre de sou temps devrait bien s'assurer de ce détail caractéristique.

Le plus pur de ces diamants pittoresques, c'est le Martyre ('e saint, Marc et de saint Marcellin encouragés par saint Sebastien. L'art ne peut guère aller plus loin, et ce tableau doit prendre place parmi les sept merveilles du génie humain.

Quelle couleur et quel dessin dans ce groupe d'une femme et d'un enfant, (jue l'œil rencontre d'abord en pénétrant dans la toile! Quelle ineffable onction, quelle résignation céleste répandues sur les visages des deux saints déjà lumineux de l'auréole future, et comme elle est charmante cette tète de femme qui apparaît de trois quarts au-dessus de l'épaule de saint Sébastien,

jeune, blonde, animée par l'émotion, l'œil plein de tristesse et de sollicitude! Cette tête, qui est tout ce qu'on voit du personnage, est d'un mouvement si juste, d'un dessin si parfait, que le reste du corps se devine sans peine derrière le groupe interposé qui le cache ; on en suit jusqu'au bout les lignes invisibles, tant l'anatomie est exacte.

Saint Sébastien est, dit-on, le portrait de Paul Véronèse, comme cette jeune fille est celui de sa femme. Ils étaient alors tous deux à la fleur de l'âge, et elle n'avait pas encore acquis cette beauté de matrone ample et lourde qui la caractérise dans les portraits qui restent

d'elle, entre autres dans celui de la galerie du palais Pitti, à Florence. Étoffes, détails, accessoires, tout est achevé avec ce soin extrême, ce fini consciencieux des premières œuvres, lorsque l'artiste ne travaille que pour contenter son génie et son cœur. C'est presque au bas de cette toile qu'est enterré le peintre. Jamais lampe plus éclatante n'illumina l'ombre d'un tombeau, et le clief-d'o:'uvre rayonne au-dessus du cercueil comme le flamboiement d'une apothéose.

Le Couronnement de Marie au ciel se passe au milieu des irradiations, des effluves et des scintillations d'une lumière qui n'a jamais existé que sur la palette de Paul Véronèse. Dans cette atmosphère d'or et d'argent en fusion qui traverse les cheveux du Christ, nage aériennement une Marie d'une beauté si célestement humaine, qu'elle vous fait battre le cœur tout en vous faisant courjjer la tète. Le Couronnement cVEsther par Assuénis est d'une grandeur et d'une opulence de ton sans pareilles. Ici Paul Véronèse a pu déployer à l'aise sa manière fastueuse; les perles, les satins, les velours, les brocarts d'or scintillent, frissonnent,

miroitent et se coupent en cassures lumineuses. Quelle mâle et fière allure a le guerrier du premier plan, sous l'insouciant anachronisme de son armure! Et comme le grand chien sacramentel est campé crânement, comme il sent sa race, et comme il comprend l'honneur d'être])eint par Paul Véronèse ! Pends-toi, Godefroy Jadin !

Dans le haut de l'église, à un endroit])resque invisible d'en bas, il y a, de la main du maître, de grandes grisailles très-légèrement faites et d'une belle tournure; l'humidité et le temps, le manque de soins commencent à les altérer; une bombe autrichienne, en perçant la voulc, les a sillonnées d'une cicatrice.

La sacristie renferme encore des pcmlures de lui,

mais qui remontent à sa première jeunesse et où son jîénie encore timide cherche sa voie. Pour exphqiier cette prodigieuse abondance de Paul Véronèse dans cette église, la légende a plusieurs versions : d'abord une dévotion particulière de l'artiste à Saint- Sébastien ; ensuite, ce qui est plus romanesque, le meurtre d'un rival qui l'aurait obligé à chercher un refuge dans ce lieu d'asile embelli par ses loisirs reconnaissants. Selon d'autres, ce serait pour éviter la vengeance d'un sénateur dont il aurait exposé la caricature sur la place de Saint-Marc, que le peintre se serait tenu caché deux ans à Saint-Sébastien. Nous donnons ces histoires de sacristain pour ce qu'elles valent, sans prendre la peine de les critiquer.

Avant de sortir de cette radieuse église, dont nous sommes loin d'avoir indiqué toutes les richesses, si vous abaissez sur le pavé grisâtre votre œil é'ijloui des phosphorescences des plafonds, vous découvrirez à vos pieds une humble pierre qui ferme

le caveau d'une dynastie de gondoliers. Le premier nom inscrit est Zorzi de Cataro, du traghet de Barnaba, sous la date de 1503. Le dernier porte le chiffre de 1785. La république n'a pas survécu de beaucoup aux Zorzi.

Santa-Maria dei Frari n'est pas dans l'aflVeux goût classique ou jésuite dont nous parlions tout à l'heure ; ses ogives, ses lancettes, sa tour romane, ses grandes murailles de briques rouges lui donnent un aspect plus religieux. Il y a au-dessus de la porte une statue de "Viltoria, représentant le Sauveur. L'église dei Frari, construite par Nicolas Pisano, remonte à 1250.

C'est là que se trouve le tombeau de Ganova : ce monument que l'artiste avait dessiné pour Titien, modifié en quelques parties, a servi à lui-même. Nous l'admirons très-médiocrement; c'est prétentieux, théâtral

et froid. A la Ijase d'une pyramide de in;ir])re vert aj)pliquée à la muraille d'rme chapelle, baille la porte noire d'un caveau, vers laquelle se dirige une procession de statues étagées sur les marches du monument : en tête marche une figure funèbre portant une urne sépulcrale ; derrière viennent des génies et des allégories tenant des flambeaux et des guirlandes de fleurs. Pour conlre-balancer cette partie de la composition, une grande figure nue, qui, sans doute, symbolise la fragilité de la vie, s'appuie sur une torche qu'elle éteint, et le lion ailé de Saint-Marc abaisse tristement son mufle sur ses pattes, dans une pose analogue au fameux lion de Thorwaldsen. Au-dessus de la porte, deux génies soutiennent le médaillon de Canova.

Ce tombeau paraît d'autant plus pauvre et plus mesquin d'idée et d'exécution, que l'église dei Frari est pleine de monuments an-

ciens du jdus beau style, du plus])el effet. Là reposent Alvise Pascaligo, Mar/o Zeno, Jacopo Barbaro, Jacopo Marcello, Benedetto Pesaro, dans des sarcophages ornés de statues d'une tournure et d'une lierté merveilleuses.

On y admire un triptyque de ^'ivarini qui remonte à 1482, et une Vierge de Titien drapée d'un voile blanc d'un charmant effet.

La statue équestre du général Colleoui, qui a une grande prestance sur sa monture de bronze, arrête d'abord les yeux lorsqu'on arrive par le canal à la petite place au fond de laquelle s'élève l'église de Saint- Jean-et-Paul. Quoique sa construction remonte au treizième ou au quatoi'zième siècle, elle n'a été consacrée qu'en 1430. Le tympan de la façade est joli, l'arcade circulaire qui le surplomjje est merveilleusement sculptée de fleurs et de fruits. On va à Saint-.Tcan-cl- Paul priucipalenienl jiuur voir la Mort de .sxiinl Piciix,

de Titien ; ta])leau si])récieiix qu'il est défendu de le vendre, sous peine de mort. Nous aimons cette férocité artistique, et c'est le seul cas où la peine capitale nous paraisse devoir être conservée. Cependant d'autres ta- Lleaux du Titien nous semblent aussi dij^i^n es que celui Ih, malgré toute sa beauté, d'une pareille jalousie de la part de Venise , et nous nous en faisions, au delà des copies et des gravures, une idée différente et supérieure à la réalité. La scène se passe dans un bois; saint Pierre est renversé, le bourreau le tient par le bras et lève déjà l'épée; un prêtre s'enfuit épouvanté , el dans le ciel deux anges apparaissent, prêts à recueillir l'âme du martyr. Le bourreau est parfaitement campé; il menace et injurie bien. Une expression bestialement furieuse contracte ses traits. Ses yeux luisent sous son front bas comme ceux d'un tigre. Sa narine se dilate et flaire le sang. Mais il y a

peut-être trop d'efTroi et pas assez de résignation dans la tête du saint. Il ne voit (|ue le glaive dont la froide lame va lui passer entre les vertèbres, et il oublie que là-haut, dans l'azur, planeut des messagers célestes avec des palmes el des couronnes. C'est trop un vulgaire condamné à qui l'on va couper le cou et que cela chagrine. Le moine, lui, est bien effrayé, bien crispé de terreur, mais il se sauve mal. Son corps, strapassé par les raccourcis, se dégingandé. Ses jambes sont rejetées en arrière par la course. Ses bras vont d'un coté et sa tête de l'autre.

Si la composition donne prise à la critique, on ne peut admirer qu'à genoux ce magnifique paysage, si grand, si sévère, si plein de style, ce coloris simple, mâle et robuste, ce faire large et grandiose, cette impassible souveraineté de touche, cette hautaine maestria qui révèle le dieu de la peinture. Titien, nous l'a-

Yons déjà dit, est la seule organisation d'artiste que le monde moderne puisse opposer au monde antique pour la force calme, la splendeur tranquille et l'éternelle sérénité.

Nous pourrions encore vous parler des monuments funèbres qui tapissent les murs, de l'autel Saint -Dominique, où l'histoire de ce saint est modelée dans une suite de bas-reliefs en bronze, par Joseph Mazza, de Bologne, du Christ en croix, de Tintoret, des magnifiques sculptures de la chapelle de Sainte-Marie-des-Roses, et du Couronnement de la Vierge, par Palma le A'ieux ; mais, dans une église où il y a un Titien, on ne voit que Titien. Ce soleil éteint toutes les étoiles.

Églises, scuole et palais.

Saiût-François-des-Vignes , avec son clocher blanc et rouge, mérite aussi d'être visité. Il y a près de l'église un cloître bizarre,

fermé de grilles de bois noir, qui entoure une espèce de préau encombré de mauves sauvages, d'orties, de ciguës, d'asphodèles, de bardanes et autres plantes de ruines et de cimetières, au milieu desquelles s'élève une grotte en rocailles et en madrépores, assez semblable à ces petits rochers de coquillages que l'on vend au Havre et à Dieppe. Cette grotte abrite une effigie de saint François en bois ou en plâtre colorié, un joujou de di'votion, une chinoiserie jésuitique. Sous les arcades humides et verdies du cloître, au milieu de tombes usées par le frottement et d'inscriptions déjà illisibles, nous avons remarqué sur une dalle de pierre une gondole sculptée d'un relief un peu fruste, mais très-visible encore. Elle recouvrait un caveau de gondoliers , comme la tombe des Zorzi de Gataro à l'église de Saint-Sébastien ; chaque traghet avait ainsi son lieu de sépulture.

A Saint-François-des-A'ignes, nous avons vu un tableau de Negroponte, d'une beauté et d'une conser-

vation remarquables. C'est le seul que nuus ayons i-encontré de ce peintre, dont nous n'avons jamais entendu prononcer le nom, qui pourtant mériterait d'être connu.

Nous allons en donner nue description un peu détaillée : La Vierge, assise sur un trône, revêtue d'une robe de brocart d'or et d'un manteau ramage du fini le plus précieux, dont une petite fille soutient le pan d'un air de dévotion ingénue, regarde amoureusement l'Enfant Jésus posé en travers sur ses genoux. La tète de cette Vierge, d'une délicatesse exquise, ferait honneur à Jean Bellin, à Garpaccio, à Perugin, h Durer, aux maîtres gothiques les plus suaves et les plus purs. Elle est blonde, et l'or de ses clieveux

traités un à un se confond dans la splendeur d'un nimbe trilobé, incrusté de pierres précieuses à la façon byzantine; en haut, du fond de l'outremer d'un naïf paradis, le Père éternel regarde le groupe sacré dans une pose majestueuse et satisfaite; deux beaux anges tiennent des guirlandes de Heurs, et derrière le trône, couvert d'orfèvreries et d'émaux comme celui d'une impératrice du Bas-E.mj)irc, s'épanouit une floraison de roses et de lis arrangés en cabinet et qui rappellent les fraîches appellations de hi litanie.

Tout cela est traité avec cette religieuse minutie, cette])alience inlinie qui ne semblent pas tenir compte du temps et qui accusent les longs loisirs du cloître. En effet, Negropontc était moine, comme le dit l'inscription tracée sur le tableau : Palrr Anloiiius h'cgroponte pinxil. Mais ce soin extrême n'ùte rien à la grandeur de l'aspect, à l'imposant de l'effet, et la richesse (hi coloris lutte victorieusement contre l'éclat des ors et des ornements gaufrés. C'est h la fois une image et un joyau, comme doivent l'être à notre sens les tableaux exposés à l'adoration des fidèles. I/arl, dans ces circonstances,

gagne à revêtir le lii>.e hiératique et mystérieux de l'idole. La Madone du P. Antoine de Negroponle à Saint- François-des-Vignes remplit admirablement ces conditions et soutient avec honneur le voisinage du Christ ressuscité de Paul Véronèse, du Martyre de Saint-Laurent de Santa-Croce, et de la Madone de Jean lîellin, un de ses meilleurs ouvrages, malheureusement })lacé dans une chapelle obscure.

11 ne faut pas négliger d'aller à Saint-Pantaléon, ne ITit-ce que pour le gigantesque plafond de Fumiani, représentant différents épisodes de la vie du saint, son martyre et son apothéose. Depuis la roideur monastique et la naïveté d'enluminure de missel du P.

Antoine de Negroponte, il s'est écoulé bien des années, et l'art a fait bien du chemin. D'où vient cependant que ce plafond, qui égale en facilité hardie le salon d'Hercule, de Lemoine, et les fresques de l'Escurial, de Luca Giordano, vous laisse froid malgré son art de raccourci, ses trompe-l'œil, toutes ses ressources et ses roueries d'exécution? C'est que là le moyen est tout, que la main y devance la tête, et qu'il n'y a pas d'âme dans cette immense composition suspendue au-dessus de votre tête comme une Gloire d'opéra, par des ficelles visibles. Le gothique le plus sec, le plus contraint, le plus maladroit, a un charme qui manque à tous ces grands maniéristes si savants, si prestes, si habiles, et d'une pratique si expéditive.

Dans l'église de Santa-Maria-della-Salute, illustrée par la magnifique vue extérieure qu'en a tirée Ganaletto et que tout le monde a pu voir à la galerie du Louvre, on admire un superbe plafond du Titien, le meurtre d'Abel par Gain, exécuté avec une robustesse et une furie magistrales : c'est calme et violent comme toutes les œuvres bien réussies de ce peintre sans rival.

L'architecture est de Balthasar Loughena; les coupoles blanches sont d'une courbe très-gracieuse et s'arrondissent dans l'azur comme des seins pleins de lait ; cent trente statues aux draperies volantes, aux poses élégamment maniérées, en peuplent la corniche; une Eve fort jolie, en costume du temps, nous souriait tous les matins de cette corniche, lorsque nous demeurions à l'hôtel de l'Europe, sous un rayon de soleil rose qui teignait sou marbre d une rougeur pudique. La religion n'est pas farouche en Italie, et elle accepte volontiers la nudité sanctifiée par l'art. Nous avons déjà raconté, si notre mémoire ne nous trompe, la surprise que nous lit éprouver la rencontre d'une Eve semblable, encore

moins vêtue si c'est possible, sur la plate-forme du dôme de Milan.

Nous pourrions continuer indéfiniment ce])èlerinage d'église en église, car toutes renferment des ti-ésors qui nous entraîneraient à d'interminables descriptions; mais ce n'est pas un Guide que nous avons la prétention d'écrire; nous voulons seulement peindre, en quelques chapitres familiers, la vie à Venise d'un voyageur sans parti pris, curieux de tout, très-flàueur, capable d'abandonner un vieux monument])our une jeune femme qui passe, prenant le hasard])Our cicérone, et ne- parlant, sauf à être incomplet, que de ce (ju'il a vu. Ce sont des croquis faits d'après nature, des plaques de daguerréotype, de petits morceaux de mosaïque recueillis sur place, que nous juxtaposons sans trop nous soucier d'une correction et d'une r('gularité qu'il n'est peut-être pas possible d'obtenir dans une chose aussi diiïuse (lue le vagabondage à pied ou en gondole d'un feuilletoniste en vacance dans une ville inconnue])uur lui, et où tant d'obj^ets tirent la curiosité de tous côtés.

Aussi, sans chercher une transition luhurieuse, nous

allons vous conduire tout droit à la Scuolade San-Rocco, élégant édifice composé de deux ordres de colonnes corinthiennes superposées, et qui sont nouées, au tiers de leur hauteur, d'un entrelacs du plus joli effet.

Saint Rocli, comme on le sait, jouit du privilège de guérir la peste : aussi est-il en grande vénération à Venise, particuhèremeut exposée aux contagions par ses rapports avec Gonstautiuople et les Échelles du Levant. Sa statue montre sur sa cuisse découverte un affreux bubon cliarbonné, car les saints sont ho-

mœopathes, et ne guérissent que les maladies dont ils sont affectés. La peste est traitée par un saint pestiféré, rophthalmie par une martyre à qui l'on a arraché les yeux, et ainsi de suite. C'est le cas de dire : SimiUa similibus. Médecine à part, on pense sans doute que ces bienheureux personnages compatissent plus tendrement aux maux qu'ils ont soufferts.

A la Scuola de Saint-Roch, on trouve une salle basse entièrement peinte j)ar le Tintoret, ce terrible abatteur de besogne, et, en montant un magnifique escalier monumental du Scarpagnino, l'on a à sa droite et à sa gauche, comme pour justifier le nom et le patronage du saint pestiféré, différents é))isodes de la grande épidémie vénitienne, qui pourraient servir aux illustrations (lu choléi'a parisien. Ces peintures cadavéreuses sont, celles de droite, d'Antonio Zanchi, celles de gauche, de Pietro Negri.

Dans le premier de ces tableaux, on voit l'arrivée de la peste à Venise. Le fléau, personnifié sous la figure d'un squelette, traverse l'air épais et malsain, porté par une femme aux mamelles flétries, hâve, décharnée et verte comme la putréfaction, qui vole à tire-d'aile, dans la pose delà Mort d'Orcagna. Sur le devant, une femme de trois quarts perdu court en fuyant ; elle est blonde et

potelée comme toute Vénitienne de race, et ce serait vraiment dommaire que le spectre hideux l'atteignit, car elle est chai'uiante dans sa frayeur et parfaitement dessinée.

De l'autre côté, un gondolier très -solidement campé, d'une proportion gigantesque et d'une musculature exagérée, démarre, avec un mouvement superbe, une barque destinée au transport des cadavres. Une femme morte, aux ombres noires, aux chairs livides, mais dont les bras charnus et la gorge puissante montrent

qu'elle a été foudroyée pleine de vie parle fléau, se présente, la tête la première, en raccourci, d'une façon violente et dramatique ; près d'elle un homme (détail naïvement horrible) se bouche le nez, ne pouvant supporter la puanteur de ce beau corps à peine refroidi et déjà décomposé.

Ce lugubre poème se termine par la Fin de l(i pcslc. L'air se rassérène. Une femme développe au premier plan de fort belles épaules, d'une blanclieur vivace; plus de ces teintes bleuâtres, de ces chairs livides qui aj)pellent le chlore et la chaux vive. La santé i)ubli([ue est revenue. On peut respirer sans crainte d'avaler du poison, presser une main amie sans emporter un germe de mort. La république, par hi puissante intercession de saint Roch, a obtenu du ciel la cessation du fléau. Tout ce groupe supérieur est d'une grâce adorable. Le saint, penché aux pieds de Jésus-Christ et de la Vierge, supplie avec une inelfable ardeur, et l'on comprend (pie la bonté ct'Ieste n'a l'ien à refuser à une j)rière si fervente. La ré])ublique, symbolisée par une belle femme, dans le goût de Paul Véronèse, a une pose très-noble et d'une grande tournure; il est fâcheux que ses mains ne répondent pas à la beauté de sa télé.

C'est h la Sciiola (l(! Saiiil-Iioc.li que so trouve le

chef-d'œuvre de Tintoret, cet artisle si fécond et si inégal, qui va du sublime au détestable avec une facilité prodigieuse. Ce tableau immense représente dans un grand développement tout le drame sanglant du Calvaire. Il occupe à lui seul le fond d'une grande salle.

Le ciel, peint sans doute avec cette cendre bleue d'Egypte qui a joué de si mauvais tours aux artistes de ce temps-là, a des tons

faux et louches désagréables à l'œil, qu'il ne devait pas offrir avant la carbonisation de cette couleur trompeuse, qui a si bizarrement noirci les fonds des Pèlerins iCEmmaïts, de Paul Véronèse ; mais cette imj)erfeclion est bien vite oubliée, tant les groupes des premiers plans s'emparent victorieusement du spectateur au bout de quelques minutes de contemplation. Les saintes femmes forment au])rès de la croix le trio le plus profondément désespéré ([ue puisse rêver la douleur humaine ; l'une d'elles, entièrement couverte de son manteau, git à terre et sanglote dans une prostration désolée de l'effet le jdus pathéti(jue.

Un nègre, pour dresser la croix d'un des larrons, se lient debout sur la pointe du pied, avec un mouvement contourné et strapassé qui manque de naturel ; mais il est peint, comme tout le reste du tableau, d'une brosse si véhémente et si furieuse , qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer. Jamais Hubens, jamais Rembrandt, jamais Géricault, jamais Delacroix, dans leurs plus fiévreuses et leurs])lus turbulentes esquisses, ne sont arrivés à cet emportement, à cette rage, à cette férocité. Cette fois, Tintoret a justifié pleinement son nom de ïlobusti; la vigueur ne saurait aller plus loin ; cela est violent, exagérée, mélodramatique, mais revêtu d'une qualité suprême : la force.

Cette toile, rayonnante d'un art souverain , doit faire 190 '20

pardonner à l'artiste bien des arpents de ces croûtes enfumées et noirâtres qu'on rencontre à chaque pas dans les palais, les églises et les galeries, et qui sont plutôt d'un teinturier que d'un peintre. Le Calvaire porte la date de 1565.

Avant de quitter la Scuola de San-Rocco, il faut regarder un très-beau Clirist du Titien, d'une expression douloureuse et pro-

fonde, et de charmantes portes d'autel, fouillées en 1765 par Philiberti , avec une délicatesse exquise et une étonnante perfection de détail. Ces sculptures, précieuses malgré leur date moderne, représentent différents traits delà vie de saint Roch, le patron du lieu. Les menuiseries de la salle supérieure sont aussi très-remarquables. Mais, si l'on voulait tout admirer, on n'en finirait pas.

En suivant cette méthode vagabonde, regagnons le grand canal et donnons quelques détails sur le jialais Vandramin Calergi, occupé maintenant par la duchesse de Berry. Il est d'une riche et noble architecture, de Pierre Lombard probablement ; de petits génies soutiennent, dans l'entablement et au-dessus des fenêtres, des écussons historiés d'ornements d'un goût exquis, et donnent beaucoup d'élégance à cette façade; un jardin de médiocre étendu fait verdoyer quelques arbres h côté de ce palais, que rien ne distinguerait des autres si les grands poteaux d'amarre blancs et bleus n'indiquaient, par les fleurs de lis dont ils sont semés, une demeure priucière et quasi l'oyale.

Quand on a obtenu la permission de visiter le jialais, des valets en livrée verte vous accueillent très-poliment au bas de l'escalier, dont l'eau baigne les marches, attachent votre gondole aux poteaux cl vous introduisent dans un vestibule où Tcm attend ({ue les formali'és d'admission soient reni])lie3.

Ce vestibule est aussi long que le palais; il aboutit à une sorte de cour semblable aux cours de nos hôtels ; on a besoin de songer qu'on est à Venise, pour ne pas s'attendre à y voir une voiture dételée et des chevaux de selle revenant du bois.

Deux gondoles remisées et quelques pots de terre garnis de sapinettes et autres pauvres plantes mourant de soif meublent

seuls la nudité de cette vaste salle d'attente qu'on retrouve dans tous les palais vénitiens, anticiiambre qui est h la fois un débarcadère.

Au milieu de ce vestibule, a gauche, se présente un grand escalier entre deux murs, où pendent deux câbles de^soie rouge, et où règne la même décoration de malheureuses plantes vivaces. Un étroit tapis garnit les marches et conduit à une salle immense, pareille au vestibule, sans mobilier et sans ornement. De là on entre dans la salle k manger, dont les murs sont couverts de portraits de famille.

Cette pièce forme un carré long. Elle est très-bien éclairée par deux grandes fenêtres-balcon.

Une taljle ovale occupe le milieu, et un paravent cache la porte d'entrée. Sur la muraille de droite on remarque le portrait de la duchesse de Bourgogne, en robe de velours bleu , ceux du comte d'Artois et de Mme la princesse de Lamballe et quelques petits cadres. Sur la muraille de gauche, en face, le portrait de Louis XY, également en pied, et de chaque coté , ceux de ses filles. Mesdames de France.

Dans cette salle à manger, une porte masquée ouvre sur une chapelle obscure, et si petite que six personnes auraient peine à y tenir. On y compte quatre prie-Dieu. A droite, une grande porte donne accès dans un salon tout moderne, encombré de tableaux et d'une infinité de petits meubles : tables anglaises, coffrets parisiens,

rien n'y manque de ce channant luxe inutile qui rappelle la patrie par ses chères futilités; deux porti-aits de .Son Altesse Royale sont placés en regard : celui de Lawrence, en robe de satin hlanc,

avec une rose au côté, montre le plus ravissant petit pied qu'il soit possible d'admirer dans un soulier de satin. Tout le fond de cette pièce est couvert de ces tableaux que tout le monde a vus aux expositions de 1 époque, et qui représentaient, pour la plupart, des héros de la Vendée.

En retraversant la salle à manger, on entre, par une porte à gauche, dans un salon qui parait petit relativement aux pièces précédentes, et peut-être écrasé j)ar le somptueux mobilier qu'il renferme. Là sont placés trente tableaux d'élite; c'est une espèce de Tribune, de Salon carré, où ne manque peut-être pas un seul des grands noms de la peinture. Au milieu de ces chefsd'œuvre rayonne une Vierge d'André del Sarto, d'une beauté à donner des frissons au bourgeois le moins connaisseur, au philistin le plus cuirassé de prosaïsme.

Ce salon, éclairé par un jour doux et ménagé, nous a paru la pièce préférée, le cœur même de l'édifice, et nous l'avons quitté à regret pour aller visiter le fameux salon où se trouvent ces deux colonnes de])orphyre, dont la valeur est si grande qu'elle surpasse celle du palais tout entier. Elles sont placées devant une porte, et font aussi peu d'eifet que les lapis-lazuli du salon Serra à Gênes, qu'on croiiait volontiers j)ciuts et veinis, et qui ressemblent, à faire peur, à du moiré mi'lalliqiic bleu. Elles paraissent fausses, quoique de la véiilé la plus incoutestable.

Ce qui ajoute encore à cette maleucontrcuse pensée, c'est qu'on a jjlacé vis-à-vis de ces colonnes, dans une de ces hautes cheminées dont l'architecture va rejoindre la

voûte, un poêle qui peut être confortable, mais n'a rien d'élégant, et dont la faïence voisine mal avec le porphyre. Il y a encore

un dernier salon qui n'a rien de remarquable. Aux quatre angles, quatre piédouches supportent quatre bustes, ceux du duc de Berry, de Charles X et autres personnages de la famille royale. De là, on communique dans les appartements du comte liUCchesi-Palii, et l'inspection est faite.

Ce serait tomber dans les lieux communs philosophiques que de transcrire ici les pensées que fait naître nécessairement sur la fragilité des grandeurs humaines cette visite au palais Yendramin-Galergi, modeste asile d'une si haute infortune. Mais ce n'est pas la première fois que Venise a le privilège d'abriter les royautés déchus ; Candide y soupa à l'auberge avec quatre monarques sans ouvrage, qui n'avaient pas le moyen de payer leurécot.

Nous saluâmes aussi, en allant à l'hôtel des postes chercher nos lettres de France, l'humble demeure d'une autre grandeur déchue, de Manin, ce héros sans emphase, égal aux plus grands de l'antiquité. Sur le modeste balcon de son appartement, k l'angle de la rue Paternian, se fanaient dans l'abandon quelques pots de jacinthe défleurie, et les fenêtres ternes avaient cet aspect mélancolique que prennent les maisons dont l'âme est partie])our l'exil ou la mort , cet exil éternel.

Le Ghetto, Murano, Vicenzn.

Un jour, nous errions à l'aventure dans les recoins perclus de Venise, car nous aimons connaître des villes autre chose que la physionomie oficielle, dessinée, déci'ite, racontée partout, et nous sommes curieux, le légitime tribut d'admiration payé, de soulever ce masque monumental que chaque cité se pose sur le visage pour dissimuler ses laideurs et ses misères. De ruelle eu ruelle, à force de passer des ponts et de nous tromper de chemin,

nous étions arrivé au delà du Canarregio, dans une Venise qui ne ressemble guère à la Venise coquette des aquarelles. Des maisons k demi écroulées, aux fenêtres fermées par des jjlauclies, des places désertes, des espaces vides oii sc'ciiaient des linges sur des cordes et jouaient quelques enfants déguenillés, des plages arides sur lesquelles des calfats radoubaient des barques dans d'épais nuages de fumée, des églises abandonnées et fracassées par les bombes autrichiennes, dont quelques-unes étaient venues éclater sur cette limite extrême, des canaux à l'eau verte et lourde, oîi surnageaient des paillasses vidées et des détritus de légumes, formaient un ensemble de misère,

de solitude et d'abandon d'une impression pénible. Les villes factices et conquises sur la mer, comme Venise, ont besoin de richesse et de splendeur ; il faut tout le luxe des arts, toutes les magnificences de l'architecture, pour consoler de la nature absente. Si un palais de Scamozzi ou de Sammicheli a belle mine au bord du grand canal avec ses balcons, ses colonnes et ses escaliers de marbre, rien n'est plus triste qu'une masure qui s'effondre entre le ciel et l'eau, et qui voit sur ses pieds moisis courir les cloportes et grimper les crabes.

Nous marchions depuis quelque temps à travers un dédale de ruelles qui souvent nous ramenaient à notre point de départ. Nous remarquions avec surprise l'absence de tout emblème religieux au coin des rues ; plus de chapelles, plus de madones ornées d'ex-voto, plus de croix sculptées sur les places, plus d'effigies de saints, aucun de ces signes de dévotion extérieure si multiplit's dans les autres quartiers de la ville. Tout avait l'air étrange, farouche et mystérieux. Des figures bizarres et furtives glissaient silencieusement le long des murailles avec un air crain-

tif. Ces figures n'avaient pas le type vénitien. Des nez recourbés, des yeux de charbon dans une pâleur verdâtre, des joues effilées, des mentons pointus, tout accusait une race différente. Les haillons qui les couvraient, étriqués, piteux, lustrés de crasse, avaient une sordidité particulière et dénotaient encore])lus la cupidité que la pauvreté, une misère avare et plutôt voulue que subie, faite pour inspirer le mépris et non la pitié.

Les ruelles se rétrécissaient de plus en plus; les maisons se haussaient comme des Babels de taudis superposés, pour chercher un peu d'air respirable et de lumière au-dessus de l'ombre et de la fange où ram-

jKiienl des êtres ditïormes. Plusieurs de ces maisons comptaient neuf étages, neuf zones de loques, d'ordures et d'industries immondes. Toutes les maladies oubliées des léproseries d'Orient semblaient ronger ces murailles galeuses; l'humidité les tachetait de plaques noires comme celles de la gangrène ; les efflorescences du salpêtre y simulaient dans le plâtre des rugosités, des verrues et des bubons de peste ; le crépi, s'effritant comme une peau darireuse, se détachait en pellicules furfuracées. Aucune ligne ne gardait la perpendiculaire ; tout chevauchait hors de l'aplomb ; un étage rentrait et l'autre faisait ventre; les fenêtres chassieuses, borgnes ou louches, n'avaient pas un carreau entier. Des emplâtres de papier y pansaient, tant bien que mal, les blessures des vitres; des bâtons, pareils à des bras d("charnés, secouaient au-dessus des passants d'indesci'iptibles guenilles; des matelas hideusement souillés tâchaient de sécher au soleil sur le rebord des croisées béantes et noires.

Par places, un reste d'enduit de briques et de plâtre piles donnait à quehjues-unes de ces façades, naoins décrépites que les autres, une rougeur malsaine comme celle qui pUaqiie les pommettes d'une poitrinaire ou d'une courtisane de bas étage enluminée de fard. Ce n'étaient pas les moins laides et les moins repoussantes; on eût dit la santé sur la mort, le vice sur la misère. Lequel est le moins horrible, d'un cadavre dans toute sa lividité, ou d'un cadavre dont on a IVotté la face de cire jaune avec du vermillon ?

Des ponts en ruine, pliant leur dos voutf' comme des vieillards écrasés d'ans, et])rès de laisser clioir leur arche dans l'eau, reliaient entre elles ces masses de masures infoi-mes, séparées par des canaux stagnants, fangeux, noirs comiiu} do l'encre, verts comme de la

sanie, obstrués d'immondices et de dc'tritiis de toutes sortes, que la marée n'a pas la force d'emmener, impuissante qu'elle est à remuer celte eau endormie, opaque et lourde, semblable à celle d'un marais stygien ou d'un fleuve d'enfer.

Enfin, nous débouchâmes sur un cimpo assez vaste, passablement dallé, et au milieu duquel bâillait la gueule de pierre d'une citerne. A l'un des angles s'élevait un édifice d'un aspect architectural plus humain, dont la porte était surmontée d'une inscription sculptée en lettres orientales, que nous reconnûmes pour des caractères juifs. Le mystère s'expliquait. Ce quartier fétide et purulent, cette Cour des Miracles aquatiques était tout bonnement le Chetto, la juiverie de Venise, qui a conservé la sordiditc' caractéristique du moyen âge.

Probablement, si l'on pénétrait dans ces maisons pourries, lézardées, rayées de suintements immondes, on y trouverait, ainsi que dans les anciennes juiveries, des Rebecca et des Rachel d'une beauté orientalement radieuse, roides d'or et de pierreries comme des idoles hindoues, assises sur les plus précieux tapis de Smyrne, au milieu de vaisselles d'or et de richesses inappréciables entassées par l'avarice paternelle ; car la pauvreté du juif n'est qu'extérieure. Si le chrétien aie faux luxe, l'israélite a la fausse misère. Comme certains insectes, pour échapper à ces persécuteurs, il se roule dans l'ordure et se fait couleur de fange. Cette habitude prise au moyen Age, oii elle était nécessaire, il ne l'a pas encore perdue, quoique rien ne la justifie à présent, et il la continue avec l'opiniâtreté indélébile de sa race.

Cet édifice historié d'une inscription hébraïque était la synagogue. Nous y entrâmes. Un assez bel escalier nous conduisit dans une grande salle oblongue boisée

ITA A

de menuiseries bieu travaillées, tapissée d'un splendide damas rouge des ludes. Le Thalmud, de même que le Coran, défend à ses sectaires la reproduction de la figure humaine , et traite l'art de pratique idolâtre. La synagogue est forcément nue comme une mosquée ou comme un temple protestant, et ne peut atteindi'e aux magniiicences des cathédrales catholiques, quelle que soit la richesse de ses fidèles. Ce culte, tout abstrait, est pauvre à l'œil : une chaire pour le rabbin qui commente la Bible, une tribune

pour les musiciens qui chantent les psaumes, un tabernacle où sont renfermées les tables de la loi, et c'est tout.

Nous remarquâmes, dans cette synagogue, un grand nombre de lustres en cuivre jaune avec des boules et des bras tortillés d'un goût hollandais, comme on en voit souvent dans les tableaux de Gérard Dow ou de Mieris, notamment dans le tableau de la Paralytique, que la gravure a rendu populaire. Ces lustres viennent probablement d'Amsterdam, celte Venise septentrionale , qui renferme aussi beaucoup de juifs. Cette abondance de luminaires ne doit pas surprendre; caries cliandcliei's à sept branches , les lampes et les flambeau.\ reviennent à tout propos dans la Bible.

Le cimetière des juifs est au Lido; le sable le recouvre,la végétation l'envahit, et les enfants ne se font nul scrupule de piétiner et de danser sur les tombes renversées ou fendues. Quand on leur reproche leur irrévérence, ils répondent tout naïvement : « Ce sont des juifs. » Un juif, un chien, c'est la même cho.se à leurs yeux. Ces tombes, pour eux, recouvrent, non j)as des cadavres, mais des charognes. Ce champ funèbre n'est pas un cimetière, c'est une voirie. En K,sj)agne, à Puerto de Santa-Maria , nous entendhnes un propos analogue; un nègre, servant de place, venait d'être tué par

un taureau dans une course ; on l'emportait et nous étions tout ému : « Calmez-vous, nous dit un voisin, ce n'est rien; c'est un nègre. y> Juif ou nègre, ce sont des hommes, pourtant ! Combien de temps faudra-t-il encore pour l'apprendre aux enfants et aux barbares ?

Rien n'est plus triste, plus morne et plus navrant que ce terrain sablonneux tout bosselé de pierres tumulaires. Ces inscriptions à demi eflacées, en caractères qu'on ne peut lire, ajoutent encore au mystère, à l'oubli, à l'abandon : on ne peut donner au mort couché là-dessous la satisfaction d'entendre épeler son nom et son épitaphe. Ce cimetière nous a rappelé un cimetière arabe près d'Ûran, sur une colline pulvérulente et pierreuse, d'une aridité effroyable, balayée du vent de mer, brûlée du soleil et à travers lequel on passait sans faire plus d'attention aux toml)es eifoudrées qu'aux cailloux du chemin. Au moins les morts arabes ne sont-ils pas troublés par le bruit des chansons et des saltarelles ; car le Lido est à la fois guinguette et cimetière : on y enterre et on y danse.

Les chrétiens, eux, vont dormir plus en paix dans la petite île de San-Michiele, sur le chemin de Murano ; on les couche sous le sable amer qui doit être doux aux os d'un Vénitien, et les gondoles saluent leur croix eu passant.

Murano est bien déchu de son antique splendeur; ce n'est plus, comme autrefois, la magicienne des fausses perles, des glaces et des verroteries. La chimie a éventé ses secrets; elle n'a plus le privilège de ces beaux miroirs à biseaux , de ces grands verres au pied de filigrane, de ces buires rubannées de spirales laiteuses, de ces boules de cristal qui semblent une larme de la mer figée sur les délicates végétations océaniques ; de ces rassades qui bruissaieut sur le pagne des noires

Africaines. La Bohème fait aussi beau, Choisy-le-Roi fait mieux. L'art, à ^Nlurano, est resté stalionnaire ctaus le])rogrès

universel.

Nous visitâmes une de ses verreries, où l'on fabriquait de petites perles de couleur. De longs fils creux, de nuances difleretes, les uns transparents, les autres opaques, sont hachés par petits fragments, puis roulés dans des boites, jusqu'à ce que le frottement lésait arrondis ; on les polit, puis on enfile ces perles avec du crin et on les réunit en écheveaux.

On souffla pour nous une bouteille tramée d'un ruban de filigrane blanc et rose. Rien n'est plus simple et plus expéditif que le procédé. L'ouvrier était un grand et beau garçon, à cheveux noirs et frisés, dont la mine vermeille ne s'accordait guère avec les préjugés que l'on avait autrefois sur cette profession réputée mortelle, et que les gentilshommes pouvaient à cause de cela exercer ssns déroger. Il prit un peu de verre en fusion au bout de son tube, y amalgama le filet de . couleur qu'il voulait tourner en même temps, et d'une seule haleine souffla sa pièce, qui s'enflait frêle et légère comme une bulle de savon. Il nous fit de même im verre qu'il nous abandonna pour quelques zwant-

Murano renferme une autre curiosit(' ([u'on nous fit voir avec un certain orgueil, un cheval, animal plus chimérique à Venise que la licorne, le griffon, les coquecigrues, les boucs volants et les cauchemars. Richard III y crierait en vain : « Mon royaume pour un cheval. » Gela nous fit un certain plaisir de voir cet honnête quadrupède, dont nous commencions ;i oublier l'existence.

La rencontre de ce cheval nous donna une- espèce de nostalgie de terre ferme, et nous revînmes à Venise

tout rêveur. Il nous sembla qu'il y avait bien lon^^lemps déjà que nous n'avions vu de plaines, de montagnes, de champs cultivés, de routes bordées d'arbres, de rues sillonnées de voitures, et nous songeâmes que rien n'était plus agréable que le tapage de fouets et de grelots d'une voiture de poste. Mais une visite cyclique au Musée Correr, où l'on garde , parmi cent autres raretés, la planche du merveilleux plan de Denise gravé sur bois par Albert Durer ; au palais Manfrini, qui renferme une riche collection de maîtres vénitiens, et chez dilférents marchands de bric-à-brac, ossuaires où se sont déposées par couches les anciennes magnificences de la république, eut bientôt chassé ces idées continentales et champêtres.

Un petit incident retarda encore de quelques jours ces velléités de départ. Un matin que nous marchandions, dans une boutique d'orfèvre de la Frezzaria , une de ces petites chaînes d'or fines conmie des cheveux, et que nous voulions rapporter comme souvenir de voyage à l'une de nos amies parisiennes, nous vhnes entrer une belle fille, négligenmient drapée d'un grand châle rayé de couleurs éclatantes, qui était, à vrai dire, la seule pièce de son vêtement; car elle n'avait dessous que sa chemise et un jupon blanc, tenue qui, du reste, n'a rien d'extraordinaire à Venise. Si sa toilette était succincte, ses beaux cheveux noirs lustrés, peignés avec soiu, et dont les nattes opulentes se rej)liaient plusieurs fois sur sa nuque dorée, lui faisaient une charmante coiffure de bal à laquelle ne manquait même pas la fleur placée à propos sur le coin de l'oreille; elle s'approcha de la montre et choisit une bague d'argent qu'elle convoitait sans doute depuis plusieurs jours. Le marchand lui en fit un prix qui lui parut exorbitant et l'était en el-Tet, vu le peu de valeur du bijou, ce qui la

fit entrer dans la plus divertissante colère du monde. Toute rose de drpit, elle se mit à invectiver le marchand dans ce doux et zézayant patois vénitien que nous commencions à comprendre, et qui ne peut perdre sa grâce, même dans les querelles. Elle appelait l'honnête orfèvre juif, scélérat, faussaire et j?rand chien de la Madone, une jrrosse injure italienne.

Le marchand riait et maintenait son prix, sans s'émouvoir de ce joli débordement d'invectives qu'il provoquait pour nous amuser, et que nous arrêtâmes en faisant mettre la bague sur notre compte, à la condition que Vicenza, c'était le nom de la jeune lille, nous laisserait faire un dessin d'après elle.

Les belles filles à "S'ecise, quoique cela soit bizarre dans une ville si peuplée de peintres, consentent plulùl à être votre maîtresse que votre modèle : elles comprennent mieux l'amour que l'art, et se croient assez jolies pour qu'on laisse tomber crayons et palettes en les regardant. Selon elles, les laides seules devraient poser. Singulière théorie et qui s'explique pourtant avec leurs imaginations naïves et fougueuses. Elles ne sui)poseut pas qu'un homme jeune puisse copier froidement leur beauté, et jeter sur elle ce regard aualytique et scrutateur qui métamorphose en marbre la chair vivante. Ces idées donneraient peut-être la raison du type unique de femme employé par chaque maître italien.

La Vicenza, qui, eu toute autre occun-ence, se serait montrée, à coup sûr, moins farouche, fit beaucoup de difficultés, et se décida enfin à venir poser, accompaf^née d'une de ses amies, ancienne figurante de danse h la Fenice.

A vrai dire, elle croyait peu à noti-e dessin et se flattait d*un lendez-vous plus galant; suu incrédulité ne

cessa que lorsqu'elle nous vit ouvrir notre boite à pastel, placer notre papier et disposer nos crayons.

Vicenza offrait une variété brune de la beauté vénitienne qu'on ne rencontre pas dans les tableaux des anciens maîtres, préoccupés outre mesure du type blond, le seul qu'ils aient représenté. Elle avait une peau d'une finesse incroyable, d'une pâleur ambrée, les yeux noirs, nocturnes et veloutés, la lèvre rouge et vivace, quelque chose de doux et de sauvage à la fois.

Tout en posant, elle mordait et mâchait des roses ([ii'elle arrachait de son bouquet, ôtait et remettait sa bague, faisait danser sa pautouile au bout de son pied et se levait à chaque minute, pour venir regarder pardessus notre épaule où en était l'ouvrage. Nous avions beaucoup de peine à la faire retourner à sa place et se remettre en pose.

Enfin le portrait se termina tant bien que mal ; elle en fut satisfaite et le prit pour le donner h son amoureux. Mais nous en avons gardé une copie qui suffit à prouver, en dépit de Paul Véronèse, de Giorgione, de Titien et de leurs femmes à cheveux d'or, qu'il y a au moins une belle brune à Venise.

cmix)

XXYI

Liclails lie mœurs.

Lii saison s'avançait. Notre séjour à Venise s'était prolongé au delà des limites que nous lui avions fixées dans le plan général de notre voyage. Nous retardions noti'e départ de semaine en semaine, de jour en jour, et nous trouvions toujours quel([ue Lonne raison pour rester. En vain de légères brumes commen-

çaient à voltiger le matin sur la lagune ; en vain une averse subite nous forçait à nous réfugier sous les arcades des Procuraties ou le porche d'une église; en vain, lorsque nous nous promenions au clair de lune sur le grand canal, l'air frais de la nuit nous obligeait-il quebiuefois à remonter la glace de la gondole et à rabattre le drap noir de la felce, nous faisions la sourde oreille aux avertissements de l'automne.

Nous nous souvenions toujours d'un])alais, d'une église ou d'un tableau (jue nous n'avions pas vu. 11 i;illait, en effet, avant de quitter ^'enise, visiter cette blanche église de Santa-AIaria-Formosa.. illustrée par la fameuse Sainte Barbe, si superbement campée, si héroïquement belle, de Palmale Vieux ; ce palais de Bianca- Uapello, auquel se rattachent les souvenirs d'une lé-

^^ende amoureuse toute vénitienne et]jleiue d'un charme romanesque ([u'a peine à détruire l'enseigne d'une modiste française, Mme Adèle Torchère, qui vend des capotes et des bibis dans la chambre oi^i rêvait, accoudée au balcon, la belle et nonchalante créature; et cette bizarre et superbe église de îSau-Zaccaria, où se trouvent un merveilleux tableau d'autel, tout reluisant d'or, d'Antoine A'ivarini, donné par Hélène Foscari et Marina iJonalo, et le tombeau de, ce grand sculpteur Alexandre Mttoria ,

Qui vivens vivos duxit de marmore vullus.

Magnifique coucelto d'épilaphe justifié, cette fois, par un peuple de statues.

Tantôt c'était autre chose, une île oubliée, Mazorbo ou Torcello, où il y a une curieuse basilique byzantine et des anti([uités romaines; tantôt une farade pittoresque sur un canal peu fréquenté, dont il fallait prendre un croquis; mille motifs de ce genre, tous raisonnables, tous excellents, mais qui n'étaient point les véritables, ([uoi([ue nous fissions semblant de les croire vrais. Nous cédions, malgré nous, h cette mélancolie qui prend au cœur le voyageur le plus déterminé, au moment de s'éloigner, peut-être pour jamais, d'un pays longtemps désiré, d'un endroit où il a passé de beaux jours et déplus belles nuits.

Il est certaines villes dont on se sépare comme d'une maîtresse aimée, la poitrine gonflée et des larmes dans les yeux, espèces de patries électives où l'on est plus facilement heureux qu'ailleurs, où l'on rêve de retourner et d'aller mourir, et qui vous apparaissent au milieu des tristesses et des complications de la vie comme une oasis, un Eldorado, une cité divine où les ennuis n'ont 199 " 21

pas. d'accès, et où reviennent les souvenirs d'une aile obstinée. Grenade a été pour nous l'une de ces Jérusalems célestes qui brillent sous un soleil d'or dans les lointains azurés du mirage. Nous y pensions depuis notre enfance ; nous l'avons quittée avec pleurs, et nous la regrettons bien souvent. Venise sera pour nous une autre Grenade, plus regrettée peut-être.

Vous est-il arrivé de n'avoir plus que quelques jours à rester avec uu être chéri? On le regarde longtemps, fixement, douloureusement, pour bien se graver ses traits dans la mémoire ; on se sature de ses aspects, on l'étudié sous tous ses jours, ou remarque ses petits signes particuliers, le grain de beauté près de la bouche, la fossette de la joue ou de la main ; ou note les hillexious et les

mélodies de sa voix, on tâche de garder le plus possible de cette image adorée que l'absence va vous ravir, et que vous ne pourrez plus revoir que dans votre cœur; on ne se quitte pas, on veut profiter jusqu'au bout de la dernière minute; le sommeil même vous parait uu vol fait h ces heures précieuses, et les causeries interminables se prolongent la main dans la main, sans qu'on s'aperçoive que les lampes pâlissent ' et que la lueur bleue du matin liUre à travers les rideaux.

Nous éprouvions cette impression li l'endroit de Venise. A mesure que l'instant du départ s'approchait, elle nous devenait plus chère. Son prix se révélait au moment de la perdre. Nous nous reprochions d'avoir maljjrofité de notre séjour, et nous regrettions amèrement quelques heures de j)aresse, quehiues lâches concessions aux énervantes influences du sirocco. Il nous semblait que nous aurions pu voir davantage, prendre plus de notes, faire plus de crocjuis, nous lier moins h uolre mémoire : et cependant Dieu sait si nous avions

l'ait eu conscience notre métier de voyageur; on ne rencontrait que nous dans les églises, dans les galeries, à l'Académie des beaux-arts, sur la place Saint-Maïc, au palais du doge, à la liibliothèquc. Nos gondoliers éreintés demandaient grâce; à peine prenions-nous le temps d'avaler une glace au café Florian, une soupe de poux de mer et un pasticcio de polenta au Gasthoff San-Gallo ou à la taverne du Chapeau-Noir. En six semaines, nous avions usé trois lorgnons, abimé une jumelle, perdu une longue-vue. Jamais personne ne se livra Ji une pareille débauche d'œil. Nous regardions quatorze heures par jour sans nous arrêter. Si nous avions osé, nous aurions continué notre inspection aux torches.

Les derniers jours, cela devint une véritable fièvre. Nous fîmes une tournée générale de récapitulation au pas de course, avec ce coup d'œil net et prompt de l'homme qui connaît la chose qu'il regarde et va droit aux objets qu'il recherche. Gomme ces peintres qui repassent k l'encre les dessins h. la mine de plomb qu'ils craignent de voir s'effacer, nous assurâmes d'un trait plus appuyé les mille linéaments crayonnés dans notre mémoire. Nous revîmes ce beau palais ducal fait exprès pour une décoration de drame ou d'opéra, avec ses grandes murailles roses, ses dentelures blanches, ses deux étages de colonnettes, ses trèfles arabes ; ce prodigieux Saint-Marc, Sainte-Sophie de l'Occident, colossal reliquaire des civilisations disparues, caverne d'or diaprée de mosaïque, immense entassement de jaspe, de porphyre, d'albâtre, de fragments antiques, cathédrale de pirates enrichie des dépouilles de l'univers; ce Campanile qui porte si haut dans l'azur l'ange d'or protecteur de Venise et garde à ses pieds lalogette de Sansovino, sculptée comme un joyau; cette tour de l'Horloge, toute d'or et d'outremer, où, sur un large cadran,

se prumèuent les heures noires et blanches ; celle I>i- LUotlièque d'une élégance tout athénienne, couronnée de sveltes statues mythologiques, riant souvenir de la Grèce voisine; et ce grand canal bordé d'une double rangée de palais gothiques, moresques, Renaissance, rococo, dont les façades toutes diverses émerveillent par l'inépuisable fantaisie et la perpétuelle invention de leurs détails qu'une existence d'homme ne suflirait pas à étudier, sj)lendide galerie où se déploie le génie de Sansoviuo, de Scamozzi, de Pierre Lombard, de Palladio, de Longhena, de Bergamasco, de Rossi, de Tremignan et d'autres architectes merveilleux, sans compter les inconnus, les humbles ouvriers du moyen âge, qui ne sont pas les moins admirables.

Nous nous faisions promener en gondole, de la pointe de la Dogana à la pointe de Quintavalle, pour hxer à jamais dans notre esprit ce spectacle féericjue, que la peinture comme la parole est impuissante à rendre, et nous dévorions, avec une attention désespérée, ce mirage de Fata-Morgana, près de s'évanouir h. tout jamais pour nous.

Maintenant, au moment de terminer ces ri'cils peutêtre déjà trop longs, et dont le lecteur iMi})atienlé aura fait tourner rapidement les feuillets, il nous semble ([ue nous n'avons rien dit, que nous avons bien faiblement exprimé notre enthousiasme et mal copié nos superbes modèles. Chaque monument, chaque église, chaque galerie aurait demand(! un volume, là où nous j)ouvions disposer h peine d'un chapitre, et pourtant nous n'avons parlé que de ce ({ui est visible; nous nous sommes gardé de secouer la poiissièi'e des vieilles clii'oni(pies, de raviver les souvenirs éteints, de repeupler de leurs anciens habitants les palais déserts : car c'était alors l'ouvrage de toute une vie, et il a fallu nous contenter de

tirer sïir notre papier de simples épreuves pliotograpliiquesqui n'ont (l'autre mérite que leur sincérité.

Souvent cette tentation nous a])ris, de détacher de leurs toiles les patriciens et les magnifiques de Titien, de Bonifazzio, de Paris Bordone, et de faire descendre de leurs cadres sculptés les belles femmes de Giorgione, de Paul Véronèse, avec leurs robes de brocart, leurs cheveux d'or roussi, pour en animer cette décoration restée intacte et h laquelle il ne manque que les acteurs. Les noms magiques de Dandolo, de Foscari, de Loredan, de Marino

Falicro, de la reine Cornaro, ont plus d'une fois excité notre imagination. Mais nous y avons sagement résisté. A quoi bon refaire en prose d'admirables poèmes?

Notre tâche était plus humble. Kn lisant les récits des voyageurs, il nous est arrivé de souhaiter des détails plus précis, plus familiers, plus tracés sur le vif, des rcnuu'ques plus circonstanciées sur ces mille petites différences qui avertissent qu'on -a changé de pays. Des considérations générales en style pompeux, des aperçus historiques plus ou moins justes nous apprennent ce que nous savons déjà et nous renseignent fort mal sur la forme des chapeaux, la coupe des robes, la qualité et le nom des mets dans telle ou telle ville. Nous avons l'ait notre butin de tout cela, et décrit des maisons, des cabarets, des rues, des traghets, des affiches de théâtre, des marionnettes, des ombres chinoises, des cafés, des musiciens ambulants, des enfants, des vieillards et des jeunes filles, tout ce que l'on dédaigne ordinairement.

Gela n'est-il pas aussi intéressant, de savoir comment se coiffe une grisette vénitienne et quels plis fait son châle sur les épaules, que d'entendre raconter pour la centième fois la décapitation du doge Mavino Faliero sur l'escalier des Géants, qui ne fut bâti, par paren-

thèse, qu'un siècle ou deux après sa mort? Croyez-vous donc qu'il soît iudifférent d'apprendre si le calé se liltre ou se fait bouillir avec le marc, à la mode orientale, à Florian et à la Gostanza? Ce petit fait du café trouble à la turque ne dit-il pas tout le passé de Venise? Et si nous vous recopions ici tout stupidement une liste de noms recueillis sur les enseignes et sur .les murailles, et dont la physionomie particulière annonce qu'on n'est ni à Paris ni à Londres, des noms tels qu'Ermagora, Zamora Fagozzo, Zauo-

brio,Dario,Paternian, Farsetti, Erizzo, Mangile Yalmarana, Zorzi, Gondulmer, Yalcamonica, Corner Zaguri, etc., ne serez-vous pas amusé et réjoui de l'euphonie et de la Configuration de ces appellations si locales, si romanesques, si fluides et si douces à l'oreille? Cette litanie ne vous apportera-t-elle pas un écho de l'harmonie vénitienne ?

Nous sommes loin encore d'avoir rempli ce programme, quelque restreint qu'il soit. L'architeclurc nous a souvent entraîné, et nous avons souvent abusé, en dépit du précepte de Boileau, du feston et de l'astragale. La rue et son spectacle toujours renouvelé nous a bien des fois empêché d'entrer dans les maisons, ce qui n'est pas toujours facile au voyageur, cette hirondelle légère qui arrive avec la belle saison et s'envole avec elle. Les mœurs de la société vénitienne ne tiennent peut-être pas assez déplace dans ces esquisses, et le tableau y a souvent le pas sur l'homme. Mais, en ce siècle d'hypocrisie et de caiit, on n'a pas la joyeuse et màlo liberté du président des Brosses, et il est difficile (le parler des manirs sans être immoral.

Kaconter ses aventures, c'est de la fatuité ; raconter celle des autres, c'est de l'indiscrétion. Peut-on, d'ailleurs, trahir le secret des intimités où l'on vous a cordialement admis, et répéter dans un livre ce ([u'on vous

dit à l'oreille ! Les formes extérieures de la vie sont aujourd'hui presque partout les mêmes, surtout dans la bonne société. Est-il bien nécessaire de dire que les si^'isbés n'existent plus, et que les Vénitiennes ont des amants comme les femmes de Paris, de Londres ou de tout autre endroit? Si l'on veut une observation plus locale, ajoutons qu'elles en ont souvent un, mais rarement deux, trait de mœurs qui peut s'étendre à toute l'Italie ; en outre,

il n'est pas de bon f(oÛt (jue cet amant soit Autrichien ; c'est, une manière de résister à l'oj)pression et d'isoler l'ennemi.

Les anciennes familles ruinées vivent dans la retraite et pauvrement, et le propriétaire d'un palais dine, dans une salle à manger tapissée de tableaux de grands maîtres, d'un plat de polente, de friture, ou de coquillages qu'un valet unique est allé chercher à la taverne.

L'éti', on va passer la villf'giature dans des maisons de campagne festonnées de vignes, au bord de la Rrenta, oii dans de petites fermes agrestes du Frioul. On ne revient à Venise que l'hiver. C'est une élégance qu'on pratique également à Paris. Les patriciens qui n'ont plus de maisons de campagne et ne peuvent, faute de ressources, voyager en terre ferme, se cloîtrent pendant toute la saison et ne reparaissent qu'Ji l'époque où il est permis de fréquenter la place Saint-Marc. Tout ceci, naturellement, souffre des exceptions : il y a des Vénitiennes sans amant et des Vénitiens riches. Le contraire de ce que nous avons dit est tout aussi vrai. Les fêtes, les bals, les dîners sont rares. La crainte des espions et des délateurs rend toute cette société fort réservée. On ne s'amuse qu'à huis-clos et entre gens sûrs. Le luxe se cache et la gaieté met des sourdines : cela rend difficiles les observations de mœurs à vol d'oiseau.

Peut-être ceux (jui ont eu la bonté de nous Ure nous

auront-ils reproclié des myriades de noms d'artistes entassés comme h plaisir. Certes, ce n'était point pour faire parade d'une vaine érudition; l'école vénitienne est d'une richesse si fabuleuse, que notre prolixité nous semble encore du laconisme et de l'inirratitnde. L'arbre généaloirique de l'art a des rameaux si touffus,

si luxuriants, si chargés de fruits dans cette ville féconde, qu'on a autant de peine à en suivre les ramifications que celles de l'arbre généalogique de la ^'ierge à la cathédrale de Saint -Marc : ce ne "sont que rois, saints, patriarches et prophètes.

En deçà et au delà des quatre grands noms qui personnifient l'art vénitien, Giorgione, Titien, Paul Véronèse, Tintoret, il y a des familles entières de peintres admirables. Depuis Antoine dé Murano jusqu'à Tiepolo, en f[ui s'éteignit la race, il faudrait un livre d'or à mille feuillets pour écrire ces noms inconnus qui mériteraient d'être glorieux. Le moindre de ces artistes serait réputé aujourd'hui un grand génie, et tel qui s'en targue ferait fort piètre figure parmi cette populace de talents.

En rendant compte de l'Académie des])eau.\-arts, nous avons exprimé toute notre admiration pour cette merveilleuse école gothique des Yivarini, des Basait!, des Carpaccio, des Jean et Gentil Bellin, qui, à tout le sentiment d'André- Mantegna, de Perugiu et d'Albert Dtirer, joint un coloris ou déjà se pressent Giorgione. Mais parmi les jjeintres de la décadence, qui se déclare dès la mort du Titien, quelle fécoudilé, quelle facilité, quelle dépense d'invention, d'esprit et de couleur !

Ecrire leurs noms ici ne ré'veillerait aucime idée ; il faudrait y joindre l'analyse de leur (puvre immense, innombrable, caractériser leurs manières diverses, recoustruiie leur biographie, les recomposer de toutes pièces. C'est un travail que nous ferons peut-être et qui

TA[JA

11 OUST a souvent tenté ; mais ponr cela il faudrait dix ans de séjour à Venise : c'est ce qui nous déterminerait à l'entreprendre. Eglises, palais, ils ont tout couvert de fresques et de peintures; ils ont profité de la moindre place laissée vide par Tintoret.

Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que "S'enise regorge de sculptures, de has-reliefs, de figures de marbre et de hronzedu plus rare mérite, oeuvres de statuaires égaux à ses peintres, et dont on ne parle jamais, nous ignorons pourquoi. Nous avons nommé quelques-uns de ces artistes; mais qui voudrait la liste complète aurait h lire une litanie furieusement longue. Que la gloire humaine est capricieuse !

Qui parle maintenant de \'ittùria, d'Aspetti, de Leopardo, de Sansovino et de tant d'autres sculpteurs?

A présent, quoique cela nous coûte , il faut partir. Padoue, la ville d'Ezz-elin et d'Angelo, nous aj)pelle. Adieu, cher campo San-Mosè, où nous avons passé de si douces heures ; adieu les couchers du soleil derrière la Sainte, les effets de lune sur le grand canal, les belles filles blondes des jardins publics, les gais dîners sous les 'pampres de Quintavalle ; adieu le bel art et la splendide peinture, les palais romantiques du moyen âge et les façades grecques de Palladio ; adieu les tourterelles de Saint-Marc; adieu les goélands de lalagune, lesbainsde mer sur la plage du Lido, les promenades à deux dans les gondoles; adieuAenise, et si c'est pour toujours, adieu! comme disait lord Byron du haut de sa lèvre dédaigneuse. . Le chemin de 1er nous emporte, et déjà la A'énus de l'Adriatique a replongé son corps rose et blanc sous l'azur de la mer.

Padoue.

Sortir de gondole pour monter en chemin de fer est une action discordante. Ces deux mots ne semblent pas faits pour se trouver ensemble. L'un exprime le romantisme des souvenirs, l'autre le prosaïsme de la réalité. Zorzi de Cataro vous livre brusquement ii Stepiienson. Vous étiez à Venise et vous voilà eu Angleterre ou en Amérique. o Titien! ô Paul Véronèse! qui vous e fit dit que votre ciel de turquoise serait un jour souilh; par la fumée de la houille bi-itannique, et que l'azui' de vos lagunes refléterait les arcades d'un viaduc? Ainsi va le monde ; mais ici le contraste est plus sensible, car les formes des âges disparus sont restées intactes, et le présent vit dans la peau du passé.

Nous avions déjà parcouru cette]"f)uto, mais en sens inverse, en venant de Vérone à Venise. Un orage, éclatant sur nous avec éclairs, tonnerre et])luie, nous, montra sous un caractère parli-cuhèreinent i'nrouche et fantastique ce pays qui, vu])arun temps ordinaire, offre une suite de campagnes bien cultivées, coujjées de canaux, guirlandées de pampres courant joyeusement iVun ai'bre îi l'aulre, do i(jlis lointains dciileh's de colli-

nés Lieues, parsemés de villas dont la blancheur se détache sur le vert des jardins; un aspect gras, plantureux et fertile.

Nous avions avec nous dans le wagon deux ou trois moines d'une assez bonne touche, et quelques jeunes abbés longs, minces, d'une gracilité toute juvénile, avec des têtes ovales et béates, de cette pâleur unie, de ce ton mort chéri des maUresita-liens,ctqui ressemljlaient à dos anges golliiques du Fiesole, plumés et ayant remplacé leur nimbe d'or par un tricorne ou un chapeau de Basile.

L'uu deux rappelait exactement le portrait de Raphaël ; mais l'œil hébété n'avait pas l'étincelle, et la bouche s'ouvrait vaguement en un sourire niais; sans cela, il eût été d'une beauté parfaite. La vue de ces séminaristes nous fit penser qu'en France l'adolescent n'existait pas. Cette transition charmante de l'enfance h. la jeunesse manque totalement chez nous. Entre le hideux gamin de collège à grosses mains rouges, à tournure dégingandée, et le gaillard qui se rase ou porte une barbe, il n'y a rien. L'éphèbe grec, le yalouled algérien, le ragazzo italien, le muchacho espagnol, comblent de leur grâce jeune et de leur beauté encore indécise entre les deux sexes la lacune qui sépare l'enfant de l'homme. Il serait curieux de rechercher pourquoi nous sommes privés de cette nuance : car il y a quelques beaux adolescents anglais , un peu dadais peut-être, à cause de la veste et du pantalon à la matelote qu'on les condamne à porter.

Tout en rêvant à ce problème de physiologie, nous arrivâmes au débarcadère : dix lieues sont bientôt dévorées, même sur un raihvay italien. Là une foule de fa(iuins et de cochers nous attendaient à la descente avec des cris et des gesticulations féroces ; ils se dispu-

taienl les voyageurs et les bagages, comme jadis les cochers de coucou sur la jilace de la Concorde, ou les lobeïroou d'Avignon sur le ({uai du Rhône. L'un vous prend un bras, l'autre une jambe ; ou vous soulève de terre, et, si vous n'êtes pas assez robuste pour calmer cette ardeur par quelques bonnes gourmades, vous courez risque d'être écartelé comme un régicide et tiré h. quatre portefaix.

Une vingtaine de calèches, cabriole-ts, l)erlingots et autres véhicules, stationnaient à la porte du débarcadère. Cela nous surprit et nous réjouit de voir des chevaux et des voitures. Il y avait près de deux mois, si l'on excepte le cheval de Murano, que cela ne nous était arrivé.

Nous louâmes une calèche jiour nous porter, nous et notre malle, jusqu'à Padoue, qui est à une])clite distance du chemin de fer. Di'shabitué que nous étions de tout vacarme de ce genre \)av la hjcomotiou silencieuse de A'enise, le fracas des roues et le piétinement des chevaux nous assourdissaient et nous étaient insupportables ; il nous fallut plusieurs jours pour nous y refaire.

Padoue est une ville ancienne et qui fait- assez fièrc mine à l'horizon avec ses clochers, ses dômes et ses vieilles murailles sur lesquelles courent et fr('tillent au soleil des myriades de lézards. Placé trop près d'un centre qui tire la vie h soi, Padoue est une ville morte et qui a l'air presque désert. Ses rues, bordées de deux rangées d'arcades basses, sont tristes, et rien n'y l'appelle l'arcliitecture élégante et gracieuse de^'enise. Les consliuctious lourdes, massives, ontuu sérieux uu peu rechigné, et ces porches sombres au l)as des maisons resseml)lent à des bouches noires qui bâillent d'ennui.

On nous conduisit aune vaste auberge, ('tablie])robablrment dans (jiielque ancien palais, el doiil les

grandes salles, déshonorées par de vulgaires usages, avaient dû voir jadis meilleure compagnie. C'était un vrai voyage que d'aller du vestibule à notre chambre par une foule d'escaliers et de corridors; il aurait fallu une carte ou un fd d'Ariane pour s'y retrouver.

Nos fenêtres s'ouvraient sur une vue assez agréable : une rivière coulait au pied de la muraille, la Brenta ou le Bacchiglione, nous ne savons lequel, car tous les deux arrosent Padoue. Les bords de ce cours d'eau étaient garnis de vieilles maisons et de longs murs pardessus lesquels se projetaient des arbres; des estacades assez pittoresques, d'où des pêcheurs jetaient la ligne avec cette patience qui les caractérise en tous pays, des banlques avec des filets et des linges pendus aux fenêtres pour sécher, formaient, sous un rayon de lumière égralignée, un joli motif d'aquarelle.

Après le diner, nous allâmes au café Pedrocclii, célèbre dans toute l'Italie par sa magnificence. Rien n'est l)lus monumentalement classique. Ce ne sont que piliers, que colonnes, qu'oves et que palmettes, dans le genre Percier et Fontaine, le tout très-grand et très en marbre. Ce qu'il y a de plus curieux, ce sont d'immenses caries géographiques formant tapisserie, et représentant les diverses parties du monde sur une énorme échelle. Celte décoration un peu pédanlesque donne à la salle un air académique, et l'on s'élonne de ne pas voir une chaire à la place du comptoir, avec un professeur en robe au lieu d'un maître limonadier. Après cela, comme Padoue est une ville universitaire, il n'est pas mauvais que les étudiants puissent continuer leurs cours en prenant leur café ou leur glace.

L'Université de Padoue a été célèbre autrefois. Au treizième siècle, dix-huit mille jeunes gens, tout un peuple d'écoliers, suivaient les leçons de ses savants

professeurs, au nombre desquels figura plus tard Galilée, dont on y conserve une vertèbre comme une relique, relique d'un martyr qui a souffert pour la vérité. La façade de l'Université est fort

belle; quatre colonnes doriques lui donnent l'air sévère et monumental ; mais la solitude s'est faite dans les classes, où l'on compte aujourd'hui mille étudiants à peine.

L'afiiche du théâtre annonçait le Barbier de Séville, de Rossini, et un ballet du cru : l'emploi de notre soirée était trouvé. La salle était fort simple; les décorations semblaient peintes par un vitrier en goguette, et rappelaient ces comédies de carton dont s'amusent les enfants. Mais les acteurs avaient des voix fraîches et ce goût naturel qui caractérise les moindres .chanteurs italiens. La Rosine était jeune et charmante, et le Rasde ra])pelait Tamburini par la profondeur de sa basselaille.

L'air de la calomnie fut aussi bien chanté qu'il eût pu l'être sur un théâtre de premier ordre.

Mais ce qui était vraiment étrange, c'étai le ballet, composé dans un genre fossile et antédiluvien le jilus divertissant du monde; nous nous vîmes reporté, comme par magie, aux beaux temps du mélodrame classi({ue, à la pure école de Gnilbert de Pixérécourt et de Caigniez ; le scénario rapjielait les Aijueducs de Cosenza, BoberU, .chef de brigands, le Pont du Torrent, et autres chefs-d'œuvre oubliés de la génération actuelle. C'était une histoire de voyageur égaré dans les bois, d'auberge coupe-gorge, de jeune fdle sensible et de bandits habillés en cosaques, avec d'immenses])anlalous rouges, des barbes formidables, et un arsenal de coutelas et de pistolets dans la ceinture, le tout entremêlé de danses et de combats réglés, au briquet et h la hache, comme aux temps les plus glorieux des Funam-.

bules, avant que Ghamjjlleury eût importé la littérature sur ce tréteau naïf.

Un bel officier traversait ces aventures terribles avec l'héroïsme obligé de tout jeune premier, suivi du Jocrisse sacramentel. Mais, singulière imagination, ce Jocrisse était un soldat de la vieille garde, revêtu d'un uniforme en haillons, grimé comme un macaque, orné d'un nez rouge sortant d'une broussaille de moustaches et de favoris gris, et percé d'un œil enfoui dans une patte d'oie de rides tracées au charbon. Le comique de la chose portait sur les transes perpétuelles au moindre bruit de feuilles, les coli({ues et les claquements de dents du soldat de la vieille garde, fou de terreur et de lâcheté. Faire de ce type de bravoure un idéal de poltronnerie, représenter un grognard de la grande armée avec les anxiétés du Pierrot des pantomimes, nous parut une fantaisie hasardée et d'un goût détestable. Notre chauvinisme en fut exaspéré, et il nous fallut penser au rùle que le cirque Olympique fait jouer aux Prussiens pour nous calmer.

Le lendemain nous allâmes visiter la cathédrale dédiée à saint Antoine, qui jouit à Padoue du même crédit que saint Janvier à Naples. C'est le Genius loci, le saint vénéré par-dessus tous. Il ne faisait pas moins de trente miracles par jour, s'il faut eu croire Casanova. C'était bien mériter son surnom de thaumaturge ; mais ce zèle prodigieux s'est beaucoup ralenti. Pourtant le crédit du saint n'en est pas moins diminué, et l'on commande tant de messes à son autel, que les prêtres de la cathédrale et les jours de l'année n'y peuvent suffire. Pour liquider les comptes, le pape a permis, au bout de l'an, de dire des messes dont chacune en vaut mille ; de cette façon saint Antoine ne fait pas banqueroute à ses fidèles.

Sur la place qui avoisine la cathédrale, s'élève une belle statue équestre de Dunatello, en bronze, la])reluière qu'on ait fondue

depuis l'antiquité et qui représente un chef de condottieri, Gattamelata, un brigand qui à coup sûr ne méritait pas cet honneur. Mais l'artiste lui a donné une superbe prestance et une fière tournure avec son bâton d'empereur romain, et cela sufiit j)leinement.

L'église de Saint-Autoine se compose d'une agrégation de coupoles et de clochetons et d'une gi-ande façade en briques, à fronton triangulaire au-dessous duquel règne une galerie à ogives et à colonnes ; trois petites portes, percées dans de hautes arcades, répondent aux trois nefs. L'intérieur est excessivement riche, encombré de chapelles et de tombeaux de différents styles. On y voit des échantillons de l'art de toutes les .époques, depuis l'art naïf, religieux et délicat du moyen âge, jusqu'aux fantaisies les plus chiffonnées de l'art rococo. Nous avons remarqué une chapelle pompadour des plus galantes; des anges eu perruque y jouent de la pochette comme des maîtres à danser, et font un avant-deux sur des nuages. Il ne leur manque que du rouge et des mouches. Ce qu'il y a de j)lus curieux, c'est un tombeau en marljre noir et blanc, dans le même goût évaporé et folâtre. La mort y fait la coquette, et, de ses dents dt'chaussées, soui-it comme la Guimard après une pirouette. Elle se démanche amoureusement et avance avec grûce ses tibias décharn('s. Nous n'aurions jamais imaginé qu'un squelette fût si badin.

Heureusement, la généalogie do Jésus-Christ de Ciotto, et la Madone du même peintre, donnée par Pétrar({ue, corrigent un peu cette gaieté intempestive, et le sérieux catholique reprend ses droits dans des tombes

du quatorzième et du quinzième siècle, sur lesquelles s'allongent gravement de roides statues aux mains jointes.

Le cloître qui attient à l'église est pavé de dalles funèbres, et ses murs disparaissent sous les monuments sépulcraux dont ils sont plaqués ; nous lûmes un certain nombre de ces épitajilies, qui étaient fort belles. Les Italiens ont gardé, de leurs ancêtres, le secret du latin lapidaire.

Sainte-Justine est une énorme église avec une façade nue et une architecture intt'iieure d'une sobriété ennuyeuse et pauvre. Il faut du bon goût, mais pas trop, et nous préférons encore à ce néant l'exubérance folle et les contournements excessifs du roco-co. Un beau tableau d'autel, de Paul "\'éronèse, relève cette misère.

Si l'église est plate et sans cai-actère, on n'en peut dire autant des deux monstres gigantesques qui la gardent, couchés sur son escalier comme des dogues fidèles. Jamais Chimère japonaise n'eut un aspect plus effrayant et plus terrible que ces animaux fantastiques, espèces de griffons hideux, à la croupe de lion, aux ailes d'aigle, à la tète stupide et féroce, terminée par un bec mousse percé d'obliques narines comme celui de la tortue. Ces bêtes monstrueuses tiennent serré contre leur poitrine, entre leurs pattes griffues, un guerrier k cheval, caparaçonné d'une armure du moyen âge, qu'elles écrasent avec une pression lente, tout eu regardant vaguement quelque part, comme la vache dont parle \ïctor Hugo, et sans s'inquiéter autrement des efforts convulsifs du myrmidon ainsi broyé.

Que signifie ce chevalier pris avec sa monture dans

les serres inéluctables de ces monstres accroupis? Quel

mythe est caché sous cette sombre fantaisie sculpturale?

Ces groupes illustrent-ils quelque légende ou sont-ils

tont simplement de sinistres hiéroglyphes de la falalité? C'est ce que nous n'avons pas pu deviner, et c'est ce que personne n'a su ou n'a voulu nous dire. L'autre jour, en feuilletant l'album que le prince Sollykoiï a rapporté de l'Inde, nous avons trouvé dans les propylées d'une pagode hindoue des monstres identiques, étouffant aussi un homme armé contre leur poitrail.

Quel que soit le sens de ces groupes effrayants, on y devine confusément de vagues souvenirs d'antagonismes cosmogoniques et de luttes entre les deux principes du , bien et du mal : c'est Arimaue vainqueur d'Oromaze, ou Shiva terrassant Wishnou. Plus tard, sous le porche de la cathédrale de Ferrare, nous avons au deux de ces Chimères, qui cette fois écrasaient des lions.

Une chose qu'il ne faut pas négliger quand on passe à Padoue, c'est d'aller visiter l'ancienne église de l'Arena, située au fond d'un jardin d'une végétation touffue et luxuriante, où certes on ne la devinerait pas si l'on n'était averti.

Cette église est entièrement peinte à l'intérieur par Giotto. Aucune colonne, aucune nervure, aucune division architecturale n'interrompt cette vaste tapisserie de fresques : l'aspect général est doux, azuré, étoile comme un beau ciel calme; l'outremer domino et fait le ton local; trente compartiments de grande dimension, indiqués par de simples traits, contiennent la vie de la Vierge et celle de son divin fils dans tous leurs di'lails : on dirait les illustrations en miniature d'un missel gigantesque. Les personnages, par de naïfs anachrouismes bien précieux pour l'histoire, sont habillés h la mode du temps où peignait Giotto.

Au-dessous de ces compositions d'uni^ snavil(' charmante et du sentiment religieux le phis pur, unoplinlho peinte montre les S(!])t])échéscaj)itaux syml^olisés d'une

manière ingénieuse, et d'autres figures allégoriques d'un fort bon slyle; un paradis et un enfer, sujets qui préoccupaient beaucoup les artistes de cette époque, complètent cet ensemble merveilleux. Il y a dans ces peintures des détails l)izarres et touchants ; des enfants sortent de leurs petits cercueils pour monter au paradis avec un empressement joyeux, et s'élancent pour aller jouer sur les gazons fleuris du jardin céleste; d'autres tendent les mains à leurs mères à demi ressuscitées. On peut faire aussi la remarque que tous les diables et les vices sont obèses, tandis que les anges et les vertus sont fluets, élancés. Le peintre marque ainsi la j)répondérancede la matière chez les uns et de l'esprit ciiez les autres.

Nous devons consigner ici une remarque pittoresque et])hysiologique. Le type des Padouanes diffère beaucoup de celui des Vénitiennes, malgré le voisinage des deux villes; leur beauté est plus sévère et plus classique : d'épais cheveux bruns, des sourcils marqués, un regard sérieux et noir, un teint d'une pâleur olivâtre, un ovale un peu empâté rappellent les grands traits de la race lombarde ; la baiite noire dont ces belles biles s'encadrent le visage, leur donne, lorsqu'elles filent en silence le long des arcades désertes, un air superbe et farouche qui contraste avec le vague sourire et la facile grâce vénitienne.

Voyez encore sur la piazza Salone le Palais de Justice, vaste édifice dans un style moresque, avec des galeries, des colonnettes, des créneaux deuticulés, qui contient la plus grande salle qui soit peut-être au monde, et rappelle l'architecture du palais

ducal de Venise ; et à la Scuola del Santo, de glorieuses fresques de Titien, les seules que Ton connaisse de ce grand peintre, et vous n'aurez pas grand regret de quitter Padoue.

Ony montre encore les instruments de torture, chevalets, estrapades, pinces, tenailles, brode(]uins,roues dentelées, scies, couperets, dont faisait usage sur ses victimes Ezzelin, le plus fameux tyran rjui ait existé, et auprès de qui Angelo n'est qu'un ange de douceur. Nous avions une lettre pour l'amateur qui conserve cette bizarre collection, faite pour un musée de bourreau. Nous ne le trouvâmes pas, à notre grand regret, et nous partîmes le même soir pour Rovigo, nous arrachant avec peine à ce doux royaume Lombardo-^'('nitien, à qui rien ne manque, hélas! sinon la liberté

OiJ^

Ferraie.

Uu umnibus conduit en quelques heures de Paduue à Rovigo, où l'on arrive le soir. En attendant notre souper, nous errâmes à travers les rues de la ville, éclairées par un clair de lune argenté qui permettait de discerner la silhouette des monuments; des arcades basses comme celles de l'ancienne place Royale à Paris régnent le long des rues, et avec leurs alternatives de clair et d'ombre forment de longs cloîtres qui rappelaient ce soir-là l'effet de la décoration de l'acte des nonnes de Robert le Diable. De rares passants fdaient silencieux comme des ombres; quehjues chiens plaintifs aboyaient à la lune, et la ville paraissait déjà endormie : toutesles fenêtres étaient éteintes, à l'exception de quelques cafés éclairés, où des habitués, l'air ennuyé et somnolent, consommaient une glace, une demi-tasse ou un verre

d'eau à petites cuillerées, à lentes gorgées, sagement, méthodiquement, se reprenant souvent pour lire un insignifiant article de diario censuré , comme des gens qui ont beaucoup d'heures à dépenser et tâchent d'atteindre l'instant d'aller se coucher.

Le matin on nous fit grimper dès l'aurore dans une

espèce de guimbarde qui tient le milieu entre la patache française et la tartane valencienue. Des voyageurs délicats placeraient ici une élégie pathétique sur l'iuconfortabilité de ces sortes de véhicules ; mais la galère espagnole et la poste courue en charrette par les plus abominables chemins du monde nous ont rendu très-philosophe à l'endroit de ces petits inconvénients. D'ailleurs, ceux qui veulent avoir toutes leurs aises n'ont qu'à rester chez eux. Un coupé d'Erler roulant sur le macadam des Champs-Elysées est infiniment plus moelleux, et il est incontestable qu'on dine mieux chez les frères Provençaux que dans les hôtelleries de grande route.

Le trajet de Rovigo à Ferrare n'a rien de liien pittoresque : des terres plates, des champs cultivés, des arbres du Nord; on pourrait se croire dans un département de France.

L'on traverse le Po, qui roule des eaux jaunâtres et dont les rives basses et dépouillées rappellent vaguement celles du Guadalquivir au-dessous de Séville. Le fougueux Eridan, privé du tribut des foutes de neige, avait l'air assez calme et débonnaire pour le moment.

Le Po sépare la Romagnc des Etats lombardovénitiens, et la douane vous attend à la sortie du bac.

On se plaint en général beaucoup des douanes italiennes et de leurs interminables vexations. Nous avouerons qu'elles ont toujours feuilleté notre mince l^agage avec moins de méticulosité, certes, que ne l'eussent fait des douanes françaises en pareille occasion ; il est vrai que nous avons toujours livré nos clefs d'un air insouciamraent gracieux et déployé notre passe-port, toutes les fois que nous en avons été requis, aveclacékirité et la politesse du singe Pacolet.

La douane romagnole , après avoir négligemment tracassé nos chemises et nos chaussettes, voyant que nous ne transportions pas d'autre httérature qu'un guide-Richard, livre superlativement Leniu et peu subversif, referma notre malle avec magnanimité et nous permit de la façon la plus clémente de continuer notre voyage.

Nous avions dans la voiture deux prêtres assez âgés , gros, gras, courts, avec des teints huileux et jaunes, des barbesrasées dontles tons bleuâtres montaient jusqu'aux pommettes, et qui portaient sans le savoir le costume du Basile de Beaumarchais, aussi exagéré que les grimes croient le caricaturer sur le théâtre. Chez nous, le costume ecclésiastique a presque disparu. Les prêtres en France se sécularisent tant qu'ils peuvent; bien peu, depuis les révolutions de Juillet et de Février, portent franchement la soutane dans la rue. Un chapeau à larges bords, des habits noirs de coupe antique, des redingotes longues, un manteau de couleur sombre, leur composent un costume mixte entre la religion et le siècle, qui ressemble assez à celui d'un quaker ou d'un homme sérieux revenu des élégances de la toilette. Ils ne sont prêtres que furtivement, et ce n'est qu'à l'église qu'il revêtent les insignes sacerdotaux. En Italie, au contraire , ils se carrent et se

prélassent dans leur caractère, prennent le haut du pavé, sont partout comme chez eux, développent leurs mouchoirs avec ampleur, se mouchent et toussent bruyamment, en personnes à qui tous égards sont dus et qui ne se doivent point gêner.

Ceux-ci avaient pris les meilleures places de la voiture, que nous leur eussions cédées avec la déférence que méritaient leur âge et leur état, et ils s'y étalaient largement, bien qu'ils les eussent usurpées sans le

mumdrc mut tl'exciise et le pliig léger souci de nos aises et de notre coufort. 11 est vrai que nous étions sur les Etats du pape, où le prêtre règne en maître absolu, ayant à la l'ois le ciel et la terre, les clefs de l'autre monde et de celui-ci, pouvant vous damner et vous faire pendre, tuer votre âme et votre corj)s. La conscience de cet énorme pouvoir, le plus grand (pii fut jamais, donne aux prêtres de ce pays une sécurité, un aplomb, une aisance magistrale et souveraine dont on n'a aucune idée dans les pays du Nord.

Nos deux curés, car tel était probablement leur grade dans la hiérarchie ecclésiastique, échangeaient entre eux de rares et mystérieuses paroles avec cette réserve et cette prudence qui n'abandonnent jamais le prêtre devant les laïques, ou bien ils dormaient ou marmottaient le latin de leur bréviaire dans des volumes à couvertures brunes, à tranches rouges divisées par des signets; nous ne croyons pas que dans toute la route il leur soit arrivé de regarder une fois le paysage par la portière; était-ce qu'ils le connaissaient ou craignaient-ils les distractions du monde extérieur, le charme de cette nature éternelle derrière hupielle se

cache le grand Pan de l'antiquité, (jue le moyen âge catholique s'est ol)stiné à prendre pour le diable?

Cette compagnie, respectable assurément, mais dont la froideur morne nous glaçait, nous quitta à Fcrrare. Ces figures blafardes dans ces vêtements noirs faisaient ressembler un peu notre carrosse à une voiture d'enterrement, et nous les vîmes partir avec jilaisir.

Ferrare s'élève solitairement au milieu d'un])ays plat plus riche (pie])ittoresque. (Juaud ou y pénètre par la grande rue qui couduit à la place, l'aspect de la ville est imposant et monumental. Un])alais avec un grand escalier occupe l'angle de ce vaste terrain ; il

doit servir de])alais de justice ou de maisou de ^iUe, car des gens de toutes classes entraient et sortaient ■ par ses larges portes.

Pendant que nous errions dans la rue, satisfaisant notre curiosité aux dépens de notre appétit et dérobant à l'heure accordée pour notre déjeuner quarante minutes pour régaler nos yeux et remplir nos devoirs de voyageur, une apparition étraiige se dressa subitement devant nous, aussi inattendue que peut l'être un l'antôme en plein midi : c'était une espèce -de spectre masqué de noir, la tête engloutie dans une cagoule - noire, le corps drapé d'un froc ou plutôt d'un domino violet liséré de rouge, ayant une croix rouge sur l'épaule, un crucifix de cuivre jaune pendu au cou, une ceinture rouge, et secouant silencieusement un petit colïre de bois, un tronc portatif qui rendait un bruissement de billon.

Cet épouvantail, qui n'avait de vivant que les yerix* qu'on voyait briller par les trous du masque, hociui deux ou trois fois devant nous sa tirelire où, tout épouvanté, nous laissâmes couler une poignée de bajoques, sans savoir pour quelle œuvre de charité mendiait ce lugubre quêteur. Il reprit son chemin sans mot dire, avec un froissement de ferraille et de monnaie très' sinistre et très-funèbre, tendant sa boite où chacun s'empressait d'enfouir une menue pièce.

Nous demandâmes h quel ordre appartenait ce fantôme plus effrayant que les moines et les ascètes de Zurbaran, qui promenait ainsi l'effroi des visions nocturnes à la pure lumière du soleil et réalisait dans la rue le cauchemar des sommeils pénibles. On nous dit que c'était un pénitent de la confrérie de la Mort, quêtant pour acheter des Ijières et dire des messes à de pauvres diables qu'on allait fusiller le jour même, des

brigands ou des républicains, nous ne savons phis lequel. Ces pénitents se donnent la triste et charitable mission d'accompagner les condamnés à mort au lieu du supplice, de les soutenir dans leurs suprêmes angoisses, d'enlever de l'échafaud le corps mutilé, de le coucher au cercueil et de lui procurer une séj)uUure chrétienne. Ce sont des gens de la ville qui se dévouent par pitié à ces pénibles fonctions et mêlent ainsi un élément tendre, quoique voilé et masqué, aux implacables et froides immolations de la justice. Ces spectres empêchent un peu le patient de voir le bourreau. C'est la timide protestation de l'Humanité. Souvent ces svurs de charité de l'échafaud se trouvent mal et sont plus troublées que le supplicié lui-même.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter le plus ou moins de légitimité de la peine de mort; des voix plus écoutées que la nôtre ont développé avec beaucoup d'élo- ■ quence et de logique les raisons pour et contre. Mais, puisque cette horrible tragédie judiciaire est maintenue, il nous semble que la mise en scène (qu'on nous passe ce mot) doit en être aussi effrayante que possible. Il ne s'agit pas d'escamoter lestement sa tète au coupable, opération qui ne l'améliore eu rieu, mais de donner un exemple terrible qui agisse sur les imaginalions et les retienne au penchant du crime. Tout le spectacle lugubre qui peut augmenter l'impression de ce drame sanglant et le dessiner au fond de la mémoire des spectateurs en silhouettes redoutables, doit, selon nous, être mis en œuvre. Il faut que la terreur plastique se combine avec la terreur morale. Figurez-vous ces Claùdes Frollos violets tenant h la main des cires ilambautes et marchant sur deux files li côté du condamné livide ! C'est de l'Anne lladlclilf et du mélodrame, diront les esprits exacts : c'est possible. Mais alors à

quoi sert de couper des têtes, si cela n eiïraye personne? On doit éviter, si l'on veut qu'elles produisent leur effet, d'ôter leur figure aux choses; le supplice franchement terrible est moins hideux que le supplice doucereusement houi-geois et privé par la mécanique et la philanthropie de sa poésie affreuse.

Mais en voilà assez sur ce vilain sujet; revenons à des idées moins sombres.

L'Italie a conservé en grande partie la méthode du docteur Sangrado, et la race de ces médecins dont le système est développé en latin de cuisine dans la cérémonie du Malade imaginaire n'y est pas encore éteinte; ceci soit dit sans porter atteinte aux talents de premier ordre. Il y a dans la Péninsule des exemplaires

assez nombreux de MM. Purgon, Diafoirus, Macroton, Desfonandrès et autres docteurs de la façon de Molière ; on y saigne à blanc pour la moindre indisposition; cette opération est faite par les barbiers ; aussi voit-on sur les boutiques des .fraters des tableaux de la plus réjouissimte fantaisie chirurgicale : ici c'est un bras nu dont la veine ouverte lance un jet pourpre, arrondi comme ces l'usées que darde la bière de mars dans les verres des hussards et des fillettes, aux enseignes des bouchons de village; là des Amours joufflus, traversant un ciel bleu de perruquier, apportent la palette qui doit recevoir le sang d'une jeune femme dans une position intéressante, et à laquelle sourit tendrement un époux en costume du Directoire. Dans ces sujets sanguinolents, la verve des peintres-vitriers, Apelles de ces tableaux, ne recule devant aucune violence de ton et imagine des contrastes à étonner les coloristes.

C'était jour de marché, et cela produisait un peu d'animation dans celte ville ordinairement si morne. Nous ne vîmes rien de caractéristique comme costiune;

runirurmité envahit lout. Les paysans des environs de Ferrare ressemblaient assez aux nùlres, sauf l'éclat méridional de leurs yeux noirs et une certaine iierté dans la tournure qui rappelle qu'on est sur une terre classique; les denrées d'automne, raisin, citrouilles, piments, tomates, mêlées à des poteries grossières et à des ustensiles de ménage rustique, s'entassaient sur la place, oîi stationnaient des groupes de causeurs et d'acheteurs, quelques chars à bœufs. Lieu moins primitifs que ceux d'Espagne ; quelques ânes au bat de bois attendaient avec une patiente mélancolie que leurs maîtres eussent fini leurs affaires et s'en retournassent: les bœufs couchés sur leurs genoux en ruminant

paisiblement, les ânes tirant du bout de leur lèvre grise un brin d'herbe jailli d'une fissure du pavé.

Un détail particulier à l'Italie, ce sont les changeurs de monnaie en plein vent. Leur installation est des plus simples et consiste en un tabouret et une petite table où sont rangées des piles de scudi, de bajoques et d'autres pièces. Le changeur, accroupi comme un dragon, regarde son petit trésor d'un œ-il inquiet et jaune où se peint la crainte incessante des filous, que n'écarte aucun grillage.

Notons encore un détail tout italien : un sonnet ti la louange d'un médecin qui l'avait guéri d'une maladie hépatique était affiché par un convalescent plein de reconnaissance à l'une des murailles les plus apparentes de la place. Ce sonnet, très-fleuri et très-mythologique, expliquait comme quoi les Parques avaient voulu couper le iil des jours du malade, mais que le docteur, accompagné d'Esculape, le dieu de la médecine, et d'Hygie, la déesse de la sant(", était descendu aux enfers pour arrêter les ciseaux d'Atroposct remettre del'étoujieaux fuseaux do Clotho, étou])c (|uc Lachésis filait depuis

avec])eaiicoup d'égalité. Nous nimous assez cette manière antique et naïve d'exprimer sa gratitude.

La cathédrale, dont la façade donne sur cette place, est dans ce style gothique italien si inférieur pour nous au gothique du Nord. Le porche offre de curieux détails. Les colonnes, au lieu de reposer sur des socles comme des colonnes ordinaires, portent sur des Chimères dans le goût de celles du portail de Sainte-Justine à Padoue, qu'elles écrasent à demi, et qui se vengent de cette douleur en déchirant des lions de style ninivite emprisonnés dans

leurs pattes. Ces monstres cariatides se tordent affreusement sous l'énorme pression et font de la peine aux yeux.

Le château des anciens ducs de Ferrare, qu'on trouve un peu j)lus loin, a une belle tournure féodale. C'est ime vaste hotte de tours réunies entre elles par de hautes murailles couronnées d'un moucharabi faisant corniche, émergeant d'un grand fossé plein d'eau oii l'on pénètre par un pont défendu.

Sur les mots que nous venons de dire, qu'on ne se figure nullement un burg comme ceux qui hérissent les rochers du Rhin. Quelques décorations du Théâtre -Italien dans Corrado dWltcnnura, Tancrède ou autres opéras chevaleresques, en donneraient une idée assez juste. Le gothique en Italie n'a nullement la même physionomie que chez nous. Point de pierres verdies, de sculptures moussues, de manteaux de lierre tombant des vieux balcons brisés; nulle trace de cette rouille du temps, inséparable pour nous d'un monument du moyen âge : c'est un gothique qui, malgré sa date, semble tout neuf; un gothique Idanc et rose, plus joli que sérieux, un peu troubadour, pour tout dire, et rappelant les pendules féodales de la Restauration. Le château des ducs de Ferrare, tout eu briques ou en pierres rougies

par le soleil, a une teinte vermeille de jeunesse qui lui ùte de son effet imposant. Il ressemble trop à un dc'cor de mélodrame.

C'est dans ce château qu'habitait cette fameuse Lucrèce Borgia, que Victor Hugo nous a faite si monstrueuse, et que l'Arioste dépeint comme un modèle de chasteté, de grâce et de vertu; cette blonde Lucrèce, qui écrivait des lettres respirant l'amour le plus pur, et dont Byron possédait quelques cheveux fins comme la soie et brillants comme l'or. C'est là que se jouèrent les drames

du Tasse, de l'Arioste et de Guarini; \h qu'eurent lieu ces orgies étincelantes, mêlées de poison et d'assassinats, qui caractérisent cette période de l'Italie savante et artiste, raffmée et scélérate.

Il est d'usage d'aller visiter pieusement le cachot problématique où le Tasse, fou' d'amour et de douleur, passa tant d'années, d'après la légende poétique formée autour de son infortune. Nous n'en avions pas le temps, et nous le regrettâmes peu. Ce cachot, dont nous avons sous les yeux un dessin fort exact, n'a que les quatre murs : une voûte basse le plafonne. Au fond l'on voit une fenêtre grillée d'épais barreaux et une porte ferrée avec de gros verrous. Il est assez invraisemblable que, dans ce trou obscur tapissé de toiles d'araignées, le Tasse ait pu travailler et remanier son poërae, com])oser des sonnets et s'occuper de petits détails de toilette, tels que la qualité du velours de sa barelte et de la soie de ses chausses, et de cuisine, tels que l'espèce de sucre dont il voulait saupoudrer sa salade, celui qu'il avait n'étant pas assez fin à son gré; nous ne vîmes pas non plus la maison de l'Arioste, autre pèlerinage obligé. Ou- Ire le peu de foi qu'il faut ajouter à ces traditions sans authenticité, à ces reliques sans caractère, nous aimons chercher l'Arioste dans VOiiniulo fiirioso, le Tasse

dans la Jérusalem drl'wrèe ou dans le Leau drame de Goethe.

Le mouvement de Ferrare est concentré sur la Place- Neuve, devant l'église et autour du château. La vie n'a pas encore abandonné ce cœur de la cité ; mais, à mesure qu'on s'éloigne, les pulsations s'affaiblissent, la paralysie commence, la mort gagne; le silence, la solitude et l'herbe envahissent les rues; on sent qu'on erre dans une Thébaïde peuplée des ombres du passé et d'où les vivants se sont écoulés comme une eau qui tarit. Rien n'est plus

triste que de voir le cadavre d'une ville tomber lentement en poudre au soleil et à la pluie. Au moins l'on enterre les cadavres humains.

Après quelques bouchées avalées à la hâte, nous remontâmes dans notre berline et nous nous dirigeâmes vers Bologne d'un pas modéré que ralentissaient encore d'immenses tas de joncs coupés jetés sur des chars à bœufs qui obstruaient la route : on eût dit des meules se promenant la canne à la main , une muraille verte se reculant devant nous, car les bœufs disparaissaient entièrement sous cette jonchée. Il fallait attendre que le chemin s'élargît pour les devancer.

On s'arrêta dans une vaste auberge en arcade ouverte à tous les vents, dans un endroit dont nous ne nous rappelons pas le nom d'une manière certaine, mais qui, selon toute probabilité, doit être Gento, détail insignifiant du reste, et nous fîmes là un modeste gofiter, car nous ne devions arriver à Bologne qu'assez avant dans la soirée.

Notre mémoire ne nous rappelle guère de ce morceau de roufe que de vastes horizons de cultures et d'arbres sans le moindre intérêt. Peut-être l'ombre du soir, qui nous poussait à la somnolence et ne laissait briller que l'étincelle de notre cigare, nous a-t-elle dérobé

quelque beau site; mais cela est peu probable, d'après la configuration du sol.

Bologne est une ville avec des rues en arcades, comme la plupart des villes de cette partie de l'Itabe. Ces portiques sont commodes pour abriter de la pluie et du soleil ; mais ils transforment les rues en de longs cloîtres, absorbent la lumière et donnent aux

villes un aspect froid et monacal. L'on peut juger par la rue de Rivoli à Paris de la gaieté de ce système.

Nous descendîmes à une auberge quelconque, où par une pantomime touchante nous obtînmes un souper où figurait avec avantage un salame de mortadelle, de bondayolle et de saucisson de Bologne, ainsi que l'exigeait la couleur locale.

Après le souper, nous sortîmes ; une espèce de drôle à face blafarde et grasse, avec une moustache en brosse à dents, des breloques en similor et une redingote à brandebourgs, rappelant à s'y méprendre le type du père Cavalcanli dans le roman d'Alexandre Dumas, se mit à emboîter notre pas et nous suivit, bien que nous changeassions d'allure et de direction à chaque instant pour le dépister. Ennuyé de ce manège, nous lui dîmes qu'il choisit un autre chemin, et ceci d'une façon assez brutale, le prenant pour un mouchard; mais il déclara qu'il ne nous quitterait pas , sa prétention et son droit étant de servir de guide aux voyageurs. Or, en cette qualité nous lui appartenions, et il nous trouvait indélicats de nous soustraire ;i la redevance qu'il prélevait sur eux. Nous étions des voleurs qui le frustrions de sa chose , qui lui retiiùons le pain de la bouche et lui prenions son argent dans sa])ociie. 11 avait (;ompt(! sur nous pour se régaler d'une fiasque de Piccolit ou d'Aléatico, pour acheter un fichu à sa feinino cl une bague à sa maîtresse. Nous

étions d'infâmes canailles de déranger ses plans d'aisance et de bonheur domestique. Nous donnions un mauvais exemple aux voyageurs futurs, et il était résolu de ne pas reculer d'une semelle. Il voulait nous mener à la diligence, dont la lanterne brillait à deux pas devant nous, et nous conduire à la rue des Galeries, dans laquelle nous étions. Nous n'avons jamais vu faquin

plus obstiné et plus stupidement opiniâtre. Après les jurons les plus énergiques et les : « Va-t'en à tous les diables » les mieux accentués de notre part, il recommençait ses propositions cofiime si nous n'avions rien dit, prétendant que nous nous égarerions infailliblement, et qu'il ne le souffrirait pour rien au monde.

Nous vîmes alors qu'il fallait employer les grands moyens. Nous nous recu'âmes de quelques pas, et invoquant mentalement le souvenir de Lecour, notre professeur de bâton et de savate, nous nous mimes à exécuter cette belle arabesque de canne qui ferait envie au caporal Trimm pour la complication de ses nœuds et de ses volutes, et qu'on appelle la rose couverte en termes de l'art.

Quand le gredin vit le jonc flamboyer comme un éclair et l'entendit siffler comme une couleuvre à trois pouces de son nez et de ses oreilles, il se recula en grommelant et en disant qu'il n'était pas naturel que des voyageurs convenables refusassent les services d'un guide instruit et prévenant, qui démontrait Bologne à la grande satisfaction des Anglais.

Le remords de ne pas lui avoir fracassé le crâne nous revient quelquefois dans nos nuits sans sommeil ; mais peut-être nous eîlt-on tracassé pour cette bonne action et fait payer cette citrouille comme une tête. Nous demandons pardon aux voyageurs qu'il a pu ennuyer de- 199 * , 23

puis de ne pas l'avoir assommé. C'est une négligence que nous réparerons, si jamais nous repassons par Bologne.

Nous avions une lettre de recommandation pour Rossini, qui, par malheur, était absent et ne devait revenir que dans quelques jours. Il est gênant de ne pas connaître la figure et le son de voix

d'un grand génie contemporain. Autant qu'on le peut, il faut voir la forme extérieure de ces belles âmes, et quand nous entendons la Semiramide, le Barbier de Séville, Guillaume Tell, il nous est pénible de ne pouvoir joindre à l'idée de Rossini que la gravure d'après Scheffer et la statue à sous-pieds de marbre qui encombre le bureau du contrôleur sous le vestibule de l'Opéra,

Une remarque puérile peut-être, mais que nous avons déjà faite dans nos voyages, c'est que l'on pourrait, d'après le nombre de barbiers que renferme une ville ou un village, juger du plus ou moins d'avancement de la civilisation. A Paris, il y en a très-peu; à Londres, il n'y en a pas du tout. Cette patrie des rasoirs se fait la barbe elle-même. Sans vouloir accuser la Romagne de barbarie, il est juste de dire que nulle part nous n'avons vu une si grande quantité de barbiers qu'à Bologne; une seule rue en contient plus d'une vingtaine dans une étendue très-restreinte, et, ce qui est plus drôle, c'est que les citadins bolonais portent leur barbe.

Ce sont les gens de la campagne qui forment la clientèle de ces fraters, qui ont la main très-légère, comme nous l'expérimentâmes sur notre peau, sans avoir cependant la dextérité des Espagnols, les premiers barbiers du monde depuis Figaro.

En sortant de chez le barbier, nous suivîmes au hasard une rue qui nous fit déboucher subitement sur la

place où- chancellent depuis Lien des siècles déjà, sans jamais tomber, la To^^e degli Asinelli et la Garisenda, qui a eu l'honneur de fournir une image à Dante. Le grand poëte compare Antée se courbant vers la terre à la Garisenda, ce qui prouve que l'inclinaison de la tour bolonaise remonte au delà du treizième siècle.

Ces tours, vues au clair de lune, avaient l'aspect le plus fantastique du monde; leur étrange déviation, démentant toutes les lois de la statique et de la perspective, donne le vertige et fait paraître hors d'aplomb tous les bâtiments voisins. La Torre degli Asinelli a trois cents pieds de haut; son inclinaison est de trois pieds et demi. Cette extrême élévation la fait paraître grêle, et nous ne saurions mieux la comparer qu'à une de ces immenses cheminées d'usine de Manchester et de Birmingham. Elle s'élance d'une base crénelée et a deux étages crénelés également, le second un peu en retraite; du clocheton qui le surmonte descend une armure de fer se reliant à la base de l'édifice.

La Garisenda, qui n'a guère que la moitié de la Torre degli Asinelli, penche effroyablement et fait paraître sa voisine presque droite. Quoiqu'elle surplombe ainsi depuis plus de six cents ans, on n'aime pas à se trouver du coté vers lequel elle incline. Il vous semble que le moment de sa ruine est arrivé et qu'elle va vous écraser sous ses décombres. C'est un mouvement d'effroi enfantin auquel il est difficile de se soustraire.

Une idée bizarre et grotesque, qui peint bien l'effet extravagant de ces tours, nous vint en les regardant, et nous la dimes à notre compagnon de voyage : ce sont deux monuments qui ont été boire hors barrière et qui rentrent soûls, s'épaulant l'un contre l'autre.

Si la lueur de la lune permettait de voir la tour des Asinelli et la Garisenda, elle ne suffisait pas pour pou-

voir examiner au musée les peintures du Guide, des trois Carrache, du Dominiquin, de l'Albane et autres grands maîtres de l'école bolonaise, et nous allâmes à notre grand regret nous cou-

cher dans un de ces énormes lits italiens, où tiendraient sans peine les sept frères du petit Poucet et les sept lilles de l'Ogre, avec leurs pères et leurs mères ; on peut y dormir dans tous les sens, en long et en large, en diagonale, sans jamais tomber dans la ruelle.

A quatre heures du matin nous nous dressâmes tout endormi pour gagner la diligence de Florence, et nous aperçûmes un certain mouvement de troupes. C'était une exécution qui se préparait. Ou allait fusiller malinalementune vingtaine de personnes pour cause politique. Nous quittâmes Bologne sur cette impression pénible que nous avions déjà éprouvée à Vérone, h Ferrare, et qui nous attendait encore à Rome : mais l'idée de traverser les Apennins par une belle journée de septembre eut bientôt dissipé cette sensation lugubre !

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/italiagautier00gautuoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.